

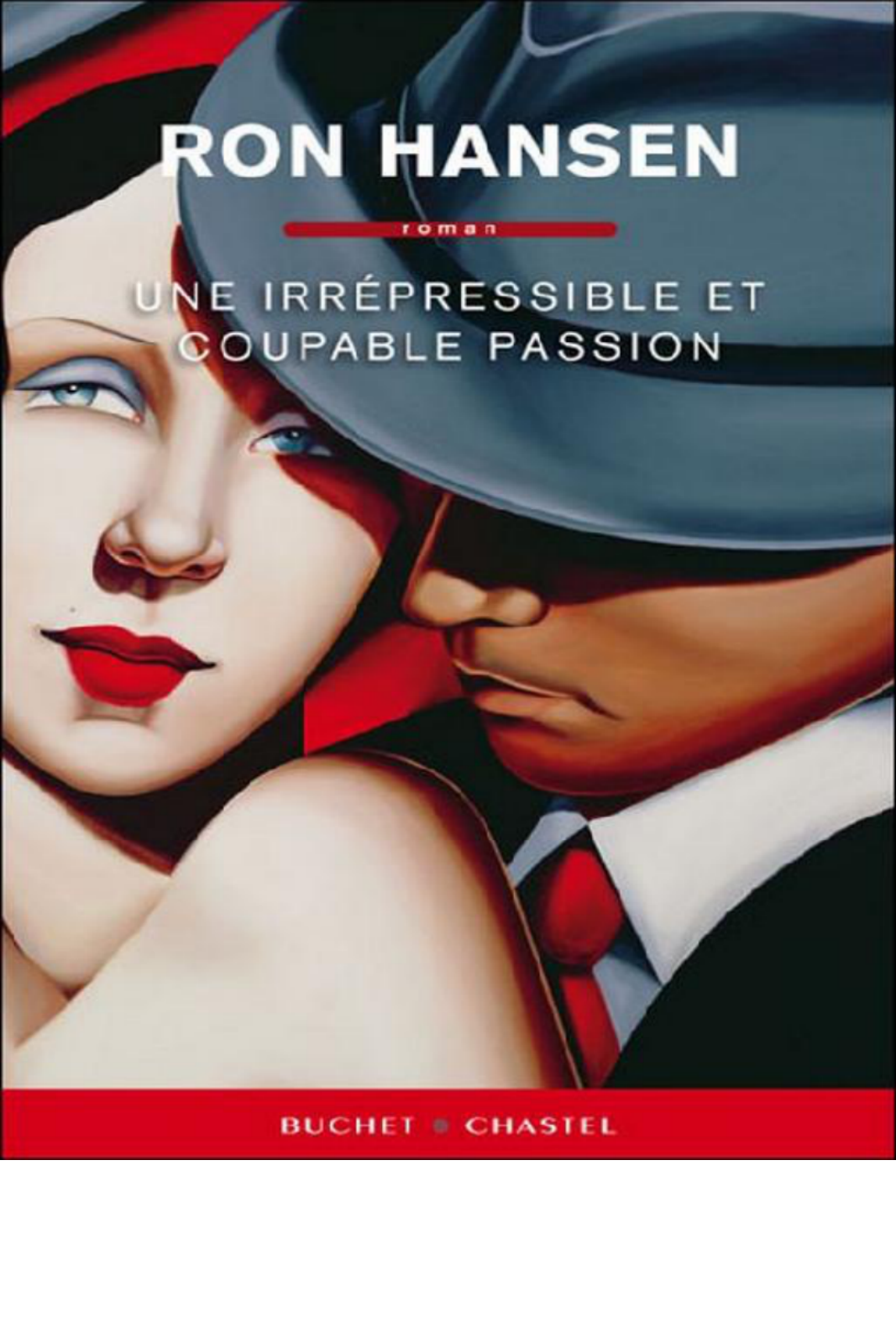


Une irrépressible et coupable passion

Hansen, Ron

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



RON HANSEN

roman

UNE IRRÉPRESSIBLE ET
COUPABLE PASSION

BUCHET • CHASTEL

RON HANSEN

UNE IRRÉPRESSIBLE ET COUPABLE PASSION

roman traduit de l'américain par Vincent Hugon



BUCHET•CHASTEL

Titre original : *A Wild Surge of Guilty Passion*
Scribner, A Division of Simon and Schuster, Inc.
© 2011, Ron Hansen

Et pour la traduction française
© Libella, Paris, 2012

ISBN : 978-2-283-02527-7

À Bo

Chapitre 1

MORT D'UN DIRECTEUR ARTISTIQUE

Ce fut un lent martèlement à la porte de sa chambre qui la réveilla. Elle s'appelait Lorraine Snyder, elle avait neuf ans. Elle avait gaspillé son samedi soir à une soirée bridge où elle avait accompagné ses parents, chez des amis à eux, et ils étaient rentrés à deux heures du matin. Soit à peine cinq heures plus tôt, en ce 20 mars 1927. Elle se rendormit, mais le martèlement reprit, plus fort, et sa mère l'appela d'une voix étouffée :

« Lora. Lora, c'est moi. »

Lorraine se leva, se traîna jusqu'à la porte, mystérieusement verrouillée de l'extérieur, et l'ouvrit grâce à sa clef, suspendue par une ficelle.

Ruth Snyder gisait dans le couloir, vêtue d'une chemise de nuit en satin vert retroussée sur ses cuisses. Elle tambourinait doucement à la porte de la tête. Ses chevilles étaient ficelées avec des tours et des tours de corde à linge blanche et elle avait les poignets attachés dans le dos.

« Maman ! s'exclama Lorraine. Qu'est-ce qui se passe ? » Elle s'agenouilla pour dénouer le mouchoir d'homme qui bâillonnait sa mère et s'entendit répondre :

« Ne me détache pas. Va d'abord chercher Mrs Mulhauser.

Harriet Mulhauser remplissait sa cafetière électrique au robinet de la cuisine quand elle entendit la sonnette de la porte d'entrée. L'adorable petite blonde d'en face se tenait sur le porche, en pyjama à col marin et en pantoufles. L'œil hagard, apeurée, hors d'haleine.

« Ma mère a besoin de vous », balbutia-t-elle.

La maison des Snyder semblait avoir été mise à sac : les coussins du canapé étaient par terre, les rideaux arrachés, les livres et l'argenterie éparpillés. Mrs Mulhauser découvrit Mrs Snyder à l'étage, étendue sans défense à l'extrémité sud du couloir, encore ligotée. Comme Harriet se baissait pour défaire les liens, Ruth lui expliqua de façon fébrile et décousue qu'ils avaient été cambriolés. Elle s'était fait estourbir par l'un des malfaiteurs, un gigantesque Italien, et elle s'était évanouie. Elle ignorait ce qu'il était advenu d'Albert. Harriet voulait-elle s'assurer qu'il allait bien ?

Mrs Mulhauser lança un regard vers la porte entrouverte à l'autre

bout du couloir. Il ne lui parut pas convenable d'entrer dans la chambre alors que le maître de maison s'y trouvait, d'autant qu'il y régnait un silence par trop lugubre. Elle crut même percevoir une odeur nauséabonde. Elle envoya Lorraine chercher Mr Mulhauser.

Louis Mulhauser aperçut la petite Snyder qui courait vers lui alors qu'il sortait sur le trottoir dans son costume gris du dimanche pour récupérer son exemplaire dominical du *New York Times*.

« Nous avons besoin de vous », pleurnicha Lorraine, avant de lui attraper la main.

La maison des Snyder avait été construite par la même entreprise et était identique à celle de Louis Mulhauser. À l'étage, Mrs Snyder, toujours par terre, était effondrée entre les bras de son épouse. Des mètres de corde à linge s'enchevêtraient à côté de ses pieds nus. Elle sanglotait, mais sans verser de larmes.

« Va jeter un coup d'œil à monsieur », demanda gravement Harriet, en indiquant de la tête la direction à son mari.

Louis entra seul dans la chambre des Snyder. Des vêtements et le contenu des tiroirs renversés s'entassaient, épars, sur le sol. La boîte à bijoux avait apparemment été vidée. Il flottait de forts effluves chimiques et Albert Snyder était allongé sur le ventre, dans sa chemise de nuit de flanelle, sur le plus proche des deux lits jumeaux. Il avait la tête rejetée en arrière, comme de souffrance, tournée à l'opposé de la porte. Ses poignets étaient liés dans son dos avec une serviette blanche et ses chevilles entravées par une cravate en soie. Un revolver de calibre .32 reposait à côté de lui ; son portefeuille ouvert avait été abandonné près de la coiffeuse. Mr Mulhauser s'aventura entre les deux lits et contempla l'horrible face rubiconde et sans vie d'Albert, qui avait encore l'air d'essayer de se soustraire à un foulard bleu de cow-boy, imbibé de chloroforme. Albert avait plusieurs plaies au crâne et la taie de son oreiller était imprégnée de sang séché marron. Des filaments de coton humecté de chloroforme lui obstruaient les narines et une boule cotonneuse grosse comme un poing saillait de sa bouche. Enfin, on s'était servi d'un porte-mine en or pour resserrer autour de son cou un garrot en fil de fer si étroit qu'il était incrusté dans la chair.

Quand Louis Mulhauser ressortit de la chambre, Ruth Snyder était toujours par terre et elle étreignait Lorraine en lui caressant les cheveux.

« Ce n'est pas beau, annonça-t-il. Je vais prévenir la police.

— Oh, non ! s'écria Ruth. Albert ! Chéri ! »

Elle donna l'impression de vouloir rejoindre son mari, mais Lorraine sentit que sa mère se retenait et, en définitive, Ruth se contenta de rester où elle était et de presser un peu plus sa fille contre elle. La petite n'avait jamais entendu quiconque appeler son père

« chéri ». Il n'avait pas le genre à ça.

Mr Mulhauser se hâta de descendre jusqu'au téléphone de l'entrée et y avisa George Colyer, un aimable veuf qui approchait les soixante-dix ans. Sa maison était juste derrière celle des Snyder, qui faisait le coin.

« Je vous ai vu avec la petite et j'ai compris que quelque chose n'allait pas.

— On a tué Albert.

— Dieu du ciel ! »

Mr Mulhauser téléphona à la police, puis, tandis que sa femme emmenait Lorraine à l'abri chez eux, de l'autre côté de la rue, George Colyer et lui aidèrent la charmante épouse d'Albert à se relever et à s'aliter dans la chambre de la fillette, la plus éloignée des lieux du meurtre.

Une fine pluie tombait quand les premiers policiers parvinrent à l'adresse fournie, devant la maison d'un étage et demi, jaune crème à boiseries vertes, dont la façade de style colonial hollandais était orientée ouest, au coin de la 222^e Rue et de la 93^e Allée, dans le quartier de Queens Village, quelque vingt-cinq kilomètres à l'est du centre de Manhattan, dans l'État de New York. La pelouse de devant, roussâtre, mesurait moins de deux mètres de profondeur jusqu'au trottoir et un grand orme encore défeuillé se dressait entre celui-ci et la chaussée ; un bain pour moineaux, qu'Albert avait aidé Lorraine à fabriquer avec une casserole et un piquet, était planté derrière la maison. L'aile nord en rez-de-chaussée était occupée par un solarium et une « salle de musique », ainsi baptisée en raison de son piano mécanique, et l'aile sud abritait la salle à manger et la cuisine. Dans le prolongement de celle-ci s'élevaient un berceau de verdure en treillis couvert de glycine et un garage une place indépendant qu'Albert avait lui-même bâti.

C'était à l'étage, dans la chambre conjugale au nord, que se trouvait la victime, Albert Edward Snyder, directeur artistique quadragénaire aux cheveux blond-roux, musclé, quoique de taille légèrement inférieure à la moyenne, pour près de quatre-vingt-dix kilos. En raison du désordre de la maison et de l'extrême méticulosité des meurtriers, les policiers du Queens interprétèrent immédiatement le crime comme un meurtre plutôt que comme un cambriolage qui avait mal tourné. Ils n'informèrent pas Mrs Snyder de l'état de son mari et notèrent qu'elle ne fit montre d'aucune curiosité. On prévint les enquêteurs des brigades homicides et cambriolages et la maison ne tarda pas à se remplir de types renfrognés, parmi lesquels des journalistes, des experts en empreintes digitales et un photographe de la police avec un appareil photographique Graflex.

Mrs Snyder se rendit à la salle de bains pour se laver le visage

avec de la crème nettoyante Noxzema, se brosser les dents avec du dentifrice Ipana et rajuster la mise en plis de sa chevelure très blonde. Mais comme elle avait prétexté une atroce migraine à l'un des policiers, on convoqua pour la soigner le médecin de la famille, le Dr Harry Hansen, qui ne décela ni bleu ni bosse à la tête et se borna à lui laisser de l'aspirine Bayer avant de repartir.

Un homme sévère serra la main de Mrs Snyder et se présenta comme William Gautier, assistant du procureur. Il avait été dépêché sur les lieux car il n'habitait qu'à quelques rues de là. Après avoir offert avec raideur ses condoléances à Ruth, mais sans lui avoir confirmé la mort de son mari, il s'entretint avec elle pendant un quart d'heure et apprit qu'elle avait épousé Albert Snyder en 1915. Il avait treize ans de plus qu'elle et était le directeur artistique du magazine *Motor Boating*, où il supervisait la mise en page et une demi-douzaine d'illustrateurs indépendants.

« Pourrait-il y avoir un autre mobile que le cambriolage ? » avança Gautier. Quelqu'un aurait-il pu être à la recherche de documents ou d'un article particulier ? »

Ruth répondit qu'elle ne savait pas pourquoi les cambrioleurs semblaient avoir fouillé aussi méthodiquement la maison. Elle n'avait pas connaissance de papiers secrets ou de quoi que ce soit qu'Albert aurait pu y cacher. Pourquoi ?

« La maison est sens dessus dessous, » exposa Gautier. On dirait que les cambrioleurs ont saccagé au lieu de voler. Comme s'ils avaient retourné la maison pour simuler un cambriolage, alors que leur seul objectif était le meurtre. » Ruth était certaine qu'Albert n'avait pas d'ennemis, même si elle se souvint que trois semaines plus tôt, lors d'une soirée bridge, il avait accusé un type râblé de lui avoir volé son portefeuille et soixante-quinze dollars. Un dénommé George Hough. Très marrant, bien que parfois lourdaud. La trentaine. Et la veille au soir, rapporta Ruth à Gautier, à nouveau chez Milton et Serena Fidgeon, Hollis Court Boulevard, à nouveau lors d'une soirée cartes – du bridge, elle était très mauvaise –, Albert avait trop bu et il y avait eu une autre altercation, et George avait glissé à Ruth qu'il « tuerait volontiers ce vieux crabe. » Mais bien sûr, comme elle l'avait déjà dit, on avait beaucoup bu et il était sans doute simplement en rogne.

Elle raconta à Gautier qu'Albert et elle dormaient quand elle avait entendu le plancher grincer dans le couloir. Elle s'était figurée que c'était Lorraine et s'était levée pour s'assurer que sa fille allait bien, quand un colosse l'avait tout à coup saisie à la gorge et assommée. Elle n'avait jamais vu son agresseur auparavant. Une dégaine d'italien, avec une grosse moustache noire. Un autre homme avait crié quelque chose dans une langue qu'elle n'avait pas comprise, peut-être de l'italien, et elle allait recevoir un deuxième coup quand elle s'était

évanouie. Elle n'avait pas d'autre souvenir avant le moment où elle était revenue à elle, vers sept heures et demie du matin.

Non, elle n'avait pas idée d'où George Hough logeait. Dans le New Jersey, elle supposait, car il y faisait souvent allusion. Il avait, crut se remémorer Ruth, parlé de passer la nuit à l'hôtel Commercial de Jamaica ce soir-là, car les trains étaient rares à cette heure-là.

Gautier lui demanda si elle possédait des objets de grande valeur et elle mentionna sa boîte à bijoux, qui contenait des bagues serties de pierres précieuses, des broches et des bracelets en or ou en argent, un superbe collier de perles et des boucles d'oreille en diamant de quatre carats. Elle avait aussi suspendu son étole en renard et son manteau en vison dans la penderie de l'entrée. Et Albert se baladait en général avec une centaine de dollars dans son portefeuille.

« Pourquoi avez-vous un pistolet chez vous ?

— Al l'a acheté l'année dernière à cause de ce monte-en-l'air qui fauchait des T. S. F. »

Ledit « voleur de radios », comme on le surnommait, venait d'être exécuté à Sing Sing après avoir tué un policier. Gautier referma son calepin, exprima encore toute sa sympathie à Mrs Snyder, puis envoya des enquêteurs questionner Mr M. C. Fidgeon, Hollis Court Boulevard, cueillir George Hough à l'hôtel Commercial de Jamaica et retrouver Cecil, le frère de George qui, selon Ruth, résidait à Far Rockaway. Enfin, il pria une sténographe mâchant du chewing-gum d'enregistrer la déposition de Mrs Snyder.

« Moi aussi, j'étais sténo, avant, confia Ruth à la jeune fille avec un sourire. À *Cosmopolitan*. »

Sur le porche, des dames du voisinage se tordaient le cou pour voir à l'intérieur et lorsqu'un policier vint les en chasser, elles lui signalèrent qu'un bel inconnu bien habillé avait été aperçu en train de rôder aux abords de chez les Snyder une nuit, environ deux semaines plus tôt, et aussi qu'un simple d'esprit de dix-neuf ans, qui vivait avec sa mère à quelques rues de là, avait déjà été en surpris en train d'épier aux fenêtres du rez-de-chaussée. Et l'hôpital psychiatrique de Creedmoor était à moins d'un kilomètre de là, plus à l'est.

Le policier remercia ces dames pour ces renseignements et les reporters des faits divers s'en donnèrent à cœur joie avec ces commérages dans leurs premiers articles.

Le Dr Howard Neal, médecin légiste du comté de Queens, arriva dans l'heure et constata qu'Albert Snyder était bel et bien mort, probablement même depuis six bonnes heures ; puis il attendit que l'assistant du procureur en eût fini avec Mrs Snyder et se fût retiré de la chambre de Lorraine avant de s'inviter à l'intérieur et de refermer soigneusement la porte derrière lui.

Ruth eût été toute disposée à ôter sa chemise de nuit en satin vert

pour qu'il l'examinât, mais Neal lui certifia que ce n'était pas nécessaire. Elle lui apparut comme une femme en pleine santé, des plus attirante et sensuelle, aux yeux bleus comme la glace et à la chevelure blonde. Sa voix veloutée et chantante était si saisissante qu'il se surprit à se pencher vers elle tandis qu'elle babillait.

Elle lui dévoila qu'elle aurait trente-deux ans la semaine suivante, le 27 mars, et qu'elle avait invité seize amis le samedi pour sa soirée d'anniversaire. Albert, lui, avait quarante-quatre ans. Elle indiqua aussi qu'elle s'évanouissait souvent et qu'elle avait le cœur capricieux. Elle se demandait si elle n'était pas épileptique comme son défunt père.

« Ça mériterait qu'on s'y intéresse, acquiesça-t-il. Mais je suis là uniquement à propos du crime. »

Elle réaffirma qu'elle avait été frappée à la tête et presque étranglée par un cambrioleur, mais, comme le Dr Hansen, Neal ne découvrit ni contusions sur le crâne, ni hématomes dans le cou, ni quelque blessure que ce fût. D'après Ruth, l'attaque s'était produite aux alentours de deux heures et demie du matin, elle était « tombée dans les pommes » et elle ne s'était réveillée que cinq heures plus tard, bâillonnée, les poignets et les chevilles ligotés avec de la corde à linge.

« Vous aviez bu ? »

Elle le démentit de la tête.

« Je tiens mal l'alcool. Ça me rend malade.

— Avez-vous subi une agression sexuelle ? »

Elle hésita.

« Non.

— Vous fumez ?

— Non.

— Et votre mari ?

— Des cigares, parfois. Pourquoi ?

— Ça peut aider la police. »

Elle eut une expression inquiète.

« Donc, vous vous êtes évanouie ? reprit le médecin.

— Oui.

— Et vous êtes demeurée inconsciente pendant cinq heures ? »

Elle hocha la tête avec hésitation. Puis elle sourit de ses dents parfaites, avec un air parfaitement adorable, comme si elle venait juste de remarquer à quel point il était beau, fascinant et galant. Avec une inflexion plus douce, aussi moelleuse et sucrée que du caramel, songea follement Neal, elle lâcha :

« Ça a l'air de sacrément vous intriguer. »

Et il fut pris de l'envie de lui prêter assistance.

« Eh bien, c'est sans précédent, Mrs Snyder. On s'évanouit, on s'écroule, le sang afflue à la cervelle et généralement, on reprend ses

esprits cinq à dix minutes plus tard. »

La mine de Ruth était celle d'un enfant studieux.

« Pourtant, c'est ce qui s'est passé, insista-t-elle.

— Et ensuite ? »

Elle déclara qu'elle s'était traînée sur le plancher pour réclamer l'aide de Lorraine.

Le Dr Neal ne décela aucune abrasion aux poignets ni aux chevilles, où les liens auraient vraisemblablement dû être étroits. Et il s'étonna qu'on eût enroulé des mètres de cordelette sur quatre épaisseurs autour des jambes de Ruth, comme si elle avait été une demoiselle en détresse dans un film.

« D'autres questions ? » s'enquit-elle.

Ce fut au tour du médecin légiste d'être sur la défensive.

« Oui, répliqua-t-il, mais plus de ma part.

— Il faut que je m'allonge, annonça Ruth, comme sur le point de défaillir. Je suis toute chamboulée et exténuée. »

L'enquête était chapeautée par le commissaire George V. McLaughlin, le plus haut fonctionnaire de la police de New York, un Irlandais quarantenaire élégant, hardi et robuste, qui devait peu après quitter ses fonctions électives pour une place de cadre bancaire à la Brooklyn Trust Company. Il se présenta à l'étage peu avant midi et, comme le Dr Neal ressortait, jeta un coup d'œil dans la chambre pour jauger Mrs Snyder.

« Elle est canon, hein ? » lança McLaughlin et le médecin légiste eut l'air embarrassé.

Ils pénétrèrent dans la chambre des Snyder, où Neal montra à McLaughlin qu'un objet contondant avait provoqué deux lacérations au-dessus de l'oreille droite d'Albert Snyder et une troisième au sommet du crâne, près de son épi. Une ou des mains avaient laissé sept écorchures dans le cou quand on l'avait étranglé ; il paraissait avoir reçu un coup dans le nez ; on l'avait asphyxié avec du chloroforme ; et on s'était servi de fil de fer ordinaire pour le garrotter.

« Alors, quelle est la cause de la mort ? demanda McLaughlin.

— À vous de choisir. Suffocation, strangulation, voire traumatisme crânien. Les assaillants n'ont rien laissé au hasard.

— Beaucoup d'efforts gaspillés rien que pour faire la peau à un gars. Et ce calibre .32 chargé sur le lit. Pourquoi des cambrioleurs laisseraient-ils un flingue derrière eux ? »

McLaughlin se tourna vers le photographe.

« Vous avez fini ?

— J'allais descendre. »

McLaughlin fit signe aux hommes du coroner d'emporter la victime, ordonna aux policiers présents de passer la pièce au peigne

fin et d'en dresser l'inventaire, puis suivit le photographe jusqu'au rez-de-chaussée.

On recouvrit d'un drap le cadavre d'Albert Snyder, puis on le transporta en bas et on l'étendit sur une civière à roulettes qu'on poussa jusqu'à un fourgon mortuaire appartenant à la morgue Harry A. Robbins, dans la 161^e Rue, à Jamaica, où les employés de l'établissement véhiculèrent Albert Snyder à l'intérieur, sous les yeux de centaines de résidents du Queens.

Un photographe grimpé dans l'orme devant la maison avec son appareil compact Kodak prenait des clichés de Ruth en train de répondre encore et encore aux mêmes questions. Et un journaliste rôdait au milieu de la foule dans le jardin, récoltant des anecdotes sur les Snyder. Il dénicha un gamin de douze ans en route pour l'église qui se souvenait avoir brisé un carreau de la cuisine des Snyder en tapant dans une balle de base-ball – Mr Snyder s'était rué hors de la maison, fou de rage, et l'avait pourchassé jusque chez lui, avant de le fesser de ses grosses paluches, devant le père effaré. Et George Colyer rapporta au reporter que tous les voisins adoraient Ruth en raison de son goût marqué pour l'humour et la bonne humeur.

« Mais elle n'était pas tout à fait à la hauteur de Snyder. Lui, c'était quelqu'un. On ne pouvait que l'admirer. » Colyer hésita, avant de juger acceptable d'ajouter :

« Je dirais qu'ils étaient mal assortis. »

Mrs Josephine Brown, la mère de Ruth, était aide-soignante et elle revenait de Kew Gardens, où elle s'était occupée d'un invalide dans son appartement de Kew Hall du samedi soir au dimanche matin. Grande, dans son uniforme blanc d'infirmière sous une cape en laine marron, c'était une veuve revêche et hautaine, à qui ses lunettes conféraient un air de chouette. Elle parut sincèrement affectée par la mort d'Albert Snyder et, une fois surmontés le chagrin et les larmes, ce fut avec candeur, mais raideur, et l'accent métronomique des immigrants suédois, qu'elle coopéra. Elle déclina son nom de jeune fille, Josephine Anderson, et révéla qu'elle avait aussi un fils, Andrew, qui vivait dans le Bronx et avait deux ans de plus que May.

« Qui est May ? se renseigne McLaughlin.

— Oh, désolée : Ruth. Nous l'avons appelée Mamie Ruth à sa naissance, mais quand elle a grandi, elle a décrété que son prénom était May. Et nous tous nous y sommes tellement habitués que nous avons continué quand elle a repris le nom de Ruth. Et ces temps-ci, il paraît que les hommes la surnomment Tommy.

— Pourquoi ça ?

— Oh, j'imagine que c'est parce qu'elle fait garçon manqué, comme on dit. »

McLaughlin pria Mrs Brown de l'accompagner à l'étage, jusqu'à la

chambre où elle dormait, au-dessus de l'entrée, entre celle d'Albert et Ruth et celle de Lorraine. Il lui demanda si elle relevait quoi que ce soit de différent. Elle remarqua par terre une bouteille vide de whisky Tom Dawson entre son chiffonnier suédois blanc et son fauteuil de lecture en velours rose et affirma ignorer comment elle était arrivée là. Et quelqu'un semblait avoir poussé du pied la pince d'électricien d'Albert sous le lit jumeau.

« Votre gendre aurait-il pu venir bricoler ici avec cette pince ? »

— Oh, grands dieux, non. Albert respectait mon intimité. Il détournait même les yeux quand il passait dans le couloir.

— Vous pourriez me donner une idée du genre d'homme que c'était ? »

S'efforçant de ne pas dénigrer le défunt, Mrs Brown ne dit que du bien de son beau-fils : il était intelligent, artiste, féru de musique classique, costaud, bricoleur et travailleur, bon père de famille, fervent sportif et il avait d'innombrables hobbies, ainsi qu'un rire cordial et contagieux. Mais il avait la tête près du bonnet, ainsi que des habitudes et des manies de vieux garçon, alors que Ruth était, après tout, encore jeune et pleine de vitalité.

« Y avait-il des dissensions conjugales ? » s'informa McLaughlin.

La mère de Ruth fronça les sourcils.

« Mon anglais n'est pas toujours si bon.

— Votre fille et Albert. Ils s'entendaient mal ? »

— Oh, comme la plupart des gens. »

Convaincu qu'elle n'avait rien à voir avec le meurtre, McLaughlin se contenta de téléphoner à l'invalidé qu'elle veillait à Kew Gardens, et Mr William F. Code confirma que son aide-soignante était bien chez lui toute la nuit. McLaughlin emmena Mrs Brown rejoindre sa petite-fille de l'autre côté de la rue, chez les Mulhauser, mais avant d'en repartir, il entraîna Lorraine au petit salon. Assis à sa gauche sur le canapé, il passa en revue les souvenirs de la fillette relatifs à la soirée bridge du samedi et au remue-ménage du dimanche. Comme il n'y avait pas d'autres enfants chez les Fidgeon, Lorraine avait lu des numéros du magazine *Motion Picture* tantôt seule, tantôt avec sa mère, pendant que les grands jouaient aux cartes. Il y avait eu des cris, mais papa était toujours comme ça quand il y avait à boire. Elle s'était endormie dans la voiture sur le chemin du retour et elle ne se rappelait pas comment elle s'était couchée tant il était tard et tant elle était fatiguée. Et au matin, elle avait découvert sa mère ficelée par terre dans le couloir.

« On ferme souvent ta porte à clé, la nuit ? »

Lorraine indiqua que non de la tête.

« C'est ta mère qui l'a fermée ? »

— Je suppose, acquiesça Lorraine. C'est elle qui s'occupe de moi.

— Et ton père, jamais ? »

La fillette haussa les épaules.

« Papa a toujours des choses à faire. »

McLaughlin nota qu'elle parlait encore de lui au présent. On ne l'avait pas prévenue.

« Ils s'entendent bien, ton papa et ta maman ?

— Je ne sais pas. Ils se chamaillent tout le temps.

— Tu pourrais me répéter ce qu'a dit ta mère quand tu l'as retrouvée ? »

Lorraine le lui répéta.

« Si tu devais hasarder une explication, à ton avis, pourquoi ta mère n'a pas voulu que tu lui détaches les mains et les pieds ? Et pourquoi elle t'a d'abord envoyé chercher Mrs Mulhauser ? »

Lorraine réfléchit, puis déclara :

« Elle voulait qu'une grande personne la voie comme ça.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que c'était important.

— Important pour qui ?

— Pour vous. La police.

— Tu es maline, toi », lâcha McLaughlin, en lui tapotant gentiment le genou gauche, avant de se lever.

Au rez-de-chaussée de la maison des Snyder, les enquêteurs de la brigade cambriolages dégottèrent de l'argenterie Chambly, un vase Lalique et de la cristallerie de Baccarat de valeur, alors que les manteaux d'hiver avaient inutilement été arrachés des cintres dans la penderie et les coussins en chintz du canapé à fleurs éparpillés. Même une marine à l'huile signée Albert Snyder avait été décrochée du mur et expédiée à travers la pièce.

« Qu'est-ce que ces gus pouvaient bien chercher ? s'étonna un journaliste des faits divers.

— Ma femme trouve de la petite monnaie sous les coussins du canapé chaque fois qu'elle passe l'aspirateur », répliqua un de ses collègues.

Sur la table de la cuisine trônait un verre rempli de scotch, tellement poisseux d'empreintes digitales qu'il fut à peine nécessaire de recourir à la poudre de graphite. Un billet d'un dollar traînait à côté, tel un pourboire à l'intention d'un barman. Les reporters n'arrêtaient pas de faire tinter les casseroles, les poêles et les couverts qui jonchaient le linoléum. La porte de la cuisine n'avait pas été forcée et celle de l'entrée comme les doubles-fenêtres étaient verrouillées, de sorte qu'on paraissait avoir laissé entrer les agresseurs. Et des cigarettes Sweet Caporal à moitié fumées s'entassaient dans le coquillage rosâtre tenant lieu de cendrier.

« Ils n'ont pas franchement cherché à masquer leurs traces, dis

donc », commenta l'un des enquêteurs.

La décoration intérieure du rez-de-chaussée et du premier étage était féminine, presque exempte de la moindre touche masculine, mais le grenier renfermait de vieux meubles, des cartons d'ornements de Noël et de bric-à-brac, rangés et étiquetés en capitales de la main d'Albert, et un fauteuil capitonné flanqué d'un cendrier sur un pied chromé, devant les lucarnes en saillie, dont celle de droite était encore entrebâillée pour permettre à la fumée de cigare de s'échapper. L'ouvrage *Deep Sea Fishing and Fishing Boats* (« Pêche en haute mer et navires de pêche »), d'Edmund W. H. Holdsworth (1874), reposait sur le sol.

L'autre domaine d'Albert était le sous-sol, où l'inspecteur Frank Heyner tomba sur un atelier des plus ordonnés : un alambic artisanal, un râtelier à cannes à pêche et moulinets, une barque poncée qui n'attendait, semblait-il, plus qu'apprêt et peinture, un moteur hors-bord Johnson et une descente à linge, par laquelle les vêtements atterrissaient dans une pаниère où le policier trouva une taie d'oreiller tachée de sang. L'atmosphère surchauffée de la maison trahissait qu'on avait alimenté la chaudière en charbon une ou deux heures avant le lever du soleil et, dans celle-ci, Heyner identifia les poignets mousquetaire de ce qui, présumait-il, avait dû être une belle chemise, mais n'était plus que cendres. Et enfin, dans une boîte à outils, il dénicha un contrepoids de cinq livres tout neuf, destiné à faciliter l'ouverture des fenêtres à guillotine. On l'avait saupoudré de cendres de charbon mais du sang était encore visible. Heyner recueillit ces pièces à conviction.

Le commissaire George McLaughlin était à l'étage cette après-midi-là lorsqu'il reçut un appel sur le téléphone de l'entrée. L'enquêteur dépêché au domicile de Milton C. Fidgeon l'informa que l'histoire de Ruth concordait. Milton avait porté une main à son front et il avait dû s'asseoir à l'annonce de l'homicide. L'hôte de la soirée avait confessé qu'Albert pouvait être irascible – « un gars compliqué » – mais il était aussi jovial et de bonne compagnie. Les Snyder avaient débarqué si tôt ce soir-là que Fidgeon avait plaisanté : « Vous venez dîner ? » George Hough et Cecil, son aîné, étaient les beaux-frères de Fidgeon. Et des voisins habitant la même rue, Mr et Mrs Howard Eldridge, étaient aussi présents à la soirée. Fidgeon se remémorait l'incident, trois semaines auparavant, lors duquel Albert avait accusé George Hough de lui avoir volé son portefeuille et soixante-quinze dollars, et sur le moment, il avait pensé : « C'est assez mesquin d'accuser un groupe d'amis d'un truc pareil. » Mais la querelle de la veille n'était pas aussi acerbe – tout au plus, une prise de bec entre deux gaillards au sang chaud.

Se pouvait-il que George Hough eût été assez furieux à l'issue de

la soirée pour tuer Albert ?

Rigoureusement impossible, avait assuré Fidgeon.

Les policiers qui avaient perquisitionné la chambre des Snyder vinrent trouver McLaughlin et lui remirent leur inventaire. La liste comprenait : la première page du quotidien italien *L'Arena*, une montre-bracelet Bulova en or pour homme, en évidence sur le sol, le porte-mine Cross en or qui avait servi à serrer le fil de fer, un beau manteau en rat musqué enveloppé dans du papier et caché tout au fond de la penderie, des vêtements quelconques et une boîte à bijoux apparemment vide. Par acquit de conscience, les policiers avaient cependant soulevé le matelas de Mrs Snyder et découvert des bagues, des boucles d'oreilles et des colliers dissimulés au-dessous. Et par terre, près du matelas d'Albert, ils avaient ramassé une épingle de cravate ou de foulard arborant les initiales « J. G. ».

L'ancienne fiancée d'Albert Snyder s'appelait Jessie Guischard. Elle était morte d'une pneumonie avant qu'ils pussent se marier et Albert n'avait jamais fait son deuil. Cette épingle était un cadeau de Jessie à Albert, mais, détail critique, les enquêteurs ne l'apprendraient que plus tard et en déduisirent sur le moment qu'elle avait fusé de la cravate de l'intrus lors du meurtre d'Albert. Ces initiales constituaient leur première piste solide concernant l'identité du tueur.

À la recherche de noms d'amis et de relations, un homme du 14^e Bureau d'enquête de Jamaica ouvrit le tiroir du milieu d'un bureau Windsor dans le salon et en retira le carnet d'adresses de Ruth, relié en cuir du Maroc. Les noms, adresses et numéros de téléphone de cinquante-six personnes y étaient répertoriés, mais l'inspecteur ne s'intéressa qu'aux vingt-huit hommes. Il en connaissait d'ailleurs deux : Edward Pierson, un agent de police de la 23^e circonscription de police de New York –, dans le Bronx, et Peter Trumfeller, un ami du commissariat de Jamaica.

Lorsqu'il remit le carnet d'adresses à Arthur Carey, le chef de la brigade homicide, l'enquêteur annonça :

« On peut au moins rayer un nom. Trumfeller n'aurait jamais commis un crime aussi bâclé.

— On a vraiment affaire à des amateurs, hein ? » ironisa Carey, qui avait ôté sa veste et retroussait ses manches à cause de la chaleur dans la maison.

Un autre inspecteur, de la brigade cambriolages, avait déjà soumis à Carey une boîte en carton contenant des chèques oblitérés. Quand il les avait passés en revue, il avait constaté qu'il s'agissait de chèques hebdomadaires à l'ordre de la Prudential Life Insurance Company.

« Ça doit faire un paquet, en assurance-vie, supputa Carey.

— Et le contrat comporte sans doute des clauses additionnelles

spéciales, ajouta son collègue de la brigade cambriolages.

— Comme quoi ? »

L'enquêteur haussa les épaules.

« Accidents d'avion. Catastrophes ferroviaires. Des circonstances où l'indemnité double. »

Carey survola encore quelques chèques et en remarqua un de deux cents dollars, qui avait été encaissé par un certain H. Judd Gray. Le nom apparaissait aussi dans le carnet d'adresses. Arthur Carey monta jusqu'à la chambre de Lorraine pour réveiller la veuve et l'interroger.

Comme il s'attardait un instant sur le pas de la porte, il se rendit compte que la jolie bougresse étendue sur le flanc essayait seulement de dormir, car il la surprit en train de lorgner avec prudence dans sa direction, du coin de l'œil, les paupières entrouvertes. Il entra dans la pièce.

« Comment vous sentez-vous, Mrs Snyder ? »

Elle fit mine de réprimer une plainte :

« Il ne me reste plus une larme. »

Tout en observant Carey qui s'installait sur une chaise, elle s'assit sur le lit de Lorraine et croisa les bras sous sa poitrine par trop saillante.

« Je m'efforce de saisir pourquoi des cambrioleurs auraient mis la maison sens dessus dessous », exposa Carey.

Ruth eut l'air étrangement déconcertée, comme prise en défaut.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Il y a quelque chose de louche.

— Qu'est-ce qui cloche ? le sonda-t-elle, sans se rendre compte, apparemment, qu'elle en disait trop.

— On voit beaucoup de cambriolages. Ils ne ressemblent pas à ça. »

Ruth jeta un coup d'œil à la table de chevet de Lorraine et y vit un paquet de chewing-gums aux fruits Wrigley's. Elle sortit une tablette de son emballage et l'introduisit lentement, lascivement entre ses délicieuses lèvres pulpeuses, en étudiant Carey. Il ne se départit pas de son air maussade. Elle rumina.

« Savez-vous ce qui est arrivé à votre mari ? »

Elle parut se tasser un peu. Elle porta une main à ses yeux, comme si elle pleurait.

« Il est mort.

— Eh bien, je me suis renseigné et personne ne vous en a informé, et vous n'avez même pas posé la question au médecin légiste. Lui a-t-on tiré dessus ? Est-il blessé ? Est-il sain et sauf ? N'importe quelle épouse n'aurait-elle pas à cœur d'apprendre si son mari a été assassiné ou non ? »

Elle le fixa avec dédain.

« Combien y a-t-il de policiers dans cette maison ?

— Une soixantaine. »

Elle ricana.

« Intuition féminine.

— Très bien, concéda Carey. Commençons par votre première réaction ce matin. Vous vous êtes réveillée – d'un évanouissement –, bâillonnée avec un mouchoir d'homme, les poignets et les chevilles ligotés avec de la corde à linge.

— Oui, confirma-t-elle, circonspecte.

— Et vous avez parcouru tout le couloir en rampant, de votre chambre à celle de votre fille, ici, en face de la salle de bains ? »

Elle lui adressa un regard qui semblait signifier : « Où est le problème ?

— Pourquoi ne pas être allée chercher de l'aide auprès de votre mari ?

— La chambre de Lorraine était juste là, sur la droite.

— Mais votre propre chambre était à moins d'un mètre.

— Le premier souci d'une mère est son enfant.

— C'est vous qui avez verrouillé sa porte cette nuit ?

— Je ne m'en souviens pas.

— Parce que c'était une bonne idée, quand même. Comme ça, ces gigantesques Italiens ne risquaient pas de déranger votre fille. »

Ruth se borna à le dévisager.

S'apercevant qu'elle se renfermait en elle-même et qu'elle ne lui révélerait plus grand-chose ce matin-là, Arthur Carey changea de ton et de sujet.

« Quel était le salaire de votre époux au magazine *Motor Boating* ?

— Cent quinze dollars par semaine.

— Et quel était le budget du foyer ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Combien vous donnait-il pour les courses, les factures, les faux-frais ?

— Quatre-vingt dollars.

— Par semaine ? »

Elle hocha la tête. Elle paraissait fière, voire enjouée, de se retrouver en terrain aussi familier.

« Votre mari avait une assurance sur la vie en cas d'accident, non ?

— Bien sûr.

— De quelle valeur ?

— Mille dollars, avançait-elle.

— Ça représente quoi, ça ? Deux mois et demi de salaire à peine ? C'était suffisant ?

— En fait, elle était de mille dollars, mais j'oubliais qu'il y avait eu du changement. »

Elle finit par avouer qu'il existait en fait trois contrats : le premier, de mille dollars, qu'Albert avait complété par un second de cinq mille dollars, puis par un troisième de quarante-cinq mille dollars. Tous trois en novembre 1925.

« Auprès de quelle société ?

— Prudential.

— Je suis curieux. Je n'ai personnellement jamais souscrit d'assurance. Ces contrats comprenaient-ils des dispositions particulières ?

— Comme quoi ?

— J'ai entendu causer de "double indemnité". Ça vous parle ? Il paraît qu'avec ça, un décès accidentel – même un homicide comme ici – est indemnisé au double de la valeur du contrat.

— On avait ça.

— Pour chacun des contrats ?

— Rien que sur le dernier.

— Celui de quarante-cinq mille dollars ? »

Elle acquiesça.

« Bigre ! se récria Carey. Je suis en train de faire le calcul. Vous avez un contrat de mille dollars, un de cinq mille, celui de quarante-cinq mille fois deux... ça fait quoi ? Quatre-vingt-seize mille dollars ? »

Elle eut un haussement d'épaules.

« C'est possible.

— Il aurait fallu quinze ans de travail à votre époux pour gagner une somme pareille !

— Mais n'est-ce pas le but des assurances ? Offrir à votre famille plusieurs années de sécurité financière dans l'éventualité où surviendrait un événement aussi terrible et affreux qu'inattendu ?

— Tout à fait d'accord, opina Carey. Albert devait grandement vous chérir, Lorraine et vous.

— C'était un mari et un père idéal », affirma Ruth.

Le commissaire George McLaughlin entra nonchalamment dans la chambre et s'accota contre un mur en contemplant Ruth, les mains dans les poches de son pantalon.

« Nous avons ici votre carnet d'adresses, reprit Arthur Carey, et j'aimerais vous lire le nom de quelques hommes.

— Pourquoi ?

— Faites-moi plaisir », biaisa-t-il, avant de débiter par un fleuriste dénommé Adams.

Il cita encore cinq noms, dont celui de Milton Fidgeon et de Harry Folsom, un vendeur de bonneterie, puis, après une légère hésitation,

articula :

« Judd Gray. »

Carey et McLaughlin virent Ruth tressaillir.

« Qui est-ce ? s'enquit Carey.

— Un vendeur de gaines, répondit-elle. La marque *Bien Jolie*^[1] ça vous évoque quelque chose ?

— Je ne suis pas très au fait de ce genre de choses.

— Eh bien, continuez, le relança Ruth.

— Vous le connaissez bien, ce Judd Gray ?

— Non, pas vraiment.

— J. G., souffla McLaughlin à Carey, à titre de rappel.

— Un instant, lâcha Carey, avant d'ouvrir la boîte en carton contenant les chèques oblitérés. Je suis à peu près certain d'avoir déjà croisé ce nom. Ah, oui, voilà. »

Il brandit un chèque portant une signature masculine au dos.

« À H. Judd Gray, d'un montant de deux cents dollars. C'est bien votre écriture, Mrs Snyder ? »

Elle examina le chèque et acquiesça de la tête.

« Mr Gray est voyageur de commerce pour *Bien Jolie*. Il a beaucoup de frais de bouche et d'hôtel et comme Benjamin & Johnes, son employeur, tardait à le rembourser, je lui ai accordé une avance temporaire.

— Et il vous a rendu l'argent ?

— Évidemment.

— Est-ce que deux cent dollars, ce n'est pas un peu élevé, comme prêt, pour quelqu'un que vous ne connaissez pas vraiment ? »

Elle se décontenança.

« Qui a dit que je ne le connaissais pas ?

— Vous, intervint George McLaughlin. Il y a trente secondes.

— J'ignore où vous voulez en venir.

— Nous, si, lui opposa George McLaughlin. Et vous allez nous accompagner.

— Au commissariat de Jamaica, indiqua Arthur Carey.

— Je ne peux pas !

— Vous n'avez pas le choix.

— Mais je suis souffrante.

— Vous nous avez l'air en pleine forme. »

Les larmes montèrent aux yeux de Ruth.

« J'ai perdu mon mari, s'insurgea-t-elle. Vous devriez me plaindre. Vous devriez être sur la trace des tueurs.

— Nous avons encore quelques questions à vous poser. Mais au commissariat. »

Et en un clin d'œil, son humeur se métamorphosa.

« Très bien », grommela-t-elle.

Furieuse, elle écarta les couvertures et se leva du lit de Lorraine. Elle agrippa le bas de sa chemise de nuit en satin et la retroussa au-dessus de sa tête en se déhanchant, renversante dans sa nudité, face aux deux hommes. C'était une vraie blonde. Leur fascination coupable et leur malaise lui tirèrent un sourire de défi, puis elle longea le couloir jusqu'à la chambre où était mort Albert et nargua les policiers présents, abasourdis, en enfilant des sous-vêtements et une robe avec une lenteur délibérée.

Au commissariat de Jamaica, sous les regards courroucés des Fidgeon, des Eldridge et des Hough – dont George, le lourdaud avec qui Albert avait eu des mots –, on escorta Ruth jusqu'à une salle d'interrogatoire où on la fit asseoir et on la cuisina plusieurs heures, chacun de ses interrogateurs formulant les hypothèses les plus folles, arguant de preuves qu'il ne possédait pas encore. Malgré cela, elle fit à McLaughlin l'effet d'une « femme d'un grand calme ». À aucun moment elle ne réclama d'avocat. Elle demanda seulement à manger et à dormir, aussi lui servit-on en guise de dîner des spaghettis, une salade et du pain à l'ail provenant d'un restaurant italien, et lui accorda-t-on une sieste d'une demi-heure sur le canapé d'un bureau, pendant que le commissaire questionnait les personnes qui avaient joué au bridge avec Albert le samedi soir.

Après quoi, George McLaughlin secoua doucement Ruth pour la réveiller et lui présenta l'inspecteur en second Michael McDermott, qui allait « écouter un moment ». Puis McLaughlin lança :

« Mrs Snyder, est-il exact qu'il vous arrive souvent de découcher ?

— “Souvent”, je ne sais pas...

— Seule ?

— Ma cousine, Ethel Anderson. Appelez-la pour lui demander.

— Elle est mariée ?

— Elle l'était. Avec Edward Pierson. Eddie est policier dans le Bronx », ajouta-t-elle, comme si cela attestait de sa propre probité et de sa réputation.

McLaughlin adressa un coup d'œil à McDermott, qui saisit le message et quitta le bureau pour téléphoner à Pierson et le convoquer. McLaughlin se retourna vers Ruth.

« On nous a raconté que, l'automne dernier, vous êtes partie en voyage au Canada sans votre mari.

— Qui vous a dit ça ? s'informa-t-elle, d'un ton glacial.

— Ces dames de la soirée bridge.

— Vous avez quelque chose à y redire ?

— Je veux seulement savoir qui vous accompagnait. »

Ruth hésita.

« Mr et Mrs Kehoe. »

McLaughlin nota ce nom.

« Vous avez un numéro de téléphone où les joindre ?

— Non.

— Et une adresse ?

— Quelque part à Brooklyn. »

Elle mentait ; McLaughlin avait relevé au moins trois tics sur son visage. Il reposa son crayon avec contrariété et abandonna le bureau, laissant Ruth mijoter seule pendant une demi-heure.

Vers onze heures du soir, l'inspecteur Peter Trumfeller passa la tête par la porte avec un sourire et s'exclama :

« Tiens, salut, Tommy ! »

Trumfeller était un type massif et enjoué aux cheveux pommadés en arrière et aux pommettes tannées. Il possédait un roadster Ford T décapotable de 1925, dans lequel Ruth, foulard et cheveux au vent, avait un jour fait avec lui une virée jusqu'à West Point. Elle lui sourit avec soulagement.

« Oh, tu es là pour me ramener chez moi auprès de Lorraine ? »

Trumfeller entra et posa tendrement une main sur la joue de Ruth. Elle lui baisa la paume, les yeux emplis de larmes. Elle commençait à se lever quand, de l'autre main, Trumfeller la força brutalement à se rasseoir. Tel un amant, il se pencha vers l'oreille droite de Ruth et lui susurra :

« Ces gars savent quand tu mens, Tommy. Ils ont déjà fait ça des centaines de fois, alors que toi, tu n'es qu'une novice. Ils sont au courant que tes histoires sont des foutaises parce que rien ne colle. Tu fais durer le supplice avec tes mensonges. Dis la vérité, va, débarrasse-toi de cet éléphant qui te pèse sur la conscience. »

Ruth se raidit de stupeur, puis porta à ses jolis yeux le mouchoir qu'elle avait dans son giron.

« Je n'en peux plus, affirma-t-elle – mais plutôt comme après une rude journée à biner son potager. Où est le commissaire ? »

Toujours sous les regards courroucés de ses partenaires de bridge, Trumfeller guida Ruth jusqu'au bureau où se trouvait McLaughlin. Il était tout juste onze heures du soir. De la fumée de cigarette flottait au plafond. McDermott secoua son paquet pour en extraire une Pall Mall, mais la laissa pendre à ses lèvres pour étudier Ruth qui entrait. McLaughlin pivota sur son siège en chêne grinçant et raccrocha immédiatement l'écouteur noir du téléphone quand il la vit. Elle sourit.

« Je vous prie de m'excuser de vous avoir fait veiller si tard. »

Du chef, McLaughlin désigna une chaise et Trumfeller la traîna jusqu'à Ruth, qui y prit place en majesté.

« Je ne crois pas être en mesure de supporter un autre interrogatoire. »

McLaughlin esquissa un signe de tête en direction de McDermott

et déclara :

« Mac a discuté avec le mari de votre cousine Ethel.

— Eddie, énonça Ruth, comme si ce nom lui remontait le moral.

— Eh bien, Eddie soutient que vous avez un bon ami. »

Le commissaire se tourna vers McDermott pour récupérer un calepin, qu'il mit sous le nez de Ruth. Y était inscrit le nom « Judd Gray ».

« Est-ce l'homme qui a tué votre époux ? »

Ruth soupira.

« Il s'est mis à table ? »

McLaughlin la mena en bateau et lui confirma que Judd avait bel et bien fait des aveux ; puis, afin de transcrire leur conversation, il invita une sténographe à les rejoindre et, pour faciliter la tâche de cette dernière, exposa à Ruth :

« Commencez par décliner votre nom et votre intention.

— Mon nom est Ruth Snyder et je souhaite effectuer une déposition fidèle et exhaustive concernant la mort de mon époux, Albert Snyder.

— “Et j'ai conscience que tout ce que je dis pourra être utilisé contre moi” », souffla McLaughlin.

Elle répéta.

La une du *New York Times* était alors déjà arrêtée : « UNE FILLETTE DÉCOUVRE SA MÈRE LIGOTÉE », avec pour sous-titre « La victime évoque une querelle lors d'une partie de cartes et des intrus dans la maison. » En page deux, le quotidien titrait : « MORT D'UN DIRECTEUR ARTISTIQUE », mais ce devait être le dernier article à se focaliser sur Albert Snyder.

Ruth devint l'objet de toutes les fascinations.

Chapitre 2

BIEN JOLIE

Elle prétendit ne pas se rappeler quand elle avait fait la connaissance de Judd Gray, mais en réalité, elle se souvenait de tout : le vif soleil de la mi-journée, la chaleur torride qui faisait miroiter les rues de Manhattan, les avertisseurs des taxis Ford T au coude à coude et les sifflets stridents des policiers à gants blancs qui réglaient la circulation sur Madison Avenue. C'était en juin 1925 et il régnait une vague odeur chimique dans le magasin de bonneterie. Au plafond, décoré de fleurs de lis grises en étain, les énormes pales d'un ventilateur brassaient de l'air chaud, tandis que Kitty Kaufman, une jolie coiffeuse de ses amies, flirtait avec un vendeur de bas du nom de Harry Folsom, qui confondait la galanterie avec l'humour vaseux et la flagornerie.

« Vous avez faim, les filles ? » aventura-t-il finalement.

Kitty était une ravissante juive aux yeux noisette et à la chevelure café coiffée sur le côté, pareille à la houle de l'océan. Elle portait une robe en soie qui dessinait sa silhouette et esquissait la perspective d'un effeuillage aisé. Elle méritait mieux qu'Harry Folsom et ses semblables, mais elle était mariée depuis dix ans et flattée par ses attentions.

Elle adressa un coup d'œil interrogatif à Ruth, qui fit claquer une bulle de chewing-gum aux fruits Wrigley's et haussa les épaules.

« Hé, vous allez bien devoir manger, insista Harry.

— Je suppose... », acquiesça Kitty.

Elle quêtâ l'assentiment de Ruth, mais son amie n'en avait que faire. Elle glissa la main dans un bas de fine soie aussi foncé que du Coca-Cola. Elle le leva vers la lumière éclatante du soleil.

« Ruth, gardez ces McCallum, reprit Harry. Sincèrement. Cadeau. Ils seront magnifiques sur vous. Et joignez-vous à Mrs Kaufman et moi pour le déjeuner.

— C'est très aimable », le remercia Ruth, comme si elle n'en avait aucune intention.

Du regard, Kitty adjura Ruth d'accepter, manifestement moins attirée par Harry que par l'idée d'être encore attirante.

« Où ça ? » demanda Ruth.

Harry fourra les bas dans un sachet en papier et redoubla

d'empressement canin :

« Que diriez-vous de Henry's, le restaurant suédois ? Il y fera plus frais à cause de la glace. Dans la 36^e Rue, à l'est de la 6^e Avenue. C'est moi qui invite.

— Buffet Scandinave, renchérit Kitty. À tous les coups, tu trouveras ton bonheur.

— C'est rarement vrai », railla Ruth.

Sitôt hors de la boutique, Harry inclina son Borsalino et s'intercala entre les deux amies de manière à glisser une main dans le dos de chacune.

La façade de Henry's était d'un vert marin rafraîchissant, de même que les abat-jour à l'intérieur, le sol froid en mosaïque, les fausses fougères et les capucines grimpant à des treillages. Le défunt père de Ruth était originaire d'un village de pêcheurs en Norvège, sa mère d'un village de pêcheurs en Suède, et elle avait mangé toute son enfance les mets disposés sur la glace pilée du Henry's – saumon fumé ou non, hareng, poissons blancs, jambon à la moutarde, pieds de porc en gelée ou œufs durs –, de même que les plats chauds proposés un peu plus loin – boulettes suédoises, côtes de porc grillées, allumettes de pommes de terre à la crème, chou vert cuit à l'étouffée, oignons, sprats et salade de betterave à la mayonnaise. Mais Harry Folsom voulait d'abord étancher sa soif, de sorte qu'il les conduisit jusqu'à un box qu'il qualifia de « sien » et commanda trois Ginger Ale Clicquot Club à un gros garçon de salle du nom d'Olaf, qui revint avec de grands verres remplis aux deux tiers seulement de soda au gingembre, afin qu'Harry pût y mélanger l'excellent gin londonien qu'il avait dans sa flasque. Après un calembour éculé de Harry Folsom, qui porta un toast « à un fol somme digestif », Kitty se dépêcha de finir son verre aussi vite que lui et d'en réclamer un autre, pendant que Ruth les observait, fascinée par les patauds efforts de séduction de Harry et la complaisance puérile de Kitty à se laisser courtiser. Le bras gauche du bonnetier s'enroula autour de Kitty et il se pencha vers elle, se hasardant à lui murmurer quelques mots doux, mais avec une nervosité croissante, car il avait conscience d'être en compagnie de deux femmes et que, s'il perdait l'intérêt de l'une, il risquait de les perdre toutes les deux. C'était alors qu'il s'était mis à agiter la main droite avec de grands gestes, avant de s'écrier :

« Si ce n'est pas Henry au Henry's ! Hé, Judd, rejoins-nous donc ! »

Ruth se retourna et aperçut un bel homme sérieux d'une petite trentaine d'années, qui accrochait son panama à une patère. Il était petit, mais svelte, athlétique et soigné, avec ses lunettes rondes de hibou, à monture en écaille, ses yeux de flanelle bleue et sa chevelure châtain ondulée comme de la tôle. Ses chaussures marron miroitantes

étaient vraisemblablement italiennes, son costume Brooks Brothers brun clair si exempt de faux-plis qu'il eût pu avoir été acheté dans l'heure et son menton, fendu par une profonde fossette en amande, carré et viril. Ruth se tourna vers Kitty et sourit pour la première fois de la journée, tandis que le gentleman approchait. Elle perçut une fragrance épicée d'eau de Cologne lorsqu'il serra la main de Folsom, qui l'invita à prendre place dans le box.

« Je ne suis bon qu'à déjeuner en solo, déplora-t-il. Je venais seulement avaler un morceau avant de retourner au bureau. »

Il s'exprimait de la même voix de baryton berceuse et apaisante que les animateurs de la T. S. F.

« Mais Ruth se sent délaissée », argua Kitty, affectant une moue.

Judd Gray baissa les yeux et découvrit une superbe Scandinave de trente ans qui le dévisageait sans détours de ses yeux bleus électrisants, brillants d'un tel éclat qu'elle semblait illuminée de l'intérieur. Malgré la température, elle avait sur les épaules un renard gris plus adapté à l'hiver et un chapeau cloche sombre recouvrait ses cheveux très blonds. Elle était moulée dans une étoffe bleu marine vaporeuse qui trahissait son opulente poitrine, passée de style en ces premiers jours de la mode garçonne. Judd, qui avait bon nez pour les parfums, nota qu'elle avait opté ce jour-là pour du Shalimar aux effluves de lilas.

« Je ne voudrais pas être importun », avança Judd.

Ruth sourit.

« Je vous en prie. »

Il s'assit et sa cuisse effleura légèrement celle de Ruth, qui ne la déplaça pas. Ils étaient si proches que leur poignée de main en fut maladroite.

« Bonjour à vous, la salua-t-il avec affabilité. Judd Gray.

— Je croyais que votre prénom était Henry.

— C'est celui qui figure dans le registre des naissances, assura le bonnetier.

— Je m'appelle officiellement Henry Judd Gray, mais j'utilise seulement l'initiale H, expliqua Judd. Harry aime faire étalage de ses talents de détective.

— Donc, c'est Judd, conclut Kitty.

— Mes amis me surnomment Bud. »

Ruth eut à nouveau un sourire.

« Que de choix !

— Alors que vous ne me laissez pas le moindre.

— Mrs Snyder, se présenta-t-elle. Ruth.

— Mrs Kaufman, indiqua Kitty en l'imitant. Karin. Mais mon surnom, c'est Kitty, précisa-t-elle, avant de serrer la main à Judd. Elle, c'est Tommy. »

Judd eut un air amusé.

« Oh... Seriez-vous un garçon manqué ?

— Kitty m'appelle ainsi parce que la plupart de mes amis sont des hommes.

— Comment cela se fait-il ?

— Oh, qui sait ? fit-elle de sa voix caressante comme de la soie. Sans doute parce qu'ils sont d'une prévisibilité rassurante à certains égards. Et imprévisibles à d'autres.

— Olaf ! lança Harry. Une Ginger Ale pour Mr Gray.

— Pour moi aussi », ajouta Kitty.

Constatant que le verre de Ruth était encore plein, Harry rectifia la commande (« Trois ! ») et vida le sien. Puis, sans préavis, il hissa le mollet de Kitty à la hauteur de son torse.

« Reluque-moi un peu le galbe des chevilles de cette pépée ! »

Kitty se contenta de s'esclaffer et de lui asséner une tape sur les mains. Judd eut alors la certitude qu'elles étaient de ces épouses délurées « prêtes à emporter », qui passaient plus de temps chez le traiteur que dans leur cuisine, et il gratifia Ruth d'un regard si appuyé que le rouge monta aux joues de sa voisine.

« Vous êtes drôlement bronzée, commenta-t-il.

— Nous revenons d'un week-end de voile sur l'Atlantique.

— Nous ?

— Monsieur, bébé et moi, répondit-elle, tout en jetant un coup d'œil à la main gauche élégamment manucurée de Judd. Je vois qu'à vous aussi, on a passé les menottes. »

Il jeta un coup d'œil à son alliance en or.

« Depuis presque dix ans. Isabel. Et j'ai une fille de huit ans. Jane. Elle en aura neuf en août.

— La mienne en a sept. Lorraine.

— Oh. Comme vous disiez "bébé", je m'imaginai un enfant...

— Qui tenait dans une boîte à chaussures ? »

Judd rit et on leur apporta leurs verres de Ginger Ale, pleins aux deux tiers et avec une cuillère. Harry dévissa le bouchon de sa flasque en argent martelé.

« Je fais le service ? »

Judd poussa son verre devant lui.

« Cuvée maison ? »

Harry remplit les verres.

« Certainement pas, mon vieux ! Du Beefeater, en provenance directe de la distillerie, avec une escale chez nos amis canadiens. »

Judd leva son verre.

« Au Dix-huitième Amendement, alors.

— Puisse le Congrès prohiber le sexe avec autant d'efficacité », renchérit Harry.

Kitty pouffa et Harry décocha un clin d'œil lubrique à Judd. Ruth pencha la tête pour considérer son voisin.

« Avez-vous un emploi, Mr Gray ? »

— Judd est représentant chez Benjamin & Johnes, intervint Harry.

— Et que représente-t-il ? s'informa Kitty.

— La gamme *Bien Jolie*, exposa Judd. Gaines et soutiens-gorges. Je m'occupe des détaillants de l'est de la Pennsylvanie et du nord de l'État de New York. Notre siège est à deux pas – au coin de la 34^e et la 5^e. »

Harry posa lourdement une main sur celle de Ruth et déclara :

« Et je veillerai à ce que sa société vous procure tout ce que vous désirez, ma chérie. N'est-ce pas, Bud ? »

— Toujours heureux de rendre service », se sentit obligé d'affirmer Judd.

Kitty, qui paraissait déjà éméchée, lâcha :

« Quel genre de gars vend des gaines ? »

— Le genre d'homme qui adore les formes féminines », répliqua Judd.

Ruth sourit.

« On doit souvent vous poser la question.

— Pourquoi ? Ma réponse a l'air étudiée ? »

Kitty voulut savoir ce que signifiait *Bien Jolie* et Judd traduisit :

« *Very Pretty*. »

Kitty fronça les sourcils.

« Ça ne serait pas plutôt “*très jolie*”, ça ? »

— Si elle n'est pas calée ! » s'exclama Harry, en la serrant plus étroitement contre lui.

Kitty se dégagea à cause de la chaleur.

« Je ne parle absolument pas français, avoua Judd. Mais il paraît que le “*bien*” renforce le sens de “*jolie*”.

— Un peu comme “*très, très jolie*” ? suggéra Ruth.

— Un peu comme vous », badina Judd, avec un sourire.

Ruth se déroba à la délicieuse ardeur de son regard.

« Et c'est grâce à ce genre de flatterie qu'il se fait cinq mille dollars par an, ironisa Harry.

— Cinq mille dollars ! hoqueta Kitty. Mince ! »

— Ce n'est qu'un chiffre », relativisa Judd, tout en remarquant l'intérêt de Ruth.

Et tout comme il remarqua que Ruth n'avait toujours pas trinqué avec eux et que son verre glacé ruisselait de condensation sur la nappe rustique à carreaux bleus et blancs.

« Vous ne buvez pas, Mrs Snyder ? s'enquit-il.

— Je me modère, tempéra-t-elle, avec une apparente réserve. Il

n'y a rien de pire que boire pendant toute la journée et se réveiller à côté d'un type dont on ne sait ni comment on l'a rencontré, ni pourquoi il est mort. »

Ils partirent tous d'un énorme éclat de rire, que le gros serveur interpréta comme le signal qu'ils étaient enfin prêts à commander à manger. Mais Harry Folsom souligna que, puisqu'ils rigolaient tant tous les quatre, ils feraient mieux de fuir la touffeur de la ville et de prendre leurs quartiers sur sa véranda ombragée de New Canaan, dans le Connecticut. L'idée plut à Mrs Kaufman, mais Judd déclina l'invitation pour retourner travailler et, sur un coup d'œil lourd de sous-entendus de Kitty, Ruth prétendit qu'elle devait reprendre le train pour Queens Village.

« La ligne de Long Island ? » s'enquit Judd, en quittant le box.

Ruth répondit que oui.

« Je vous accompagne jusqu'à Penn Station. »

Elle garda le silence tandis qu'ils se dirigeaient vers l'ouest et la 7^e Avenue. Contemplant leur reflet dans les vitrines, Judd constata que, même sans talons hauts, elle devait bien mesurer cinq centimètres de plus que lui. Mais elle avait aussi du chien et le gin le rendait loquace et pétulant, si bien que comme ils longeaient la 33^e Rue, Judd meubla le silence en bavardant et en multipliant les anecdotes sur Pennsylvania Station. Ruth savait-elle que le bâtiment avait une superficie de plus de 28 000 mètres carrés et était le plus vaste espace couvert d'Amérique ? Et l'immense salle d'attente ? Judd avait ouï dire qu'elle s'inspirait des thermes romains de Caracalla. Cela parut amuser Ruth.

« Vous en savez des choses, pas vrai ? »

Ça ne ressemblait pas à un compliment.

« Je ne sais pas pourquoi je suis aussi nerveux en votre compagnie.

— Eh bien, je suis “très, très jolie”, lui rappela-t-elle, narquoise. N'importe quel homme perdrait ses moyens. »

Comme ils s'apprêtaient à franchir l'entrée monumentale, Judd attira l'attention de Ruth sur les colonnes corinthiennes, puis sur l'imposante horloge encadrée de deux sculptures féminines en granit rose. « Le Jour » était vêtu d'une ample draperie de l'antiquité grecque et portait une brassée de tournesols géants, tandis que « la Nuit » était enveloppée dans une cape qu'elle tenait au-dessus de sa tête et était nue au-dessus de la taille, dévoilant des seins fermes qui incitaient certains hommes à surveiller l'heure de près.

« C'est Audrey Munson, indiqua Judd. C'était le modèle le mieux payé de New York. Tous les grands sculpteurs faisaient appel à elle. Elle est partout en ville. Elle est apparue entièrement nue dans plusieurs films. *Inspiration*, par exemple. Et *Purity*. Elle était

époustouflante. Jusqu'à ce qu'un médecin de sa connaissance, pris de folie, assassine son épouse par amour pour Audrey et qu'elle soit, dans un premier temps, soupçonnée de complicité. Le temps qu'elle soit innocentée, les ragots avaient fait des ravages. Elle a fini par déménager à Mexico, dans le nord de l'État, tout près de Cortland, où je suis né, avant de tenter de se donner la mort en ingérant des comprimés de chlorure de mercure. »

Ruth médita ce que Judd venait de raconter.

« Elle est encore en vie ?

— Oui, mais elle n'a plus toute sa tête, je le crains.

— Je la plains vraiment. »

Était-ce là ce qu'il visait ? L'apitoiement ? Judd se demanda s'il n'avait pas seulement eu envie d'employer le mot « nu » en présence de Ruth.

« Elle est très belle, ajouta Ruth.

— Comme vous », assura Judd.

Elle lui tapota la joue avec un mélange de gentillesse et de condescendance.

« Je dois y aller. »

Et elle s'en fut prendre le train d'une heure qui desservait Jamaica Station, dans le Queens, de l'autre côté de l'East River.

Plus tard, lorsqu'il évoqua leur première rencontre dans *Doomed Ship* (« En perdition »), ses mémoires clandestins écrits au crayon, Judd rapporta que Mrs Snyder n'était alors pour lui qu'une vague songerie, qu'il se souvenait seulement de « son naturel charmant, de sa personnalité avenante et de la douce fourrure grise qui lui glissait si gracieusement de l'épaule. Je perçus qu'un tempérament franc et sincère se cachait derrière cette saine et radieuse beauté. » Mais il ne s'attendait pas à la revoir.

Cette après-midi-là, H. Judd Gray remplit un formulaire d'inventaire, établit une note de frais rondelette pour son dernier voyage d'affaires, dépouilla une pile de courrier, se campa devant le ventilateur du bureau pour parcourir la notice des nouvelles gaines roses que *Bien Jolie* se préparait à commercialiser en août et, d'humeur enjouée, plaisanta un moment avec les fondateurs de la société, Alfred Benjamin et Charles Johnes, rien que pour se rappeler à leur bon souvenir. Après quoi, il effectua en train le court trajet en direction du sud jusqu'à son pavillon art déco en briques du 37 Wayne Avenue, à East Orange, dans le New Jersey, pour retrouver la misère sentimentale de sa vie prospère, raisonnable et monotone.

Scott Fitzgerald devait baptiser les années vingt « l'âge du Jazz » et noter qu'il « fila à toute vitesse, mû par sa propre force, alimenté

par d'énormes station-service pleines d'argent »^[2]. La fortune semblait à la portée de presque n'importe qui. Ce fut la fondation de Chrysler Motors, l'invention du ruban adhésif Scotch, l'ouverture du tout premier motel. Le cours des actions RCA grimpait en flèche et la bourse elle-même était sur un nuage grâce à l'optimisme et au goût du jeu des classes moyennes qui, jusqu'alors, n'avaient acheté que des *Liberty Bonds*.

Les cinq boroughs de New York constituaient la plus grande agglomération du monde et, avec ses cinquante-sept étages, le Woolworth Building, au 233 Broadway, était le plus haut gratte-ciel. La ville comptait trente-deux mille débits de boissons clandestins et l'on pouvait acheter des spiritueux jusque chez les teinturiers ou les coiffeurs.

Calvin Coolidge, le président, était un homme si austère, si rigoureux et si parcimonieux qu'on le surnommait par dérision l'« apothicaire de la nation ». Mais à l'automne 1925, New York devait élire pour maire le séillant et haut en couleur Jimmy Walker, qui faisait l'éloge de la belle vie et fi des règles, comme rêvaient de pouvoir se le permettre un jour les travailleurs exploités.

Au bord de la 8^e Avenue, entre la 49^e et la 50^e Rue, le Madison Square Garden, devant accueillir les Americans, l'équipe de hockey de New York, était en construction sur le site de l'ancien dépôt de tramways de la ville. Les New York Giants et quatre autres équipes étaient sur le point de rejoindre la National Football League. Walter Hagen, de Rochester, alors meilleur golfeur professionnel au monde, remporta le championnat de la PGA en 1925. En raison de maux de santé persistants dus à de l'alcool de contrebande frelaté, le légendaire Babe Ruth connaissait sa pire saison chez les Yankees et l'équipe devait terminer avant-dernière du championnat de base-ball américain, malgré la présence d'un débutant prometteur du nom de Lou Gehrig en première base.

George Bernard Shaw obtint le prix Nobel de littérature. La première émission du Grand Ole Opry, programme radiophonique hebdomadaire de musique country, fut diffusée pour la première fois à Nashville. Parmi les meilleures ventes littéraires figuraient *Tessa, la nymphe au cœur fidèle*, de Margaret Kennedy, et *Arrowsmith*, de Sinclair Lewis ; *Gatsby le magnifique* fut une déconvenue commerciale. *Ben Hur*, avec Ramon Novarro, et *Le Fantôme de l'opéra*, avec Lon Chaney, étaient les films à succès de l'époque. Sur les planches, Al Jolson jouait dans la comédie musicale *Big Boy ; Lady Be Good*, de George Gershwin, était toujours à l'affiche et Louise Brooks n'était encore qu'une choriste à demi nue dans la revue *George White's Scandals*, à l'Apollo Theatre, où les places atteignaient les quatre dollars quarante.

Et où Judd Gray invita six de ses clients d'Albany, pour ces vingt-

sept scènes de numéros de danse en solo, de saynètes puérides, de chansons des sœurs Williams, de Richard Talbot, d'Helen Hudson ou de Winnie Lightner, avec des centaines de girls, semblait-il, levant la jambe dans des costumes fantasmagoriques du créateur de mode russe Erté. Les Elm City Four chantèrent « *Lovers of Art* » (Amateurs d'art) tandis que les projecteurs jouaient sur des filles en maillots de bain couleur chair, dans des poses raides qui les faisaient ressembler à des statues de nus – et lors de l'apothéose finale, les choristes n'étaient guère couvertes, comme le formula un critique scandalisé, qu'« au-dessus du cou et au-dessous des chevilles. »

Si même ses acheteurs de lingerie d'Albany en furent choqués, Judd fut pour sa part surtout outré que chaque verre d'eau de Seltz White Rock commandé par la tablée en tant que base de cocktail coûtât un dollar et de l'eau du robinet ordinaire, carrément deux. D'autant que son retour à East Orange se solda par une nuit d'empoignade avec Isabel qui lui reprocha d'avoir emmené des clients à un spectacle aussi osé. Ulcéré par la censure de son épouse, il quitta la maison comme une tornade, précipitant son départ pour l'est de la Pennsylvanie, prévu en juillet.

Une demi-semaine plus tard, après une tournée intensive des boutiques de vêtements féminins, il avait visité l'usine Crayola d'Easton et acheté une boîte de crayons gras pour la petite Jane, avant de faire un saut au marché local où il avait été saisi d'admiration face à ces producteurs hâlés qui se tenaient en silence derrière leurs cagettes de fruits et de légumes sans faire d'efforts pour vendre. Pas d'hyperboles, pas de manigances ni de distractions, pas de manipulation affective, rien que la présentation honnête du produit. Et il s'était senti submergé par sa propre insignifiance.

Quand il regagna l'hôtel Huntington, le réceptionniste lui remit une lettre. Il crut d'abord qu'elle était de son épouse et prolongeait la dispute et les humiliations ayant précédé sa fuite. Mais c'était une missive écrite de Queens Village, que lui faisait suivre son bureau.

« Cher Mr Gray :

Nous nous sommes rencontré au restaurant Henry's, avec mon amie coiffeuse et Mr Harry Folsom il y a quelques semaines. Je souhaiterais acheter une de vos gaines Classic en tissu Grecian-Treco en cadeau pour ma mère, Mrs Josephine Brown. Je me suis servie d'un mètre et elle fait 96 en haut, 76 à la taille et 101 de hanches. (Excusez mon franc-parlé, mais vous devez être habitué à ce genre de détails intimes féminins.) Auriez-vous l'amabilité de me l'envoyer s'il vous plaît au : 9327, 222^e Rue, Queens Village, New York ? Vous trouverez si-joint un chèque en blanc dont vous n'aurez qu'à remplir le montant pour les dessous, plus les frais d'expédition et de transports.

Ça a été un grand plaisir de faire votre connaissance et j'espère que nous nous reverrons.

Ruth Snyder

Aussi connue sous le nom de Mrs A. E. Snyder »

Même l'orthographe enfantine enchantait Judd. Il remplit un bon de commande qu'il adressa à sa secrétaire, puis déchira le chèque. Et il se surprit à s'attarder sur ce : « Ça a été un grand plaisir de faire votre connaissance et j'espère que nous nous reverrons. »

En juillet, pour les vacances d'été, Albert Snyder loua sur Shelter Island une *saltbox* grise, c'est-à-dire une maison coloniale en bois, au long toit en pente à l'arrière, ainsi qu'un élégant yawl à deux mâts. Un collègue de *Motor Boating* lui avait dégotté un mouillage au Shelter Island Yacht Club de Chequit Point et, lorsqu'il n'était pas en mer sur le yawl, Albert ne tarda pas à devenir un habitué enthousiaste du club, sirotant des whisky-soda, affalé avec ses nouveaux amis dans des rocking-chairs trapus en osier sur les vérandas qui donnaient sur Dering Harbor, acceptant de bon gré les invitations à des parties de pêche en haute mer ou les virées en tant que second sur d'autres bateaux et allant jusqu'à accepter de participer à la régate d'août avec son yawl.

Ruth et Lora restaient, elles, entre filles, à pêcher clams et autres coquillages, à lire ensemble des livres pour enfants dans le fauteuil Adirondack sous le sapin du Canada à l'ombre abondante ou à chercher des plages à l'écart, où elles pouvaient nager seules dans leurs maillots et leurs charlottes Jantzen identiques, jusqu'à ce que le tricot de laine noire, trop lourd, les gênât dans leurs mouvements et qu'elles se laissassent choir sur la plage chaude comme du pain grillé pour se sécher au soleil et rire aux éclats en déclamant des comptines en charabia.

Le soir, quand Albert rentrait à la maison, ils dînaient tous trois dehors, au frais, d'épis de maïs et de filets de poissons qu'il avait pêchés, grillés au barbecue. Et lorsque Ruth le voyait rire avec Lora, dans son pantalon de flanelle et ses mocassins de bateau Top-Sider blancs, yachtman jusqu'au bout des ongles, viril et fringant, d'une compagnie si amusante, elle avait le sentiment de pouvoir retomber amoureuse de lui.

Le 24 juillet 1925, elle dénicha une baby-sitter pour sa fille, et Albert et elle fêtèrent leur dixième anniversaire de mariage dans un night-club de North Ferry Road. Ruth offrit à Albert des jumelles à prismes Shutz ; il lui offrit un sac de soirée en soie agrémenté de fleurs en perles et accompagné d'un poudrier coordonné. Elle l'embrassa et lui dit qu'il avait excellent goût ; il acquiesça. Albert était en smoking

blanc et il buvait des martinis concoctés selon la formule en vigueur dans les années vingt – moitié gin, moitié Martini ; à peine avait-il fini son verre qu'il dissimulait ses bouteilles aux yeux des autres clients et des serveurs pour s'en confectionner un autre. Comme il était sourd de l'oreille droite, elle était assise à sa gauche, mais il y avait malgré tout des fois où il ne paraissait pas l'entendre. Ruth releva une fois de plus que ses tempes se dégarnissaient et qu'il était à l'étroit dans sa veste – non qu'il fût gros, mais parce qu'il avait les larges épaules et le torse de footballeur américain d'un homme qui eût mesuré quinze centimètres de plus. L'orchestre jouait des morceaux popularisés par le Paul Whiteman Orchestra : *Rhapsody in Blue*, *Somebody Loves Me*, *Linger a While*. Ruth avait envie de danser, Albert non. Le soleil, qui l'avait bronzé, l'avait aussi lessivé. Pour meubler le silence, elle mentionna une amie qu'elle venait de se faire sur l'île et dont le mari, un agent de change de Wall Street, prendrait lui aussi part à la régates avec un ketch exactement comme le leur. Albert redressa la tête.

« Mais, Ruth, c'est impossible, allons. »

Et du ton excessivement calme et supérieur qu'il employait toujours pour ses explications, il exposa :

« Un ketch ne saurait être comme un yawl, car ils diffèrent. Un ketch est un voilier pourvu d'un grand mât identique, certes, tu as tout à fait raison de le remarquer, mais dont le mât d'artimon, à l'arrière, est emplanté à l'avant de la barre. Le mât d'artimon d'un yawl est emplanté derrière la mèche de safran.

— Blablabla », ironisa Ruth.

Albert leva son martini.

« Mais comment pourrais-je escompter que tu saches ce genre de choses, alors que tu t'intéresses si peu à mes hobbies ?

— Ah, ce sont des hobbies ? Je croyais qu'il s'agissait uniquement de prétextes pour me crier dessus. »

Albert but une gorgée de martini et, bien qu'il fut assis, perdit un peu l'équilibre, de sorte qu'il dut précipitamment s'appuyer de sa main libre sur le coussin de son siège.

« Toi et ta consternante éducation, se lamenta-t-il. Tu ne cesses de me fournir des occasions... comment dire ? de critique vive et mordante.

— Tout le monde a des lacunes, tu sais – simplement, pas sur les mêmes sujets.

— Chez toi, ce ne sont pas des lacunes, ce sont des abîmes. »

Elle sentit sa bouche trembler et se détourna, la vision brouillée.

« Serait-ce des larmes ? s'enquit-il. Tu n'as toujours pas l'habitude de mes taquineries, depuis le temps ? »

Elle perçut le contact de sa main dure et calleuse sur la sienne.

« Tu m'as fait de la peine, Albert.

— Oh, sottises ! Tu es trop sensible. »

Elle l'ignora et se tourna vers l'orchestre pour admirer le beau crooner qui serrait le microphone et souriait dans sa direction en chantant *What'll I do*.

C'était au mois d'août que les détaillantes de villes comme Utica, Ithaca ou Binghamton se rendaient à Manhattan pour avoir un aperçu de la mode d'automne et passer commande, formalité que Judd Gray remettait en général au lendemain, après avoir dîné dans la bonne humeur avec ces dames et les avoir accompagnées à des films à succès comme *La Ruée vers l'or* de Charlie Chaplin ou des revues comme les *Garrick Gaieties*, puis dans des night-clubs de Manhattan, tels que le Monte Carlo ou le Frivolity Club. Benjamin & Johnes lui réservaient même une chambre au très chic hôtel Waldorf-Astoria, à un bloc de là, au coin de la 5^e Avenue et de la 33^e Rue, afin que Judd eût tout le loisir de dorloter ses clientes sans avoir à se préoccuper des horaires de trains, ni des inquiétudes de son épouse quant à sa consommation d'alcool.

Devant escorter, le samedi 8 août, une bande d'acheteuses de Pennsylvanie à un défilé et un gala de mode intitulé *Très Parisien*, qui mettait en vedette des créations de Jean Patou et Coco Chanel, il avait ce vendredi-là seulement prévu de dîner dans sa chambre d'hôtel et d'achever la lecture de *Beau Geste*, de P. C. Wren. Mais un mot l'attendait à la réception :

« Je régale quelques amis au Zari's. Ça te dirait de nous rejoindre ? À la bonne franquette, bien sûr. Harry Folsom »

Et en dépit de sa fatigue, Judd enfila une chemise propre et un costume gris en flanelle, puis ressortit – « à l'aventure », pensa-t-il.

Le restaurant était bondé quand Judd arriva, à huit heures, et remit son feutre à la préposée au vestiaire. Des ventilateurs électriques vrombissants pivotaient lentement de gauche à droite. Les piliers, le plancher et le mobilier du Zari's étaient en cerisier. À l'autre bout de la salle, sur une scène surélevée, un orchestre de douze instruments jouait du jazz face à de larges tables rondes de huit personnes, tandis que la piste de danse étincelante drainait peu à peu les couples s'essayant au fox-trot après leur dîner. Sur trois des côtés de la vaste salle, au-dessus de tables rectangulaires à nappes blanches et bougies électriques roses, garnies de chaises revêtues de chintz rouge, une galerie en surplomb accueillait d'autres tables rondes derrière des balustrades ornées de cascades de lierre. Et ce fut là-haut que Judd aperçut Harry Folsom, souriant, en train d'agiter frénétiquement le bras à son adresse et, sans doute, de crier son nom, couvert par la musique.

Judd emprunta l'escalier en colimaçon et Harry lui présenta le

reste de la tablee : deux gros hommes plus âgés qui étaient apparemment des détaillants en soierie et en bonneterie de Rochester ; leurs compagnes qui, le jour, travaillaient dans la boutique de Madison Avenue de Harry ; l'épouse sans attrait de ce dernier, qui foudroya Judd du regard comme s'il avait quelque chose à se reprocher ; et Mrs Albert E. Snyder, dans une robe d'azur pâle avec un collier de perles blanches, adorable, les coudes sur la nappe blanche et les doigts entrelacés sous le menton. Elle arborait encore le bronzage de ses vacances à Shelter Island et portait un parfum appelé *Le Lilas*. Comme Judd serrait la main des dîneurs, Harry déclara :

« On a déjà mangé, mais je vais te dégotter un menu. On boit des vodka-orange. »

Il siffla un serveur et réclama la carte pour son ami, ainsi qu'un grand verre de jus d'orange avec de la glace pilée. L'orchestre entama *It Had to Be You* et l'une des filles s'exclama :

« Oh, j'adore cette chanson ! On peut danser, Harry, s'il te plaît ? »

— Excellente idée », approuva l'épouse de ce dernier, se levant à l'instant où Judd s'asseyait.

Et sitôt qu'Harry eut confié sa flasque à Judd, toute la tablee, à l'exception de Mrs Snyder, s'empressa de descendre.

« On dirait que j'ai provoqué un sauve-qui-peut, lâcha Judd.

— Eh bien, personnellement, je déteste dîner à l'anglaise. »

En mal de répartie, Judd hasarda platement :

« Comment allez-vous ? »

— Le bonheur me tétanise », affirma Ruth avec un grand sourire.

Et en effet, elle le dévisageait comme s'il n'y avait personne au monde qu'elle eût préféré voir.

« C'est une très agréable surprise pour moi aussi, assura Judd. Le message de Harry ne faisait pas allusion à vous.

— Eh bien, il n'est pas du genre à se perdre en détails.

— Votre mère... A-t-elle aimé la gaine en Grecian-Treco ? »

— Oh, je ne sais pas. Nous ne discutons pas autant de nos dessous que nous le devrions. Mais merci du cadeau.

— À votre service », répondit-il, et il s'avisa qu'il était sincère.

On lui apporta un grand verre à moitié rempli de jus d'orange et Judd l'additionna de vodka grâce à la flasque en argent martelé de Harry, après avoir commandé une salade aux crevettes en guise de repas.

La chevelure dorée de Ruth rivalisait avec le lustre flamboyant suspendu à quelques mètres d'eux et ses yeux d'un bleu glacé, renversants, étaient pailletés de lumière. Judd eût pu se satisfaire de consacrer la soirée à la contempler, mais avec le savoir-faire consommé d'un bon cavalier, il la cribla de questions sur son enfance.

Elle lui raconta qu'elle était née à New York, dans un

appartement de quatre pièces au coin de Morningside Avenue et de la 125^e Rue. Son père, Harry Sorenson, avait adopté le patronyme de Brown lorsqu'il avait émigré de son village de pêcheurs en Norvège. Josephine l'avait rencontré à Coney Island. D'abord marin, il s'était ensuite fait charpentier, mais il était souvent au chômage à cause de son épilepsie et d'une légion d'autres maux, de sorte que, pour subvenir à leurs besoins, Josephine travaillait comme aide-soignante. Autant dire femme de ménage et garde-malade à mi-temps. Ruth avait obtenu l'équivalent du certificat à l'École publique n° 11 à l'âge de treize ans et elle n'avait pas tardé à être embauchée par la New York Telephone Company comme opératrice d'appoint. Elle était trop jeune pour un tel poste, mais le superviseur avait été enchanté par sa voix. Elle avait suivi des cours du soir au Berg Business Institute de la 149^e Rue, dont elle était sortie sténographe diplômée et était capable de taper soixante-cinq mots par minute, dont quelques-uns sans fautes.

« Il est impossible que tout ça vous intéresse vraiment, conclut-elle.

— Mais si, protesta Judd. C'est fascinant. »

Un mot de Laurence Sterne lui revint : « La séduction est affaire d'attentions discrètes, assez voilées pour ne pas effaroucher, mais assez apparentes pour être perçues. » Le serveur remplit à demi le verre de jus d'orange de Judd, qui le compléta à nouveau avec de la vodka.

« Dites, reprit-il, je passe un fameux moment.

— Moi aussi. Vous êtes un excellent confident.

— Vous voulez un verre ?

— Niet... Les spiritueux ne sont pas pour moi. Mais j'aime voir les autres passer un bon moment. »

Avachi sur sa chaise, Judd tira ses cigarettes de la poche intérieure de sa veste et en alluma une avec maladresse. Ruth pencha la tête comme une enfant.

« Quelle marque ? » se renseigna-t-elle.

Il exhala une bouffée de fumée grise et tourna le paquet vers elle.

« Des Sweet Caporal. Je m'y suis mis à quatorze ans, à l'époque où il y avait une carte de base-ball à échanger dans chaque paquet.

— Il n'y avait pas des cartes avec des "jolies dames" avant ça ? »

— Euh, si concéda Judd, avec un sourire penaud. Je m'étais mis aux cartes elles-mêmes vers les six ans...

— Et c'est ainsi qu'a débuté une carrière dans la lingerie.

— Racontez-moi plutôt comment vous avez rencontré votre mari », répliqua-t-il, avec une expression gênée.

Alors qu'elle était secrétaire chez Tiffany Commercial Art Studio, une agence de création publicitaire, expliqua Ruth, on l'avait priée d'appeler le directeur artistique de *Cosmopolitan*, mais elle s'était par

erreur retrouvée en ligne avec celui de *Motor Boating*, dont la rédaction se situait dans le même immeuble. Albert, ce mufler, lui avait vociféré qu'elle l'interrompait, l'avait traitée de fieffée idiote et l'avait agonie d'injures jusqu'à ce qu'elle raccrochât. Toutefois il l'avait ensuite rappelée, méconnaissable – confus, drôle, enjôleur, avec un léger accent allemand. « Êtes-vous aussi jolie que votre voix ? » avait-il voulu savoir. Et il l'avait invitée dans les bureaux du magazine, dans la 40^e Rue Ouest. Elle fut engagée l'après-midi même en tant que sténographe, correctrice et copiste au sein du pool de secrétaires que se partageaient *Motor Boating*, *Cosmopolitan* et *The American Weekly*. C'était en juillet 1914. Elle avait dix-neuf ans. L'Allemagne n'avait pas tardé à se lancer dans la Grande Guerre et Albert avait changé son nom de Schneider en Snyder, « comme si ça pouvait tromper quiconque ». On l'avait prévenue que c'était un coureur de jupons. Mais elle l'avait quand même revu, car il était instruit et cultivé, viril et connaisseur, titulaire d'un diplôme d'art et de graphisme du célèbre Pratt Institute. Et bien qu'il fût emporté, plus âgé qu'elle de treize ans et que ses activités préférées – la pêche, la voile, les concerts symphoniques – ennuyassent follement Ruth, Albert lui apparaissait aussi comme le père qu'elle n'avait jamais eu : bon soutien de famille, vigoureux, sensible, très présent dans sa vie. Pour le vingtième anniversaire de Ruth, Albert lui avait offert une boîte de chocolats dans laquelle elle avait découvert un petit écrin contenant un solitaire d'un carat monté sur une bague en or.

Ruth remua sa main gauche sous le regard myope et attentif de Judd, qui cala sur son front ses lunettes rondes de hibou afin d'inspecter le bijou.

« Charmant, commenta-t-il.

— J'ai pas mal hésité, mais en fin de compte, je lui ai dit oui. Essentiellement parce que, une fois cette fichue bague au doigt, pour rien au monde je ne l'aurais rendue. »

On avait entre-temps servi la salade aux crevettes de Judd et il l'avait terminée pendant que Ruth parlait. Et tandis que le serveur débarrassait, Judd se versa la fin de la vodka de Harry. Ruth jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Judd à Harry Folsom, qui desserrait sa cravate, échevelé, en sueur, la face cramoisie.

« Vous comptez nous rejoindre sur la piste, les enfants, ou vous avez l'intention de vous faire les yeux doux toute la nuit ?

— Vous vous sentez de taille ? lança Ruth à Judd.

— De taille ? intervint Harry. Ce zigoto est un adepte de... C'est quoi, déjà, ce nom ronflant, Judd ?

— Terpsichore ?

— C'est bien ça. »

Ruth était perdue. Judd se leva en chancelant sous l'effet de la

vodka et prit la main baguée d'or de Ruth, qui l'imita.

« Terpsichore est la déesse de la danse et de la poésie lyrique », exposa-t-il, la langue pâteuse.

Ruth sourit.

« Drôlement flatteur pour vous, d'être comparé à une déesse ! »

La main de Judd se posa amicalement dans le dos de Ruth en un avant-goût de valse.

« Harry ne pense pas à mal, assura-t-il. Pas plus que nous. »

Ruth adorait la danse et Judd les connaissaient toutes : le fox-trot, le tango, la castle walk et même le charleston ou la rumba, qu'il lui apprit au pied levé. Plaquée contre Judd, elle sentait les muscles noueux de son dos, les contractions et les roulements de ses biceps, le glissement des cuisses agiles de Judd contre les siennes. Elle aimait être plus grande que lui. Elle huma l'odeur de ses cheveux et de son tonique capillaire, à laquelle se mêlait un relent de cigarette. Elle lui frôla le cou du bout du nez.

« Aftershave ? s'informa-t-elle.

— Eau de Cologne, rectifia-t-il. La fragrance de Jean Marie Farina. Celle que portent toutes les têtes couronnées d'Europe.

— Il ne viendrait jamais à l'esprit d'Albert de sentir autre chose que le savon.

— Ça fait partie du boulot. Quand on vend des sous-vêtements féminins.

— Et le côté dandy ? »

Judd se recula afin qu'elle pût voir sa mine faussement peinée.

« Mais je ne suis pas un dandy, je suis juste... classieux.

— Les mots en "ieux" n'ont rien de bon.

— Et pourtant, j'adore vos yeux, fit-il valoir, avec une balourdise de péquenaud.

— J'avais plutôt en tête "odieux" ou "licencieux". Comme mon mari. »

Judd s'esclaffa.

« Il est vraiment si horrible que ça ? »

Ruth, qui se balançait sous la conduite gracieuse de Judd, aperçut Harry en train de marquer le pas avec lourdeur, les sourcils froncés d'envie au-dessus du crâne de son épouse. Tout en l'épiant du coin de l'œil, Ruth pencha la tête vers Judd de façon si intime que ses lèvres effleurèrent l'oreille de son cavalier comme un baiser lorsqu'elle lui confia :

« Nous avons dû écourter nos vacances à Shelter Island. Albert s'est fait surprendre en train de becoter une dame du Yacht Club et il s'en est pris une par le mari. »

Judd s'écarta brusquement, le visage plissé par l'indignation.

« Mais c'est affreux, Ruth ! »

Il y avait quelque chose de roué dans les yeux humides de sa cavalière. Mentait-elle ? Elle hocha la tête, comme une malheureuse déshonorée et se blottit contre les formes masculines de Judd pour ajouter :

« Ce que j'ai été humiliée. Lora et moi sommes parties l'après-midi même et Albert est rentré plus tard, la queue entre les jambes. Nous ne nous sommes pas parlé depuis des jours. Et alors que je me préparais pour venir ici, ses premières paroles ont été pour m'accuser d'avoir un amant. » Une larme brûlante lui coula le long de la joue et elle l'essuya du plat de la main.

« Ensuite, il m'a dit qu'il s'étonnait d'être resté autant d'années avec moi et que si un autre voulait de moi, grand bien lui fasse. Et autres méchancetés. »

Judd l'étreignit de manière paternelle.

« Oh, Ruth, je suis tellement navré.

— Ce n'est rien », articula-t-elle avec difficulté.

Elle enfouit sa tête dans le cou de Judd et nota le mépris de Mrs Folsom, la folle jalousie de Harry. Elle n'avait pas remarqué que l'orchestre jouait *What'll I do*. Elle appuya sa joue sur l'épaule de Judd, recouverte de flanelle grise, et fredonna, à l'unisson avec la chanteuse en robe de soirée sur scène.

Aux environs de dix heures, les vendeuses de la boutique de Madison Avenue quittèrent Zari's pour rentrer en bus et les détaillants en visite grimpèrent dans la Packard des Folsom pour une virée au Hyman's, un night-club de Merrick Road, à Long Island. Ruth et Judd vexèrent Harry en annonçant qu'ils avaient leur compte pour la soirée, puis ils partagèrent un taxi jusqu'au Waldorf, dans la 33^e Rue, d'où Ruth gagnerait Pennsylvania Station à pied.

Comme elle se tortillait sur la banquette, elle discerna la curiosité de Judd.

« Ma robe me fait mal sur mes coups de soleil, expliqua-t-elle.

— Pourtant, vous n'avez pas été au soleil tout l'été ? »

Elle parut mystérieusement gênée.

« Mes clubs de golf sont au bureau et j'ai un pot de crème contre les coups de soleil dans mon sac. Vous en voulez ? proposa-t-il. On est à deux pas. »

Les locaux de Benjamin & Johnes se situaient dans un immeuble de onze étages au coin de la 5^e Avenue et de la 34^e Rue. Le bâtiment était gardé par un veilleur de nuit bourru qui les soupçonna de mijoter un mauvais coup, mais Judd n'eut ensuite qu'à emprunter l'ascenseur et utiliser sa clef pour entrer.

« J'ai l'impression de faire l'école buissonnière », s'amusa Ruth.

Judd accrocha son feutre à une patère et objecta :

« Nous ne faisons rien de mal. »

Il alluma une rangée de plafonniers et, titubant, ouvrit la voie à Ruth dans le couloir parqueté de chêne en feuilles de fougère, jusqu'à la salle principale comprenant quatre bureaux appariés, un téléphone commun, une pile de catalogues Benjamin & Johnes, un buste de mannequin féminin convaincant et des publicités punaisées pour les sous-vêtements *Bien Jolie* parues dans le *New York Times*. Sans s'apercevoir que Ruth fermait les stores vénitiens, Judd ouvrit une poche à glissière de son sac de golf kaki à garnitures en cuir, orné du monogramme HJG. Il se redressa avec un pot de Remède contre les coups de soleil du Dr Bunting, alors fabriqué à Baltimore et qui devait sous peu être rebaptisé Noxzema.

« Qu'est-ce qu'il y a dedans ? » se renseigna Ruth.

Judd releva ses lunettes et se concentra de son mieux sur la composition :

« Camphre, menthol et je crois que ça dit eucalyptus.

— Vous voulez bien me l'appliquer ? demanda-t-elle timidement, avec l'ombre d'un sourire. Toute seule, je ne peux pas.

— Certainement, acquiesça-t-il, avec une révérence bouffonne.

— Je dois me dévêtir un peu.

— Ah, lâcha-t-il, avant de comprendre. Oh ! Je sors. »

Mais avant, il ouvrit la porte du caisson droit de son bureau, récupéra une bouteille de whisky canadien et l'emporta au creux de son bras. Il s'affala sur la chaise en chêne d'une secrétaire juste à l'extérieur, dévissa le bouchon de la bouteille, s'octroya une lampée, savourant la brûlure dans sa gorge, et oublia pourquoi il était là. Plusieurs minutes s'écoulèrent tandis qu'il luttait contre le sommeil. Il pivota sur son siège pour contempler les lumières de la ville et se pencha en avant pour chercher la lune. Puis il entendit Ruth l'appeler :

« C'est bon. Je suis prête. »

À la stupéfaction de Judd, Ruth se tenait devant lui avec son adorable derrière et son dos à l'air, tout bronzés aux endroits dénudés par le maillot, tout rosés aux endroits où la peau avait plus récemment été livrée au soleil.

« Je ne sais pas ce qui m'a pris, déclara Ruth, sans se retourner. J'étais piquée au vif, hors de moi, et j'ai loué un canot à moteur à Jones Beach, puis j'ai mis le cap au large, et il faisait si chaud que j'ai ôté tous mes vêtements et que je me suis laissé dériver. »

L'espace d'une demi-minute, Judd ne put qu'observer ce corps magnifique, ébaubi et excité par sa beauté. Il tâcha cependant d'affecter un détachement enjoué, pour le cas où il se fût mépris sur la situation.

« Ma pauvre, se récria-t-il finalement. Vous êtes cuite. »

Ses mains tremblaient lorsqu'il prit le pot de remède du Dr Bunting et en recueillit une noix du bout des doigts. Il hésita, puis tendit le bras et toucha la peau chaude de l'omoplate gauche.

« Ouh ! s'exclama-t-elle. C'est gelé. »

Comme il étalait la crème en douceur, il eut un début d'érection et baissa les yeux avec contentement vers le postérieur rond et ferme de Ruth.

« Vous vous souvenez de ce célèbre modèle de sculpture dont je vous ai parlé, Audrey Munson ? »

Ruth tourna légèrement la tête.

« Oui.

— Vous êtes aussi époustouflante qu'elle.

— Évidemment, allons. Je suis *bien* jolie.

— Oh, c'est vrai. Nous en étions déjà arrivés à cette conclusion, n'est-ce pas ? »

Sa main apaisante atteignit la taille de Ruth et il eut une nouvelle hésitation.

« Puis-je ? »

Elle tressaillit, comme si elle sanglotait.

« Je vais m'arrêter, s'excusa-t-il, avec sa circonspection habituelle.

— Non », lui opposa-t-elle.

Elle lui fit face. Malgré les larmes qui lui ruisselaient sur les joues, elle était électrisante. Elle lui prit les joues entre ses mains.

« C'est votre gentillesse. Vous êtes tellement bon, Judd ! Aucun homme ne s'est jamais comporté ainsi avec moi ; ni mon père, ni Albert – tout au contraire. »

Elle fixa Judd avec émoi, tandis qu'il vacillait sur le seuil inconnu de l'infidélité, puis il prit l'initiative, l'embrassa, et elle lui saisit la tête pour qu'il ne pût se dérober. Les lèvres douces et charnues de Ruth étaient voraces, ses seins plantureux se pressaient contre la poitrine de Judd... Elle le laissa reprendre un peu de champ et sourit.

« J'en avais envie depuis que j'ai posé les yeux sur vous. Je savais que vous embrassiez bien.

— Vous êtes si belle, Ruth. Je n'osais pas même rêver... »

Elle l'embrassa à nouveau et guida jusqu'à son sein droit la main gauche de Judd. Il referma ses doigts dessus comme pour en prendre la mesure, puis en éprouva la fermeté.

« Ils sont drôlement plus gros que ceux d'Isabel !

— Vous aimez ? » s'informa-t-elle, avec un sourire.

Il se pencha pour honorer cette poitrine d'un baiser, prit le mamelon rose grumeleux dans sa bouche et le suçait en faisant claquer ses lèvres. Puis il se redressa.

« Voulez-vous que je me déshabille ?

— Oui, s'il vous plaît », minauda-t-elle.

Il se cachait toujours de son épouse pour se dévêtir, afin de ne pas l'effrayer avec « son organe », mais comme il tournait le dos à Ruth pour enlever son pantalon gris en flanelle, Ruth se coula derrière lui et lui enserra la verge de la main. Elle le caressa tendrement jusqu'à ce qu'il fût en érection et Judd se laissa faire, oscillant sous l'effet de l'alcool, esclave du plaisir.

« Oh, vous êtes incroyable, Ruth », soupira-t-il.

Elle s'agenouilla devant lui.

« J'avais aussi envie de faire ça... »

Elle le prit dans sa bouche et se mit à mouvoir la tête d'avant en arrière, s'interrompant de temps à autre pour admirer le sexe de Judd, comme si sa simple vue la mettait en joie.

« Ne jouissez pas tout de suite », lui dit-elle.

Elle le gratifia d'un dernier coup de langue, puis se dirigea jusqu'au bureau de Judd et se renversa en arrière, appuyée sur les avant-bras, les cuisses écartées pour l'accueillir.

« Vous avez déjà fait ça ici avec votre secrétaire ? s'enquit-elle.

— Je n'ai jamais eu de relations sexuelles avec qui que ce soit hormis mon épouse. Et en aucun cas ici.

— Parfait, approuva Ruth, avec un sourire.

— Voulez-vous que je vous lèche en bas ?

— Oh, ça va aller. Je suis prête.

— Faut-il que je me retire ?

— Non, lui assura-t-elle, avec une moue. J'aime garder la semence en moi. »

Judd s'approcha et la pénétra, s'abandonnant avec un rictus à la douce caresse veloutée de sa féminité. Ruth émit un soupir mutin et ouvrit de grands yeux, comme si le membre de Judd était énorme, et il se mit à aller et venir avec le sourire, se retenant aussi longtemps qu'il pût, avant de sentir son sperme jaillir avec une telle force qu'il ne put réprimer un « Ah ! » sonore.

Anéanti, il s'affaissa contre Ruth et elle lui caressa la tête, tandis qu'il lui baisait faiblement l'oreille et le cou.

« Oh oui, roucoula-t-elle, ça, c'est un bon petit. Mon mignon à moi. En voilà, un lieu de villégiature agréable, hein... »

— Je n'avais jamais ressenti ça, avoua Judd, le cœur tambourinant. Jamais.

— Mais vous en aurez encore l'occasion, Mr Gray, chuchota-t-elle. Tant que vous voudrez.

— “Ça a été un grand plaisir de faire votre connaissance et j'espère que nous nous reverrons” », répliqua Judd, avec un sourire.

Chapitre 3

MR & MRS GRAY

Elle arriva à Queens Village juste avant minuit, ce vendredi-là. Toutes les lumières étaient encore allumées dans la maison. Elle traversa l'entrée, la salle à manger et la cuisine, trouva la porte du sous-sol grande ouverte et entendit au grenier le finale du *Fidelio* de Beethoven sur le phonographe Victrola d'Albert. Comme le bébé devait dormir, au lieu d'appeler son mari, elle gravit l'escalier et considéra Albert à genoux à côté de leur baignoire à pattes de lion, en train de plonger avec précaution, dans une trentaine centimètres d'eau glacée, un chaudron fumant en cuivre, rempli d'une dizaine de litres de moût. Les manches de sa chemise blanche étaient retroussées jusqu'au coude. Une mèche de cheveux blond-roux lui tombait sur le front.

« Qu'est-ce que tu mijotes encore ? » se renseigna-t-elle.

Albert lui jeta un coup d'œil.

« J'ai eu la chance de dégouter du houblon noble de Saaz. Je vais fabriquer de la bonne bière Pilsner. »

Il trempa un thermomètre dans le moût et surveilla la baisse de la température.

« Il était bien, ton film ? »

— Beaucoup d'action. Douglas Fairbanks, dans *Les Trois Mousquetaires*.

— Est-ce que l'histoire était impossible à suivre ? »

C'était son grief habituel.

« Pas vraiment.

— Et comment va ta fêlée de cousine ?

— Ethel va bien.

— Il faut que je refroidisse ça à sept degrés », l'informa-t-il.

Ruth alla jusqu'à la chambre de Lorraine et déposa un baiser sur la joue de sa fille, qui se réveilla.

« Maman ? »

Ruth caressa la chevelure blond paille de Lora et lui murmura :

« Bonsoir, ma mignonne à moi. Je suis rentrée. Fais de beaux rêves. »

Ce samedi après-midi-là, Judd retrouva une tablée de cinq clients

au gala qui suivait le défilé de mode *Très Parisien*, mais, groggy de consternation et de culpabilité, il ne s'attarda pas. Chaque salut, chaque boutade semblaient chargés d'ironie sous-jacente, comme si ses amis et relations avaient deviné son adultère, sa convoitise à l'égard de la femme d'un autre, et faisaient magnaniment semblant de lui pardonner. Pour finir, il eut le sentiment d'avoir plus besoin de sa famille que de commissions de vente et prit congé à la hâte afin de regagner par le premier train son pavillon art déco d'East Orange, dans le New Jersey.

Sa maison était l'antithèse du désordre et ne renfermait pas grand-chose de lui. Les numéros de *Vanity Fair* ou de *Success* qu'il avait laissés en vrac sur la table basse avaient été supplantés par des *Radio Digest* en son absence. Le lampadaire Tiffany qu'il avait déplacé pour lire avait recouvré sa position apparemment immuable. Sa mandoline datant du lycée avait vraisemblablement réintégré son étui éraflé dans le placard ; le couvercle du piano droit Priest était verrouillé. Et, sur le moelleux canapé mauve en mohair, trônait Rebecca Kallenbach, sa belle-mère, qu'il surnommait Mrs K. Elle avait divorcé de son mari Ferdinand, un lithographe, juste avant que Judd épousât Isabel et elle paraissait percevoir de plus en plus chez son gendre les vices de son ex-époux. Mais pour lors, absorbée par la confection d'un coussin de chaise au crochet, elle écoutait *Every Morn I Bring Thee Violets* sur le phonographe et ne remarqua pas son entrée.

La petite Jane était assise à la table de la salle à manger dans une robe bain-de-soleil jaune et coloriait frénétiquement un verger de pommiers sur une feuille de papier de boucherie avec les Crayola que Judd lui avait achetés à Easton. Il posa avec douceur une main sur les cheveux chocolat de sa fille.

« Bonjour, ma chérie.

— Bonjour, papa, répondit-elle, sans lever les yeux.

— À qui elle appartient, cette ferme ?

— Elle est imaginaire.

— Et c'est qui, ce bonhomme tout là-bas ?

— Toi », révéla Jane avec franchise.

Judd eut l'impression qu'on lui transperçait le cœur.

« Je ne suis pas rentré depuis un moment, hein ?

— Oh, nous réussissons à nous débrouiller sans vous », persifla Mrs Kallenbach, sans qu'on lui eût adressé la parole.

Elle resserra une maille de laine rouge avec son crochet et Isabel sortit de la cuisine reluisante de propreté en s'essuyant les mains dans son tablier.

« Salut Bud, lança-t-elle, omettant de sourire. Tu rentres tôt.

— J'en avais assez. »

Elle l'embrassa et fronça le nez à cause des effluves du whisky

qu'il avait bu dans le train.

« D'après ton haleine, tu en as même eu plus qu'assez.

— Et ça commence... », maugréa-t-il.

À seize ans, alors qu'il était en classe préparatoire intensive au lycée William Barringer de Newark, en vue d'entrer à la faculté de médecine de Cornell, Judd Gray était président de sa fraternité lycéenne, directeur du comité organisateur des soirées dansantes, chroniqueur de l'actualité sportive lycéenne de Newark, entraîneur de l'équipe de basket-ball et, en dépit de son petit gabarit, quarterback de l'équipe de football américain. Pourtant, il était fébrile et empoté avec les filles – il lui semblait qu'elles devinaient ses pensées obscènes. C'était alors qu'il avait rencontré une svelte brunnète pieuse, prévenante, sérieuse et quelconque du nom d'Isabel Kallenbach, qui habitait Van Siclen Avenue, à New York. Elle avait le nez trop proéminent et le menton saillant, et c'était à l'origine par pitié et esprit chevaleresque qu'il avait commencé à la fréquenter. Elle avait été sa seule et unique petite amie et il l'avait épousée en novembre 1915, alors qu'il avait vingt-trois ans et Isabel vingt-quatre. En raison d'une pneumonie, Judd avait dû quitter le lycée lors de sa dernière année et, une fois rétabli, il avait accepté un poste à la fabrique de bijoux de son père, avant de devenir représentant en bijouterie. Pendant la Grande Guerre, il avait été volontaire de la Croix-Rouge, même s'il eût préféré s'engager dans l'armée, puis son grand-père, qui était actionnaire de l'Empire Corset Company, lui avait proposé au sein de cette société un emploi qui lui offrirait une importante liberté et, en 1921, Judd était passé chez Benjamin & Johnes. Isabel, elle, s'était muée en femme au foyer dévouée, mais sans grâce, tatillonne sur la cuisine et le ménage, pudibonde, empâtée, de plus en plus ostensiblement honteuse du métier de son mari dans la lingerie et, par réaction, de plus en plus encline à porter des robes loqueteuses et de gros croquenots.

« Ce soir, c'est pain de viande et tomates tranchées fraîches, annonça Isabel depuis la cuisine. Mais je suppose que pour toi, ce sera un scotch d'abord », ajouta-t-elle, d'un ton qui frisait le dégoût.

Judd alla récupérer sa bouteille de Johnnie Walker dans le buffet de la salle à manger.

« Impossible de faire sans. »

Mrs Kallenbach affirmerait plus tard aux journalistes qu'elle était « très proche » de son gendre et qu'elle ne l'avait pratiquement jamais vu boire, mais lorsque Judd s'éclipsa au jardin avec son whisky, elle le suivit du regard et lui lança d'une voix stridente :

« Vous avez enfreint la loi en achetant ça !

— Alors je ferais bien de me débarrasser des preuves compromettantes ! » cria-t-il.

Judd s'assit dans son fauteuil Adirondack avec son Johnnie Walker et un verre, au milieu de l'herbe haute qu'il devait tondre. À Newark, quand il était adolescent, se remémora-t-il avec maussaderie, il avait pour habitude de s'installer entre son père et sa mère, dehors, sur la banquette en rotin, pour savourer avec eux la poésie du couchant en leur tenant la main. Mais dans son pavillon d'East Orange, nul ne semblait disposé à le rejoindre au crépuscule, « à la brune » comme disait sa mère, et Judd s'en sentait blessé, lésé, prêt à n'importe quelle folie.

Plus tard, évoquant ce samedi soir, il devait écrire qu'il était « bourrelé de remords, mortifié, tantôt me flagellant avec un fiévreux mépris, tantôt me souvenant de la tendresse de Ruth, de sa beauté. Mes pensées revenaient sans cesse vers elle. Puis leur succédaient les regrets et le trouble intérieur d'une conscience ardente de honte. »

Au lever du jour, Judd ratiboisa frénétiquement la pelouse avec sa tondeuse mécanique, lava sa Hupmobile violette, aux ailes et au toit noirs tape-à-l'œil, puis prit un bain et emmena toute la famille à l'église presbytérienne de La Trinité, à South Orange. Jane s'en fut à l'école du dimanche, Isabel et Mrs K gagnèrent leur banc habituel et Judd retrouva sa place familière dans la chorale pour chanter *When Morning Gilds The Skies*, *O Gladsome Light* et *Jesu, Joy of Man's Desiring*. Après quoi, comme si des bruits couraient sur lui, il écouta le pasteur Victor Likens prononcer un sermon sur un passage de l'Évangile selon Marc : « Il disait : Ce qui sort de l'homme, c'est cela qui rend l'homme impur. En effet, c'est de l'intérieur, c'est du cœur des hommes que sortent les intentions mauvaises, inconduite, vols, meurtres, adultère, cupidité, perversités, ruse, débauche, envie, injures, vanité, déraison. Tout ce mal sort de l'intérieur et rend l'homme impur^[3]. »

Se maudissant pour son hypocrisie, Judd se jura secrètement de ne plus jamais avoir de relations intimes avec Mrs Snyder et, dans la foulée, s'en fut seul visiter sa mère, à West Orange.

Mrs Margaret Gray était une frêle vieille dame digne et raffinée, à qui Judd vouait une adoration confinant au bizarre. Elle l'accueillit comme si elle l'eût cru perdu, le serra contre elle et se balança ainsi sur place en répétant :

« Oh, mon Bud ! Mon petit chéri ! »

Elle lui apporta ensuite un sandwich au fromage fondu et un Coca-Cola et le regarda manger avec plaisir en lui tournicotant autour. Elle déclara à Bud qu'il avait l'air fatigué. Elle se demanda s'il était possible que les robes rétrécissent encore. Elle sonda son fils : Mrs Kallenbach payait-elle sa part du gîte et du couvert ? « Ne la laisse pas te marcher dessus », préconisa-t-elle. Bud voulut savoir si elle avait des petits travaux à faire, mais elle se borna à lui ordonner

sévèrement de prendre de bonnes vacances en famille quelque part.

Judd fit, comme toujours, ce qu'on lui disait et téléphona au domicile d'Alfred Benjamin, puis abandonna Mrs K à ses travaux d'aiguille et traversa Long Island en voiture avec son épouse et sa fille jusqu'à une auberge de Sagaponack avec vue sur la mer, pour l'anniversaire de Jane et une semaine de congé, à nager tous les trois dans les vagues de l'Atlantique en glapissant à cause du froid ou à faire de l'équitation, en jodhpurs, montés sur des selles anglaises, parmi les chemins de sable blanc qui reliaient les villages avoisinants. Et Judd se rendit seul au golf public, avec ses clubs en hickory, ses knickerbockers, ses tricots losangés et son swing brouillon d'autodidacte. Le tout suivi, le soir, de bonne chère, de danse et de parties de bridge.

Isabel et Jane n'avaient aucune envie que ces vacances s'achèvent, mais comme la présence de Judd était requise au bureau, il réserva une semaine supplémentaire pour elles, laissa la Hupmobile Eight à Isabel, qui venait d'apprendre à conduire et, le troisième lundi d'août, reprit la direction de la ville en patache.

Il entra au Rigg's, un restaurant de la 33^e Rue, pour avaler des œufs au jambon, quand il tomba sur Harry Folsom qui sortait. Le bonnetier s'attarda juste assez pour fourgonner dans sa bouche avec un cure-dent et proclamer qu'il n'était plus un gosse et que c'en était fini pour lui, la bamboche, les gueules de bois au casse-pattes et les pépées délurées – fini, et bien fini.

« Elles sont infichues de garder un secret, tu sais... »

Judd s'efforça de paraître étonné. Et comme Harry avait le même regard chocolat grave et funeste qu'un épagneul, Judd hasarda :

« Tu dors avec le chien ?

— Penses-tu ! Le chien est mieux traité.

— Et pourquoi ? »

Harry alluma une cigarette Raleigh.

« Les femmes. Quoi d'autre ? La patronne m'a interdit d'en causer.

— Dis, tu as eu des nouvelles de Mrs Snyder, dernièrement ? » se renseigna Judd, sur un ton qui se voulait celui de la simple conversation.

Harry retira un brin de tabac de sa langue.

« Eh bien, tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas l'entente cordiale avec l'autre vieux pisse-froid. Faut dire, je le connais, l'Albert. Par le bowling. Tu l'as rencontré ?

— Non.

— Bon gars, excellent sens artistique, mais un brin encroûté. Ce n'est pas la bonne femme qu'il faut à un rabat-joie comme lui. Enfin, je ne prends pas parti. Mais je crois bien que c'est encore un ami de

perdu.

— Qui ? s'informa Judd.

— Al, bien sûr, précisa Harry, comme si Judd était bouché. On n'abandonne pas une nénette pareille. »

De l'abandon, pensa Judd. Voilà ce que c'était.

« J'ai peine à me figurer comment on peut traiter aussi mal une femme aussi charmante. »

Harry lui décocha un long regard interrogateur, puis extirpa de la poche de son gilet un carton d'invitation, qu'il tendit à Judd.

« Tu es au courant de cette soirée *Bon Voyage* ? Boissons à volonté et tout le toutim. Une grande sauterie pour le mois de la mode. Tenue "nautique" exigée, ajouta-t-il d'un ton dédaigneux.

— Tu y seras ?

— Non. Les sauteries aussi, c'est fini pour moi, affirma-t-il, avant d'adresser un clin d'œil à Judd. Mais toi, tu devrais vraiment y aller. »

Sur son bureau, chez Benjamin & Johnes, l'attendaient des demandes de renseignements émanant de détaillants, des bons de commandes, un communiqué du Club des représentants en gaines de l'Empire State, un avis le prévenant d'une augmentation des cotisations de l'Elks Club et trois lettres impeccablement tapées, sans le nom ni l'adresse de l'expéditeur. La première remontait au mardi de la semaine précédente :

« Cher Judd,

Désolée de vous embêter au boulot, mais je n'ai personne à qui me confier, personne pour déchargé mon cœur et parler de mes ennuis, de l'indifférence de mon mari, de nos disputes tous les soirs, de la cruauté d'Albert envers notre bébé. Vous ne voulez pas qu'on déjeune ensemble un de ces quatre ? On peut se contenter de causer. »

Judd ouvrit la suivante, dont le cachet était en date du mercredi soir :

« Cher Judd,

J'étudie la piste d'un couvent d'Ursulines pour sauver Lora de cet entre de perdition qu'a créé Albert. Elle pourrait s'y instruire à l'abri, loin d'un père qui n'a que faire d'elle. Mais je ne supporterez pas de me séparer d'elle. Elle est tout ce que j'ai en guise d'amour et de bonheur.

Je suis certaine que je pourrais trouver du boulot dans les affaires. Vendre des actions et des titres, peut-être. J'ai besoin de conseils financiers, de votre juteote. Oh, s'il vous plaît, vous ne voulez pas m'appeler ? Orchard 8591. Tous les soirs, je prie : "Mon Dieu,

rendez-moi le passé.” Je ferais beaucoup de choses différemment. Vous m’avez montré tout ce qui est possible. »

La dernière lettre datait du samedi :

« Mon cher Mr Gray chéri,

Vous devez croire que je suis une cinglée, vu que vous n’avez pas répondu. Veuillez accepté mes excuses pour le ton désespéré de mes lettres. Elles me feraient certainement peur si j’étais un homme ! Je n’ai pas voulu appeler votre bureau de crainte que les gens jaserait et que ça serait dommageable. Je n’ai pas d’autre attente que discuter avec vous, car j’estime votre intelligence et votre maîtrise en toutes situations. Vous ne voulez pas appeler quand Al n’est pas là ? Entre huit heures du matin et six heures du soir. Orchard 8591. On peut se retrouver au Henry’s si ça vous dit. »

Judd ne fit rien.

Quelque temps auparavant, en 1924, Albert Snyder avait acquis la certitude que son épouse avait une aventure extraconjugale. C. F. Chapman, l’éditeur de *Motor Boating*, avait recommandé à Albert d’intenter une procédure de divorce et l’avait obligé à s’entretenir avec le juge Nathan Lieberman, membre de l’assemblée législative de l’État de New York et avocat de Broadway hors de prix. Lieberman avait récapitulé la législation locale en matière de divorce, persuadé Albert d’engager un détective privé pour prouver l’infidélité de Ruth et lui avait présenté un ancien policier dénommé Jacob Sanacory. Ruth fit l’objet d’une semaine d’investigations, à l’issue de laquelle Sanacory avait écrit au juge Lieberman : « Nous disposons de preuves incontestables concernant la femme de cet homme. » Et la même après-midi, Sanacory avait téléphoné à Albert pour l’avertir : « Elle est chez vous avec un type en ce moment. »

Debout devant la maison avec le privé, Albert entendit vaguement une voix avec un accent de Brooklyn et Ruth qui riait dans la chambre de Lorraine, mais, malgré les exhortations de Sanacory qui, appareil photographique en main, le pressait d’entrer, car il leur fallait un cliché des amants en flagrant délit, Albert avait hésité.

« Et après ? objecta-t-il. Terminé ? C’est une mère et une domestique convenable. Avec Rut’, au moins, je suis sûr qu’on s’occupe bien de la maison et de la petite. »

Sanacory avait secoué la tête, puis était parti et Albert était resté assis sur le porche pendant une heure, à élaborer des moyens sans cesse plus violents de démolir le portrait du julot. Pour finir, il n’en avait rien fait.

« J'aurais pu aller loin, exposa-t-il à C. F. Chapman, mais il aurait fallu que je sois amoureux. »

Peu après, les Snyder avaient conclu un arrangement tacite : Albert ignorerait les soirées en ville de Ruth ou feindrait d'admettre les mensonges qu'elle lui raconterait, et elle affecterait l'indifférence à son égard.

Et c'était ainsi qu'en août 1925, il leur arrivait de sortir en ville tous les deux, mais séparément. Le jeudi, Albert prenait part au championnat estival de quilles dauphines de Flatbush, aussi était-il rentré plus tôt du travail ce soir-là, pour récupérer sa boule et ses chaussures montantes de bowling. Mais il avait aussi pris un bain et changé de chemise comme de cravate.

Ruth lui avait monté une chope de sa Pilsner maison alors que, penché vers la glace de la coiffeuse, il nouait sa cravate. Ruth était allée en chercher une jacquard, bleu roi, sur le porte-cravate de la penderie et elle avait déclaré :

« Tu lui plairas plus avec celle-ci. »

Albert avait froncé les sourcils.

« Je ne vois pas de quoi tu parles. »

Mais il ôta sa cravate à motifs écossais et prit celle que lui tendait son épouse.

« Et toi, quels sont tes projets ? »

Elle lui expliqua que, comme Josephine restait à la maison et pouvait garder le bébé, elle allait sortir avec Ethel.

« Elle veut voir le dernier Rudolph Valentino. *L'Aigle noir*. »

Albert but une gorgée et lâcha :

« Je ne comprends pas pourquoi, vous autres bonnes femmes, vous vous pâmez devant ce polichinelle italien efféminé.

— Peut-être parce que nous trouvons la virilité surfaite ?

— Bah, comme on dit, les femmes ont toujours le dernier mot. Tout ce qu'un homme peut ajouter ensuite n'est que le début d'une nouvelle dispute. »

Il ajusta son nœud de cravate en s'admirant, puis annonça :

« Je rentrerai tard.

— Moi aussi », répondit-elle.

Judd loua une casquette de skipper dans une boutique de déguisements et repassa chez lui en évitant Mrs K. pour prendre son blazer bleu en cachemire et un pantalon blanc en flanelle, puis téléphona à Isabel et Jane à l'auberge de Sagaponack pendant qu'il s'enfilait un grand verre de whisky pour la route, avant de regagner New York dans la lourde nuit d'août pour la soirée *Bon Voyage* à bord d'une goélette à trois mâts ancrée sur l'East River. Judd tendit son carton d'invitation et un agent de sécurité posant à l'officier marinier

l'autorisa à embarquer d'un coup de sifflet.

Au sommet de la passerelle d'embarquement, Judd considéra une centaine d'invités du milieu de la mode en costume marin, qui caquetaient et gloussaient sous les lanternes de marine suspendues au-dessus du pont en acceptant les hot-dogs, les canapés et le champagne Taittinger que leur proposaient des serveurs attifés en matelots. Un acheteur de Bloomingdale salua Judd, une de chez Macy's le gratifia d'une accolade, mais il ne connaissait pas grand monde en dehors d'eux. Des mannequins de haute couture paraient sur la goélette, exhibant les plus belles créations d'automne, mais la lingerie n'était pas représentée, de sorte que Judd s'en tint à palper les étoffes et à demander à l'une des filles si elle portait un modèle de chez *Bien Jolie*. Mais non.

Un drapeau bariolé formé de sandwiches et de hors-d'œuvre se déployait sur le buffet et Judd en chaparda quelques-uns. Ce fut alors qu'il aperçut Ruth, au loin, vers la proue. Seule, le fixant avec maussaderie, mais ensorcelante dans une grandiose robe de soirée blanche vaporeuse, parsemée de petites perles rutilantes semblables à des gouttes de rosée. Elle se rendit compte qu'il l'avait repérée et détourna les yeux avec réserve.

Judd remarqua que plusieurs hommes observaient Ruth, rassemblant leur courage avant de l'approcher, et il subtilisa deux verres tulipe remplis de champagne sur un plateau qui passait, puis la rejoignit avec affabilité.

« Bonsoir, Ruth. Vous êtes exquise. »

Elle sourit.

« Vraiment ? Je me sens déplacée, parmi ces gens de la mode. Je n'ai aucune idée des tendances de l'automne.

— Ourlets qui remontent, taille haute, silhouette longiligne. »

Il lui tendit l'un des deux verres, mais elle refusa de la tête, si bien qu'il le vida et le rendit à un serveur.

« Comment êtes-vous entrée ?

— J'ai encore des amis à *Cosmopolitan*, lui apprit-elle, avant de regarder derrière lui, les yeux plissés. J'attendais Harry – c'est lui qui m'a invitée.

— Alors je dois être son remplaçant.

— Eh bien, je ne perds pas au change, commenta-t-elle, avant de baisser timidement les yeux. Vous avez reçu mes divagations ?

— Allons, je n'emploierais pas ce mot. Si je n'ai pas répondu, c'est parce que j'étais en vacances à Sagaponack, cette semaine-là. Et à mon retour, j'ai été débordé de travail. »

Elle le dévisagea avec un air sérieux et renchérit :

« Et vous éprouviez de la culpabilité. Vous vous faisiez du souci pour votre sacro-sainte réputation et vous craigniez de perdre Jane si

votre femme découvrait la vérité. »

Judd émit un ricanement nerveux, mais Ruth, elle, n'y trouvait apparemment rien d'amusant. Elle plongea dans les yeux de Judd un regard résolu, humide et électrique, qui l'intimida.

« Ainsi, vous savez lire dans les pensées, hasarda-t-il.

— Oui, capitaine. »

Judd se sentit instantanément idiot avec sa casquette de skipper et acheva son second verre de champagne. Puis il s'accouda au bastingage tribord et contempla les lambeaux de clarté lunaire qui ondoyaient dans la nuit du fleuve.

« Je ne parviens pas à me libérer de vous, Ruth. Je n'ai qu'à fermer les yeux et votre visage, votre corps splendide sont là. Je me surprends à avoir envie de prononcer votre nom. À un moment, chaque fois que mon téléphone sonnait au bureau, je m'imaginais à quel point je serais heureux d'entendre votre adorable voix dans l'écouteur. »

À l'instar de Jane, qui imitait souvent les attitudes et les poses de son père, Ruth croisa les bras sur le bastingage, puis, de l'épaule, s'appuya légèrement contre Judd, lui accordant la grâce d'une once de compréhension. Il glissa un bras autour de cette taille tellement plus fine que celle de son épouse.

« J'avais honte de moi à cause de notre œuvre de chair et de mon infidélité envers Isabel, continua-t-il, et j'ai été trop lâche pour vous téléphoner ou consentir à vous voir, parce que vous êtes pour moi si irrésistible que je ne suis plus maître de mes émotions ni de ma conduite. Et maintenant, j'ai honte de mon infidélité envers vous, d'avoir nié la félicité que vous m'apportez, avoua-t-il, tournant la tête vers elle. Je suis fou de vous, Ruth.

— Moi aussi, j'ai le béguin pour vous », affirma-t-elle.

Mais elle s'écarta du bastingage et s'éloigna si brusquement vers la poupe, juchée sur ses talons hauts, que Judd fut contraint de tricoter des gambettes tel un terrier pour la rattraper.

« Ne dites rien », l'avertit-elle, et Judd respecta sa mise en garde tandis qu'ils se promenaient sur le pont.

Judd considéra un ferry qui remontait avec lenteur l'East River en direction du Sound, le détroit de Long Island, puis la circulation animée et les lumières luisantes du Queensboro Bridge, puis l'horizon iridescent et scintillant de la ville, aveugle à toutes les aventures scabreuses de cette nuit d'août torride. Ruth paraissait insensible au tribut de regards masculins qu'elle levait sur son passage. La lune faisait briller ses larmes.

Enfin, elle se lança dans un monologue qui semblait tiré d'un magazine à l'eau de rose comme *Romance* ou *True-Story* :

« J'en suis restée debout la nuit, à me rappeler comment j'étais

tombée amoureuse de vous à Zari's. De votre douceur, votre sympathie, votre intérêt pour moi. Ma vie m'est devenue intolérable, Judd. Le bonheur dont j'ai tant manqué pendant des années est aujourd'hui irrémédiablement perdu. Albert ne me touche plus que pour assouvir ses propres pulsions. Mais je lui cède, parce que ainsi, je peux rêver que c'est vous, mon mignon à moi. »

Elle pleurait, mais lorsqu'elle se retourna vers lui, elle s'efforça de sourire.

« Avez-vous conscience que je suis toute à vous ? Franchement, faites de moi ce que vous voulez. Je serais prête à fuir avec vous. À tout. »

Des acclamations réjouies s'élevèrent près du mât de misaine lorsque cinq girls à demi nues des *Earl Carroll's Vanities* furent malicieusement introduites par Peggy Hopkins Joyce, actrice aussi célèbre qu'acerbe et qui, à trente-deux ans, en était déjà à son quatrième richissime époux.

« Vous savez, confia Peggy en aparté, il y a des fois où je me réveille juste après midi – en général, nous ne nous levons jamais avant deux heures – et quand je regarde Gustave sur l'autre lit, je me dis : “Mon Dieu, qu'est-ce qui m'a pris d'épouser ça ?” »

Il y eut des éclats de rire, mais Ruth lâcha :

« Ça m'interpelle d'un peu trop près.

— Vous voulez partir ? » proposa Judd.

Elle acquiesça de la tête.

Judd héla une calèche pour une promenade romantique jusqu'au Waldorf-Astoria, au coin de la 5^e Avenue et de la 33^e Rue. Ruth l'aurait volontiers embrassé là, en public, mais Judd lui opposa d'un ton guindé :

« Nous ne pouvons pas perdre la tête. »

Ruth nota la patine verdâtre du toit en cuivre oxydé de l'hôtel et Judd lui expliqua qu'on appelait ça du vert-de-gris.

« Vous avez déjà entendu l'expression “heureux les innocents” ? » rétorqua-t-elle, avant de sourire et de lui poser un doigt sur les lèvres pour le faire taire.

Elle confessa qu'elle n'était jamais entrée dans les deux hôtels victoriens de grès brun que la famille Astor avait réunis en un seul, sous la direction de George C. Boldt, réputé être l'inventeur de l'hôtel moderne. Depuis longtemps à la retraite, Boldt avait été remplacé au poste de gérant par une amène Norvégienne qui se prénomma Jorgine, américanisée en Georgia. Elle avait déjà discuté avec Judd et ce fut avec un sourire qu'elle l'apostropha ce soir-là :

« Ohé, matelot ! Qu'avez-vous fait de votre bateau ? »

Judd retira sa casquette, répondit à la directrice qu'elle n'avait

jamais, croyait-il, rencontré son épouse et présenta Ruth en tant que Mrs Jane Gray, avant de la coucher sous ce nom dans le registre. Comme ils gravissaient l'escalier, Ruth lui souffla :

« Vous ne vous sentez pas canaille ? »

— Si, délicieusement. »

Elle baissa les yeux et s'exclama avec excitation :

« Cette moquette est aussi moelleuse qu'une éponge ! »

— John Jacob Astor affirmait que c'était l'hôtel le plus luxueux du monde. Bien sûr, c'était il y a trente ans. »

Ruth frôla de la main le papier peint floqué, puis s'émerveilla devant une vasque sur une crédence dans le couloir. Une fois dans la chambre, elle caressa les draperies en soie, la garniture des meubles et le tissu du large lit. Elle envoya valser ses talons hauts, se laissa choir sur le matelas et sourit à nouveau.

« Les ressorts ne grincent pas ! »

— Étiez-vous atrocement pauvre dans votre enfance ? » s'émut Judd.

Elle parut le prendre comme une insulte.

« Me suis-je trop emballée ? »

— Oh non, ma chérie, ça me fait tellement plaisir de vous offrir ce que vous n'avez jamais eu. »

Ruth agrippa d'un doigt la ceinture de Judd et l'attira vers elle.

« Idem. »

Mais alors, le champ magnétique s'inversa et Judd annonça :

« À mon tour. »

Il aida Ruth à se relever, cependant que ses mains adroites de dandy défaisaient comme un jeu la robe de soirée blanche perlée, qui cascada au sol dans un murmure. Conformément à la mode garçonne, encore peu répandue, elle n'avait rien d'autre en dessous qu'un porte-jarretelles et des bas de soie, et elle goûta la surprise de Judd à la découverte de cette nudité soudaine, la voracité sans fard de son regard prenant connaissance de ce corps devant lui. Réprimant un soupir de vénération, il tomba à genoux pour détacher et baisser les bas, déposant avec révérence des offrandes de baisers qui chatouillèrent l'intérieur des cuisses, les mollets et les pieds de Ruth.

« Asseyez-vous, commanda-t-il. Sur le dos, maintenant. »

Elle ôta son porte-jarretelles et s'exécuta, puis considéra les lumières clignotantes de la ville qui se mouvaient au plafond. Elle l'entendit retirer ses lunettes, les replier, puis il s'agenouilla à nouveau, lui écarta fermement les jambes, de façon quasi médicale, et nicha son visage au creux de l'entre-cuisse moite de Ruth, tandis que, de ses mains douces, presque féminines, il lui enserrait les seins. Ruth émit un hoquet d'excitation lorsque la bouche papillonnante de Judd se mit à explorer et titiller son sexe avec un ravissement fervent et

avide.

« Oh, ce que tu sais y faire, haleta-t-elle. Oh, comme c'est bon. »

Et Judd de poursuivre, sans trahir ni mauvaise grâce, ni impatience – elle perçut en elle la caresse d'un doigt, de deux, son cœur qui martelait follement, et elle songea que cette liberté, cette exaltation, ce lâcher-prise était tout ce qu'elle avait toujours désiré d'Albert, tout ce qu'il ne pouvait lui offrir, et qu'il était juste de jouir d'une telle intimité, d'une telle tendresse, de partager ce plaisir à l'état pur, qu'il eût été cruel et inhumain d'y faire obstacle, et elle eut envie de remercier Isabel ou quiconque avait fait l'éducation de Judd – Judd, si altruiste et généreux, aussi doué avec sa langue qu'un amant rêvé, et dont elle discernait la fascination, la déférence, la gratitude à son égard, et elle ne put se retenir davantage, elle poussa un cri, s'arqua encore et encore sur le lit, convulsée par son orgasme, puis invita Judd à se relever et guida son érection en elle, avant de le serrer étroitement dans l'étau de ses cuisses et de ses bras, pour qu'il ne pût voir qu'elle pleurait.

Après quoi, Judd commanda au service d'étage un Ginger Ale et deux salades Waldorf.

« Et des bretzels, réclama Ruth.

— Et des bretzels », répéta Judd.

Il avait ouvert toutes les fenêtres, mais il faisait encore chaud, aussi restèrent-ils étendus nus sur les draps qui fleuraient le propre, adossés à la tête de lit victorienne haute de plus d'un mètre quatre-vingts. Judd se redressa sur un coude et admira un moment le corps de Ruth, effleurant une cicatrice qu'elle avait au nombril.

« D'où ça vient ? s'informa-t-il.

— On m'a opérée de l'appendicite quand j'avais onze ans. »

Il passa doucement le doigt sur une autre marque d'incision.

« Et ça ?

— Une opération pour que je puisse avoir des enfants. Des nœuds dans la tuyauterie. Al a piqué une crise quand il l'a su. Il déteste les gosses.

— J'espère qu'on ne se croiera pas.

— Ça n'arrivera jamais. »

Judd prit doucement dans sa paume le sein droit de Ruth, comme pour le soupeser. Elle sourit.

« Bonnet C, précisa-t-elle.

— Je ne me remets pas d'avoir sous les yeux une femme aussi magnifique en costume d'Eve. À côté de moi.

— J'en déduis qu'Isabel est bégueule.

— Oh que oui. Elle se débrouille pour être couverte en permanence. Elle porte même de hideux pyjamas hommases qu'elle

doit dégotter dans une boutique androgyne. Elle redoute que le moindre aperçu de son anatomie ne “m'échauffe les sangs”, comme elle dit. »

Ruth s'amusa avec la verge de Judd.

« C'était donc ça tout à l'heure ? Il avait chaud ?

— Mais tu as su apaiser la bête », plaisanta Judd.

Ruth se tourna vers lui et posa la tête sur son torse d'albâtre imberbe.

« Parle-moi d'Isabel, pour éviter que je devienne comme elle.

— Je n'en sais franchement pas long. Et je la pratique d'une manière ou d'une autre depuis seize ans. Pourtant, en toute honnêteté, je ne saurais te dire quels sont ses ambitions, ses espoirs, ses craintes ou ses idéaux. Nous discutons rarement de sujets très élevés. Nous éduquons Jane, nous allons à des fêtes de temps à autre, nous jouons au bridge avec des amis, nous dansons. En apparence, toujours ensemble. Unis. Mais sans l'être.

— Albert est pingre et je suis généreuse, exposa Ruth, en ébauchant de l'ongle des formes abstraites sur la peau de Judd. Il a un caractère horrible. Il est critique, accusateur. Il déteste le cinéma ou la danse. Et vu qu'il a toute une flopée de hobbies, à la maison, il est tout le temps en train de bricoler au sous-sol et dans le garage ou de hanter le grenier avec ses bouquins comme un vieux barbon, égrena-t-elle, avant de lever les yeux vers le visage de Judd. Je le méprise.

— Ne dis pas ça ! »

Ruth parut déconcertée.

« Pourquoi pas, si c'est vrai ?

— Dis que vous êtes mal assortis. Dis que vous n'êtes pas d'accord et que votre mariage est moribond. Mais ne laisse pas la haine te ronger de l'intérieur. »

Elle le dévisagea comme s'il venait inopinément de s'adresser à elle en russe, ravalant ainsi son opinion au rang d'étrange incongruité. Puis, aussitôt, elle glissa dans un autre état d'esprit et minauda :

« Oh, s'il te plaît, Bud, est-ce qu'on pourra revenir ici ? »

Il sourit.

« Quand tu voudras.

— Et au Henry's. Ce sera aussi chez nous. »

« Je ne faisais plus face à Isabel qu'avec appréhension. J'aurais voulu avouer, m'en remettre à sa merci, implorer son assistance avant qu'il ne soit trop tard. Je n'en avais pas le courage. Je n'arrêtais pas de me sermonner : “Ça ne peut pas durer. Ce serait un manquement à ma famille, une disgrâce, un malheur pour nous tous.” Je me disais que Ruth ne m'aimait pas réellement, que c'était impossible. Notre liaison devait prendre fin. »

Mais elle continua. Ruth qualifiait leurs rencontres de « rendez-vous galants », Judd n'y voyait que « péché », et leurs séjours hebdomadaires au Waldorf-Astoria se firent si réguliers que Judd acheta une valise en cuir rouge destinée à demeurer à la disposition de Mr et Mrs Gray dans la réserve de l'hôtel. Ruth la remplit d'un trousseau qu'ils achetèrent ensemble : un pyjama en soie et un peignoir pour homme, un ensemble coordonné pour Ruth, des pantoufles de satin blanc, des brosses à cheveux, un fer à friser, un crayon à paupières bleu, une lime à ongles au manche en nacre, cinq coloris de vernis à ongles, trois brosses à dents, du bicarbonate de soude, une trousse de couture, trois bâtons de rouge à lèvres Helena Rubinstein de nuances différentes, du fard à joues Richard Hudnut, des savons parfumés Erasmic (de Londres), des serviettes hygiéniques Kotex, une boîte de comprimés Midas, de la poudre déodorante Amolin, un assortiment de poudre et de crème Day Dream, du talc Mavis, une houppe à poudrer, un rasoir de sûreté Gillette et un tube de crème à raser rapide Colgate, ainsi que le roman *Les hommes préfèrent les blondes*, d'Anita Loos, avec la dédicace : « Comme si tu ne le savais pas ! Ton Bud ». Mais leur « balluchon de noces », comme l'appelait Judd, contenait aussi divers articles qui devaient aviver le scandale entourant leur liaison lorsque les journaux en publieraient l'inventaire : des préservatifs Trojan, du lubrifiant K-Y, des suppositoires vaginaux et une poire à lavement en caoutchouc vert. Ces objets se retrouvaient dans bien des foyers américains, mais toujours dissimulés, et les découvrir aussi crûment énumérés en première page souligna l'immoralité du couple, non de la presse elle-même.

En réalité, Ruth et Judd s'appliquaient avec minutie à dissimuler leurs activités. Afin de protéger leur correspondance abondante, voire compulsive, Ruth préconisa à Judd de lui écrire au drugstore Spindler dans le Queens et enjoignit à George Marks, son facteur habituel, de lui remettre exclusivement en main propre les factures de téléphone et les lettres adressées à Mrs Jane Gray.

Judd chercha à travestir son identité, délaissant la méthode d'écriture Palmer, de plus en plus en vogue dans le milieu des affaires, au profit du style Zaner-Bloser, plus arrondi, qu'il avait appris enfant. Il avait fourni à Ruth le programme de sa tournée d'automne dans l'est de la Pennsylvanie et le nord de l'État de New York, ainsi que l'adresse de chaque hôtel, et souvent, quand il se présentait à l'accueil, un paquet de lettres l'attendait.

« On dirait que quelqu'un en pince pour vous, commenta un jour une réceptionniste.

— Nous sommes juste bons amis », mentit-il inutilement.

Mais il écrivit aussi à Ruth : « Ce matin encore, je me suis

agenouillé à côté de mon lit et j'ai juré fidélité à mon épouse, en me promettant de ne plus jamais avoir de contacts avec toi. J'ai récité le Notre-Père à cause de sa supplique finale sur la tentation et je me suis senti maître de la situation. Mais à la lecture de ta dernière lettre parfumée, je me suis senti si proche de toi que j'ai été pris dans un tourbillon d'émotions qui balaie toute raison, toute quête d'honneur et d'intégrité. Que d'autres le jugent honteux et scandaleux, un amour aussi formidable que le nôtre ne saurait être répréhensible. Tu m'es aussi vitale que le souffle. »

Ruth, elle, était en général d'humeur badine dans ses lettres, pleines de passion et de mots doux, mais également de brefs comptes rendus des films qu'elle avait vus et de digressions sur le détail de ses journées, en argot à la mode ou sous forme de parodies d'accents étrangers. Mais dans une missive plus terre à terre, elle se plaignit aussi qu'Albert était seulement assuré sur la vie à hauteur de mille dollars. Était-ce suffisant ?

Judd répondit que « les assurances-vie sont un bon investissement pour un père de famille ». Puis, avec la balourdise du Babbitt de Sinclair Lewis, Judd détailla le patrimoine dont Isabel hériterait s'« il venait à m'arriver quelque chose ». Son épouse serait la bénéficiaire d'environ six mille dollars en titres et en actions, de l'actif net du 37 Wayne Avenue et d'une indemnité de vingt-cinq mille dollars versée par l'Union Life Insurance Company de Cincinnati. Jane et Isabel seraient à l'abri. Ruth devait en exiger autant.

Par conséquent, durant la deuxième semaine de novembre 1925, Ruth invita au domicile conjugal Mr Leroy Ashfield, agent d'assurances de la Prudential Life Insurance Company. C'était un garçon grassouillet d'une vingtaine d'années, au visage arrondi et au pantalon trop court laissant entrevoir ses sous-vêtements longs ; ses joues étaient marbrées de rouge par les premiers froids.

Assis sur un tabouret dans le solarium, sirotant une chope de Pilsner devant son chevalet, Albert exécutait une huile assez réussie – une déferlante blanc zinc rejaillissant dans une brume d'embruns sur les récifs d'une côte presque entièrement terre de Sienne, sous un ciel rose saumon – quand Ruth, une main sur le nez à cause de la térébenthine, lui présenta l'agent d'assurance. Ignorant la main tendue d'Ashfield, Albert se contenta de tremper son pinceau en poils de martre dans l'huile de lin, avant de mélanger trois couleurs sur sa palette.

« Vous m'interrompez, ronchonna-t-il.

— Il a horreur de ça », glosa Ruth.

Elle loucha et Ashfield pouffa. Albert laissa retomber ses mains sur ses genoux et darda un regard glacial sur l'agent d'assurance.

« Quoi ? »

Écortant son argumentaire, Ashfield débita nerveusement :

« Vous êtes le souscripteur d'un contrat d'assurance-vie d'une valeur de mille dollars dont l'échéance approche et pourtant, vous gagnez plus de cinq mille dollars par an. »

Albert tourna son regard vers Ruth.

« C'est elle qui vous a raconté ça ? »

— Si vous veniez à mourir, même si j'espère que ça ne se produira jamais, votre famille se retrouverait sans le sou en quelques mois, poursuivit Ashfield, plongeant la main dans sa mallette. J'ai ici quelques graphiques établis par ma compagnie... »

Albert soupira.

« Qu'est-ce que vous me proposez ? »

— Nous recommandons une indemnité de vingt-cinq mille dollars minimum. Cinq fois votre revenu annuel. Cinquante mille serait encore mieux.

— Encore mieux pour vous, oui, répliqua Albert, en se remettant à peindre. Et ensuite, vous me direz que j'ai besoin d'une assurance contre les tremblements de terre, d'une autre contre la foudre et d'une troisième contre la grêle.

— Nous pourrions commencer par une.

— Mais ça reviendrait à miser contre moi, non ? Ce serait parier que je vais mourir bientôt, alors qu'il y a tout à parier que je vivrai longtemps. »

Ashfield entendait fréquemment ce raisonnement et s'apprêtait à lui opposer le contre-argument standard quand Ruth suggéra sur le ton de l'apaisement :

« Puisque ce vieux Winslow Homer^[4] est si occupé, pourriez-vous simplement nous laisser les documents à remplir ? »

Ashfield parut dépité.

« Mais vous n'aurez aucune idée des primes. Je n'ai aucune base... »

Albert fit claquer son pinceau sur sa palette et poussa un nouveau soupir.

« Que vous faut-il au juste, l'ami ? »

Ashfield s'empressa de s'installer sur l'accoudoir rebondi du fauteuil du solarium, tira un crayon de sa veste et disposa une police d'assurance neuve sur sa cuisse.

« Vos nom et prénoms ? »

— Albert Edward Snyder.

— Comme Schneider, en plus faux-jeton », ironisa Ruth.

Ashfield prit note, aussi vite que possible.

« Et votre date de naissance ? »

— Exactement trois cent quatre-vingt-dix ans après la découverte

de l'Amérique par Christophe Colomb.

— Oh, ce que tu es bêcheur ! s'irrita Ruth, avec dédain.

— Et toi, tu es bouchée, riposta Albert. Lui aussi, manifestement.

— Non, j'y suis presque », affirma Ashfield.

Ruth lisait la concentration sur son front, tandis qu'il fredonnait du bout des lèvres la comptine sur Christophe Colomb connue de tous les enfants américains, puis il s'exclama fièrement :

« 12 octobre 1882 !

— Il vient d'avoir quarante-trois ans », indiqua Ruth pour l'aider.

Ashfield nota la date de naissance.

« Félicitations pour votre don du calcul, lâcha Albert. Ce sera tout pour ce soir. »

Il inspecta sa toile, les yeux plissés, et ajouta :

« Voudriez-vous bien me laisser une police pour renouveler mon contrat à mille dollars au cas où je le déciderais ? »

Ruth récupéra les documents et adressa à l'agent d'assurance un regard signifiant : « Ça va aller, mon chou. »

Le lendemain matin, elle trouva son mari dans le solarium, habillé et prêt à partir pour *Motor Boating*, occupé à examiner les mérites et les défauts de sa marine en finissant sa tasse de café.

« Lora ! Petit déjeuner ! appela Ruth en direction de l'escalier, avant de se retourner vers Albert. Je suis d'accord. »

Il sourit.

« On pourrait en rester là.

— Non : j'ai réfléchi, cette nuit, et tu es en si bonne santé que ce serait jeter l'argent des primes par les fenêtres, un contrat aussi gargantuesque. Renouvelons juste le moins cher.

— C'est exactement ce que j'entendais faire.

— Tu veux bien signer ? »

Elle plaça le contrat d'assurance à mille dollars sur le couvercle du piano mécanique Aeolian et tendit un stylo plume à son mari. Albert se pencha pour apposer avec application son élégante signature et il allait restituer le stylo à Ruth quand elle écarta la première police pour révéler un autre cadre où signer.

« Il faut un duplicata pour l'agent.

— Duplicata, triplicata... », rouspéta Albert, en secouant la tête.

Mais il signa.

« Merci, mon chéri, fit-elle, et elle l'embrassa sur la joue. Ton tableau est aux pommes.

— C'est-à-dire ?

— C'est de l'argot. Comme "au poil". "Chouette". »

Albert étudia sa marine et décréta :

« Je suis d'accord. »

Cette après-midi-là, Ruth s'en fut trouver Ashfield dans son bureau du Queens.

« Nous allons renouveler le contrat à mille dollars que nous avons, annonça-t-elle, en lui remettant la première police signée par Albert. Et mon mari a aussi opté pour le contrat à cinquante mille dollars. »

Elle rendit le formulaire que l'agent d'assurance avait commencé à remplir chez eux et Ashfield y vit la signature d'Albert.

« Eh bien, c'est fantastique !

— La clause de double indemnité nous a laissés perplexes. »

Ashfield se renversa sur sa chaise en chêne et se rengorgea, avec la supériorité de celui qui sait.

« Une indemnité est simplement la compensation d'un préjudice. Dans la mesure où la vaste majorité des gens décède de mort naturelle plutôt qu'accidentelle, il est avantageux pour les assureurs d'attirer le chaland en faisant miroiter le doublement de la valeur du contrat. Ça ne vous passe pas trop au-dessus de la tête ? »

Elle le gratifia d'un sourire indulgent, mais ne dit rien.

Ashfield sortit avec fatuité une règle à calcul pour effectuer quelques vérifications, puis émit un grognement.

« Il y a un problème avec la clause d'invalidité. Vu les revenus de votre mari, la compagnie ne peut pas vous verser plus de cinq cents dollars par mois et le contrat à cinquante mille dollars en prévoit cinq cent vingt. »

Ruth se rembrunit.

« Ah.

— Mais si vous me le permettez, poursuivit Ashfield, nous pouvons rédiger un contrat à quarante-cinq mille dollars comprenant les clauses d'invalidité et de double indemnité, et un second de cinq mille dollars sans ces clauses, et tout ira comme sur des roulettes. »

Mrs Snyder lui sembla déroutée, ou peut-être partagée.

« Faudra-t-il que je les refasse signer à Albert ?

— N'avons-nous pas la preuve qu'il souhaite une couverture de cinquante mille dollars ? »

Elle confirma de la tête.

« Alors, avec votre autorisation, je décalquerai sa signature sur cette police à cinq mille dollars et nous changerons la valeur de celle-ci de cinquante à quarante-cinq mille dollars. »

Ruth sourit.

« Vous êtes vraiment bel homme, vous savez ? »

Il n'en était rien, mais Ashfield rougit et s'absorba dans les formulaires.

« Mon mari s'inquiète pour l'argent et il a horreur de régler les

factures. Vous serait-il possible de prendre contact directement avec moi, concernant les primes ?

— Ce sera un plaisir », lui assura Ashfield, avec un regard concupiscent.

En moins de dix minutes, les formulaires furent remplis. Ashfield empocha cinq cents dollars de commission et Ruth repartit avec les contrats et se rendit immédiatement à la Queens-Bellaire Bank, où elle les déposa dans un coffre qu'elle loua sous son nom de jeune fille, Ruth M. Brown.

Le premier accident se produisit ce week-end-là.

Ce dimanche, le 15 novembre, Lorraine Snyder fêtait son huitième anniversaire. Josephine et Ruth allumaient les bougies du gâteau à la cuisine après le repas de midi, quand elles entendirent Albert s'écrier à la salle à manger :

« Ne mange pas avec tes coudes sur la table, Lora ! Ce n'est pas une cafétéria, ici ! »

Lorraine pleurait encore lorsque sa mère entra avec le gâteau.

« Je t'emmènerai déjeuner en ville demain, Lora, déclara Ruth. Ça te plairait ? »

La petite acquiesça de la tête. Ruth lui offrit une poupée qui disait « maman », une robe de princesse en nansouk et des chaussures de claquettes ; elle reçut de la part de Mrs Brown un billet d'un dollar et le livre *Winnie l'ourson*, d'A. A. Milne, et Albert, qui déplorait toujours qu'elle ne fût pas un garçon, lui fit cadeau d'un canif et d'un jeu de construction Erector. À peine son père, tout excité, se mettait-il à quatre pattes au salon pour l'aider à assembler la charpente d'un pont de chemin de fer imaginaire, que Lora s'en désintéressa et s'assit en tailleur par terre pour causer chiffons avec sa poupée en barboteuse coiffée d'un joli bonnet. Albert se redressa sur les genoux, sourcils froncés, et considéra sa fille, puis son épouse.

« Eh bien, c'est un four, grommela-t-il.

— Je n'y suis pour rien. Ce n'était pas mon idée. »

Vexé, Albert s'en fut au garage pour bricoler sa Buick. Une demi-heure, plus tard, Ruth enfila de vieux couvre-chaussures en gutta-percha et son manteau préféré en peau de léopard, puis remplit un verre de whisky canadien et l'emporta dehors au milieu des premiers flocons d'automne. Elle fut étonnée par la chaleur à l'intérieur du garage et constata qu'Albert avait installé un poêle à gaz dont le tuyau débouchait dehors par un carreau découpé. La Buick Eight était sur le cric, la roue avant gauche démontée, et Albert allongé sur un chariot de garagiste sous la voiture, de sorte que Ruth n'apercevait que son pantalon kaki taché de cambouis et ses bottines à boutons.

Elle lui tapota la cheville gauche du pied droit.

« Al ?

— Quoi ?

— Je t'ai apporté du whisky, à cause du froid. »

Les roulettes du chariot crissèrent sur le béton lorsque Albert s'extirpa de dessous la Buick, et il plissa le front, surpris par la généreuse offrande que Ruth lui présentait à deux mains. Il s'assit, accepta le whisky de son épouse, en avala une gorgée et toussa.

« Merci.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? »

Albert s'accorda un sourire qui n'en était pas un, aussi effilé qu'un couteau de poissonnier.

« Je pourrais te l'expliquer en détail, Rut', mais tu ne comprendrais toujours pas.

— C'était juste pour faire la conversation. »

Albert jeta un coup d'œil à la neige qui, sous l'effet de la température, fondait sur les couvre-chaussures de Ruth et dégoulinait par terre.

« Tu me cochonnes le sol. Tu aurais dû taper tes pieds avant d'entrer.

— Je vais le faire avant de sortir », répliqua-t-elle, joignant le geste à la parole.

Albert secoua la tête avec contrariété, posa son verre sur un enjoliveur, se rallongea sur le chariot de garagiste et se glissa à nouveau sous la Buick. Il pointa le faisceau de sa torche électrique sur le maître-cylindre et suivit lentement la tubulure d'huile du frein hydraulique jusqu'au tambour de la roue avant gauche. Il lui sembla déceler le problème et passa délicatement un doigt le long du tuyau jusqu'à ce qu'il perçût une fissure dans le cuivre, en même temps qu'un courant d'air froid, comme si son épouse n'avait pas bien refermé la porte. Puis, sans raison apparente, le cric ripa bruyamment sur le béton et la Buick s'effondra sur le tambour de frein avant gauche, de sorte qu'Albert se retrouva avec les pieds et les chevilles dépassant de sous la voiture, mais les tibias meurtris et la poitrine comprimée par la masse du véhicule.

« Rut' ! s'écria-t-il. Au secours, Rut' ! Je suis coincé ! Rut', aide-moi à sortir de là ! »

Si elle était à la cuisine, il était possible qu'elle l'entendît, mais elle eût tout aussi bien pu être n'importe où dans la maison. Albert déplaça son torse de quelques centimètres sous la transmission, reprit son souffle et appela jusqu'à ce qu'il n'en pût plus de hurler. Puis il réussit à tourner la tête et considéra les couvre-chaussures en gutta-percha plantés à côté du cric à terre, comme si son épouse observait la scène depuis un moment. Cette fois-là, il s'appliqua sur la prononciation de son prénom :

« Ruth ? »

Elle hésita avant de s'avancer.

« Tu vas bien ? s'enquit-elle.

— Je suis seulement bloqué. Soulève la voiture avec le cric. »

Elle se mit à quatre pattes et sourit de sa fureur.

« On dit "s'il te plaît"... »

Le lendemain matin, Lorraine et sa mère firent des emplettes à l'énorme magasin Macy's de Herald Square, où Ruth dépensa dix-sept dollars dans un manteau rouge en laine pour sa fille, ainsi qu'un bonnet assorti pour l'hiver.

« Ça va rendre ton papa chèvre, confia-t-elle à Lorraine, mais ce ne sera pas la première fois. »

Puis elle téléphona chez Benjamin & Johnes et invita Judd à se joindre à elles au Henry's pour le déjeuner.

Son pardessus en poil de chameau fumait de froid lorsque Judd retira son chapeau en tweed et s'attabla avec enthousiasme, Lorraine à sa droite, Ruth à sa gauche. Il tendit à la fillette une boîte qu'il n'avait pas eu le temps d'emballer et, quand elle souleva le couvercle, Lorraine découvrit à l'intérieur un tablier d'enfant rose.

« Ce qu'il est joli ! » s'exclama-t-elle, tellement émue qu'elle en écrasa une larme.

Ruth eut un sourire.

« Elle aime beaucoup.

— Oh oui ! confirma Lora. Merci Mr Gray !

— Tout le plaisir est pour moi, assura Judd avant de se tourner vers Ruth. On est le 16 novembre. »

Elle se creusa la tête, puis se souvint :

« Oh. C'est votre anniversaire de mariage.

— Le dixième. »

Ils conversèrent en silence, du fait de la présence de Lora, puis Ruth demanda :

« Alors qu'avez-vous prévu pour ce soir ?

— J'ai réservé au Claridge's pour le dîner. Puis nous irons voir *Dearest Enemy* au Knickerbocker Theatre. Rodgers et Hart. Leur nouveau spectacle, après les *Garrick Gaieties*. »

Judd sentit sur lui le regard de Lora et se retourna vers elle.

« Tu sais pourquoi le cyclisme est un sport propre ? »

La petite, désarçonnée, demeura bouche bée.

« Parce qu'il y a une voiture-balai. »

Lorraine pouffa.

« Comment étaient les cheveux de saint Anatôle ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle, amusée.

— Ondulés. »

Elle s'esclaffa.

« Comme les vôtres !

— Et où est-ce que les généraux camouflent leurs troupes ? »

Lora sourit, dans l'expectative, intriguée, et Judd reprit :

« Dans le fond de leur tanpalon ! »

Lorraine éclata de rire à en perdre haleine et Ruth sentit la main de Judd chercher la sienne sous la nappe. Elle la prit et se détendit à la faveur de ce déjeuner au calme, tandis que l'homme qu'elle aimait charmait Lora par sa loufoquerie.

« Qu'est-ce qui a le derrière en haut ?

— Oh là là... lâcha Lorraine, dans l'expectative, avec un grand sourire.

— Tes jambes. »

La fillette fut prise de hoquet.

« Et pourquoi les cambrioleurs mettent-ils des patins ?

— Je sais, intervint Ruth. Pour disparaître sans laisser de traces ? »

Elle pressa la main de Judd et il sourit.

« Elle est drôlement fortiche, hein, ta mamounette ? »

Chapitre 4

ÉPERDUS D'AMOUR

Ruth confessa à Judd qu'elle fréquentait d'autres hommes. Mais il était si souvent en déplacement, et pendant si longtemps, qu'elle virait cinglée chez elle, avec le vieux crabe dans les pattes, en train de râler – et puis, il y avait toujours des gogos avenants pour la remarquer, et elle aimait s'amuser.

Elle avait enfilé un kimono bleu nuit en soie après leurs ébats de l'après-midi et, assis dans leur lit du Waldorf-Astoria, Judd faisait les mots croisés du *New York Times*. Avec plus de curiosité que de jalousie, il laissa retomber le journal et s'informa :

« Qui ? »

— Oh, un tas de gars, affirma-t-elle, en souriant. Je suis passée sur plus de paires de genoux qu'une serviette de restaurant. »

S'avisant de sa contrariété, elle ajouta :

« Ne t'en fais pas, mon mignon. Il n'y a personne d'autre que toi avec qui je fasse "œuvre de chair" », le rassura-t-elle, toujours avec le sourire, reprenant son expression.

Elle lui raconta que Kitty Kaufman et elle allaient encore déjeuner avec Harry Folsom au Henry's, quand Judd était en tournée. Et certains amis d'Harry insistaient parfois pour que les filles les accompagnent au 21 Club ou au *Club de Vingt*. Comme l'ex de sa cousine était agent de police dans le Bronx, elle avait aussi rencontré beaucoup de policiers par son entremise. Elle avait même fait une virée jusqu'à West Point dans le roadster décapotable d'un inspecteur corpulent. Elle ne se rappelait plus son nom – Peter quelque chose –, mais il était tordant. Elle flirtait avec les commis au comptoir à soda du drugstore Spindler et le pharmacien frais émoulu de l'école rosissait de désir chaque fois qu'elle lui accordait un regard. Par une lourde après-midi, alors qu'elle longeait l'hôpital psychiatrique de Creedmoor, elle s'était également retrouvée à discuter avec un surveillant en uniforme blanc à travers les barreaux de la grille. Elle lui avait dévoilé qu'elle était fascinée par les fous et il s'était retourné vers une fille sur un banc, qui agitait les mains devant son visage comme si elle était la proie des mouches, puis il avait acquiescé, oui, ils sont très honnêtes quant à ce qu'ils ressentent. Et Ruth n'avait eu d'autre choix que de se laisser embrasser. Johnny. Johnny, il aurait

fait n'importe quoi pour elle.

« Ils sont si... avides, tous autant que les autres. C'est comme s'ils n'en avaient jamais assez.

— Ils ne peuvent pas y faire grand-chose. C'est biologique. Tu es incroyablement belle.

— Mais je plains vraiment les hommes. Ils sont toujours en manque. »

Judd trouvait étrangement excitant et valorisant d'imaginer ces loups, ces chacals innombrables tournant autour de sa maîtresse, la courtisant, la désirant, lui obéissant servilement, tandis qu'elle se réservait rien que pour lui. Mais en janvier 1926, il lui apparut peu à peu que c'était elle qui avait l'ascendant. Ce furent d'abord les lettres de Ruth qui se firent irrégulières. Tantôt, quatre l'attendaient à son hôtel de Buffalo, tantôt il n'avait aucune nouvelle de tout son séjour à Rochester ou à Scranton, et, dans un état panique de peur, de peine et de délaissement, il finissait par lui téléphoner un matin, afin d'être certain de l'absence de ce mari qu'il surnommait « Son Excellence ». Elle le calmait alors, de sa douce voix de velours, le rassurant ou le grondant d'être aussi bête qu'un jeune chien – elle avait simplement été occupée et, d'ailleurs, elle lui avait écrit le matin même.

Aux anges, ou, du moins, serein quand il était avec Ruth, il était de plus en plus souvent tourmenté par de traîtres élans de désespoir et d'abattement lorsqu'il était loin d'elle. Son anxiété alors se déchaînait, ses pensées montraient les crocs. Elle ne lui avait pas écrit depuis quarante-huit heures quand, un vendredi, il avait reçu dans sa chambre d'hôtel de Binghamton un appel interurbain effroyablement coûteux en PCV de la part de Ruth.

« Ne rentre pas chez toi ce soir, lui avait-elle susurré. Zari's. Huit heures. »

Et elle avait raccroché.

Expédiant ses rendez-vous en ville, il était parvenu à téléphoner à son épouse pour la prévenir qu'il ne serait pas de retour avant samedi, puis à sauter dans un train jusqu'à la gare de Grand Central, avant de débarquer au Zari's avec sa valise et sa malle d'échantillons. La préposée au vestiaire lui avait décoché un regard indigné, comme si Judd était un camelot de cambrousse qui vendait des balais au porte-à-porte, et avait rayé le plancher en tirant ses affaires à l'écart.

Ruth avait fait signe à Judd de la main depuis une table rectangulaire pour quatre, en dessous de la galerie en surplomb, et lui avait présenté sa cousine, Mrs Ethel Anderson Pierson, et un médecin empâté d'une quarantaine d'années, qui ne divulgua que son prénom – Sydney. Son smoking et ses guêtres blanches suggéraient l'aisance et son annulaire dodu portait la marque d'une alliance absente. Ethel était une jolie femme au foyer de vingt-sept ans, joviale et piquante.

Elle avait des yeux qui tiraient sur le vert et une chevelure rousse flamboyante, mais aussi un air famélique, signe avant-coureur de la tuberculose, pour lors non diagnostiquée, qui l'emporterait un an plus tard.

« On ne dîne pas, annonça Ruth. Il faut qu'on y aille. »

Syd le médecin additionna de bourbon son grand verre de Ginger Ale avec des glaçons et fit glisser sa flasque de gnôle vers Judd, à qui Ethel fit le topo de la situation : elle était amoureuse de Syd et elle vivait séparée de son mari, Eddie. Elle n'avait pas, pour l'instant, de motif de divorce, car les tribunaux de New York exigeaient des preuves de brutalité grave ou d'infidélité sexuelle. Eddie n'était pas du genre à cogner sur les bonnes femmes, mais Ethel le soupçonnait d'être comme beaucoup de gus dans la police et d'extorquer des faveurs sexuelles aux putains au lieu de leur mettre les bracelets, même si elle ne l'avait jamais piqué. Et comme elle voulait lui soutirer une pension alimentaire, elle avait besoin d'un cliché de son ex avec une pépée dans les pattes.

« En flagrant délit, traduisit Syd.

— Et c'est là que tu entres en scène », intervint Ruth.

Ethel glissa une main sous sa chaise et brandit l'étui rectangulaire en cuir d'un appareil Kodak Autographic, qu'elle tendit à Judd.

« Nous prendrons la voiture de Syd, vous engagerez une prostituée...

— Pardon ?

— Je ne peux pas risquer de perdre mon autorisation d'exercer, argua Syd.

— Et ma réputation, à moi ?

— Vous êtes représentant en gaines ! » s'écria Ethel.

Ruth posa une main réconfortante sur celle de Judd.

« On dégotte la poule idoine, on la conduit à l'appartement d'Eddie. Elle frappe à la porte et elle prétend qu'on lui a posé un lapin, un truc de ce genre, et qu'elle se caille dehors. »

Bien qu'offensé, Judd se sentit aussi, bizarrement, excité.

« Vous vous rendez compte à quel point cette idée est démente ? » soulinha-t-il.

Toutefois, il resta là, le bourbon de Syd entre les mains.

« Eddie fera entrer la souris, poursuivit Ethel, il lui offrira peut-être à boire, elle lui dira combien elle lui est reconnaissante : comment d'ailleurs pourrait-elle le remercier ? Eddie résiste mal à la tentation. Et quand ils embrayeront sur les choses sérieuses, vous déboulez à l'intérieur et vous volez un cliché.

— *Et voilà*, commenta Syd.

— Du gâteau », renchérit Ethel.

Six verres plus tard, Judd fut assez saoul pour passer à l'action et

approcher en louvoyant une jeune femme frissonnante accoutrée d'un manteau en raton laveur, dans les parages du « Cirque », comme on surnommait cette portion de la 42^e Rue.

« Dites-moi, seriez-vous une péripatéticienne ? » s'enquit-il d'une voix trop forte.

Elle lui adressa un coup d'œil qui semblait dire : « Je t'en foutrais, moi, des péripatéticiennes... » Mais elle ouvrit brièvement son manteau pour révéler qu'elle ne portait rien en dessous. Judd la raccompagna jusqu'à la Packard de Syd et tous cinq traversèrent l'East River pour gagner l'appartement d'Eddie, dans le Bronx.

Mais il n'était pas là. Syd, Ethel et la fille patientèrent dans la Packard chauffée, pendant que Ruth et Judd s'attardaient dans le hall de l'immeuble en se livrant à de telles démonstrations publiques d'affection que certains locataires seraient capables de les identifier même un an plus tard. Et lorsque Ethel revint les rejoindre, elle menaça de prendre une photo Kodak des « mains baladeuses » de Judd. Comme ils persistaient à se tripoter, Ethel, taquine, lança à sa cousine :

« Tu as déjà entendu dire que la façon dont embrasse un homme est comme sa signature ? »

Ruth se dégagea et rajusta sa robe, avant de rétorquer :

« Mae West, c'est ça ? »

— Alors, comment est la signature de Judd ? »

Ruth se retourna vers lui avec un sourire.

« Lisible. »

À dix heures, Eddie n'était toujours pas là et la péripatéticienne leur rappela que le compteur tournait toujours, aussi Syd les ramena-t-il tous jusqu'à la 42^e Rue et dédommagea-t-il la fille pour le temps perdu. Judd dénicha un tailleur dont l'arrière-boutique se doublait d'un débit de boissons clandestin où on lui vendit une bouteille de 1911 de *rye whisky*, dont il siffla un tiers sur le chemin du Waldorf-Astoria pendant que sur la banquette avant, Ethel se blottissait contre Syd qui conduisait. Considérant Judd dans le rétroviseur, le médecin déclara :

« Tout homme a sa propre morale sexuelle, son propre instinct du bien et du mal concernant les femmes. J'ai eu la chance de rencontrer Ethel dans les bonnes dispositions psychologiques et nous avons été entraînés corps et âme dans un maelström amoureux. Ce genre de passion requiert réciprocité. Et donc, comme vous, nous nous sommes répandus en effusions, en dépit d'engagements auprès d'autrui. Ces responsabilités ne pèsent rien dans la sujétion qui est la nôtre et, à mon sens, ne sauraient justifier d'y mettre un terme.

— Il cause bien, hein ? » plaisanta Ruth.

Judd se pencha vers l'avant et, d'une voix pâteuse, répliqua :

« Ce n'est pas seulement du désir ou de la passion, pour moi.

— Je n'ai jamais proféré une telle accusation. »

Mais Judd ignore l'objection :

« Ruth est mon idéal féminin. C'est une déesse ! »

Après quoi, il eut un trou de mémoire. Quand il se réveilla, le lendemain matin, tout habillé dans un coin de leur chambre d'hôtel, il constata qu'il avait vomi sur sa chemise et ses chaussures. Ruth était dans son kimono de soie et le soleil emplissait la pièce. Le service d'étage avait apporté du café et des toasts à la cannelle.

« Je me sens affreusement mal », lâcha-t-il, en massant sa nuque douloureuse.

Ruth lui jeta un coup d'œil fugitif, puis ajouta avec maussaderie de la crème dans son café. Judd quitta sa veste et entreprit de déboutonner sa chemise dégoûtante.

« Pourquoi m'as-tu laissé dans cet état ?

— Nous nous sommes disputés.

— À propos de quoi ? »

Ruth lui rapporta qu'il avait été question de filer à Elkton, dans le Maryland, où la législation matrimoniale plus laxiste leur eût permis de convoler.

« Et qu'est-ce que j'ai répondu ?

— À vrai dire, tu peinais à articuler, mais je crois que tu protestais que ce serait de la bigamie.

— Même ivre, je suis respectueux de la loi, se félicita Judd, défaisant ses lacets.

— Oh, oui. Trop, même.

— Comment ça ? »

Ruth lui avait confessé son désir de voir Albert hors de sa vie, disparu, volatilisé, enterré, mais Judd avait vociféré qu'elle était folle. Tempêté qu'elle pouvait finir en prison pour ça. Avait-elle la moindre idée de ce que l'homicide représentait aux yeux de Dieu ?

« Et qu'as-tu répondu ? » s'informa Judd, retirant ses chaussettes.

Ruth fixa sur lui ses yeux d'un bleu renversant.

« Je ne crois ni au paradis, ni à l'enfer, ni à rien de tel.

— Évidemment, du coup, tout ça est plus facile.

— Et "tout ça" fait de toi un hypocrite.

— C'est vrai, admit-il, avant de pénétrer dans la salle de bains en sous-vêtements.

— Oh, ne nous chicanons pas », prêcha-t-elle.

Mais Judd boudait.

« Je dois aller au bureau. »

Ce soir-là, Judd rentra à East Orange en tramway plutôt qu'en train – non parce que c'était moins cher, mais parce qu'il avait le

sentiment qu'une heure de plus ne serait pas de trop pour travailler son rôle et réviser son texte. Il était, se souvint-il, en première année de lycée, quand il avait pour la première fois cherché dans le dictionnaire le mot « adultère », du latin *adulterare*, altérer. La généralité de la définition avait suscité chez lui une foule de fantasmes et aujourd'hui Ruth en faisait autant : elle encourageait ses vices, le torturait émotionnellement, l'épuisait à force d'alcool, de combines, de secrets et de pratiques sexuelles choquantes, jusqu'à ce qu'il se sentît avili, corrompu. Elle l'avait séduit, asservi et désormais, songea-t-il, elle tenait son cœur languissant entre ses mains et jouait tendrement, expertement de ses faiblesses et de ses envies, comme si Judd était un animal de compagnie ou un pantin.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de la désirer et, si déloyauté il y avait, raisonnait-il, elle résidait plutôt dans son sinistre mariage sans amour avec Isabel, cette union inégale non seulement altérée, mais caduque. Tout ce qu'il pouvait, à l'avenir, offrir à son épouse, c'étaient les derniers vestiges d'une vieille amitié. Et tout ce qu'elle avait à lui offrir, c'était leur fille. Mais c'était assez. Jane était leur liant.

Alors même qu'il longeait Wayne Avenue jusque chez lui, il envisageait encore, ce soir-là, d'avouer sa liaison à Isabel et de lui annoncer son intention d'y mettre fin, conscient qu'il lui faudrait endurer les larmes d'affliction et les hurlements à gorge déployée de son épouse, les interventions et le mépris de Mrs K., l'inquiétude et le chagrin de sa petite Jane.

Mais lorsqu'il atteignit le numéro 37, il s'aperçut que ni l'allée de la maison ni celle du garage n'avaient été déneigées de la semaine, uniquement piétinées, aussi, dans la neige qui crissait sous ses chaussures, le nez et les oreilles transis par le froid de moins quinze degrés, se dirigea-t-il avec ses lourds bagages vers le garage pour y récupérer la pelle suspendue à un clou fiché dans le mur. Il avisa alors les trois femmes de la maisonnée qui l'observaient avec scepticisme par la fenêtre de la cuisine, sans gratitude ni plaisir de le revoir, comme si peu lui importait qu'il s'acquittât de cette vile corvée puisque c'était de toute façon trop tard. Quand il en eut fini, par bravade, Judd raccrocha la pelle à son clou, avant de patauger dans la neige jusqu'à la cuisine, au-devant du scandale que lui vaudrait son scotch.

Après quoi, il eut enfin droit à quelques paroles agréables, à la chronique des événements de la semaine durant le dîner, à l'acceptation indifférente de la barrette ornée de pierreries dont il fit cadeau à Jane et à la capitulation silencieuse d'Isabel face à son désir imaginaire cette nuit-là. Tout lui paraissait aussi irréel que les alliances entre les clients d'un hôtel partageant une table au restaurant, ou qu'un dialogue radiophonique dans une pièce voisine.

Et lorsqu'il se réveilla au milieu de la nuit, Judd aperçut sa valise par terre, mâchoires à charnières grandes ouvertes ; son sac de linge sale en toile bleue avait disparu au sous-sol, mais ses affaires de toilette étaient toujours là et une bonne partie de ses vêtements toujours soigneusement pliée, comme s'il n'était là que pour une étape, avant de reprendre sous peu la route.

Le lendemain matin, Judd emmena Jane à l'école du dimanche, mais, mû par la honte, laissa Isabel et Mrs Kallenbach assister au service à l'église sans lui et prétendit que sa mère l'avait prié de venir avant midi.

Mrs Margaret Gray, surprise par son arrivée prématurée, n'était pas tout à fait habillée, mais elle lui servit du café et une part de tarte toute chaude, préparée avec des pommes en bocal. Puis, comme chaque fois, elle se contenta de le regarder manger. Elle lui avoua qu'elle ne savait pas si elle referait des conserves de fruits et de légumes l'été suivant. C'était bien éprouvant pour ses bras et ses mains. Elle se demandait s'il dormait assez. Avait-il maigri ? Bud lui semblait tout morose, il avait l'air tracassé. Enfin, elle ne voyait pas l'intérêt qu'il lui rendît visite s'il n'avait pas envie de bavarder. Oh, non, elle n'avait pas de courses ni de menus travaux à faire.

« File, passe une agréable après-midi avec ta petite, préconisa Margaret Gray. Son papa doit lui manquer, je parie. »

En tant que sénateur de l'État, avant de devenir maire de New York, Jimmy Walker avait fait voter une loi autorisant la fréquentation des cinémas et des théâtres ainsi que les événements sportifs publics le dimanche après-midi, et Judd emmena donc sa fille à l'Orpheum Theatre pour assister à la matinée du *Monde perdu*.

« Tu as déjà entendu parler de Sherlock Holmes, le célèbre limier anglais ? » demanda-t-il à Jane, pendant qu'il achetait les billets.

Elle hocha la tête, dubitative.

« Eh bien, le film que nous allons voir est tiré d'un roman de Sir Arthur Conan Doyle. »

Jane eut une expression perplexe.

« Sir Arthur Conan Doyle est le créateur de Sherlock Holmes.

— Ah, lâcha-t-elle avec déception. C'est un film policier ?

— Non, de la science-fiction.

— Je hais la science.

— N'emploie pas le verbe "haïr" à la légère. »

Judd guida sa fille à l'intérieur du cinéma, puis, comme elle n'aimait pas les sièges qu'il avait choisis, ils changèrent de place.

« Où est-ce que les généraux camouflent leurs troupes ? » la questionna-t-il, cherchant à la faire sourire.

Jane soupira.

« Je te l'ai déjà racontée ?

— Dans le fond de leur tanpalon ? » rétorqua Jane, ostensiblement blasée.

« On lui a empoisonné l'esprit », pensa Judd, à court de mots. Mais il passa plus d'une demi-heure à épier sa fille pendant le film, ravi de la façon dont les fulgurances sur l'écran embrasaient ses yeux écarquillés et de sa frayeur à la vue des dinosaures déchaînés, au point qu'à un moment, elle se cramponna à la main de son père et se recroquevilla contre lui, la frimousse à demi enfouie dans la manche du pardessus paternel. Mais, trop vite, la scène prit fin et Jane se redressa, puis ôta froidement sa main de celle de Judd, exactement comme l'eût fait Isabel.

Ce fut en pensant à Judd que Ruth acheva la vaisselle du dimanche soir, et en pensant à Judd encore qu'elle donna un coup de torchon sur l'émail blanc de la cuisinière, le Frigidaire ronronnant et le plan de travail en érable café au lait, avant de jeter le chiffon humide dans la descente de linge. Elle se sentait intoxiquée par Judd, prête à tout pour lui, et lorsqu'elle entendit Albert siffloter dans son atelier au sous-sol, elle en fut si horripilée qu'elle se plaqua les mains sur les oreilles et fuit vers l'entrée.

« *Moder ?* » lança-t-elle en suédois, sans parvenir à se calmer.

À l'étage, Josephine Brown aidait Lora à mémoriser ses tables de multiplication. Elle sortit dans le couloir et adressa un regard interrogatif à sa fille.

« Que dirais-tu d'organiser un déjeuner ici demain ?

— Avec un invité, tu veux dire ? »

L'estomac noué, Ruth se façonna un sourire.

« Cet hiver est tellement triste.

— Mais enfin, May, c'est le jour de la lessive ! » lui opposa sa mère avec gravité.

Prête à défaillir, Ruth se cramponna à la rampe de l'escalier. Elle était éperdue d'amour et redoutait de se mettre à hurler ou de fondre en larmes.

« Nous pouvons tout terminer dans la matinée, affirma-t-elle, tremblante. Il n'y en a pas tant que ça. Je cuisinerai.

— *Vilken ? Qui ?* s'enquit Josephine, revenant au suédois.

— Mon ami, Mr Gray... Le représentant de *Bien Jolie* ? Le bébé l'a déjà vu. »

Lorraine, qui tendait l'oreille, confirma :

« Oui. Il est gentil.

— Encore un de tes bonshommes ? se renseigna Josephine.

— Maman, il vend de la lingerie, répliqua Ruth, d'un ton lourd de sous-entendus.

— *Fint*, d'accord », acquiesça Josephine avec un haussement

d'épaules.

De crainte de paraître impatiente, Ruth se dirigea vers le téléphone de la cuisine avec une lenteur délibérée.

Ce fut Mrs Kallenbach qui lui répondit. Judd lisait le *Saturday Evening Post* quand il entendit sa belle-mère énoncer : « Allô ? » Puis : « Oui, il est là. » Et il se levait de son fauteuil mauve en mohair quand Mrs Kallenbach proclama :

« Bud ? Votre secrétaire. »

Cet indice qu'il s'agissait de Ruth le fit hésiter. Elle ne lui avait jamais téléphoné chez lui. Et rarement au bureau. Judd accepta l'écouteur que lui tendait Mrs K. avec un « Merci », dans l'espoir qu'elle le laisserait seul, mais elle demeura à la cuisine et s'affaira à ranger pour espionner. Judd se pencha vers le pavillon du téléphone accroché au mur et déclara :

« Bonsoir, Rachel. Qu'y a-t-il ? »

— Tu voudrais bien venir déjeuner chez moi demain ? » proposa Ruth.

Judd formula sa réponse en tenant compte de Mrs K.

« Qui sera présent ? »

— Rien que ma mère et moi. Oh, je t'en prie, tu veux bien ?

— Ça m'irait, annonça-t-il, en surveillant son ton.

— Oh, ce que je suis excitée ! Une heure. C'est Isabel qui a décroché ?

— Non, ma belle-mère.

— Elle t'écoute, là ?

— Oui.

— J'aurais voulu que tu me dises que tu m'aimes.

— C'est le cas, assura Judd, d'une voix monocorde.

— Tu veux que je t'explique comment venir ?

— Je me débrouillerai. À demain.

— J'ai une de ces envies de toi », susurra-t-elle.

Judd rougit et raccrocha l'écouteur. Mrs K. fronça les sourcils.

« Des acheteurs en ville pour la collection de printemps, exposa Judd. Je dois déjeuner avec eux.

— Elle semble jolie. »

Mrs K. savait que Rachel ne l'était pas.

« Oh, ce n'était pas Rachel. Il y a quelqu'un qui la remplace.

— Mais vous l'avez appelée comme ça.

— Elle m'a corrigé. C'est fréquent, avec les femmes », ironisa-t-il.

Ce lundi-là, au sous-sol, tandis que Josephine Brown soulevait le couvercle de la machine à laver, Ruth plongea un manche à balai dans l'eau brûlante pour en extraire une lourde masse de serviettes que sa mère introduisit dans l'essoreuse électrique et dont un torrent d'eau

savonneuse se déversa jusqu'à la cuve afin de resservir pour la lessive suivante. Ni Ruth ni Josephine ne parlaient. Comme il faisait bien trop froid pour étendre quoi que ce fût dans le jardin, Ruth suspendit les affaires essorées aux cordes à linge blanches qu'Albert avait tendues entre les poutres du plafond. Elle avait déjà accroché avec des pinces les chemises de soirée et la « lingerie » de son mari, comme disait Mrs Brown. Elles lavaient toujours en premier les blancs d'Albert, suivis des couleurs de Josephine et Lora. Après quoi, elles renouvelaient l'eau bouillante et le savon pour le linge de maison. Ruth, pour sa part, portait ses vêtements chez un blanchisseur chinois de Springfield Boulevard ou les lavait à la main dans le lavabo de la salle de bains, à l'étage, avant de les rincer avec une bouilloire, au vinaigre et à l'eau chaude.

Une fois le contenu de la panier mis à sécher, elle remonta pour cirer les meubles, passer l'aspirateur et disposer des cendriers Tiffany aux endroits où Judd était susceptible de s'asseoir. Ruth était une ménagère tout aussi pointilleuse qu'Isabel, qui tirait fierté de sa cuisine et préparait même des bœufs chaque été, mais elle savait que Judd ne l'avait jamais vue ainsi. Elle n'était à ses yeux qu'une déléguée avec qui il prenait du bon temps, sa partenaire sexuelle du Waldorf. Lui, en revanche, il était né pour faire un bon époux.

Elle n'avait pas encore appris à conduire, aussi, bien que la Buick d'Albert fut au garage, fit-elle venir un taxi jaune qui l'emmena jusqu'à Jamaica Avenue et patienta pendant qu'elle achetait une livre de chair de crabe à la poissonnerie. Le taxi attendit ensuite au ralenti devant la papeterie tandis que Ruth furetait dans la réserve, parmi les vins de contrebande, où elle dégotta un sauvignon blanc de Bordeaux. Puis elle retira de l'argent sur le compte secret de « Ruth M. Brown » à la Queens-Bellaire Bank et régla en main propre, auprès de Leroy Ashfield, les primes hebdomadaires des assurances-vie Prudential d'Albert.

De retour chez elle, elle débarrassa la chair de crabe des fragments de coquille et la mélangea avec du blanc d'œuf, de la farine, de la ciboulette, du poivre de Cayenne et du gros sel, avant de confectionner huit galettes qu'elle mit au Frigidaire avec le vin. Après quoi elle monta se changer dans sa chambre pendant que Mrs Brown mettait la table dans la salle à manger.

Judd prit le Long Island Rail Road de Pennsylvania Station à Jamaica, puis un taxi jusqu'à la maison jaune crème à boiseries vertes au coin de la 222^e Rue et de la 93^e Allée. Et il descendait tout juste quand il avisa Ruth qui, depuis la porte de devant, s'élançait vers lui, uniquement vêtue d'une robe d'intérieur bleu marine, en dépit du froid mordant.

« Oh, ce que je suis heureuse ! » s'exclama-t-elle avec un grand

sourire.

Elle l'étreignit, déplorant de ne pouvoir se laisser aller davantage, à cause des voisins. Elle glissa un bras sous celui de Judd et ils se dirigèrent vers le porche colonial blanc. Ruth désigna le garage une place à leur droite et commenta :

« Le jardin était plus grand avant, mais Albert avait besoin d'une infirmerie pour son auto, alors il l'a achetée par correspondance chez Sears Roebuck, en pièces détachées, et l'a construite lui-même. Il aime se servir de ses mains, et pas que pour me cogner. »

Plaisantait-elle ? Judd allait lui poser la question quand la porte d'entrée s'ouvrit sur une Mrs Brown austère mais accueillante qui s'écria :

« *Välkommen !*, bienvenue ! »

Judd ôta ses gants gris en daim pour lui serrer la main et elle déclara cérémonieusement :

« May a beaucoup parlé de vous et de vos dons de danseur. »

Elle alla suspendre le pardessus et le chapeau de Judd dans la penderie de l'entrée et l'on échangea des généralités sur le métier de Judd et le temps en ce mois de janvier.

« Vous n'êtes pas très grand, dites, nota Josephine avec franchise.

— Oh, je réussis à peu près à atteindre ce que je veux. »

Elle laissa s'écouler un peu plus de temps que nécessaire.

« Êtes-vous du genre à vouloir ce qui est hors de portée ? »

Judd eut le sentiment d'être un voleur. Était-ce ce dont elle l'accusait ?

« Euh, non, se défendit-il. En général, tout me tombe dans le bec. »

Elle le jaugea un moment, puis lui confia en aparté :

« May doit faire attention à ne pas éveiller la jalousie de Monsieur avec vous. »

Judd chercha à changer de sujet et lui demanda à quel âge elle avait appris l'anglais.

« Seize ans. »

Elle s'exprimait avec la cadence métronomique du suédois et ses « t » avaient un côté emprunté, mais Judd affirma :

« On n'a aucun mal à vous comprendre.

— *Tack*, merci », lâcha-t-elle avec hauteur.

Elle s'enquit des origines de Judd et il lui répondit « anglaises » – ses aïeux avaient débarqué du *Mary and John* dans le Connecticut, en 1630. Elle digéra l'information, puis reprit :

« Alors, vous êtes d'une famille d'aristocrates ?

— Nous sommes bien installés, c'est tout. »

Elle l'autorisa à l'appeler « bonne-maman », comme Lora et Albert.

Il n'en fit rien et s'en tint à « Josephine ». Elle portait des lunettes rondes sévères et avait soixante ans, le même âge que la mère de Judd, même si elle prétendit avoir quatre années de moins lorsqu'ils accédèrent tous à la célébrité. Elle l'abandonna et Judd plaqua une mélodie enfantine sur le piano mécanique, puis alluma une cigarette et, livré à lui-même, s'installa dans un fauteuil à fleurs en chintz. Sur la table basse, il remarqua une brochure dont il lut la couverture à l'envers : *La Maison moderne : comment tirer parti de domestiques mécaniques*. Une bible neuve, *Les Règles de l'étiquette* d'Emily Post, la célèbre apôtre américaine des bonnes manières, et *Esquisse de l'histoire universelle* de H. G. Wells formaient une étrange famille de lectures sur une étagère. Et Josephine était apparemment plongée dans *McCall's*, un magazine féminin, quand Judd était arrivé. Il parcourut le sommaire, découvrit un article sur l'incompatibilité du « mari casanier et de l'épouse "prêt à emporter" » et il tournait les pages pour y jeter un coup d'œil quand Ruth l'invita à la rejoindre à la cuisine.

La pièce avait l'impeccable propreté d'hôpital que Judd associait à la Scandinavie : sol en linoléum ciré, carreaux étincelants blancs comme neige, réfrigérateur et cuisinière à gaz blancs émaillés – le dernier chic –, mis en valeur par des rideaux et des ustensiles ajoutant de jolies touches bleu de Delft.

« Ça doit réclamer des efforts sans fin pour maintenir tout ça dans un état aussi immaculé.

— Oh, ce ne sont pas des efforts, protesta Ruth. Nous adorons frotter et récurer pour tout faire briller, pas vrai, maman ?

— L'oisiveté est la mère de tous les vices, acquiesça Josephine, en déposant les galettes de crabe dans une poêle. Je vais finir la cuisine, Maisie. Montre donc la maison à ton ami. »

Ruth descendit au sous-sol et exhiba fièrement à Judd les rangées de gros bocal superposés remplis de conserves de fruits et de légumes qu'elle avait préparés en août.

« Au cas où tu ne t'en serais pas aperçu, expliqua Ruth, cette partie de la visite montre comme je suis une bonne épouse. »

Mais les chemises et les slips d'Albert, semblables à des étendards sur les cordes à linge, lui disputaient l'attention de Judd, de même que, sur la gauche, l'établi du maître de maison et ses outils méthodiquement classés, sa citerne en verre de moût en pleine fermentation et son affiche de Josephine Baker nue, en train de danser aux Folies-Bergère. Résistant à la présence fantomatique du mari de Ruth, Judd se coula derrière elle pour l'embrasser dans le cou, tandis qu'elle lui saisissait les mains et les plaquait sur ses seins. Elle sentit son érection et souffla :

« Nous ferions mieux de ne pas commencer. »

Elle lui prit la main droite pour remonter et l'entraîna jusqu'à la

salle à manger reluisante. Elle leva une cuillère en argent rutilant.

« Argenterie Chambly, de France, indiqua-t-elle, non sans vanité, avant d'effleurer du doigt un verre à vin en cristal. Et ça, Baccarat.

— Magnifique, opina Judd.

— Le vase, sur le buffet, est un Lalique. »

Josephine l'entendit et précisa depuis la cuisine :

« Mais elle est aussi économe ! C'est May elle-même qui a cousu toutes les tentures et les rideaux !

— J'étais sûr qu'elle était habile de ses mains ! » répliqua Judd, en décochant un clin d'œil à Ruth.

Elle sourit, mais lui asséna une tape sur l'avant-bras pour le faire taire. Elle l'emmena dans l'entrée et brandit la photographie d'une jeune femme jolie, mais minaudeuse, empaquetée des pieds à la tête dans une robe victorienne blanche, une masse de longs cheveux noirs relevée sur le dessus de la tête, selon la mode d'avant la Grande Guerre ; elle était assise à côté d'un homme méditatif d'une vingtaine d'années, en costume de tweed et nœud papillon, au cheveu blond-roux ondulant qui se dégarnissait sur les tempes, les mains croisées, accoudé du bras gauche à un grossier autel plat en pierre, au bord de l'océan, semblait-il.

« Je présume que c'est Son Excellence, avança Judd.

— Et son premier amour, Jessie Guischard. Institutrice et, comme il le formule, "la meilleure femme" qu'il ait rencontrée. C'est-à-dire, donc, meilleure que moi. Elle est décédée d'une pneumonie en 1912, juste avant qu'il puisse l'épouser. Difficile de rivaliser avec les morts, conclut Ruth, avant de reposer le cliché. Al a un album plein de photos d'elle légendées : "Jessie au vert dans les monts Catskill", "Jessie m'envoyant un baiser dans les Adirondacks". Albert possédait aussi un yacht à moteur qui arborait son nom, *Jessie*, sur la poupe. Quand nous nous sommes mariés, j'ai exigé qu'il le rebaptise *Ruth* et il l'a fait, mais il s'en est ensuite désintéressé et il l'a revendu. Et chaque matin, après avoir enfilé son veston, il ajoute la touche finale : une épingle de cravate portant les initiales "J. G.", afin de toujours l'avoir près du cœur.

— Son Excellence est bien atteinte, non ?

— Tu l'as dit, bouffi. »

Ruth considéra le piano mécanique, le mobilier en chintz, le solarium derrière eux, ne trouva rien à en dire et poursuivit :

« Ce sont ses tableaux aux murs. »

Elle loucha comiquement pour exprimer à Judd son avis sur le talent artistique d'Albert. Puis elle émit un sifflement aigu et un canari jaune fusa d'une cage dorée dans le solarium, se posa sur l'épaule de Ruth et nicha la tête sous son oreille.

« Tu l'as dressé à faire ça ? »

Elle sourit.

« J'ai un don avec les animaux. »

Elle émit un baiser dans le vide et le canari lui bécota les lèvres.

« Je te présente Pip, dit-elle. C'est le canari dans *Les Quatre Filles du docteur March*. Tu l'as lu ?

— Non.

— Enfin ! Une faille dans ton éducation, se félicita-t-elle, avant de lui reprendre la main. Passons à l'étage. »

Dans le couloir étaient accrochées deux photographies d'Albert en train de rire, avec des chiens – un boxer trapu qu'il tenait contre sa joue sur la première, un chien de chasse entre ses jambes sur la seconde. Et pourtant, Ruth assura bizarrement à Judd, au passage :

« Albert déteste les bêtes. »

À l'extrémité sud, la salle de bains paraissait avoir été briquée avec du savon au borax 20 Mule Team, la marque qu'utilisait Isabel. En face, la chambre de Lorraine ressemblait tellement à celle de Jane que Judd eut un pincement au cœur. Mais Ruth le tira jusqu'à la chambre de Josephine, au-dessus de l'entrée, garnie de meubles de famille blancs du XIX^e siècle et d'un fauteuil en velours rose. Et pour finir, elle ouvrit la porte de la chambre conjugale, au nord.

« Et c'est ici que tu dormiras, plaisanta-t-elle, avec un grand sourire.

— Je ne suis pas sûr de beaucoup aimer les lits jumeaux.

— Ça peut s'arranger. En l'occurrence, ce fossé est exactement ce qu'il nous faut. »

Au mur, entre les deux lits était suspendu un cadre ovale en acajou décoré d'un ruban sculpté et renfermant le portrait en studio d'une jeune fille à la chevelure de jais qui semblait être Jessie Guischard.

« C'est une blague ! s'exclama Judd.

— Albert prétend que ce n'est pas elle, que c'est juste une photographie qu'il aime bien. Mais il ne la quitte pas des yeux en me besognant. »

Judd secoua la tête.

« Quel fieffé gougnafier !

— “Gougnafier” ? Tu sors d'un roman de Dickens, ou quoi ? »

Josephine les appela :

« Le déjeuner est prêt !

— Tu rentres faire dodo ? » suggéra Ruth au canari, et Pip s'envola pour regagner sa cage au rez-de-chaussée.

« C'est un vrai bonheur, rien que d'être avec toi », murmura Judd.

Ruth en profita pour l'embrasser fugacement et, tandis qu'ils redescendaient, Judd flatta de la main les hanches sensuelles de sa belle.

À table, Mrs Brown servit les galettes de crabe, la salade de chou cru et les pommes de terre sautées préparées par Ruth, ainsi que le sauvignon blanc, que Judd fut le seul à boire et qu'en fin de compte, il termina. Josephine ne s'en offusqua pas et Ruth l'y incita.

Judd avait en général du succès auprès des femmes d'un certain âge et Josephine qui, elle aussi, paraissait avoir un faible pour lui, releva ses bonnes manières, son affabilité cajoleuse, sa belle mine et son élégance vestimentaire. Bien plus tard, elle affirmerait qu'elle avait su d'emblée que Judd n'était pas un garçon convenable, qu'il lui était « apparu comme un beau parleur », mais cette après-midi-là, elle avait goûté l'attention totale que lui accordait Judd quand elle parlait, la façon dont il lui effleurait la main quand il la taquinait et sa faculté à la faire rire avec des anecdotes cocasses sur la vente de lingerie dans des petits patelins ou sur ses rencontres avec Romney Brent, Sterling Holloway, Libby Holman et autres dans les coulisses du Garrick Theatre.

Lorsqu'il se retira dans la salle de musique pour fumer, Josephine vint s'asseoir à côté de lui sur le canapé en coquetant et Ruth, qui débarrassait dans la salle à manger, pria Judd de raconter à sa mère une blague sur les Suédois. Judd était déjà éméché et il fut contraint de réfléchir, mais il finit par trouver :

« Un immigrant suédois – sans aucun lien avec vous – se fait embaucher pour peindre les bandes blanches au milieu d'une route. Le contremaître lui apporte un pot de peinture, il le pose par terre, il tend un pinceau au Suédois et il lui dit de se mettre au boulot. Et le premier soir, le contremaître a la satisfaction de constater que le zélé Suédois a couvert plus d'un kilomètre et demi ! Malheureusement, le lendemain, il découvre avec déception que sa nouvelle recrue n'a avancé que d'une centaine de mètres quand le troisième jour, il est fou de rage : le Suédois n'a progressé que d'une dizaine de mètres. Cette après-midi-là, il lui tombe donc sur le poil et il lui demande ce qui ne va pas, bon sang de bois. Le Suédois se redresse, hors d'haleine, et il tend son pinceau en arrière, vers l'horizon. “C'est que, le pot à peinture, il est de plus en plus loin.” »

Josephine éclata de rire et se claqua les cuisses.

« Ah, celle-là, elle est un peu bonne ! »

Elle s'aperçut que le verre à vin de Judd était vide et l'emporta à la cuisine. Judd se sentit délaissé. Mais Josephine revint avec un verre de scotch à son intention.

« Je dois avouer que, dans un premier temps, j'étais méfiante, mais vous êtes absolument charmant, Mr Gray. C'est tellement agréable de jouir de la compagnie d'un gentleman et non d'un... »

Elle laissa sa phrase en suspens, le temps de jeter un coup d'œil en direction de la salle à manger pour s'assurer que sa fille n'était pas

à portée de voix.

« May est très malheureuse et Albert s'en moque, exposa-t-elle. Ce n'est pas sain.

— Ce qui me rappelle... reprit Judd. Savez-vous comment on fait pour sauver un Allemand qui se noie ? »

Un sourire plissa le visage de Josephine et elle répondit : « Non.

— Parfait ! » répondit Judd.

Ruth entendit et trouva la plaisanterie hilarante.

Puis la porte d'entrée s'ouvrit et Lorraine rentra de l'école. Lorsqu'elle vit Judd, l'affectueuse petite de huit ans eut un grand sourire et se précipita dans ses bras sans même quitter son manteau gelé.

« Mr Gray ! s'écria-t-elle, avant de l'embrasser sur la bouche comme elle avait vu sa mère le faire. Vous voulez bien rester pour jouer avec moi ?

— Un petit moment seulement, ma chérie. »

Et, par-dessus l'adorable chevelure blonde de l'enfant coupée à la Jeanne d'Arc, il regarda Ruth, qui se réjouissait de la bienheureuse famille qu'ils formaient et de l'avenir grandiose qui se profilait pour eux.

Le samedi suivant, en février, Albert tira une échelle de cinq mètres jusqu'au bord du trottoir et l'appuya à l'orme gigantesque qui dépassait la maison en âge comme en hauteur. Il cala les pieds de l'échelle dans le gazon gelé, puis gravit les barreaux avec une scie égoïne afin d'élaguer les branches mortes dénudées qui menaçaient de se détacher et de tomber sur sa voiture chaque fois que le vent les agissait. Comme il changeait de position, aux prises avec les dents de la scie grippée dans le grain du bois, il sentit l'échelle vaciller, puis se dérober sous ses pieds, et dut se rattraper à une branche, de sorte qu'il se retrouva suspendu à six mètres du sol. Il baissa les yeux et considéra juste au-dessous de lui Ruth qui l'observait avec fascination, un sac de courses dans les bras.

« Ne reste pas plantée là ! Aide-moi ! »

Elle posa ses emplettes sur le trottoir gelé et redressa l'échelle avec morosité.

« Une chance que j'aie été là », lâcha-t-elle.

Le personnel du Waldorf-Astoria ne tarda pas à reconnaître Mrs Gray et à lui remettre le « balluchon de noces » en dépôt, ainsi que les clés de leur chambre habituelle, la 832, quand Judd n'était pas encore là pour signer le registre. La première fois où le concierge lui annonça que Mrs Gray l'attendait en haut, Judd eut un sursaut d'effroi à l'idée que son épouse ou sa mère eût percé à jour son infidélité. Mais « Mrs Gray » se prélassait nue, dans toute sa splendeur, sur le lit, telle

une affriolante concubine dans un harem turc, et toutes les pensées de Judd concernant sa femme ou sa mère s'envolèrent instantanément.

Le trente et unième anniversaire de Ruth, le 27 mars 1926, tombait un samedi et elle avait, circonstance par trop rare, négocié avec son raseur de mari l'organisation d'une fête chez eux, à laquelle elle ne pouvait, bien sûr, pas inviter Judd ; elle le retrouva donc la veille au Henry's. Lorraine n'ayant pas école et Josephine Brown s'occupant d'un malade à Brooklyn, la fillette accompagna sa mère et, bien qu'il eût réservé une chambre au Waldorf, Judd masqua sa déception derrière l'humour et les effusions amicales. Lorraine mangea un sandwich au fromage fondu et les amants commandèrent du homard à la Newburg sur des pointes de toasts, puis Judd offrit à Ruth pour son anniversaire un flacon de *Parfum Madame* de la maison d'Orsay. Mais, alors qu'ils se dirigeaient tous trois vers Penn Station, Ruth avait demandé avec douceur à Lorraine :

« Bébé, tu pourrais patienter dans le hall du Waldorf pendant que nous montons, Mr Gray et moi ? »

Judd fut choqué, tout comme le fut plus tard le jury, mais il n'en suivit pas moins Ruth, qui fit gaiement signe de la main à sa fille pendant que les portes de l'ascenseur se refermaient. Lorraine s'affala dans un immense fauteuil, sous les lustres dorés du hall et fixa les aiguilles de l'énorme horloge en bronze jusqu'à ce que le carillon Westminster sonnât une heure et quart. Elle aurait pu avoir peur ou s'ennuyer, mais c'était l'après-midi et, autour d'elle, tous les clients avaient l'air guillerets.

« Bonjour, ma petite, la salua un groom, en se penchant vers elle. Elle te plaît, cette horloge ?

— Oui, oui.

— Elle a été construite pour l'exposition universelle de Chicago.

— Ah.

— Ne donne pas des coups de pied dans le fauteuil avec tes chaussures. »

Lorraine se leva et s'aventura dans Peacock Alley, la somptueuse galerie des glaces qui reliait l'ancien hôtel de la famille Waldorf à l'Astoria. À l'instar de sa mère, Lorraine raffolait de liberté et de mouvement. Elle pirouetta sous le grand lustre de l'Empire Room, « la salle Empire », où l'orchestre du Waldorf-Astoria répétait en vue de son émission radiophonique du samedi soir. Elle toucha toutes les plantes vertes qu'on disposait dans le Palm Garden pour le dîner et s'enfonça au milieu d'un nuage grisâtre de fumée de cigarette dans le North Café, où une centaine d'hommes d'affaires bruyants semblaient attroupés autour de l'îlot carré du bar et d'où un serveur finit par la chasser.

Dans la chambre surchauffée, Judd retomba contre la tête de lit, nu et fourbu, la respiration sifflante.

« Oh, Mounette ! s'exclama-t-il. C'était merveilleux !

— Oh non, lui opposa Ruth. C'est toi qui es merveilleux. »

Elle lui frôla le ventre de ses seins plantureux pour lui retirer avec tendresse le préservatif, qu'elle jeta dans une poubelle en fer-blanc.

« Ce qu'il fait chaud ! » râla-t-elle.

Elle se leva pour relever l'une des fenêtres à guillotine. Judd l'admira.

« Tu as vraiment un *derrière* sublime. On dirait un cœur à l'envers. »

Il joignit pouces et index pour en imiter la forme et contempla les fesses de Ruth entre ses doigts.

« Si érotique. Si parfait. »

L'air froid donna la chair de poule à Ruth et elle revint coller son menton sur le torse de Judd. Elle l'étudia qui tendait la main vers ses cigarettes, allumait une Sweet Caporal puis exhalait en toussant.

« La moindre de tes actions me fascine, affirma-t-elle. Chacun de tes gestes, chacun de tes mots. "*Derrière*", par exemple. Tout chez toi est si différent, si étrange – dans le bon sens.

— Eh oui, je suis un amuseur haut en couleur. C'est comme ça que je réalise mes ventes. »

Elle tourna la tête de côté et fit courir un doigt le long d'une veine saillante sur le poignet de Judd.

« J'ai de ces rêves extravagants, lui confia-t-elle. On se dégotterait une petite hutte en bambou à Tahiti, en plein Pacifique sud. Sable blanc, alizés. On vivrait comme là. Sans vêtements. Comme Adam et Ève. On cueillerait notre nourriture sur les arbres. »

Elle se redressa sur les coudes.

« J'en ai aussi un autre, poursuivit-elle. Le Wisconsin. Je n'y ai jamais été, mais je m'imagine cette adorable petite ferme. On produirait des pêches, du raisin et des pommes qu'on apporterait au marché dans de très grands paniers. Peut-être qu'on ferait aussi du lait... On aurait des vaches que Lora pourrait traire, des casseroles bleues et blanches dans la cuisine et un charmant petit ruisseau bordé de saules. On aurait des poules, des œufs, du pain maison...

— Le Wisconsin me paraît bien exténuant.

— Tu ne vois pas, Bud ? Nous pourrions être heureux là-bas, ou en Birmanie, ou à Tombouctou. »

Elle perdit le fil et se mit à lui tortiller du doigt une mèche sur le front. Puis elle lui repoussa une touffe de cheveux derrière l'oreille.

« Qu'est-ce que tu fais ? Tu me pomponnes ? »

Elle lui caressa la tête.

« Tout ce qu'il faut, c'est que nous soyons ensemble. Débarrassés

d'Albert pour qu'il ne puisse plus nous gêner. Je te le jure, Judd, quoi que tu fasses, où que tu ailles, je te suivrai. »

Judd sourit.

« Tu as déjà lu le Livre de Ruth ? »

— Je ne crois pas », répondit-elle, sur la défensive.

Judd ouvrit le tiroir de la table de chevet, en quête de la Bible fournie à l'hôtel par l'association évangélique des Gédéons.

« C'est dans l'Ancien Testament, précisa-t-il.

— Dans ce cas, certainement pas. »

Il feuilleta les pages.

« C'est juste après le Livre des Juges, continua-t-il, en cherchant encore un peu. Là. Chapitre 1, versets 16 et 17 : “Mais Ruth dit : ‘Ne me presse pas de t'abandonner, de retourner loin de toi ; car où tu iras j'irai, et où tu passeras la nuit je la passerai ; ton peuple sera mon peuple et ton dieu mon dieu : où tu mourras je mourrai, et là je serai enterrée. Le SEIGNEUR me fasse ainsi et plus encore si ce n'est pas la mort qui nous sépare.” »

— Oh, ce que c'est beau », se récria Ruth, comme si elle n'en pensait rien.

Elle se leva et fit la révérence pour ramasser ses habits par terre.

« Lorraine nous attend, reprit-elle.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Elle le transperça d'un regard farouche.

« “Ne me presse pas”.

— Je n'ai aucune idée de ce que tu me reproches, Ruth. »

Elle enfila ses sous-vêtements, écumante de colère.

« Tu ne me prends pas au sérieux, voilà ce qu'il y a. “Où tu mourras je mourrai” ? Mais je me meurs, mon mignon ! Et tu regardes sans rien faire. Parce que tu es cossard et mollasson et que c'est plus facile ainsi. Tout ce que tu te dis, c'est que tu es foutrement ravi de profiter de mon cœur à l'envers de façon régulière. »

Judd écrasa sa cigarette et descendit du lit pour s'habiller à son tour.

« Et concrètement, qu'est-ce que je suis censé faire ? »

— Albert ! Nous en débarrasser ! Tu piges ? »

À bord de l'ascenseur, lorsque l'aiguille indiquant les étages s'arrêta sur le huit et que le vieux liftier en veste bleue fit coulisser les portes, Lorraine eut la surprise et le plaisir de découvrir devant elle sa mère et Mr Gray, même si ce dernier avait la mine chagrine.

« Salut ! » s'exclama-t-elle.

Ruth eut un sourire.

« Tu t'es bien amusée, bébé ? »

— Elle m'a tenu compagnie, commenta le liftier. On n'a pas arrêté

de faire le yoyo.

— Nous aussi », grinça Judd.

Ce printemps-là, Ruth eut des ennuis de santé. Elle alla consulter le Dr Harry Hansen, un médecin de famille du quartier, et se plaignit de souffrir d'évanouissements, de fortes palpitations intermittentes suivies de douleurs lancinantes, de gonflements épisodiques du cou qui lui donnaient l'impression qu'on l'étranglait, de règles de moins en moins abondantes et d'horribles accès de dépression ou de mélancolie qui la rendaient irascible ou la faisaient fondre en larmes. L'examen du Dr Hansen révéla une insuffisance cardiaque, une hyperthyroïdie et une anémie généralisée, mais le médecin omit de diagnostiquer ces symptômes comme les premiers de la maladie de Basedow. Il lui prescrivit du fer, des comprimés d'iode et une boîte de Midol, un médicament contre les douleurs menstruelles. Comme il lui tournait le dos pour qu'elle se rhabillât, il entendit Ruth exposer :

« J'ai aussi d'étranges pressentiments funèbres, comme s'il allait advenir quelque chose de tragique.

— Oh, ça ne fait aucun doute, répliqua le médecin. Nous mourrons tous un jour. »

Travailler le samedi était alors la norme pour les employés de bureau, même à des postes élevés, et Ruth et sa fille retrouvaient fréquemment Judd au Henry's vers une heure, avant d'aller en sa compagnie aux Ziegfeld Follies, au théâtre pour enfants ou à une matinée au cinéma. Mais une après-midi où le bébé était resté avec son père, Ruth insista pour effectuer avec Judd le trajet en tramway jusqu'à East Orange et se cramponna à sa main en pouffant d'excitation à l'idée qu'un de ses amis ou voisins pût monter en cours de route et reconnaître en elle « l'autre femme », même si, à son arrêt, elle se borna à l'embrasser avant de repartir en direction de New York.

Et une nuit en avril, à sept heures, alors qu'il faisait encore jour, quand Judd arriva devant sa porte, il se sentit observé et aperçut Ruth, lugubrement vêtue de noir, telle une veuve, plus loin dans Wayne Avenue, qui épiait sa routine du soir. Judd voulut la rejoindre, mais Ruth se détourna et s'éloigna.

En tant que membre de l'Elks Club d'Orange, Judd avait aussi accès à la loge de la fraternité dans le centre de Syracuse, et un jour, à l'issue de ses rendez-vous de la matinée, il invita Haddon Jones, un ancien camarade du lycée Bannister, à y déjeuner. Haddon était un grand gaillard maigre comme un clou, aux cheveux brillantinés et aux oreilles chevalines, avec une moustache fine comme un trait de crayon. Il était courtier en assurances et en immobilier pour Hills & Co et il s'en tirait, comme il disait, « pas trop mal, merci, les affaires

boument ». Ils prirent place au bar de la loge et Judd commanda :

« Deux whiskys médicaux, docteur.

— Je ne suis pas docteur, riposta le barman avec dédain.

— Je me suis mépris : vous êtes un pharmacien avec un inventaire limité ! rectifia Judd.

— On dirait que tu as de l'avance sur moi, constata Haddon avec un sourire.

— Ma flasque était déjà vide à onze heures.

— On noie son chagrin ?

— Tout le contraire, mon bon. J'exalte. Pardon, j'exulte. J'ai une amante d'une grande beauté, qui n'est pas mon épouse, mais dont qui je suis le conjoint. Sans la bénédiction de Dieu ni de l'État, note bien, nuança-t-il, avant de se tapoter le front. Mais mentalement. Je t'ai montré sa photo ?

— C'est la première fois que j'entends parler d'elle. »

Judd extirpa avec difficulté son portefeuille de son pantalon et l'ouvrit à deux mains sur le comptoir. Puis il attrapa méticuleusement, entre le pouce et l'index, un cliché de Ruth, qu'il déposa à côté du verre de Haddon.

« Je ne te dirai pas son nom, car aux yeux de la loi, elle est déjà prise. Mais j'aimerais avoir ton oignon – pardon, ton opinion – la plus sincère, afin de déterminer si tu as besoin de te faire soigner des œils. »

Haddon leva la photographie et pivota sur son tabouret pour jouir d'une meilleure lumière.

« Elle est très belle.

— Très belle, oui. Une appréciation tout à fait juste. Mais ton avis est trop modéré, car tu n'as pas assez ingurgité d'élixir du poète. Et je dois être honnête : le cliché ne lui rend pas justice. C'est une déesse !

— Vous autres représentants ! Ça doit défiler, hein ? »

Judd secoua la tête et agita l'index.

« C'est là que vous vous trompez, sieur Haddon. C'est elle qui me fait marcher au pas. »

Ruth préchauffa son four et fit cuire à feu doux une tasse de pruneaux dénoyautés dans une casserole, jusqu'à ce qu'ils fussent ramollis. Mrs Brown, en uniforme blanc d'infirmière, s'apprêtait à partir pour une garde de nuit à cinq dollars chez une vieille dame qui s'était cassé le col du fémur.

« Tu prépares une mousse aux pruneaux ? s'étonna-t-elle, en fronçant les sourcils à la vue des ingrédients sur le plan de travail.

— Oui.

— Mais tu n'aimes pas les pruneaux. Et Lora n'en mange pas.

— Mais Albert, si. »

Josephine boutonna le col de sa cape marron.

« Ne compte pas trop sur un merci de sa part... », avertit-elle sa fille, avant de sortir par la porte de la cuisine.

Ruth réduisit les pruneaux en purée dans la casserole et les additionna d'un tiers de sucre, qu'elle mélangea à l'aide d'un batteur à œufs. Elle ajouta une cuillère à café de jus de citron, une autre de vanille, puis, dans un autre saladier, battit six blancs d'œufs auxquels elle ajouta un peu de crème de tartre, avant d'achever de les monter en neige. Elle alla jusqu'à son sac à main sur la table de la cuisine et en tira un sachet de poudre grise. Elle en saupoudra les blancs d'un tour de main, les empoisonnant, incorpora la purée de pruneaux et versa le mélange dans un plat beurré et sucré. Elle laissa cuire une quarantaine de minutes, réfrigéra et, ce soir-là, après le dîner, servit le dessert à Albert, avec de la crème fouettée.

Elle confessa son geste le lendemain après-midi, au Henry's. Elle raconta à Judd que Son Excellence et elle avaient eu une affreuse dispute et qu'il l'avait mise dans une telle fureur qu'elle l'avait empoisonné.

« Ce n'est pas vrai ! » se récria Judd, d'une voix étouffée.

De la tête, elle confirma que si, tandis que des larmes brûlantes dévalaient ses joues.

« Et Albert ? »

— Oh, il a seulement vomi toute la nuit, déclara-t-elle, avec désinvolture.

— Mais qu'est-ce qui t'a pris de faire une chose pareille ? »

Elle haussa les épaules et hoqueta :

« Je voulais voir quel effet ça aurait sur lui.

— Comment t'es-tu procuré le poison ? »

Elle reprit son souffle et répondit :

« Ce n'était qu'une grosse dose de médicament de chez Spindler.

— Ça aurait quand même été un meurtre ! »

Bientôt, la serviette de table en tissu ne suffit plus pour étancher les larmes de Ruth. Le personnel du restaurant leur jetait des coups d'œil réprobateurs en se faisant des messes basses. Harry Folsom, qui mangeait seul en remplissant un bon de commande, à l'autre bout de la salle, entendit Judd hausser la voix et leur jeta un coup d'œil renfrogné.

« Ne me crie pas dessus, protesta Ruth. Je n'essayais pas de le tuer. J'étais simplement en colère, exaspérée. C'était une sorte d'expérience. »

Judd se renversa en arrière dans le box et dévisagea Ruth, absolument consterné.

« Eh bien, je trouve ton expérience détestable. Ce genre d'acte

dément, irréflechi – ça dépasse les bornes.

— Mais je le hais. Je n'éprouve plus pour lui ni amour, ni amitié ni intérêt. Il me traite soit comme une bonniche, soit comme une catin. »

Elle s'interrompit et son visage se métamorphosa – ce fut comme si Judd venait de tourner la page d'un livre, ou plutôt, comme s'il était passé d'un livre à un autre, car elle le foudroya du regard avec une férocité qu'il ne lui connaissait pas, se leva de table en empoignant par le col son manteau en rat musqué et lança d'un ton si venimeux qu'on aurait dit un sifflement :

« Mais je crois que je me suis trompée sur toi. Je crois que tu n'es qu'un lâche et une chochette. Tu refuses de m'aider ou de me défendre parce que Albert est un homme, un vrai, et toi, tu n'es qu'un sale faux-jeton servile qui veut bien prendre son pied avec moi, mais rien de plus. »

Judd en fut si blessé et abasourdi qu'il demeura bouche bée, pendant que Ruth se détournait et fonçait vers la sortie. Il se levait pour se précipiter à ses trousses quand elle se figea, une main tendue vers la porte, et parut s'affaïsser sur elle-même. Elle tomba à genoux, évanouie, avant que Judd pût la rejoindre. Tirailé par des émotions contradictoires, il s'accroupit auprès de Ruth, inconsciente sur le sol, le visage revêtu de l'innocence d'un enfant endormi.

Serveurs et curieux s'agglutinèrent autour d'eux, tandis que Judd tapotait la joue de sa compagne en murmurant :

« Ruth. Ruth, réveille-toi. »

Harry Folsom préleva au milieu du buffet Scandinave une poignée de glace pilée, qu'il enveloppa dans une serviette mouillée et appliqua sur le front de Ruth. Elle sembla peu à peu recouvrer ses esprits, ses yeux papillotèrent, se fixèrent sur Judd et elle sourit.

« Bonjour, toi, fit-elle.

— Tu as perdu connaissance. Tu m'as dit des choses blessantes. »

Elle l'ignore et reprit :

« Salut, Harry.

— Salut, Tommy. Ça va ? »

Elle considéra tous ces inconnus qui l'entouraient.

« J'ai l'impression d'être une célébrité. »

Harry Folsom sourit.

« Eh bien, peut-être que c'est ta destinée, ma belle. »

Dans ses mémoires, Judd écrivit plus tard :

« Quant à la situation chez moi, nous avions atteint ce stade qu'atteignent tant de couples mariés. Nous nous laissions porter par le courant. Mon écrasant sentiment de culpabilité me tenait éveillé nuit après nuit, à m'évertuer à résoudre le problème, jusqu'à ce que l'épuisement ait raison de moi ; à me jurer de mettre un terme à tout

ça. Je n'avais pas conscience d'être intoxiqué à ce point par cet amour obsessionnel qui, en fin de compte, allait refermer sur moi son étreinte mortelle. »

Ruth savait que Judd l'idolâtrait, et elle aimait ce côté obsessionnel. Mais elle aimait encore plus exercer son pouvoir sur lui – une autorité et un empire grisants dont elle n'avait jamais fait l'expérience ni à l'école, ni au travail, ni avec Albert, ni même avec Lorraine. Elle chatouillait doucement le torse nu de Judd avec une plume de faisan, jusqu'à ce qu'il se tordît de rire et d'excitation, puis le déroutait en lui assénant une claque violente. Elle l'embrassait avec la plus grande tendresse, puis lui crachait abruptement dans la bouche. Elle l'accablait d'insultes cruelles pendant leurs rapports afin qu'il redoublât d'ardeur, hors de lui. Elle le faisait ramper, le déstabilisait, puis le caressait en roucoulant lorsqu'il finissait par se recroqueviller en position fœtale à ses pieds.

Un jour, elle se présenta dans leur chambre du Waldorf-Astoria avec deux bouteilles d'ersatz de scotch et regarda affectueusement Judd en vider un verre à dents.

« Comment c'est ? » se renseigna-t-elle.

Judd toussa.

« C'est le truc le plus fort et le plus spécial que j'aie jamais goûté.

— Voilà qui aidera. »

Elle alla chercher son sac à main vert en alligator et en retira deux petites fioles de poudre. Elle en vida une dans le verre et le remplit de whisky.

« Cul sec », encouragea-t-elle Judd.

Il hésita.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Tu te souviens de Johnny, de l'hôpital psychiatrique de Creedmoor ? Le surveillant ! Il a volé ça pour moi. On sait ce que ça fait aux patients. Je veux voir ce que ça donne sur toi. »

Judd leva le verre pour en inspecter le contenu. De minuscules particules de poudre tourbillonnantes troublaient le whisky et retombaient lentement tels des flocons de neige.

« Et pour quelle raison j'accepterais ?

— Parce que je te le demande », répliqua-t-elle, tout miel.

Judd s'exécuta.

« Il y a un arrière-goût ? » s'enquit-elle.

Il fit la grimace.

« Oui, amer.

— Tiens, dit-elle, après avoir répété le processus avec la seconde fiole. Goûte d'abord. »

Judd trempa la langue dans le scotch.

« Ça se remarque ? s'informa-t-elle.

— Oui. C'est sucré, comme cette sauce dans la cuisine chinoise.

— Bon, peut-être que ce sera mieux. Bois.

— Mais qu'est-ce que ça va me faire ? »

Elle prit un air innocent, presque ahuri.

« Je n'en suis pas certaine.

— Ça pourrait m'empoisonner.

— Oh, contente-toi d'avaler, Judd ! » ordonna-t-elle avec véhémence.

Judd obtempéra. Et il ne tarda pas à ressentir les effets. Dans un premier temps, il ne put s'arrêter de faire les cent pas, mais il avait l'impression d'être sur des échasses et il dut finalement s'allonger. La chambre lui semblait vaste de plusieurs hectares et aussi haute qu'une cathédrale. Les molécules d'air lui picotaient les yeux comme des gouttes d'eau glacées. Son audition s'altéra, de sorte que les paroles de Ruth lui parvenaient comme de très loin. Elle l'informa qu'elle devait rentrer à Queens Village ce soir-là. Judd la raccompagna galamment jusqu'à la porte, puis s'effondra sur le lit, et il contemplait la fascinante topographie de la pulpe de ses doigts, assis à côté du téléphone, quand Ruth l'appela du hall de l'hôtel pour s'assurer de son état.

Lorsqu'elle entendit ses réponses pâteuses et incohérentes, elle lui recommanda :

« Ne quitte pas la chambre ! Ne bouge pas ! Dors ! Je reviens demain matin. »

Mais Judd avait dû sortir, car il avait le vague souvenir d'un drôle de petit snack et d'un sandwich Reuben, puis, de retour dans sa chambre, aux environs de quatre heures du matin, d'avoir essayé de refourguer tous ses billets au concierge de nuit du Waldorf-Astoria.

Ruth lui téléphona le samedi matin à neuf heures.

« Comment te sens-tu, à présent ?

— Terriblement mal. Tout est voilé. J'arrive à peine à me déplacer.

— Il faut que tu te secoues. Ne va pas travailler. Dis que tu es malade. Je serai là en moins de deux. »

Une heure plus tard, elle découvrit Judd endormi dans la baignoire pleine d'eau refroidie, à quelques centimètres de se noyer. Elle le réveilla, le lava et le sécha. Judd sortit son rasoir de sûreté Gillette et insista pour se raser, mais Ruth lui passa une main sur le visage et l'informa qu'il l'avait déjà fait. Pendant qu'il s'habillait, elle fit monter du café et de l'aspirine Bayer pour son mal de tête. Puis elle sourit.

« J'ai bien failli avoir ta peau, hein ? » s'amusa-t-elle.

Et devant son silence, de le rabrouer :

« Oh, ne boude pas ! »

Judd n'était plus qu'une loque, mais il était encore capable de marcher en titubant pour peu qu'il s'appuyât au mur de la main. Ruth le soutint par la taille comme un invalide, l'abreuvant d'instructions à chaque pas, chaque changement de direction. Elle s'acquitta de huit dollars à la caisse pour la chambre et la jeune réceptionniste enjouée s'exclama :

« Au plaisir de vous revoir, Mrs Gray ! »

Comme il se dirigeait, chancelant, vers Pennsylvania Station avec Ruth, Judd lâcha :

« Ta suprématie est complète, tu sais. J'ai abdiqué toute volonté, tout esprit critique. Tout ça parce que je suis désespérément amoureux.

— Cesse de geindre, le morigéna-t-elle avec dédain.

— Et toi, cesse de me rabaisser ! »

Pour détourner la conversation, elle s'intéressa à un chow-chow orange vif attaché à une bouche d'incendie, qui grondait et bondissait en direction des passants circonspects, claquant des mâchoires et des crocs dans le vide, jusqu'à ce que la laisse tendue le fît choir sur le trottoir et qu'il se relevât encore plus énervé.

« Oh, regarde le toutou ! se récria Ruth. Tu veux le caresser ?

— Ce cabot est vicieux, ma petite dame ! l'avertit un homme, inquiet, en l'entendant.

— Oh, sornettes ! » objecta-t-elle.

Puis, de sa voix apaisante, caressante comme de la soie, elle s'adressa au roquet :

« Bonjour, mon beau ! Bonjour, mon bébé ! »

Elle s'accroupit près du canidé trapu, qui pencha la tête avec curiosité. Elle se mit à quatre pattes, nez à nez avec l'animal, et il lui renifla les cheveux, puis lui lécha la figure.

« J'adore les léchouilles des chiens, pas toi ? » gloussa-t-elle, à l'intention de Judd.

Mais Judd songeait :

« Mon Dieu... Ce chien, c'est moi. »

Chapitre 5

QUELQU'UN QUI VEILLE SUR MOI

En juin 1926, Albert Snyder loua un cottage gris pour leurs vacances le long de Shore Road, à deux pas de Setauket Harbor, au bord du Long Island Sound. Et, à peu près à la même période, Judd Gray loua une maison sur l'Atlantique, au sud-est de là, à moins d'une heure de voiture, à Shinnecock Bay. Les deux époux regagnaient en train les rues étouffantes de Manhattan le lundi matin, dormaient trois nuits seuls chez eux, puis retrouvaient épouse, fille et belle-mère le jeudi soir, pour un week-end de trois jours au soleil et au bon air iodé.

Chaque fois qu'il partait en ville ou qu'il rentrait à la maison aux bardeaux de cèdre sur le front de mer, Judd avait à l'esprit qu'il y avait de bonnes chances pour qu'il effectuât au moins la moitié du trajet cahotant avec Son Excellence et il se prenait à déambuler à travers les voitures comme un contrôleur, passant en revue les passagers, à l'affût de l'odieux mari de Ruth. Mais il y avait tant d'hommes bougons, hagards et hargneux, aux costumes et aux chapeaux quasi identiques, qu'il était impossible de savoir lequel Judd avait-il vu en veste de tweed sur un cliché d'avant-guerre. Eût-il croisé Albert, se disait-il, qu'il lui aurait lancé : « Vous êtes infâme et injuste. » Ou : « Elle mérite bien mieux. » Mais sitôt qu'il y resongeait, il était gêné par ces formules mélodramatiques, semblables à ces bribes de dialogues outranciers en caractères blancs dans les films.

Entre deux rendez-vous commerciaux à New York, Judd s'était un jour retrouvé devant le 119, dans la 40^e Rue Ouest, et il s'était rappelé que c'était l'adresse des bureaux de *Cosmopolitan* et de *Motor Boating*, qui appartenaient tous deux à la Hearst Corporation. Se sachant ridicule avec ses lourdes valises d'échantillons au bout des bras, il emprunta l'ascenseur et eut la témérité de demander à la réceptionniste de *Motor Boating* si le directeur artistique était là. Elle jeta un coup d'œil à l'autre bout de la salle, où un type costaud et large d'épaules en chemise d'oxford, courbé sur une table à dessin inclinée, la main gauche dans sa chevelure blond-roux, dos à l'entrée, esquissait un projet de mise en pages.

« On dirait que oui, répondit la jeune femme, avant de se retourner vers le représentant. Vous voulez... »

Mais elle s'interrompt en constatant qu'il battait précipitamment

en retraite.

Pour la fête nationale, le 4 juillet, à Shinnecock Bay, les Gray organisèrent un clambake, un barbecue de fruits de mer, et, alors qu'Isabel et leurs amis se retiraient pour la nuit, Judd s'attarda sous le semis d'étoiles argentées pour contempler non pas l'océan, mais la direction de Port Jefferson et du Sound, au nord-ouest, et imaginer la divine soirée qui eût été la sienne en compagnie de Ruth – soirée à jamais perdue.

Ruth se languissait aussi de lui, apparemment, et elle lui envoyait chaque jour, chez Benjamin & Johnes, de petits mots griffonnés ou des cartes postales sépia sans texte, mais ornées de timides beautés souriantes en maillot de bain humide et moulant, destinées à évoquer son image. Il y en eut même une d'un surveillant de baignade blond et musclé, semblable à Albert, en train de scruter l'horizon, au dos de laquelle était écrit : « Et s'il se noyait ? »

Judd s'était alors surpris à penser : « Tous nos problèmes seraient résolus. »

En juillet, cependant, l'amie coiffeuse de Ruth, Kitty Kaufman, et son mari Bill louèrent une saltbox à côté de chez les Snyder, ce qui remonta le moral de Ruth. Bill était heureux de se joindre à Albert pour des journées de pêche à la morue, au flet, à la julienne et au bar rayé, tandis que leurs épouses, Lorraine et Josephine se baignaient, bronzait ou lisaient, à l'ombre, des magazines féminins ou des revues de cinéma, tels que *Woman's Home Companion* ou *Photoplay*. Ruth et Josephine accablaient de railleries en suédois les anatomies et les tenues de plage et, grâce aux relations d'Albert parmi les plaisanciers du port de Setauket, les Snyder se lièrent d'amitié avec Milton Fidgeon et son épouse Serena, dont la résidence principale d'Hollis Court Boulevard, à Queens Village, n'était guère éloignée de la leur. Bons vivants et extravertis, les Fidgeon, qui adoraient le bridge et les martinis, entreprirent alors d'inviter tous les soirs les Snyder et les Kaufman afin que Serena pût leur enseigner les subtilités du jeu pendant que Milton, armé de son shaker, les abreuvait de telles quantités de gin et de vermouth que tout le monde, hormis Ruth, rentrait ivre mort.

Un jour d'août, alors qu'Albert et Bill cherchaient des palourdes pour les utiliser comme appât, Ruth se rendit à Port Jefferson pour poster une lettre qu'elle avait rédigée sur une page déchirée dans un livre de Lorraine, *The Adventures of Old Mr Toad* (« Les Aventures du vieux M. Crapaud »). Tout ce qu'elle avait trouvé à écrire à Judd était : « On s'amuse beaucoup ! Pourvu que l'été ne finisse jamais ! » Elle omit de mentionner qu'elle aimait Judd ou qu'il lui manquait et n'envisagea pas que, au fil de ses ruminations solitaires, il pût inférer une nuance de moquerie dans le choix d'un conte pour enfants sur un

vieux crapaud.

De sorte qu'un soir, au lieu de rentrer à Shinnecock, Judd prit avec anxiété un train jusqu'à Port Jefferson, puis un taxi jusqu'à Shore Road où, coiffé d'un canotier en paille, dans son costume en seersucker, il se mit en devoir d'aborder des inconnus pour s'enquérir de la famille Snyder.

« Paraît qu'il y a un raout de tous les diables au port de plaisance de Setauket », lui indiqua un pêcheur.

Lorsque Judd y arriva, à pied, à dix heures passées, il considéra une demi-douzaine d'automobiles qui repartaient en soulevant de la poussière sur le parking et des couples alcoolisés, en robe de soirée et smoking, qui sortaient d'un énorme chapiteau de cirque en chantant, tandis que d'autres embarquaient à bord de yachts à moteur pour continuer les festivités en mer. Judd entra sous la tente et découvrit les serveurs occupés à débarrasser les reliefs du repas et la vaisselle, puis à faire rouler les tables rondes pliantes jusqu'à des camionnettes ronronnantes. Mais l'orchestre jouait toujours, et une bande de malabars tapageurs en âge d'être à l'université se disputaient la chance de s'approcher de Ruth. Elle s'était, nouveauté choquante, fait couper les cheveux à la garçonne, la dernière mode, et aux yeux de Judd, elle semblait flirter outrageusement avec tous ces jeunes gens, tantôt taquinant l'un à cause de sa timidité, tantôt se dérochant aux mains polissonnes d'un autre – si vivement qu'à un moment, sa robe en organdi glissa de son épaule droite et dénuda son généraux sein blanc. Mais Ruth se borna à rajuster sa mise en se riant des exclamations et acclamations.

« Albert n'est pas là, affirma une voix féminine à Judd. À vous de la sauver. »

Il se retourna et reconnut Kitty Kaufman, qu'un homme, sans doute son mari, entraînait hors du chapiteau. Judd s'empressa de se frayer un passage au milieu d'une équipe de manutentionnaires jusqu'à la piste de danse, pendant qu'une ravissante jeune femme dans une robe de scène chatoyante se penchait vers un microphone de l'orchestre pour attribuer la paternité de la chanson qui allait suivre à Irving Berlin, puis entonnait l'introduction de *Always*.

Judd saisit fermement l'épaule droite de Ruth et elle fit volte-face avec une surprise qui se mua en joie lorsque Judd prononça :

« Me ferez-vous l'honneur de cette danse, Mrs Snyder ? »

— Mais bien sûr », acquiesça-t-elle, avec un grand sourire, avant de s'abandonner au rythme gracieux de la valse.

« Tu as bu ? s'étonna Judd.

— Un peu. J'étais bruyante ? Albert dit que je suis bruyante quand je bois. C'est l'une des raisons pour lesquelles je m'abstiens. Le

bruit. Et ça me rend malade.

— Tu t'es coupé les cheveux.

— *Vogue* appelle ça “la coupe Eton”. Le vieux crabe trouve que c'est trop masculin. Avec Kitty, on s'ennuyait.

— Et tu es toute hâlée.

— Toi aussi.

— Tennis, golf... »

Il adressa un regard mauvais aux étudiants qui le regardaient du même œil.

« Je ne t'avais jamais vue aussi “garçonnière”, déclara-t-il, rien que pour le jeu de mots.

— Oh, ils ne sont rien pour moi. Tu le sais, quand même ?

— Franchement, j'avais besoin d'être rassuré. »

Ruth prêta l'oreille à la chanteuse et eut un sourire éméché.

« Et si nous faisons de cette chanson la nôtre ? *Always*. D'accord ? »

Et, de sa voix de baryton, Judd reprit le refrain et jura à Ruth de l'aimer à jamais, d'un amour sincère à jamais, et de lui venir en aide si jamais elle avait besoin d'un coup de main dans ses projets. *Always*. À jamais.

Comme elle n'avait pas envie de rejoindre Pépère, vu qu'il n'était pas encore minuit, ils marchèrent jusqu'à West Meadow Beach où, après s'être bécotés comme des gosses, ils s'assirent côte à côte sur des blocs de pierre qui sentaient le poisson, tandis que Ruth posait la tête sur l'épaule de Judd. Elle contempla en contrebas la marée montante qui recouvrait une dalle rocheuse en pente douce, glissait sur elle telle une main sur une table en ébène pour en essuyer la poussière argentée. Judd but une gorgée de sa flasque et Ruth lui confia :

« J'ai bien failli devenir veuve cette semaine. »

Le visage de Judd ne trahit aucune réaction. Elle lui apprit qu'Albert faisait tourner le moteur de la Buick dans leur garage de Setauket pour régler les poussoirs de soupapes et la distribution quand il s'était senti faiblir, pris de vertige, et avait constaté que les portes, qu'il avait ouvertes en grand, s'étaient, contre toute attente, refermées. Mais il avait quand même réussi à rejoindre l'air libre, chancelant.

« Ce salaud a neuf vies, conclut Ruth.

— Huit, maintenant », rectifia Judd, levant à nouveau sa flasque.

Ruth sourit.

« Voilà ! Ce n'est qu'une affaire de soustraction, pas vrai ? »

Judd ne répondit rien. L'alcool l'avait dépossédé de son vocabulaire.

Des éclairs brillaient et le tonnerre grondait au loin, au-dessus du Sound. La brise était porteuse d'effluves de pluie.

« Tu ferais mieux de ne pas tarder », préconisa Ruth.

Judd se mit à quatre pattes, puis se redressa de façon hésitante.

« Pas d'roblème », la rassura-t-il.

Elle se leva et le serra dans ses bras.

« Je suis contente que tu aies été jaloux au point de venir. »

Mais Judd se contenta de se détourner et de repartir en louvoyant d'un pas inégal vers Port Jefferson, en quête d'un taxi.

En septembre 1926, Judd et Isabel consacrèrent le week-end de la fête américaine du Travail à visiter des concessions automobiles à Newark et East Orange et achetèrent neuf, pour cinq cent quatre-vingt-quinze dollars, un cabriolet Chevrolet Series V Touring à quatre portes, de couleur crème, avec des pneus à flancs blancs, ainsi que des ailes et des marchepieds noirs assortis à la capote en toile. Isabel avait consenti à cette extravagance après que Judd eut évoqué combien Jane et ses amies rigoleraient lorsqu'ils les emmèneraient en balade – « Elles auront l'impression d'être tout en haut d'un chariot », avait-il fait valoir, mais en réalité, il rêvait de Ruth, pelotonnée contre lui, dans l'air vif de l'automne qui relèverait le bord de son chapeau, leurs écharpes en laine ondoyant au vent derrière eux. Et de fait, dès qu'elle entendit parler du cabriolet, Ruth l'implora au téléphone comme une gamine :

« Oh, je veux venir avec toi lors de ta prochaine tournée ! S'il te plaît, je peux ? Je t'en supplie ! »

Afin de pouvoir accompagner Judd lors de son circuit de dix jours dans le nord de l'État, en octobre, elle persuada son époux qu'elle allait au Canada avec des amis, Mr et Mrs Kehoe. Ce n'était qu'un nom qu'elle avait relevé sur une boîte aux lettres, mais le mensonge importait peu, car Albert se désintéressait tellement de ce qu'elle faisait qu'il ne prit même pas la peine de la cuisiner ; en vérité, abstraction faite des soucis pratiques liés à la scolarité de Lorraine, il parut soulagé du départ de Ruth.

Elle était en retard, le lundi 11 octobre, quand, coiffée d'un chapeau-cloche vert et drapée dans un moelleux manteau en rat musqué qui avait été teint pour ressembler à du vison et lui descendait jusqu'aux genoux, elle sortit de la station de métro de Newark et aperçut Judd, fièrement appuyé contre son cabriolet tape-à-l'œil, dans un manteau en castor, une casquette de base-ball des Yankees sur la tête.

« Alors, l'étudiant, tu l'as choisie, ta fraternité ? »

Judd empoigna la valise Hartmann de Ruth et la déposa sur la banquette arrière avec un sourire.

« Il y en a une qui propose de l'alcool à volonté ? » répliqua-t-il.

Comme ils longeaient la vallée de l'Hudson en direction du nord,

Ruth informa Judd avec gravité que Son Excellence et elle se querellaient sans relâche depuis leur retour de Setauket, mais elle changea ensuite d'humeur et s'émerveilla des couleurs de l'automne comme si elle les voyait pour la première fois et énuméra en pouffant les nuances « orange carotte », « jaune safran », « rouge putain » et « pisse de cheval » du feuillage. Elle était gaie, fiévreuse, blagueuse, tendre et s'était montrée sexuellement si insatiable que, lors de leur procès, le juge menacerait d'interdire l'accès de la salle d'audience aux femmes lorsque Judd relaterait leur escapade dans le nord de l'État.

Ruth lui prodigua sans tarder une fellation pendant qu'il conduisait, puis, après un déjeuner dans un village au-dessus de Newburgh, ils s'aventurèrent ensemble au milieu de la mousse humide et des feuilles craquantes des sous-bois. « Errer est humain, mais ce détour était divin », plaisanta Judd. Et lorsqu'ils remontèrent en voiture, il fut touché de voir Ruth se débarrasser de son chapeau et se pelotonner sur la banquette avant en étreignant ses genoux ; elle dormit paisiblement, comme Jane durant les longs trajets, et se réveilla, ainsi que Judd le rapporta plus tard dans ses mémoires, « rose et revigorée, heureuse comme un bébé ».

À quatre heures trente, Judd signa le registre de l'hôtel Stuyvesant, dans le quartier historique de Kingston, où il présenta Ruth comme « Mrs Gray », puis, assis droit comme un juge de paix dans leur chambre, prit au téléphone ses rendez-vous professionnels du lendemain matin. Ils se promenèrent le long de Rondout Creek après le dîner, Judd dénicha un débit de boissons clandestin qui vendait du champagne Taittinger et Ruth l'épuisa en ébats jusqu'à deux heures du matin.

Elle le réveilla au milieu de la nuit :

« L'anniversaire d'Albert !

— Hein ?

— On est bien le 12 octobre, non ?

— Je crois bien.

— Il a quarante-quatre ans aujourd'hui. J'ai oublié de lui laisser un cadeau. Ou une carte.

— Ne te sens pas coupable, ma chérie.

— Justement, je ressens tout le contraire. C'est pas dingue ? »

Au lieu de se rendormir comme il l'eût souhaité, Judd alluma une cigarette et Ruth se plaqua contre lui dans la nuit de la chambre, savourant la douceur de sa peau d'Anglo-Saxon, le va-et-vient de sa respiration, son odeur masculine qui n'était pas celle d'Albert.

« Nous nous sommes mariés chez mon père et ma mère, devant un pasteur que je n'avais jamais rencontré, exposa Ruth. Je suis arrivée de la cuisine dans la vieille robe de mariée hideuse de ma grand-mère, au son de la Marche nuptiale de Wagner martelée au

piano par la sœur d'Albert. Et je pensais : "On n'est pas censé aimer son futur mari ?" Parce que je ne l'aimais pas du tout. Enfin, Al était beau, élégant, intelligent, doué, je débordais d'admiration pour lui, mais c'était tout. Même pendant que le pasteur nous faisait répéter nos vœux de mariage, je me disais : "Ça n'a rien d'irrévocable. Je peux toujours divorcer." Et alors, j'ai été violemment malade. Maman a raconté à Albert que j'avais la grippe pour ne pas le vexer et quand il est rentré seul à la maison ce soir-là, je me suis rendu compte que je jubilais. Au bout de quelques jours, j'ai dû admettre que j'étais rétablie et j'ai découvert que ce vieux grincheux avait renoncé à nos vacances à Poconos après avoir annulé nos réservations d'hôtel, si bien que nous n'avons jamais fait de voyage de noces, soupira-t-elle, en embrassant l'épaule fraîche de Judd. C'est le premier, pour moi. Et je suis folle de joie. »

Judd exhala sa fumée.

« Et moi, j'en suis heureux.

— Je n'ai jamais éprouvé de plaisir sexuel avec Albert, rien que du dégoût et... c'est quoi le mot, quand on se trouve minable ?

— De l'avilissement ? »

Elle se blottit contre Judd.

« Chaque fois qu'il grimpe dans mon lit, j'ai envie de le tuer. »

Judd conserva le silence.

« Tu m'écoutes ?

— Oui. »

Le matelas bougea lorsqu'il se tourna pour écraser sa cigarette.

« J'ai envie de le tuer », répéta-t-elle.

Les pensées de Judd flottaient comme la fumée de sa cigarette. Ruth devina qu'il tâchait de former des phrases, mais elles se désagrégeaient presque instantanément sous l'effet de l'hésitation et il se borna finalement à avancer :

« Il faut que je dorme. »

Elle se réveilla alors qu'il l'embrassait sur le front, habillé et rasé, parfumé à l'eau de Cologne.

« J'y vais, annonça-t-il.

— Oh, s'il te plaît, tu ne veux pas rester pour jouer avec moi ?

— Je suis en voyage d'affaires, Ruth, déclara Judd, avec un air sérieux. J'ai des obligations envers mes employeurs. »

Elle remarqua qu'il avait à la main un verre à demi rempli de whisky.

« Tu bois ?

— Remède contre la gueule de bois », lâcha-t-il, et il acheva son scotch avant de quitter la chambre.

Aux côtés de Judd pendant des journées entières, Ruth prit

conscience des quantités d'alcool qu'il ingurgitait. Un petit remontant pour reprendre du poil de la bête au réveil, un petit supplément dans sa tasse pour « donner de la cuisse à son café » au petit déjeuner, une gorgée de sa flasque suivie de réglisses Sen-Sen avant d'entrer dans une boutique avec ses valises d'échantillons, gin et Ginger Ale au déjeuner, quelques goulées encore de sa flasque dans l'après-midi et, dès cinq heures, biberonnage à temps plein.

Ruth s'inquiétait tant de la consommation de Judd qu'après avoir paressé les premiers jours, à Kingston, à Albany et à Troy, elle décida de l'accompagner lors de ses rendez-vous du jeudi à Schenectady. Elle patienta dans la Chevrolet devant le premier magasin, mais s'ennuya tellement – l'autoradio n'ayant pas encore été inventé – qu'elle souleva ses lèvres avec du rouge longue tenue Kissproof et vint avec Judd dans les boutiques suivantes. Il la présenta comme son épouse, ce qui excita Ruth, mais les autres mensonges de Judd lui plurent moins : il ajouta qu'elle était diplômée de l'université pour femmes de Smith Collège, un mannequin de mode très coté et qu'on retrouverait « la silhouette de rêve de Mrs Gray dans le prochain catalogue *Bien Jolie* ». Comme si elle n'était pas assez bien telle quelle.

Elle jugea le laïus de Judd trop guindé : « Vos robes de premier choix, arguait-il, ne méritent-elles pas un soutien aussi parfait que celui offert par cette exquise gaine une pièce ? » Il était parfois aussi trop professoral : « Pardonnez-moi, Miss, mais le nom de notre marque se prononce “Bien Jo-lit”. » Néanmoins, il flirtait même avec les vendeuses et les boutiquières les plus quelconques et il savait prendre un air éminemment captivé et compréhensif, les sourcils froncés comme s'il écoutait attentivement et faisait siens leurs joies et leurs chagrins. Judd les complimentait sur leur nouvelle coiffure, faisait l'éloge de leurs ongles vernis et manucurés, de leur choix de parfum, de leurs colifichets et autres atours que les autres hommes ne remarquaient jamais. Et malgré la présence de Ruth, ces dames étaient pour le moins affectueuses : elles étreignaient joyeusement Judd contre elles pour le saluer, elles embrassaient son beau visage, leurs mains se posaient avec effusion sur ses avant-bras ou sur son torse, tandis qu'il conversait avec elles de sa voix de baryton raisonnable et apaisante.

Ruth n'y tenait plus. Elle eut l'impression qu'elle suffoquait, que sa gorge se resserrait. Son cœur cognait si fort que toutes les personnes à proximité devaient se poser des questions sur ce raffut. Puis elle s'évanouit.

Elle reprit ses esprits par terre, quelques minutes plus tard, et considéra Judd agenouillé auprès d'elle, qui lui éventait la figure avec son feutre mou. Plein de sollicitude.

« Espèce de salaud, articula-t-elle.

— Ruth, ma chérie, je t'en prie. Ne dis pas ça. Tu es sur les nerfs. »

Les adoratrices de Judd la foudroyaient du regard. Des laiderons et des roulures, toutes autant qu'elles étaient.

Ruth se reposa un peu cette après-midi-là, tenaillée par la certitude que, soumis à autant de tentations sur la route, Judd n'eût su résister au réconfort et à la gratification du sexe. Après tout, il était avéré qu'Henry Judd Gray était le genre d'homme à tromper son épouse. Et la jalousie de Ruth était telle que, afin de se venger des infidélités présumées de Judd, sitôt à l'hôtel Montgomery d'Amsterdam, elle insista pour passer un ruineux coup de fil chez elle aux frais de Benjamin & Johnes.

« Où est-ce que je devrais être en ce moment ? s'enquit-elle, pendant que le téléphone sonnait dans le Queens.

— Oh, quelque part au Québec, je suppose. »

Judd se mit à l'aise sur le lit et termina sa flasque, tandis que, pour compenser la distance, Ruth s'écriait :

« Allô, maman ? Je suis au Québec ! Montréal ! Oui, c'est très beau ! *Bien joli*, en fait ! Et tout le monde ici est tellement malin ! Même les petits enfants parlent français ! plaisanta-t-elle, avant de couvrir le récepteur de la main. Elle n'a pas compris la blague, souffla-t-elle à Judd. Comment vont les choses chez vous, maman ? reprit-elle à tue-tête. Comment va le bébé ? »

Judd bondit du lit et remit sa veste et son chapeau.

« Je reviens », lâcha-t-il.

Il parcourut quelques rues dans le centre d'Amsterdam, jusqu'à ce qu'il trouvât une quincaillerie encore ouverte où il savait pouvoir acheter du whisky au sous-sol. Une bouteille de Johnnie Walker de contrebande lui coûta toute une journée de commissions, mais il estima que du whisky haut de gamme lui ferait moins mal aux cheveux.

Quand il revint, Ruth raccrochait.

« Albert est souffrant, lui apprit-elle.

— C'est grave ?

— D'après Josephine, oui. »

Judd se servit du scotch dans un verre à dents et demanda pour la forme :

« Tu veux rentrer ?

— Niet... Le vieux crabe peut bien crever. »

Elle craignit de l'avoir choqué, mais s'aperçut qu'il souriait.

« Mince, fit-il, pensif. Ça, ce serait vraiment quelque chose à fêter. »

Elle s'approcha de lui et le serra contre elle, tandis qu'elle lui

chuchotait :

« Oh, ce que je peux t'aimer, toi, en cet instant. Que dirais-tu de baiser toute la nuit ? Ça serait pas bonnard ? Ça te tente ?

— Serait-il digne d'un homme d'élever des objections ? »

Elle plongea son regard dans les yeux de flanelle bleue de Judd avec gravité et sincérité.

« Tu as des fantasmes inavouables ? Des trucs que tu désirerais essayer ?

— Oui », confessa-t-il avec un soupçon de honte.

Elle sourit.

« Alors, essayons. »

Au fil de la tournée, ils s'endormaient chaque soir un peu plus tard, jusqu'à ce que Judd finît par se réveiller à midi, encore exténué, dans une brume de whisky. Après Amsterdam, il effectua une visite à Gloversville, suivie d'une virée dans les forêts chamarrées bordant la Black River jusqu'à un bazar pour dames de Boonville et trois magasins de lingerie à Watertown. Et le samedi soir, à Syracuse, Joseph Grogan, le gérant de l'hôtel Onondaga, qui connaissait Judd, fut si ravi de rencontrer enfin Mrs Gray qu'il leur octroya une chambre luxueuse digne d'un grand d'Espagne. Judd s'éveilla le dimanche matin au son réprobateur des cloches de l'église, mais dégotta du jazz à la TSF et commanda du café et de la tarte aux pommes pour deux. Comme ils se prélassaient dans leurs pyjamas en soie assortis, Judd confessa à Ruth qu'il l'eût volontiers emmenée faire une balade dominicale en voiture plus au sud, à Cortland, où il était né, mais il avait encore là-bas de la famille susceptible de le reconnaître. En général, quand il était à Syracuse, il faisait aussi signe à un camarade du lycée du nom de Haddon Jones, qui vendait des assurances, mais même si ce dernier était au courant que le mariage de Ruth était sordide et avait vu une photo d'elle, Judd ne lui avait pas révélé de nom et il avait le sentiment que ce n'était pas encore le moment de les présenter.

Elle lui prit la joue d'une main tendre.

« Oh, ne t'en fais pas pour ça, le tranquillisa-t-elle. Nous aurons tout le temps pour les présentations une fois que nous serons mariés. Pour l'instant, nous sommes dans notre petite bulle dorée, tous les deux. C'est déjà le paradis. »

Elle avait envie de chop-suey et ils dînèrent ce soir-là dans un restaurant chinois. Ruth fit don à Judd de tout son argent liquide – trente-quatre dollars –, car il avait épuisé le sien, et pendant qu'ils attendaient leurs plats, elle lui demanda :

« Tu te souviens, quand on s'est rencontrés, tu m'avais parlé d'Audrey Munson... Elle est d'ici, non ?

— Pas loin. Plus au nord, près du lac Ontario. »

Judd se pencha pour approcher sa cigarette de l'allumette.

« Comment c'était, déjà, qu'elle avait tenté de se suicider ?

— Avec du chlorure de mercure, indiqua Judd, en soufflant sa fumée.

— Eh bien, j'ai fait des recherches et il y a un paquet d'utilisations domestiques ! On peut se faire des bains de bouche avec en cas de gingivite. En ingérer des doses réduites en cas de diarrhée chronique ou de dysenterie. Il y a des lotions pour la peau, des gargarismes...

— Et c'est un poison », la coupa Judd, avec une mine de shérif.

Elle sourit.

« Oh. Tu as saisi.

— J'aurais saisi les mains dans le dos.

— Mais pense un peu à tous les accidents possibles si on ne fait pas attention.

— Oh, Albert, soupira Judd. Pauvre bougre.

— Tu ne me prends pas au sérieux ? »

Judd jeta un coup d'œil en direction de la cuisine.

« Ah, notre commande. »

Elle le regarda verser du whisky dans son verre, puis caler sa cigarette dans l'encoche du cendrier. Elle mangea en silence, rageuse, et cela fit enrager Judd à son tour. Un orchestre de cinq musiciens jouait des succès tels que *Linger a While*, *Rhapsody in Blue* ou *There's a Yes ! Yes ! in Your Eyes*. Et soudain, Ruth sourit, les yeux pétillants de *yes ! yes !* et d'étincelles, comme si son humeur venait de changer sous l'effet d'une drogue.

« Ça n'aura pas été une semaine divine ? se réjouit-elle. S'il te plaît, promets-moi qu'à l'avenir, nous serons toujours heureux comme ça.

— Oui, acquiesça Judd, surpris. À jamais. »

Ruth constata que la piste de danse était encore déserte et, lorsque l'orchestre entama *Somebody Loves Me*, elle se leva et tira Judd par la main, en lui lançant :

« Allez, Bud. À toi de jouer. Nous n'avons pas dansé depuis notre départ. »

Judd se joignit à elle pour un fox-trot, mais le gérant chinois s'approcha aussitôt pour rappeler à Judd :

« Pas droit danser dimanche. »

Ruth s'empourpra de fureur et vociféra :

« De quel droit viens-tu te fourrer dans nos pattes, sale chinetique ? On ne pourrait pas être tranquilles, rien qu'un soir ? Pourquoi faut-il toujours qu'on nous enquiquine ? » Elle se précipita vers leur table, récupéra son manteau en rat musqué et son sac à

main, et s'enfuit, en larmes, pendant que Judd réglait la note avec inquiétude.

Mais Ruth l'attendait dehors, devant la porte. Hoquetant de rire.

« C'était pas drôle ? s'amusa-t-elle. Tu as vu sa tronche ? »

Elle s'étira les paupières et se fit des dents de lapin, en une grimace grotesque.

« Ce brave homme ne faisait que respecter la loi », fit valoir Judd.

Ruth fronça les sourcils, en proie à un autre genre d'exaspération.

« Ce que vous pouvez être triste et ennuyeux, Mr Gray », lâcha-t-elle.

Elle le planta là et s'éloigna avec raideur dans un cliquètement de talons en direction de l'Onondaga et comme Judd ne voulait pas la suivre, il se dirigea vers l'Elks Club, où il but quatre verres pour se calmer. Quand il poussa la porte de leur chambre, une heure plus tard, il trouva Ruth penchée vers le téléphone posé sur la coiffeuse. Elle agita cordialement les doigts vers lui en guise de salut et s'exclama :

« Oh, c'est formidable, Lora ! Je suis contente que tu aies passé un bon moment. Maman aussi. Mais je serai bientôt de retour. »

Ce mercredi soir là, Albert lisait le magazine *Field & Stream* dans son repaire, au grenier, quand Ruth rentra à l'issue de ses dix jours avec Judd. Bien qu'ayant entendu son épouse gravir l'escalier, Albert se contenta de fumer son cigare et de tourner une page pour continuer son article sur la pêche en eau douce. Ses cheveux grisonnaient et à force de plisser ses yeux bleu acier pendant des heures en mer, mais il était plus beau encore que la première fois où il s'était arrêté devant la machine à écrire de Ruth chez *Cosmopolitan* et avait invité la jolie dactylo de dix-neuf ans à dîner. Elle avait accepté et il était promptement reparti, tandis que Ruth souriait des gloussements et de la jalousie des autres filles du pool. Toutes si ignorantes des Galaad de son acabit.

Albert parut enfin la remarquer.

« Le Canada a-t-il été à la hauteur de tes espérances ? » s'enquit-il.

Elle perçut un sous-entendu dans la question, mais répondit avec légèreté :

« C'était charmant.

— Il faudra que tu me racontes tout en détail, lança Albert, sans interrompre sa lecture.

— Tu te sens mieux, à présent ?

— Ce n'était qu'un mauvais rhume.

— Je m'en réjouis. »

Ruth s'était préparée en vue d'une inquisition, mais manifestement, celle-ci n'aurait pas lieu.

« J'espère que tu as eu ma carte d'anniversaire.

— Oui, confirma Albert, avant de retirer son cigare de sa bouche et de fusiller son épouse du regard. Tu l'as envoyée en exprès – tu crois que je roule sur l'or ?

— J'avais honte d'avoir oublié. »

Il tapota son cigare d'un air important au-dessus du cendrier monté sur un pied chromé.

« Oh, il y a de quoi avoir honte, mais pas pour ça.

— Et comment je dois le prendre ? »

Il eut un sourire calculé.

« Oh, comme tu voudras. »

Après avoir déposé Ruth ce soir-là, Judd prit la direction d'East Orange, plus morose et désespéré de minute en minute. Et devant chez lui, il eut la surprise de découvrir la Cadillac V-63 appartenant au mari de sa sœur, Harold Logan. Craignant qu'Isabel ou Mrs Kallenbach fût morte, Judd se rua à l'intérieur de la maison, mais il se révéla que tout allait bien. Et il s'en voulut d'être déçu.

Bien qu'Harold Logan fût le directeur général de l'entreprise de joaillerie fondée par le père de Judd, il se considérait toujours comme un manuel et Isabel l'avait appelé pour qu'il réparât une fenêtre à guillotine qui grippait quand on essayait de l'ouvrir. Il achevait de remonter le châssis et Judd observa un moment son beau-frère qui martelait le chambranle, avant de ramasser une barre de fonte longue d'une cinquantaine de centimètres et lourde de cinq livres, pourvue à l'une de ses extrémités d'un œillet brisé.

« Qu'est-ce que c'est que ça, Harold ? »

Son beau-frère jeta un coup d'œil.

« Le vieux contrepoids du châssis. Il y en a un caché de chaque côté, suspendu à une poulie. Ça facilite l'ouverture, une fois le mouvement amorcé. »

Il asséna un dernier coup à un clou, laissant une marque dans le bois avec la tête du marteau.

« Et voilà. C'est moche, mais ça fonctionne. »

Judd sortit son portefeuille.

« Combien je te dois ? »

— Oh, juste le prix de la pièce. Quatre-vingts cents, ça devrait aller.

— Disons un dollar », arrondit Judd.

Mais lorsqu'il tira un billet, un portrait de Ruth en mariée voleta jusqu'au sol.

Et ce fut Isabel qui mit la main dessus. Elle examina le visage de l'inconnue.

« Qui c'est ? »

Judd feignit d'être étonné par la présence du cliché.

« Oh, c'est Maisie, affirma-t-il. Une vendeuse de Binghamton. Elle vient de se marier et elle m'a offert cette photographie en souvenir. »

Isabel accepta ce mensonge avec le même désintéret atone qu'elle adoptait pour tout ce qui avait trait au métier de son mari. Et pourtant, comme elle s'en retournait au repas qui fumait dans la cuisine, Judd se prit à s'interroger sur ce qui serait advenu s'il avait exposé la vérité à Isabel. Eût-il éprouvé un soulagement libérateur ? Nonobstant, il était à peu près certain du résultat : un divorce financièrement ruineux, l'opprobre dans son travail, la consternation de sa fidèle petite mère.

Judd vit Harold interpréter la situation d'un air sévère, mais, magnanime, son beau-frère cita Jésus :

« "Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre." »

Le jeudi 28 octobre, Albert se rendit comme d'ordinaire à sa soirée bowling et, à son retour, excita Ruth en l'informant qu'Harry Folsom les avait invités à célébrer Halloween, chez lui, à New Canaan, le lendemain soir. Toutefois, Albert avait décidé qu'ils n'iraient pas.

« Pourquoi donc ? »

Il la contourna pour entrer dans la cuisine.

« Tu sais à quelle distance d'ici se trouve New Canaan ? C'est dans le Connecticut. Presque cinquante kilomètres. Dans des costumes humiliants. Pour voir des gens que je méprise.

— Et moi, alors, je peux y aller ? »

Albert lui décocha un regard glacial.

« Avec qui ? »

— Kitty ? »

Albert se servit un fond de Pilsner maison dans une chope Zimmerman en porcelaine.

« Kitty n'est pas invitée. La femme d'Harry ne lui fait pas confiance, à juste titre.

— Donc, on reste chez nous, c'est ça ? »

Albert s'appuya contre le plan de travail et avala une gorgée de bière.

« Tu devrais essayer. Ça te plairait peut-être.

— Ce que tu peux être horripilant !

— Oui, eh bien... », commença-t-il.

Mais il se prit d'un intérêt renouvelé pour sa chope et s'abstint de préciser sa pensée.

Judd continuait à retrouver régulièrement Ruth au Henry's ou dans leur chambre du Waldorf-Astoria, où elle ressassait les dernières infamies en date de Son Excellence, tandis qu'il s'indignait des vilénies

qu'elle était contrainte d'endurer. Par ailleurs, Ruth se tracassait de plus en plus pour la santé de sa cousine Ethel, qui ne parvenait toujours pas à trouver de motif valable pour divorcer de son policier du Bronx.

« Eddie a toujours eu un faible pour moi, exposa Ruth. Tu sais, je l'ai souvent surpris à reluquer la marchandise. Du coup, j'ai dit à Ethel que j'allais le coincer seul à seule. Histoire de le travailler au corps en vue d'une photo compromettante. »

Judd se renversa dans le canapé du Waldorf.

« Mais c'est insensé, Ruth ! Ethel pourrait peut-être accuser son mari d'adultère, mais Albert pourrait en faire autant à ton égard et il aurait des preuves photographiques. Tu obtiendrais peut-être le divorce, mais tu perdrais Lorraine. »

Elle le dévisagea avec gravité.

« Est-ce que tu me dis de ne pas le faire ? Parce que si tu insistes, je renoncerai.

— J'insiste.

— Et tu en ferais autant, pas vrai ?

— Quoi ?

— Si j'insistais pour que tu fasses quelque chose ou pas.

— Bien sûr », assura-t-il.

À la mi-novembre, un samedi après-midi où Josephine avait été embauchée pour le week-end afin de veiller sur une vieille dame et où Lorraine était à un goûter d'anniversaire avec des camarades d'école, Ruth aperçut Albert étendu sur le canapé de la salle de musique et lui annonça qu'elle partait faire des courses. Il ne répondit pas et elle constata qu'il cuvait, endormi. Elle remarqua aussi, au sol, la canalisation alimentant quelques radiateurs à gaz. Elle fit le tour de toutes les pièces pour fermer les fenêtres, puis se rua à l'atelier d'Albert, où elle choisit une clé à molette. Elle enfila son manteau, son chapeau, puis s'accroupit pour tordre et fausser discrètement le raccord de tuyauterie, jusqu'à ce qu'il se disjoignît et qu'une odeur fétide d'œufs pourris se répandît sous le canapé. Ruth sortit en se bouchant le nez, verrouilla la porte d'entrée et reposa la clé à molette sur l'établi d'Albert au garage. Puis elle s'en fut faire ses courses.

Elle revint au bout d'une heure. Elle se fichait qu'une veilleuse pût enflammer le gaz – elle pouvait réparer cette ruine. Mais elle songea qu'elle avait oublié Pip dans sa cage dorée au solarium et elle craignit pour la vie du canari. Elle avait entendu dire que, dans les mines de charbon, les oiseaux tombaient raides des heures avant que les êtres humains décelassent le moindre problème.

Elle héla un taxi et lorsque celui-ci s'engagea dans la 222^e Rue, assise à côté de ses deux sacs de provisions sur la banquette arrière,

elle eut le dépit de découvrir Albert qui chancelait sur le trottoir devant chez eux, les mains sur les hanches, pantelant.

« Et zut », lâcha-t-elle.

Cette après-midi-là, elle téléphona à Judd chez Benjamin & Johnes et lui avoua sa tentative d'homicide comme si c'était une blague. Mais Judd lui répliqua avec raideur, de son ton snob :

« Tu es au courant qu'on électrocute les meurtriers, à New York ?

— Uniquement ceux qui se font prendre. »

Et avant qu'il pût ajouter quoi que ce fût, elle changea de sujet et l'invita à déjeuner chez elle le mercredi suivant. Elle serait seule. Pouvait-il apporter une vingtaine de ces mignonnettes de spiritueux que Benjamin & Johnes offrait en cadeau aux acheteurs de lingerie ? Elle recevait de la famille pour Thanksgiving.

Et ce fut ainsi – avec une pleine valise d'échantillons d'alcool tintinnabulants – que Judd marcha de l'arrêt de bus de Jamaica Avenue au porche de la cuisine des Snyder, où il sifflota l'air de valse de *Always*.

La porte s'ouvrit et Ruth l'accueillit gaillardement en écartant les pans de son manteau en rat musqué. Elle était nue en dessous. Comme la péripatéticienne qu'il avait abordée dans la 42^e Rue. Judd, inquiet, lança un coup d'œil derrière lui.

« Oh, ne sois pas si poule mouillée ! » le gronda Ruth.

Sitôt dans la cuisine, elle l'embrassa, mais repoussa ses mains avides pour le débarrasser de son feutre et de son manteau. Elle les suspendit dans la penderie de l'entrée et désigna à Judd la canalisation qu'elle avait démise.

Judd ne put s'empêcher de rire de l'énormité de la chose.

« Quel gogo !

— Qui ?

— Son Excellence. Se peut-il vraiment qu'il soit aussi bouché ?

— Oh, il était tellement schlass ce jour-là qu'il ne sait plus ce qu'il a fichu. »

Elle enleva son manteau de fourrure, lui dévoilant ses belles courbes, puis l'emmena à l'étage, dans la chambre de Lorraine.

Judd ne put jamais se souvenir à quel moment précis il avait accepté d'aider Ruth à tuer son mari. Ne serait-ce que pour cette raison, il eut le sentiment qu'elle l'avait hypnotisé. Mais il se rappelait avoir évoqué divers sédatifs, ce mercredi après-midi là, les pieds hors du lit trop court de Lora, le souffle chaud de la chaudière sur leurs peaux empourprées par l'amour, tandis que Ruth, blottie contre sa poitrine, rajustait avec délicatesse son pénis endormi, puis lui

enserrait affectueusement le scrotum de la main droite.

« Tu pourrais essayer de te procurer du barbitol, suggéra-t-il. La seule marque qui m'est familière, c'est le Véronal. Forte accoutumance et action sédative par inhibition du système respiratoire. L'hydrate de chloral, lui, agit sur le système nerveux central. Tu peux tabler sur un sommeil profond en moins d'une demi-heure. Le whisky amplifie son effet. Un whisky additionné d'hydrate de chloral s'appelle un "Mickey Finn". Il me semble que ledit Mickey était un barman de Chicago qui se servait de cette mixture pour détrousser ses clients.

— Excellente leçon. Quoi d'autre ? »

Ses rêves de médecine du lycée lui revinrent.

« Eh bien, il existe aussi divers sels disponibles en pharmacie. Le bromure de sodium, de potassium, d'ammonium...

— C'est pour quoi ?

— Je crois que les bromures sont utilisés comme anticonvulsifs pour les personnes atteintes d'épilepsie.

— Mon père était épileptique. Je pourrais l'être, moi aussi.

— Mais il faudrait qu'un médecin le confirme. C'est le hic avec tous les sédatifs. »

Elle roula sur lui et ses seins rebondis s'aplatirent contre la taille de Judd. Elle croisa les bras sur son torse et posa le menton dessus en levant vers Judd son éblouissant regard magnétique.

« Il n'y en a pas qui ne nécessitent pas d'ordonnance ?

— Si, le chloroforme. C'est un anesthésiant.

— Ce qui veut dire ?

— "Qui prive de sensation". "Qui désensibilise". Il y a moyen de faire perdre connaissance à quelqu'un, avec. Et même de le tuer, si la dose est trop forte.

— Et c'est en vente libre ?

— Étonnamment, oui. »

Elle lui titilla le mamelon gauche de la langue et sourit :

« Tu pourrais m'en dégouter ? »

Judd s'entendit répondre que oui. Puis, à son retour au bureau, après Thanksgiving, il téléphona d'urgence à Ruth pour l'informer qu'il n'en ferait rien.

« Oh, ce n'est pas grave », affirma-t-elle, comme s'il venait simplement de refuser une deuxième assiettée de dinde.

Et, patiente, elle orienta ensuite la conversation vers un terrain plus salubre, comme si le cas de conscience de Judd était insignifiant.

« Elle me connaît si bien », songea-t-il.

Dans un premier temps, il affecta de cogiter pour se distraire durant ses nuits d'insomnie. Faisant abstraction de leurs visées meurtrières, Judd se concentra sur la façon de rejoindre la maison et

d'en repartir, ou sur le moyen de se forger un alibi, plutôt que sur l'accomplissement de l'acte lui-même. L'acte – c'était là le terme qu'il employait, comme pour le sexe. Et ses rêveries étaient tout aussi érotiques.

Tout semblait nourrir leur plan. Ruth et Judd virent au cinéma *La Chair et le Diable*, film dans lequel John Gilbert interprète un officier militaire amant de Greta Garbo, qui tue le mari de celle-ci lors d'un duel pour l'honneur de la vamp. Au théâtre, ils virent Alan Dinehart jouer Claiborne Foster dans *Sinner* (« Pécheur », le qualificatif que s'appliquait Judd) et, juste avant que le spectacle fut interdit pour son indécence et son obscénité, ils virent Mae West dans *Sex*, la farce la plus leste de Broadway. *Une tragédie américaine*, le roman controversé de Theodore Dreiser, venait d'être adapté à la scène et Judd emmena Ruth à une représentation triomphale au Longacre, dans la 40^e Rue Ouest ; après quoi, au Ritz, ils disséquèrent le meurtre de Roberta, la mère de l'enfant à naître de Clyde. D'après Ruth, ce dernier avait laissé trop de place au hasard ; tant qu'à faire, il aurait dû méthodiquement se préparer, au lieu de s'en remettre à son instinct.

« La frapper avec un appareil photo, puis la laisser se noyer ? Quel corniaud ! Ce n'est pas un meurtre, c'est un coup de dés ! »

Comme un monte-en-l'air s'introduisait dans les maisons du Queens par les fenêtres au premier étage, Albert s'était acheté un revolver de calibre .32. Ruth prétendit que, lorsqu'elle le contrariait, il lui agitait l'arme sous le nez et lui avait un jour crié : « Je peux te faire sauter la cervelle quand ça me plaît ! »

Judd n'envisageait nullement que Ruth pût mentir pour le pousser à agir. Il redoutait plutôt d'apprendre son décès la prochaine fois qu'il téléphonerait.

On avait diagnostiqué à Lorraine un « œil paresseux » et Ruth la conduisait à New York un samedi sur deux pour des examens et des exercices. Judd, qui les retrouvait au Henry's, avait toujours une pièce et des bonbons pour Lorraine et Ruth entraîna sa fille à glisser sa main dans celle de Judd et à lui faire de grandes déclarations d'affection. Un jour, Lorraine lui demanda même en souriant :

« Vous êtes sûr que vous n'êtes pas mon père ? »

Et Judd pensa : « C'en est à ce point... »

« Parle-lui de ce matin », la relança Ruth.

Lorraine demeura perplexe. Elle inclina la tête de côté.

« Quoi ? »

— Papa t'a pris ton muffin et...

— Ah oui ! Il a raclé une partie du beurre de cacahuètes. Parce que je gaspillais, il a dit.

— Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? » insista Ruth.

La fillette sourit.

« J'ai pleuré et j'ai protesté que je voulais plus de beurre de cacahuètes.

— Il s'est fâché... poursuivit Ruth.

— Oui, il s'est fâché et il m'a giflée. Je me suis cachée derrière la chaise de la salle à manger, parce que j'avais peur de lui, mais maman lui a tenu tête et elle a crié. »

Elle sembla avoir du mal à se remémorer sa matinée, puis récita :

« Alors papa a couru à l'étage et il est redescendu quelques minutes plus tard avec un pistolet à la main en hurlant : "Je vais vous tuer toutes les deux !" Avec des gros mots. Et il a enfoncé le pistolet dans le ventre de maman. »

Judd caressa la tête de l'adorable petite.

« Oh, ma chérie, je suis navré », s'émut-il.

Et il fut accablé à la pensée que Lorraine serait tout aussi terriblement affectée s'il cédait aux instances de Ruth. Mais cette dernière lui adressa un clin d'œil.

« Tout est bien qui finit bien », conclut-elle.

La veille de Noël 1926, ils se retrouvèrent tous trois au Waldorf-Astoria pour échanger des cadeaux et Judd ébahit Lorraine avec des sous-vêtements pour enfant en soie rose, très adultes, qui enchantèrent la fillette. Ruth fut aussi aux anges quand Judd lui fit présent d'un sac à main bleu orné de bijoux, qui lui plut tant qu'elle l'arborerait au tribunal quatre mois plus tard. Lorraine offrit à Judd une cravate en soie comme il les aimait, et Ruth un nécessaire de toilette en argent étincelant, pour ses déplacements. À côté de la brosse à cheveux, il découvrit un chèque de deux cents dollars, soit deux semaines de salaire, à tirer sur le compte de Mr & Mrs A. E. Snyder. Comme Lorraine était là, Ruth put seulement chuchoter :

« Tu as été si généreux envers nous. Nous ne voudrions pas que tu te retrouves endetté jusqu'au cou.

— Mais comment peux-tu te le permettre ?

— J'ai de grandes espérances », exposa-t-elle, avec un sérieux digne d'un notaire.

Judd l'encaissa et ce fut ce chèque oblitéré présentant sa signature qui, le 20 mars, retiendrait l'attention des enquêteurs.

En janvier 1927, à Buffalo, Judd rêva qu'Albert, sans visage, écumant de rage, se dirigeait vers lui dans un couloir. Près de Judd, Ruth et Lorraine, Isabel et Jane étaient tapies derrière un rideau ; Judd narguait Albert pour l'attirer vers lui dans l'espoir que, sous l'emprise de la fureur, il dépassât mères et filles, mais l'étoffe ondulait, s'enroulait, révélait les cuisses et les mollets ravissants de Ruth, et finalement Albert se retourna, vengeur, levant une hache. Judd se réveilla en hurlant.

Mais ce cauchemar n'était pas la seule chose qui l'effrayait. Albert représentait tout ce qui n'allait pas dans la vie de Judd : son laisser-aller dans son travail, ses inquiétudes quant à sa situation domestique, sa condition physique défaillante et son abus d'alcool sans cesse croissant, qui lui ruinait la santé et hypothéquait son avenir. Judd ne s'endormait pas, il perdait connaissance ; il ne s'éveillait pas, il revenait à lui. Même son excellente mémoire, dont il était jadis si fier, le trahissait, si bien qu'il en était réduit à noter tout ce qu'il faisait ou ce qu'il avait à faire.

La santé d'Albert aussi semblait de plus en plus précaire. En janvier, Ruth écrivit à Judd que Son Excellence avait un hoquet dont il n'arrivait pas à se débarrasser et Judd répondit dans une lettre qu'une cliente de Geneva, dans le nord de l'État, recommandait le jus de pamplemousse. Ruth additionna le remède de chlorure de mercure, mais au lieu de mourir, Albert vomit toute la journée et guérit. Avec un mélange de déconvenue et d'admiration renouvelée, Ruth assura à son amant qu'elle n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi moribond s'en sortir aussi bien.

Judd lui opposa pompeusement que son attitude était monstrueuse. Mais lorsqu'ils dînèrent au Zari's, le week-end suivant, il lui déclara sur le ton de la confiance :

« C'est un vrai mystère pour moi. Si tu m'avais dit que tu voulais tuer un chien ou un chat, j'aurais rompu avec toi. Et pourtant, j'avoue une excitation que je ne comprends pas. Je suis transporté par ton intrépidité. Ton jusqu'au-boutisme. » Judd dévissa le bouchon en argent de sa flasque, remplit son verre de tord-boyaux aromatisé au genièvre et en siffla la moitié.

« Je suis habité par deux êtres différents, Ruth. L'un s'efforce d'avoir une vie normale, mais il en est complètement incapable, tandis que l'autre aspire au bizarre, à l'interdit et exerce un ascendant grandissant sur moi. Je suis une épave. Je cherche ma veste partout, puis je m'aperçois que je l'ai sur le dos. J'ouvre les robinets de la baignoire, puis j'oublie et j'inonde par terre. J'ai l'impression d'être dans le coma. Hier, Isabel et Jane sont venues m'accueillir à la gare et j'étais tellement dans le brouillard que je suis passé à côté d'elles sans les reconnaître. »

Ruth s'esclaffa.

« Mais ce n'est pas drôle du tout pour moi, Ruth ! Nous nous connaissons depuis un an et demi seulement et, sous tous rapports, je suis pris dans ce que les pilotes de biplans appellent une "vrille mortelle". Mais pour rien au monde je ne souhaiterais en sortir. Tu es une énorme aberration...

— Merci bien.

— Oh, je ne l'entendais pas ainsi, ma chérie. Je veux dire que tu

es l'objet de tout ce que je fais. L'origine de tout ce que je suis. Est-ce que je fais sens ? »

Ruth prit les mains de Judd dans les siennes.

« Seulement si tu l'entendais comme un compliment.

— Honnêtement, ce n'est pas de la flatterie. C'est presque de la théologie. »

L'orchestre se mit à jouer *Someone to Watch Over Me* (« Quelqu'un qui veille sur moi ») et Ruth sollicita cette danse, malgré l'ébriété de Judd. Elle l'entraîna jusqu'à la piste et se serra contre lui. Sous l'effet déprimant de l'alcool, Judd considéra avec jalousie les autres hommes qui observaient le physique de Ruth, qui se contenta d'en plaisanter :

« Hé, il vaut mieux faire envie que pitié. »

Si bon danseur fût-il, Judd était, ce soir-là, tout juste capable d'un pas de base, mais Ruth ne s'en colla que plus étroitement à lui. Au bout d'un moment, elle changea de position pour appuyer sur son érection et lui susurra avec coquinerie :

« J'ai le sentiment que le petit Henry s'intéresse à moi. »

Mais Judd était d'humeur chagrine et romantique.

« Je n'ai aucune idée de la façon dont cette histoire va se terminer. Tu le sais, toi ? Allons-nous simplement continuer comme ça ? »

Affectant de l'ignorer, elle reprit à l'unisson de l'orchestre les paroles de la chanson, sur un homme qui n'était pas le plus beau, mais qui de son cœur détenait la clé – seulement, il lui fallait se remuer, parce qu'elle avait besoin de quelqu'un pour l'aider.

Judd perdit l'équilibre et Ruth le rattrapa.

« Nous devons réfléchir à un plan », décréta-t-elle.

Ils dormirent au Waldorf-Astoria. Judd téléphona à Isabel et lui raconta qu'il était trop saoul pour rentrer. Elle n'eut aucun mal à le croire. Ruth ne prit pas la peine de dire à son mari où elle était ; les sœurs d'Albert devaient par la suite affirmer que la liberté qu'il accordait si souvent à son épouse traduisait le grand amour qu'il avait pour elle.

Judd s'extirpa avec difficulté de sa veste, mais ne put en faire davantage, de sorte que Ruth le devêtit, tout en le cuisinant sur ses projets pour se débarrasser de Son Excellence.

Vacillant, Judd hasarda :

« Je lui dirai ses quatre vérités en face et on réglerà ça aux poings. Une fois pour toutes.

— Sans vouloir te vexer, tu ne fais pas le poids.

— Y a des chances. »

Mobilisant toutes ses facultés, Judd finit par lâcher :

« Tu te souviens de ce film qu'on a vu ?

— Non.

— Bien sûr que si. Ce film-là... Le type se fait assommer... »

Ruth défit la ceinture et la fermeture Éclair de Judd, puis baissa son pantalon.

« Soulève ta jambe droite. La gauche maintenant.

— Un cabriolage.

— Cambriolage.

— C'est ça. Je l'estourbis et on maquille ça en... machin-chose.

— En cambriolage.

— Ouaip'. »

Il succomba finalement à l'intoxication alcoolique et reprit ses esprits six heures plus tard, au même endroit, en sous-vêtements et fixe-chaussette. Il découvrit Ruth courbée en avant, à genoux dans la baignoire de l'hôtel à demi pleine, occupée à rincer ses cheveux dans une avalanche de mousse blanche. Un flacon de shampooing ambré était posé sur le sol. Elle se leva en essorant une torsade de cheveux fauves et eut un hoquet de surprise à la vue de Judd, tassé contre le chambranle de la porte.

« Oh ! Tu m'as fait peur.

— Parfois, je me fais peur à moi aussi, confessa-t-il, en se ratissant la tignasse de la main. Un verre entraînant l'autre... », avança-t-il, en guise d'excuse à sa perte de connaissance.

Ruth s'accroupit, la poitrine luisante d'eau, savonna un gant de toilette et sourit du soudain regain d'attention de Judd.

« Vas-tu tenir ta promesse ? » s'enquit-elle.

Judd s'agenouilla à côté d'elle et lui subtilisa le linge.

« Laquelle ? »

Elle laissa Judd lui laver le bras et la main droite.

« C'est vrai ce qu'on dit, commenta-t-elle avec un nouveau sourire. Laissez donc à un homme les mains libres et il ne se gênera pas pour prendre des libertés.

— Qu'est-ce que j'ai promis ? insista Judd.

— Tu m'as juré que ta passion pour moi était telle que tu étais prêt à en venir aux pires extrémités, dusses-tu renoncer à la vie ou l'ôter à un autre. Grosso modo.

— J'imagine que je ne devais pas être aussi cohérent.

— Mais tu tiendras parole ? »

Judd acquiesça docilement. Et l'intrigue se corsait.

Chez lui, personne ne lui parlait plus ; même Jane quittait le salon quand son père y entra, et Judd discernait des chuchotements conspirateurs derrière les portes closes. Il partit donc plus tôt que prévu dans le nord de l'État, vendre la collection de printemps de *Bien Jolie* au milieu de la neige de fin février.

Ruth se rendit en secret à la Queens-Bellaire Bank et consulta son compartiment de coffre-fort au nom de Ruth M. Brown. Elle n'avait parlé à personne – pas même à Judd – des contrats d'assurance-vie qu'elle avait souscrit au nom d'Albert auprès de la Prudential. Elle éplucha une nouvelle fois toutes les clauses et griffonna sur un bloc-notes : $1\ 000 \$ + 5\ 000 \$ + 45\ 000 \$ \times 2 = 96\ 000 \$$. Elle aurait pu faire le calcul de tête, mais la vision de ces chiffres avait quelque chose d'exaltant.

Elle rentra chez elle et téléphona à Judd au bureau. Quand on lui apprit qu'il était en tournée, elle prétendit être une acheteuse de lingerie de Batavia. Judd y serait-il dans la semaine ? La secrétaire savait seulement que la première étape de Judd serait Albany. Ruth se reporta à la liste d'hôtels qu'il lui avait remise et écrivit à Judd à la Morgan State House Inn pour lui annoncer qu'elle allait se mettre en quête du plus haut immeuble de Manhattan et en finir, tant elle était malheureuse, et qu'elle serait morte quand il recevrait cette lettre. Elle confia l'enveloppe timbrée à George Marks, son facteur, alors qu'il s'apprêtait à repartir vers la maison voisine. Le postier sourit à la lecture du nom de l'expéditeur – Mrs Jane Gray.

« Je veillerai à ce qu'elle arrive à ton bonhomme, Tommy.

— Demain matin, tu penses ?

— Oh que oui. »

Le lendemain soir, Judd appela fébrilement Queens Village et Ruth lui répondit dans l'entrée.

« Tu peux parler librement ? s'inquiéta-t-il.

— Ils sont tous à l'étage pour l'instant, chuchota-t-elle.

— Ta dernière lettre m'a fichu la frousse.

— Laquelle ?

— Celle sur le suicide.

— Oh, ce n'était qu'une impulsion passagère.

— Eh bien, je ne veux pas que tu t'abandonnes à ce genre d'impulsions.

— Il n'y a qu'une chose à faire.

— Écoute, je t'arracherai bientôt à ton triste sort.

— Ce n'est qu'un représentant ! s'écria-t-elle, d'une voix plus forte, sans s'adresser à quiconque. Je dois raccrocher », murmura-t-elle.

Le samedi 26 février 1927, Albert Snyder et son épouse furent invités à une soirée bridge chez Milton et Serena Fidgeon, en bordure d'Hollis Court Boulevard, dans Queens Village. Étaient aussi présents les frères de Serena, George et Cecil Hough, ainsi que le Dr Arthur W. Stanford et sa femme, dont Ruth ne retint pas le prénom. Les Fidgeon avaient installé une table pliante dans le salon et annexé celle de la

salle à manger pour le jeu. Des carafes pleines de gin Gilbey's et de Ginger Ale étaient disposées à portée de main et la TSF diffusait *Live from the Empire Room*, l'émission de jazz en direct du Waldorf-Astoria.

Les Snyder occupaient les places nord et sud autour de la table de la salle à manger, et Milton et Serena, l'est et l'ouest. Serena posa une main sur l'avant-bras de Ruth.

« Est-ce que ce ne sera pas délicieux de retrouver Shore Road, l'été prochain ? »

— Oh, vous y retournez ?

— Mais nous aussi, l'informa Albert, avec satisfaction. Même cottage. Je viens de verser l'acompte. »

Ruth refoula un hurlement et demanda d'une voix étranglée :

« Tu n'avais pas l'intention d'en discuter avec moi, chéri ? »

Albert en resta pantois.

« Ce serait bien une première. Et pourquoi ? »

— Attention, mon ami, lui souffla Milton. Terrain glissant. »

Serena distribua les cartes en faisant les gros yeux à Albert.

En moins d'une heure, l'imprévisibilité des enchères de Ruth le plongea dans un tel état d'exaspération que Milton inventa une règle imposant à certains joueurs de tourner, de sorte qu'Albert fut envoyé jouer au salon, et George Hough convié à faire équipe avec Ruth.

« J'ouvre par une levée à cœur et elle annonce une à pique. Comme je n'ai pas les cartes pour suivre, je renchéris deux à trèfle. Et qu'est-ce qu'elle fait ? Elle surenchérit à trois sans-atout ! »

George Hough était un robuste gaillard un peu fruste d'une vingtaine d'années. Entendant Albert, il décocha un clin d'œil à Ruth et se récria bien fort :

« Fichtre ! Ce qu'il ne faut pas supporter quand on est marié ! Et en plus, ce qu'elle est moche ! »

— Fais donc quelques levées, tu verras », répliqua Albert, le fusillant du regard par-dessus son verre.

Les radiateurs surchauffaient la maison et, vers onze heures, avec l'aide de George, Milton récupéra les vestes de ces messieurs pour les suspendre.

Albert sourit et, se tapotant la cuisse d'un air engageant, appela son épouse en allemand :

« *Na Kleiner, komm doch mal rüber.* »

Soit : « Allez, ma petite, viens par ici. » Ruth comprit vaguement le sens de la phrase, mais sans se douter que c'était ainsi qu'on apostrophait les prostituées dans la rue en Allemagne.

Elle rejoignit la table pliante et s'assit en minaudant sur les genoux d'Albert, puis le serra dans ses bras.

« Comment est-ce que ça se passe, mon chéri ? » se renseigna-t-elle.

Albert vida son verre.

« Je perds.

— Regardez-moi ces deux tourtereaux ! » s'exclama Serena.

Ruth embrassa Albert sur le front.

« C'est tellement vrai. Son irritabilité n'est qu'un numéro. Albert est doux comme un agneau.

— Mais de qui cause-t-elle ? plaisanta le Dr Stanford, déclenchant l'hilarité générale.

— On joue au bridge, ou pas ? rouspéta Albert.

— D'accord, d'accord, opina George Hough, en se rasseyant. Ne vous rongez pas le foie.

— Le foie ? Mon foie va très bien. Tu te prends pour un mariole, George ?

— Oh, calme-toi », le sermonna Ruth, avant de regagner la salle à manger.

Albert remplit son verre, confondit les trèfles et les piques au tour suivant, puis oublia ce qu'il était advenu de sa veste.

« Je l'ai suspendue, lui rappela George.

— Ah ? Eh bien, c'est ce qu'on va voir », lui opposa Albert.

Il se dirigea vers la penderie de l'entrée en titubant.

« Albert Snyder ! » l'apostropha Ruth.

Mais Albert était déjà en train de fourrager au milieu des manteaux, les écartant sans ménagement. Il fouilla les poches de sa veste et tonitrua :

« Où est mon portefeuille ?

— Regarde par terre », préconisa Milton.

Albert se pencha à l'intérieur de la penderie.

« Il n'est pas là ! Qui m'a volé mon portefeuille ? »

Milton se leva.

« Je suis certain que nous allons le retrouver quelque part.

— Il y avait soixante-quinze dollars dedans ! Et il a disparu ! C'est ça, tes amis, Milt ?

— Hé, doucement ! » protesta Cecil Hough.

Son frère se leva.

« C'est de moi que vous causez ?

— Je ne sais pas, vociféra Albert. Tu es un voleur ? »

Ruth baissa la tête vers la table de la salle à manger et répéta avec exaspération :

« Albert Snyder !

— C'est la bagarre que vous voulez ? lança George. Parce que je suis partant ! »

Albert retira ses boutons de manchettes avec un sourire.

« Toi, mon gaillard, tu as tiré le mauvais numéro. »

Mais Milton Fidgeon intervint, Serena mit un disque de succès de

Paul Whiteman et, moins d'une heure plus tard, Albert riait à nouveau de bon cœur aux plaisanteries du Dr Stanford.

Alors qu'il marchait jusqu'à la gare après son dernier rendez-vous à Albany, Judd avisa son reflet lugubre et défait dans la vitrine d'un apothicaire à l'ancienne. « Ça se lit sur ton visage, songea-t-il. Tout ça est en train de te détruire. » Et pourtant, il entra et acheta un flacon de vingt-cinq centilitres de chloroforme pur importé d'Écosse, ainsi qu'une paire de gants de chimiste en caoutchouc vert pour masquer ses empreintes digitales.

Et lorsqu'il arriva à l'hôtel Stuyvesant, à Kingston, le 3 mars, on lui remit une courte lettre de Ruth qui commençait ainsi : « Mon mignon à moi, mince, ce que je suis heureuse. Je ne te dis pas ! Je suis tellement heureuse, mon cher, que je tiens à peine en place pour t'écrire ce que je pense. » Elle racontait qu'elle avait vu le film *Johnny Get Your Hair Cut* et trouvé que Jackie Coogan était « un chouette gosse et un merveilleux acteur ». Elle poursuivait : « Je n'arrête pas de penser au meilleur moyen de s'occuper d'A. – et à toi, bougre d'adorable petit gredin. Je pourrais te manger tout cru. » Et elle terminait : « Dépêche-toi de rentrer, mon chéri. Je t'attendrai. Je t'embrasse, Ta même. » Judd étudia la lettre, puis la jeta dans la cheminée et contempla le papier qui brunissait, se gondolait et se convulsait dans les flammes.

Une fois dans sa chambre, il sollicita une communication interurbaine avec Queens Village. Ce fut Ruth qui décrocha.

« Tu peux parler ? demanda Judd.

— Si je fais attention, fit-elle à voix basse.

— On ne peut pas utiliser un marteau. La police sait qu'un cambrioleur n'en aurait pas sur lui. Il nous faut quelque chose qui fera l'affaire, mais qui soit difficile à identifier.

— Comme quoi ? »

Mais avant que Judd pût répondre, elle ajouta :

« J'entends des pas », et elle raccrocha.

Le lendemain après-midi, Judd pénétra dans la quincaillerie L. S. Winne, dans Wall Street, à Kingston, et acheta un contrepoids de fenêtre à guillotine. Le propriétaire devait se souvenir de Judd, car dans un tel magasin, ses beaux habits étaient aussi voyants qu'une fusée de détresse, et le commerçant se rappellerait s'être étonné : « Je crois que je n'en ai jamais vendu à l'unité. Vous êtes sûr que vous n'en voulez pas une paire ?

— C'est tout ce qu'il me faut », lui avait assuré Judd.

De retour à Manhattan, Judd dissimula ses achats au milieu de ses clubs de golf, dans son bureau. Après avoir convenu de retrouver

Ruth au Henry's le lundi 7 mars pour déjeuner, il s'en fut chercher quelques mètres de papier kraft au service courrier et emballa les instruments du crime comme des objets fragiles, leur adjoignant une douille d'ampoule, un câble électrique, une bouteille vide de scotch ainsi qu'une pièce de velours vert, parce que Ruth avait trouvé dans *McCall's* un patron pour fabriquer une jolie lampe. Judd fit son entrée au Henry's avec son paquet à midi, mais il dut patienter une demi-heure avant que Ruth apparût – en compagnie de Lorraine, qui plus est, et il fut contrarié de voir la fillette de neuf ans mêlée à tout ça.

Ruth fourra le paquet dans un sac en tapisserie et omit de s'excuser pour son retard, soulignant seulement :

« Tu as une mine affreuse, Judd.

— C'est parce que je me sens affreusement mal. »

Ruth décocha un regard en direction de Lorraine, à côté d'elle, et écrivit sur une serviette en papier qu'elle fit passer à Judd : « Mais tu agiras bien ce soir ? »

Judd hocha la tête.

Lorraine se redressa pour reluquer la serviette, tandis que Ruth griffonnait : « J'essaye encore de me procurer de l'hydrate de chloral. »

« Qu'est-ce que ça dit, Lora ? demanda Judd.

— Je n'arrive pas à lire, en attaché. »

Judd gribouilla : « On n'en a plus besoin. »

Et Ruth répondit : « Tu vas simplement estourbir A. + chloroforme ? »

Judd parcourut le restaurant du regard, affolé, comme si leur dialogue écrit était audible. Une bougie rouge trapue était posée sur la table et Judd enflamma la serviette. Lorraine le considérait d'un air grave. Judd enfonça une main dans la poche de son pantalon et s'exclama :

« Mais j'oubliais ! J'ai ici une pièce pour la plus belle petite fille de New York. Et c'est toi. »

Lorraine accepta le sou et déclara :

« Ce que c'est gentil, oncle Judd. »

Mais son ton avait quelque chose de forcé – tout comme sa propre réaction, Judd devait l'admettre.

Un vieux serveur bovin avec une moustache en guidon s'approcha d'un pas tranquille et s'appuya des deux poings sur la table pour savoir s'ils étaient prêts à commander.

« Je suis désolé, mais je ne mangerai pas, annonça Judd. Je dois retourner travailler. »

Ruth le dévisagea avec inquiétude.

« Mais tu viendras ? »

Lorraine fronça les sourcils, désorientée.

« N'oublie pas ton sac », insista Judd, et il déguerpit.

« Si j'avais possédé ne fût-ce qu'un soupçon de libre arbitre, j'aurais certainement reconnu l'égarement qui se manifestait au plus profond de mon âme et j'aurais tenu tête à Ruth comme un homme. Mais dans mon souvenir, la notion de bien ou de mal ne m'a jamais traversé la tête. La seule question était de savoir si je serais capable d'aller jusqu'au bout, en espérant que quelque chose se produirait pour l'empêcher.

« N'eussé-je perdu tout sentiment de Dieu et été à la dérive, j'aurais pu me détourner de l'abîme et dissuader Ruth en prime. Assurément, Dieu m'incitait en esprit à faire le bien. Mais lorsque l'esprit en question a été amoindri à un degré tel que le mien, [une telle incitation] n'est guère plus que le salut d'un ami qu'on ne reconnaît pas. »

Ce soir-là, le 7 mars donc, Judd remonta Jamaica Avenue en bus jusqu'à la 222^e Rue et prit vaillamment la direction du nord, dans l'intention d'en finir. S'il apercevait une lampe allumée à la fenêtre de Josephine, Ruth lui avait donné pour instruction de contourner la maison jusqu'au porche de la cuisine, où elle le retrouverait. Mais Judd ne vit pas de lumière et il ne se souvenait d'aucune solution de repli. Il but quelques gorgées de sa flasque et se contenta d'observer la maison pendant un moment.

Plié en deux, il s'avança pour jeter un coup d'œil par un vasistas du sous-sol et épia Albert, qui remplissait d'eau un fût de cent quatre-vingt-dix litres avec un tuyau d'arrosage, puis apportait son moteur hors-bord Johnson jusqu'au milieu de son atelier immaculé. Il fit tourner l'hélice, parut discerner d'infimes problèmes, caressa de la main la dérive, puis souleva le moteur et le plongea dans l'eau, avant de serrer l'étrier de fixation sur le bord du fût. Albert éprouva la barre, dévissa le bouchon du réservoir et regarda à l'intérieur, puis remplaça une vieille bougie par une neuve. Il tira la corde du démarreur et le moteur s'anima du premier coup, boursouflant la surface de remous et recrachant des bouffées de fumée dans l'atelier jusqu'à ce qu'Albert refermât l'arrivée d'air. Chacun de ses gestes était assuré, efficace, machinal. Et pas un seul instant il ne se départit de son sourire, parfaitement serein, tout à sa tâche. Un homme pareil pouvait s'occuper des heures de la sorte, avant de consulter sa montre, candidelement surpris qu'il fût minuit, et de remonter l'escalier d'un pas fatigué, mais heureux.

Judd fit le tour du pâté de maisons, rassemblant son courage, démangé par sa conscience. Il avait connu les heurts propres au sport, jusqu'à une blessure à l'œil droit consécutive à une poignée de sable

qu'un ami lui avait jetée au visage à la plage et qui avait manqué de l'aveugler. Mais il ne se rappelait pas avoir depuis subi le moindre préjudice de la part de quiconque, et encore moins avoir lui-même ressenti une agressivité fanatique à l'encontre d'un contemporain. Le Henry Judd Gray qu'il espérait incarner aux yeux de tous était affable et attachant ; il ignorait les affronts, pardonnait les torts, cherchait toujours à faire de l'inconnu un ami ; et il estima que Ruth l'avait méjugé si elle se figurait qu'il était du genre à recourir à la violence aveugle, voire à tuer.

Judd ne compta pas combien de fois il fit le tour du pâté de maisons, mais d'autres si, et une voisine téléphona à la police pour l'informer qu'un cambrioleur ou un voyeur rôdait dans les parages et qu'il en était à son troisième passage devant chez elle. Mais avant qu'une voiture de patrouille pût arriver sur place, Judd parvint finalement à la conclusion qu'il ne pouvait pas s'exécuter et, lorsqu'il longea le 9327 pour la quatrième fois, vers onze heures, il entendit toquer à la fenêtre de la cuisine des Snyder.

Quand il la rejoignit, Ruth se tenait sous le porche, un plein verre de whisky à la main. Judd le prit et Ruth s'enquit, avec irritation :

« Alors, tu vas le faire ou pas ? »

— Je risque de rater mon train pour le New Jersey », alléguait Judd.

Elle le foudroya du regard pendant trente bonnes secondes. Puis elle se radoucit.

« Je mets tout de côté ? » proposait-elle.

— Non. Seulement le contrepoids. Cache-le.

— Et ensuite ? »

Judd haussa les épaules.

« Je suis en tournée dans le nord de l'État pendant les deux semaines à venir. »

Ruth fronça les sourcils, mais perçut du bruit au sous-sol et se dépêcha de rentrer. Judd battit en retraite dans l'ombre du garage, le temps qu'elle revînt avec les affaires dans un sac de courses.

« Vas-tu un jour te décider à agir ? » lançait-elle, acerbe.

Elle referma la porte de la cuisine avant qu'il pût répondre.

Chapitre 6

LE MEURTRE D'ALBERT EDWARD SNYDER

Lorsqu'elle s'éveilla le 19 mars, juste avant le lever du soleil, son regard se posa, par la fenêtre, sur le halo jaune du lampadaire à arc de l'autre côté de la rue. L'espace d'un instant, la lumière agonisa sous ses yeux, puis s'éteignit. Ruth roula vers la droite en douceur et regarda par-delà le gouffre encore trop étroit entre les lits. Albert dormait sur le flanc, dans sa chemise de nuit en flanelle, trop injustement fort pour qu'elle pût seule se charger de lui. Elle détestait ses gargouillis chuintants quand il inspirait et expirait, elle détestait sa mauvaise haleine, elle détestait sa voix rauque quand il lui criait de lui apporter ou lui cuisiner quelque chose.

Elle éprouva une crampe menstruelle et se rendit à la salle de bains. Mais ses règles s'achevaient. Elle découvrit tout juste une goutte de sang sur la serviette hygiénique, ce qu'elle prit comme un signe confirmant qu'elle serait sous peu débarrassée d'Albert. Elle réveilla Lorraine pour lui annoncer qu'elles se rendraient à Manhattan afin d'acheter des vêtements pour Pâques, puis se hâta de partir chez Kitty Kaufman afin de se faire décolorer les cheveux du même blond que Mae West.

Judd se réveilla à huit heures, à Syracuse, et prit un bain brûlant au sel d'Epsom. Il trempa jusqu'à ce qu'il eût les doigts plissés et se rasa avec une lame de rasoir neuve. Il allait devoir conserver les mêmes vêtements un jour et une nuit entière, aussi choisit-il des sous-vêtements lavés de frais, une paire neuve de chaussettes noires qui lui montaient jusqu'au genou, une chemise blanche amidonnée, un costume trois-pièces en laine grise filetée de bleu, et une cravate bleu marine à motifs géométriques. Lorsqu'il laça ses chaussures, il se surprit à penser : « Le tueur portait des richelieus noirs haut de gamme. »

Cherchant méticuleusement à laisser des traces de sa présence à Syracuse, Judd descendit à la buvette en sous-sol de l'hôtel Onondaga et commanda des gaufres accompagnées de crème fouettée et de cerises pour le petit déjeuner.

« Après tout, on est samedi », lança-t-il à la serveuse.

Elle le dévisagea bizarrement. Avait-il parlé trop fort ? Chaque

phrase, chaque geste, chaque coup d'œil avait quelque chose de grisant. Il apposa une signature tarabiscotée au bas de la note et laissa vingt-cinq cents de pourboire.

Kitty versa avec le plus grand sérieux un filet de peroxyde d'hydrogène dans une casserole de chlorure de chaux et remua jusqu'à ce qu'elle aboutît à une mixture parfaite. Ruth s'enroula une vieille serviette autour du cou et se pencha au-dessus de l'évier de la cuisine, pendant que Kitty enfilait des gants en caoutchouc de chimiste, avant d'appliquer au pinceau le mélange nauséabond.

« C'est pour une occasion particulière ? » se renseigna-t-elle.

Ruth se dit que, sous peu, son portrait sur le vif, en veuve endeuillée, serait reproduit dans tous les journaux, mais elle répondit plutôt qu'ils étaient invités chez les Fidgeon pour jouer au bridge ce soir-là.

« Oh. Eux, commenta Kitty.

— Albert a tendance à chercher des amis qui boivent comme lui.

— Il n'y a qu'à se baisser pour ça. Depuis la Prohibition, ça pullule. »

Et Ruth pensa : « Judd. »

Kitty badigeonna la chevelure mouillée de Ruth vers l'avant, puis l'arrière, et tendit à son amie un bonnet de bain.

« Ce truc est toxique et dangereux, il ne faut pas le laisser trop longtemps sur la peau. »

Elle consulta l'horloge au mur et mémorisa l'heure, tandis que Ruth enfilait le bonnet et ajustait en dessous ses mèches en train de cuire.

Kitty ôta ses gants avec un claquement et elles s'assirent à la table de la cuisine devant une tasse de café. Kitty déplaça le *New York Daily Mirror* et le feuilleta jusqu'à l'une des pages du milieu.

« Tu as lu Betty Clift aujourd'hui ? »

Ruth lui signifia que non de la tête, Kitty parcourut la chronique, puis revint un peu en arrière et lut à voix haute :

« «Oyez donc ce conseil, messieurs : il est inné chez la femme de convoiter vos louanges, vos assiduités, vos attentions. Si vous les lui refusez, c'est pour elle une véritable privation. Quand elle a du caractère, bon an mal an, elle fait sans. Mais quand elle est de moindre trempe, c'est un coup à perdre sa bonne amie, voire son épouse, du jour au lendemain, parce que vous aurez été supplanté par un autre adorateur plus habile.» »

Ruth sourit.

« Quand elle parle de "moindre trempe", elle veut dire blonde décolorée, c'est ça ?

— Ouaip', Betty t'a bien cernée. »

Elle but une gorgée, puis eut un sourire malicieux.

« En parlant d'adorateurs, comment va Judd ? »

Ruth espérait justement que Kitty ferait allusion à lui.

« Je ne l'ai pas vu depuis un moment. Il doit être sur les routes dans le nord de l'État, je suppose.

— Du nouveau de ce côté ? »

Dans l'intention d'esquisser une autre version des événements de la soirée, au cas où les choses tourneraient mal, Ruth affirma :

« Nan, je lève le pied. J'essaye d'éloigner Judd autant que possible d'Al – il menace de le tuer.

— Oh, les hommes disent toujours des trucs comme ça, la rassura Kitty.

— J'ai quand même peur qu'il fasse une bêtise. »

Kitty vérifia l'heure et souleva le bonnet de bain.

« Il faut qu'on rince le décolorant et qu'on te fasse un shampoing, diagnostiqua-t-elle. Si on laisse agir trop longtemps, ça brûle les cheveux. »

Ruth se pencha à nouveau au-dessus de l'évier et, tout en ouvrant le robinet, Kitty considéra le surplus de produit dans la casserole.

« Flûte, râla-t-elle. J'en ai encore trop fait.

— Mets-moi ça dans une bouteille, je le servirai à mon mari », proposa Ruth.

Kitty s'esclaffa.

Le *Post-Standard* de Syracuse prévoyait des températures au-dessus des quinze degrés, aussi Judd abandonna-t-il son pardessus gris à chevrons et ses gants gris en daim dans sa chambre d'hôtel pour parcourir les quelques blocs qui le séparaient du cabinet d'assurance de Haddon, dans l'immeuble Guernsey, cherchant le soleil pour en savourer la chaleur sur son visage. Un chariot de foin tiré par des chevaux stationnait entre une vieille Ford T et une Hudson-Essex garées en épi le long de la rue.

Au rez-de-chaussée, dans les locaux de Hills & Co, « Immobilier et Assurances », la chevelure noire brillantinée, la raie au milieu, la moustache coquette, luisante de cire, les mains grandes ouvertes sur un éventail de dépliants, dans une attitude suggérant qu'il leur livrait l'univers sur le plateau en chêne de son bureau, Haddon Jones vendait un contrat d'assurance incendie à un couple d'agriculteurs sceptiques et renfrognés. Remarquant son ami, il s'excusa pour serrer la main de Judd.

Haddon semblait encore plus grand, plus longiligne, plus disproportionné qu'au lycée William-Barringer, où on avait surnommé les deux camarades mal assortis « Mutt & Jeff », d'après la bande dessinée éponyme qui commençait alors à avoir du succès.

« Installe-toi là, déclara Haddon. J'ai l'impression que ça risque de prendre un bout de temps. Mais content de te voir, Bud.

— Moi de même. »

Judd patienta une demi-heure dans le salon d'attente, à tourner les pages d'un exemplaire du *Saturday Evening Post*, son feutre gris sur un genou. Son esprit était une volière, une cacophonie de pensées virevoltantes. Il ne se rappelait pas un seul article qu'il avait lu. Il entendit Haddon soutirer à l'agriculteur une décision à laquelle ce dernier semblait rechigner et, finalement, il se leva.

« On déjeune ensemble ? » lança-t-il en direction de la pièce voisine.

Son ami acquiesça de la tête.

Il était dix heures et demie.

Judd fit les vitrines et, dans un bazar, acheta un foulard de cowboy bleu marine à soixante cents, d'après lui identique à celui de Tom Mix dans *Riders of the Purple Sage*. La vendeuse derrière la caisse enregistreuse s'abstint de lever les yeux lorsque Judd lui tendit un billet d'un dollar et lui fit part de son sentiment. Elle répliqua qu'elle n'avait pas vu ce film et lui rendit sa monnaie.

Judd tourna dans une ruelle, finit sa flasque et se mit en quête d'un estaminet où la remplir.

Lorsque les trois femelles de la maisonnée Snyder sortirent de concert, peu après onze heures, elles découvrirent dehors Albert en cardigan, en train de ratisser vigoureusement la pelouse roussâtre aplatie par l'hiver pour la ramener à la vie. À la vue de la jolie maman accompagnée de sa fille, plusieurs gamins juifs en costume d'Halloween, qui hésitaient à déranger ce père de famille rageusement affairé, se précipitèrent sur le trottoir et récitèrent en chœur :

« Aucun doute n'est permis, c'est Pourim aujourd'hui ! Donnez-nous un sou et vous serez débarrassés de nous !

— Si vous n'êtes pas à croquer », s'attendrit Ruth, et elle dénicha dans son sac une pièce pour chacun.

Albert observa la transaction avec un mélange de suspicion et de dédain avare. À l'est, des nuages se coagulaient et la soirée s'annonçait froide et humide, mais la brise presque torride qui soufflait encore et les prémices printanières le mettaient de bonne humeur.

« Où vous allez, là, toutes les trois ? s'informa-t-il, une fois que les enfants eurent décampé.

— Oh, m'occuper de Mr Code à Kew Gardens, indiqua Mrs Josephine Brown.

— Toute la nuit ?

— De midi à midi. »

Albert se tourna vers son épouse, les sourcils froncés, déconcerté.

« Lora viendra avec nous ? »

Ruth soupira.

« On en a discuté la semaine dernière, tu te souviens ? »

Il ne s'en souvenait pas.

« Et là, j' imagine que vous allez faire des courses...

— Le bébé a besoin de vêtements pour Pâques.

— Des vêtements, des vêtements, toujours des vêtements !
rouspéta Albert, avant d'appuyer son râteau contre la maison. En voiture, vous toutes. Je vous emmène.

— Merci papa », dit Lorraine.

Albert posa une main pareille à un couvre-chef sur la chevelure blonde de sa fille.

« Ça, c'est une gentille petite », lâcha-t-il.

Josephine et Ruth montèrent à l'arrière, Lorraine à l'avant. Ruth fixa les cheveux blond-roux, le profil aquilin d'Albert et elle prit conscience qu'elle détestait aussi sa tête, les fines rides dans son cou, son poil grisonnant quand il ne se rasait pas le week-end, l'acier de ses yeux quand il se concentrait, tout l'espace qu'il prenait. Après avoir enclenché la marche arrière pour reculer jusqu'à la rue, Albert obligea Lorraine à poser les mains sur la boîte à gants et à demeurer fastidieusement ainsi pour se retenir en cas d'accident. Il regarda dans le rétroviseur et avança :

« Je pensais planter un parterre de fleurs devant la maison en avril. Des pivoinies de toutes les couleurs.

— Quelle excellente idée, se récria Ruth, comme si c'était inepte. Ce sera tellement gai. »

Josephine lui asséna une tape sur le poignet.

« Ne parle pas sur ce ton à ton mari.

— Quel ton ? »

Josephine se carra bien au fond de la banquette.

« Tu le sais très bien, May. »

Sans plus prêter attention à son épouse, Albert passa la troisième vitesse et sourit en fredonnant l'air de *Gianni Schicchi*, de Puccini – le signal, pour sa fille, de chanter l'aria qu'il lui avait apprise. Elle fit un effort de mémoire, puis entonna les premiers vers de *O mio babbino caro*.

« C'est une berceuse, bébé ? la coupa Ruth.

— C'est une jeune fille qui avoue à son papa qu'elle est amoureuse d'un beau garçon et qu'elle veut une alliance, expliqua Lorraine.

— *Mio babbino caro* signifie “mon papa adoré”, précisa doctement Albert. Et si on s'oppose à leur union, elle se jettera dans l'Arno. Jolie mélodie, non ? »

Albert sauta à la fin de l'aria et Lorraine se joignit en riant à son

père qui vocalisait.

« Eh bien, je me sens exclue, se plaignit Ruth. Pas toi, maman ? »

— Les paroles veulent dire : “Mon Dieu, je veux mourir”, traduisit Albert, en lui adressant un sourire dans le rétroviseur. Tu te rappelles quand Florence Easton l’a interprétée pour la première fois au Metropolitan Opéra ? En 1918 ? Tu étais avec moi ?

— Je déteste l’opéra, répliqua Ruth.

— Oh, c’est vrai », et il se rembrunit.

Il se mura dans un silence de marbre pendant tout le reste du trajet jusqu’à Jamaica Station. Et il persista à se taire, comme froissé, lorsque Ruth et Lorraine descendirent et qu’il repartit vers l’ouest avec Josephine en direction de Kew Gardens. La fillette suivit des yeux la Buick Eight familiale qui s’éloignait en grondant.

« Est-ce que papa était fâché contre nous ? s’inquiéta-t-elle.

— Oh, il est simplement grognon, affirma Ruth. Papa va très bien. »

Comme il pénétrait dans la loge de l’Elks Club, Judd gratifia d’un salut fraternel Chester, le portier, et fut heureux de constater que ce dernier se souvenait de ses précédentes visites à Syracuse. Judd se jucha sur un tabouret au bar et commanda un martini avec deux olives vertes, puis porta à son nez le foulard bleu plié, aux doux effluves de neuf évocateurs du chloroforme. Il évita son reflet dans la large glace déformante qui dédoublait le choix d’alcools. Moins d’une minute plus tard, il commandait un second martini. Il entendit un claquement de boules de billard dans une pièce adjacente, puis, alors qu’on lui servait son cocktail, des hommes qui contestaient un coup aux cartes. Éméché, Judd pivota sur son tabouret comme l’eussent fait Jane ou Lorraine, et aperçut à l’autre bout de la salle quatre joueurs cravatés en manches de chemise autour d’une table de jeu verte, qui écoutaient attentivement l’un d’eux récapituler le score provisoire de leur partie de gin-rummy. Ils avaient tous l’air si normal – la crème des hommes. Mais ennuyeux et ennuyés, vieilliss avant l’heure et vaguement insatisfaits. Comme lui, avant Ruth.

Judd se retourna vers le comptoir pour réclamer un troisième martini, énonçant son intention en ces termes :

« Vous savez, parfois, trop n’est pas assez. »

Mais le barman, qui comptait ses bouteilles en faisant tinter chacune avec son crayon, l’ignore, tout à l’inventaire de son horizon alcoolisé.

Si bien que Judd n’eut plus qu’à fumer des Sweet Caporal à la chaîne dans le salon pour hommes de l’Onondaga. Le poste de TSF de marque RCA à pavillon était réglé sur la station new-yorkaise WRNY et une soprano du nom de Nita Nadine chantait. Quelques autres

représentants de commerce bruyants, qu'il avait remarqués lors de séjours précédents, étaient aussi présents, mais Judd craignit de se trahir s'il se mêlait à leur conversation. À midi et demi, il demanda la permission de mettre le Waldorf-Astoria Orchestra, sur la station WEAF, et se força à faire abstraction de la soirée à venir pour songer au luxe que constituaient toutes ses nuits divines au Waldorf-Astoria avec sa maîtresse. Puis il repensa à leur première fois. En juillet, était-ce bien ça ? Dans les locaux de Benjamin & Johnes. Elle avait un coup de soleil ; il l'avait fait monter. Elle avait gloussé : « J'ai l'impression de faire l'école buissonnière. » Et il avait répondu : « Nous ne faisons rien de mal. »

À une heure, il remonta dans sa chambre, la 743, et nicha dans sa mallette en cuir fauve le flacon de chloroforme pur Duncan's et les gants de chimiste en caoutchouc vert qu'il avait achetés à Kingston, le foulard rustique bleu marine dont il avait fait l'acquisition ce matin-là et un rouleau de fil de fer volé au bureau. Et il refermait la mallette quand Haddon Jones égrena à la porte son « ta-tadada, tada » habituel.

La buvette au sous-sol de l'hôtel lui convenait tout à fait et ils commandèrent chacun un café noir et un sandwich au pain de seigle et au jambon grillé. Judd parla de Benjamin & Johnes et de sa récente prise de participation financière dans la société. Judd appelait ça de l'actionnariat salarial ; il prêta à Haddon son porte-mine Cross en or afin que son ami du lycée pût griffonner sur une serviette en papier des calculs destinés à déterminer l'accroissement probable de ses revenus et, partant, de ses besoins en assurance. Mais Haddon se surprit alors à faire l'article, perdit tout intérêt pour ses estimations et rendit à Judd le porte-mine, de sorte que le silence s'installa, uniquement troublé par la serveuse qui tranchait une michette de pain frais.

Quoique tenté de se confier, Judd jugea que plus rien ne pourrait le détourner de ses projets et qu'il eût seulement risqué d'impliquer son ami en tant que complice, aussi rechercha-t-il plutôt un alibi.

« Dis Had, lâcha-t-il finalement, j'aurais besoin que tu me rendes un service.

— Oh, mince... soupira son ami – mais il souriait.

— Rien de pénible, une simple ruse masculine. Un pieux mensonge. »

Haddon ouvrit des yeux noisette voraces.

« Tu comptes tremper le biscuit ?

— Ça reste à voir. Tu te souviens de cette photographie que je t'ai montrée ? La blonde ?

— Oh, oui. Elle ? Sacrée pépée !

— On a rendez-vous à Albany ce soir.

— Espèce de fripouille. »

Judd tira de sa poche la clé de sa chambre et la fit glisser à côté de l'assiette de Haddon. Conscient de l'intérêt qu'il avait à apparaître comme un cancre en matière d'adultère, Judd exposa :

« Je n'aimerais pas que mes employeurs ou Isabel aient des soupçons, j'espérais donc que tu pourrais poster quelques lettres pour moi. Histoire qu'elles soient oblitérées ce soir. Tu voudrais bien, aussi, téléphoner à la réception pour annoncer que je suis malade ? Et accrocher l'écriteau "Ne pas déranger" ? Et puis laisser la chambre en désordre avant que la femme de ménage se pointe, demain matin ? J'ai peur que tu ne sois obligé de faire deux voyages, au cas où le personnel de l'hôtel serait un peu trop zélé. »

Haddon sourit et agita l'index comme une maîtresse d'école.

« Ah, quelle toile compliquée n'ourdit-on pas quand on s'adonne à la dissimulation pour la première fois...

— Toi aussi, tu t'es retrouvé dans cette situation-là, l'ami ? »

Haddon se rembrunit.

« Hé, c'est le cas d'un mari sur trois, protesta-t-il. C'est scientifiquement prouvé. »

Judd attendit que la serveuse retournât en cuisine, sortit sa flasque de brandy de la poche de sa veste et en versa un doigt dans leurs tasses de café.

« Voyons si ce café a assez de cuisse pour tenir debout », chuchota Judd, avec un sourire.

Haddon leva sa tasse à la santé de Judd, but une gorgée et émit un soupir de plaisir. Il plissa le front.

« J'essaye de me souvenir comment tu surnommes ta souris.

— Mounette », lui rappela Judd.

Comme Lorraine et elle marchaient de Pennsylvania Station au Macy's de Herald Square, Ruth décréta qu'elle serait bientôt riche et héla plutôt un taxi pour aller au luxueux grand magasin de Joseph et Lyman Bloomingdale, au coin de la 59^e Rue et de Lexington Avenue. Éberluée, Lorraine y vit sa mère dépenser une fortune pour une robe d'enfant à col marin, en satinette blanche décorée de broderies bulgares, un chapeau de fille en feutre avec un pompon sur le côté et un manteau en lamé taille dix ans, au col et aux poignets ornés de lapin de Viatka teint.

Ruth aida sa fille à porter ses habits de Pâques emballés dans du papier jusqu'au rayon vêtements féminins, où Lorraine entendit sa mère murmurer à la vendeuse :

« Je dois assister à un enterrement. »

Puis Lorraine étudia, évalua et entérina les achats de sa mère, à

savoir des escarpins vernis, une robe en soie noire dessinée par Jeanne Lanvin et un manteau en soie noire à col d'hermine teint.

Après quoi, elles s'offrirent un déjeuner extravagant au Palm Court, le restaurant du Plaza Hotel. Constatant les prix salés sur le menu, Lorraine s' alarma :

« À quoi j'ai droit ? »

Et Ruth sourit.

« À tout ce que tu veux, dorénavant, bébé. Tout ce que ton cœur désire. »

À deux heures moins le quart, Haddon regagna son bureau et Judd remonta dans sa chambre afin de rédiger, sur le papier à en-tête de l'Onondaga, une lettre pour Ruth. Dans le coin supérieur droit, il inscrivit : « Syracuse, samedi, six heures du soir », car le dernier train pour Manhattan partait à quatre heures. « Comment diantre vas-tu, en cette belle et radieuse journée ? Bon sang, j'ai l'impression de revivre après toute la pluie d'hier et si le temps est favorable demain, tout sera impeccable – nous avons déjà eu trop de dimanches sinistres, ils sont en règle générale bien assez solitaires sans que s'y ajoute la pluie. » Il raconta que Haddon avait fait un saut, « histoire de sourire un brin », et mentionna qu'il irait peut-être voir un film ou un vaudeville au Strand après le dîner, « même si ce temps chaud ne donne pas des masses de pep. Je suis vanné en fin de journée. » Il se demandait si ce n'était pas ce soir-là qu'elle avait une autre soirée bridge avec Mr et Mrs Fidgeon et espérait innocemment qu'elle passerait « un bon moment pour nous deux – mais veille à être sage ». Il ajoutait qu'il avait l'intention de rendre visite à sa tante Julie à Cortland ce dimanche-là, car il ne l'avait pas « vue depuis la Noël ».

Il cacheta le pli et l'affranchit, l'adressa à Mrs Jane Gray, à Queens Village, puis composa une lettre similaire pour son épouse, qu'il signa « Tendrement, Bud », et adressa au 37, Wayne Avenue, East Orange, New Jersey. Enfin, il remplit son relevé de ventes hebdomadaire pour Benjamin & Johnes. Il appuya les trois enveloppes contre les oreillers du lit pour que Haddon ne pût pas les manquer, fit une rapide toilette, brossa sa chevelure châtain-brun ondulée, enfila une nouvelle chemise amidonnée à poignets mousquetaire, car celle de ce matin-là était trempée de sueur froide, revêtit son pardessus gris à chevrons, ses gants gris en daim, ainsi que son feutre mou, et flâna jusqu'à la loge de l'Elks Club pour boire le coup de l'étrier et tâcher de remplir sa flasque de whisky.

Le trajet de Syracuse à New York lui était si familier qu'il connaissait les horaires par cœur et poussait d'ordinaire la désinvolture jusqu'à se présenter à la gare quelques minutes à peine avant le départ de l'Empire State Express de quatre heures. Mais en ce

19 mars, il y parvint en avance, si bien qu'il fut contraint de se terrer dans une cabine des toilettes pour hommes afin que personne ne le reconnût. De grossiers dessins au crayon de seins et de vulves défiguraient les parois et, comme pour sauvegarder l'honneur de Ruth, Judd s'en fut mouiller son mouchoir dans le lavabo pour les lessiver. « Mon mignon », pensa-t-il.

Haddon Jones satisfait aux requêtes de Judd. Aux environs de quatre heures moins le quart, il quitta son cabinet d'assurance pour aller voir les actualités au Strand Theater et se tenir les côtes devant *Le Mécano de la General*, de Buster Keaton. Il revint au travail à cinq heures et demie, parcourut son courrier et ses messages téléphoniques, verrouilla son bureau et son cartonnier, puis attendit dix minutes, sur le trottoir devant l'immeuble Guerny, son épouse dans leur vieille guimbarde, une Studebaker, qu'il devait repeindre ce dimanche-là. Le ciel était pavé de nuages. Haddon sifflotait *Ain't We Got Fun ?*

Sa femme demeura derrière le volant et il la pria de le déposer devant l'entrée de l'Onondaga dans Warren Street.

« Je dois faire un truc pour Judd », se contenta-t-il d'expliquer.

Haddon prit l'ascenseur jusqu'au sixième étage, laissa un pourboire d'un cent au liftier et découvrit les trois lettres adossées aux oreillers – une pour les employeurs de Judd, une pour Isabel et une troisième pour une certaine Jane de Queens Village, à qui Judd prêtait son propre nom. « Il voit du pays, le bougre », se dit Haddon. Il empoigna le téléphone et porta l'écouteur à son oreille en appuyant sur la fourche. Le gérant de permanence à la réception répondit. Tel un personnage secondaire au théâtre, Haddon récita :

« Ici Mr Gray, chambre sept cent quarante-trois. Je me sens souffrant et je vais me coucher directement. Ne me transmettez aucun appel téléphonique avant le milieu de la matinée au moins.

— Très bien, Mr Gray », acquiesça le gérant.

Haddon accrocha à la poignée l'écriteau bleu « Ne pas déranger », ferma la porte à clé et glissa dans la descente de courrier les enveloppes timbrées afin qu'elles fussent expédiées par la levée de huit heures.

Son épouse ne lui posa pas la moindre question sur le chemin du retour.

L'invitation à la soirée bridge chez Mr et Mrs M. C. Fidgeon, à leur domicile d'Hollis Court Boulevard, indiquait à leurs hôtes d'arriver à huit heures, aussi Milton, homme aisé et bien en chair, très comme il faut, qui portait encore des guêtres, fut-il stupéfait quand, à sept heures, il entendit la sonnette et trouva sur le seuil de sa maison Albert, en costume croisé bleu marine et cravate à rayures obliques,

maintenue par une épingle en or. Coiffé de frais, il avait encore de l'eau qui lui dégoulinait dans le cou, époncée par son col de chemise empesé. Ruth, désolée, se tenait derrière lui, leur jolie petite fille réfugiée sous son bras.

Milton hasarda une boutade :

« Vous venez dîner ? »

— On tournait en rond à la maison, répliqua Albert, en entrant. Allez-y, faites comme si on n'était pas là. On patientera au salon. »

Ruth gratifia Milton d'un regard chagrin, comme pour dire : « Voilà ce que je dois endurer tous les jours. »

Dans la voiture-salon, qu'il partagea avec trois autres passagers seulement pendant la majeure partie du trajet jusqu'à Manhattan, Judd remarqua par terre, sous sa chaussure, la première page du quotidien italien *L'Arena*, un journal de Venise. Il se pencha péniblement pour le ramasser et constata que c'était du charabia pour lui. Mais les Italiens étaient dangereux – dangereux, Sacco et Vanzetti ou les immigrés farouches et violents de Mulberry Street et Staten Island –, de sorte que Judd songea qu'il pourrait faire bon usage de ces feuillets, les laisser traîner dans la maison comme fausse piste, pour faire diversion. Judd enveloppa le flacon de chloroforme dans le journal – manipulation rendue par son état d'ébriété –, referma sa mallette et acheva sa flasque de whisky en guise de récompense.

Puis il se retrouva à la gare de Grand Central à dix heures vingt du soir. Il gravit un étage et s'arrêta à un guichet Pullman afin d'acheter son billet retour pour Syracuse. Reginald Rose, jeune guichetier à la peau mate qui, lors du procès dans le Queens, se verrait prêter des « allures de jeune cheikh », devait se souvenir d'Henry Judd Gray en raison de l'excentricité de sa requête – une couchette Pullman pour un trajet jusqu'à Albany en milieu de matinée.

Judd n'avait pas mangé, mais les odeurs de la cafétéria de Grand Central l'écoeuraient tellement qu'il fuit la gare par la 42^e Rue. Malgré la pluie, il longea la 5^e Avenue à pied pour rejoindre Pennsylvania Station. « Pourquoi j'ai marché jusqu'à Penn Station, je n'en sais rien, si ce n'est pour tuer le temps. » Il lui semblait que ses pas ne produisaient aucun son, de sorte qu'il jeta des pièces devant lui sur le trottoir, rien que pour les entendre tinter. Les passants s'écartaient de lui quand il vacillait.

À Penn Station, il acheta un hot-dog agrémenté de choucroute et s'efforça de lire les derniers scandales dans le *New York Graphic*, mais comme l'éclairage de la gare lui faisait mal aux yeux, il se borna à fixer les voluptueuses sculptures d'Audrey Munson, imaginant Ruth encore plus ravissante, et sortit dans la nuit pour sauter dans un bus à destination de Queens Village, encore indécis, affirma-t-il par la suite,

quant à ce qu'il ferait une fois sur place.

Serena Fidgeon tâcha de distraire Lorraine avec *Favorite Fairy Tales* (« Mes contes de fées préférés »), le seul livre pour enfants de la maison, mais la fillette dénicha une pile de magazines *Motion Picture* et passa sa soirée plongée dans des articles sur Colleen Moore, Ramón Novarro ou Norma Shearer. Autour de la table pliante, Howard Eldridge et son épouse, des voisins de la même rue, se joignirent à Cecil Hough et sa femme tandis qu'Albert, Milton, Serena et le plus jeune frère de celle-ci, George, jouaient au bridge dans la salle à manger. Le Dr George Stanford, de l'hôpital St Mark, papillonnait d'une table à l'autre pour remplacer les joueurs qui souhaitaient faire une pause et Ruth, elle, s'en tint à jouer la mouche du coche, à bavarder affablement ou à feuilleter les magazines de cinéma avec sa fille. Milton submergea toute la soirée les bridgeurs de ses fameux martinis et, très tôt, Ruth s'en fut en cuisine pour suggérer au maître de maison au shaker chromé : « Vous voulez bien donner ma part à Al ? »

George Hough et Albert avaient tendance à être susceptibles sous l'emprise de l'alcool et, vers minuit, incapable d'oublier les vieilles querelles, George rapporta bien haut à Howard Eldridge son altercation avec Albert, trois semaines auparavant, quand ce dernier l'avait accusé d'avoir volé son portefeuille.

« Et soixante-quinze dollars », ajouta Albert, avec un regard furieux.

Sur le canapé à côté de Lorraine, Ruth épiait, fascinée, la dispute qui se ranimait, en se demandant si cela servait ou desservait ses desseins. Derechef, George se vexa et lança :

« Quand même, c'est plutôt mesquin d'accuser un groupe d'amis d'une chose pareille.

— Que tu dis », lâcha Albert.

Et George Hough de retomber en enfance :

« Ouais, que je dis. Vous voudriez peut-être m'en empêcher ?

— Il ne faudrait pas beaucoup me forcer... », grinça Albert.

Mais il était tellement saoul qu'il eut de la peine à se lever et se rassit aussitôt sur sa chaise.

« Allons ! intervint Milton. Nous ne voulons pas de grabuge.

— Ça me fait pas peur, moi, proclama Albert.

— Pareil », riposta George, à qui les mots faisaient défaut.

Serena admonesta son frère :

« Nous ne pouvons pas nous permettre une nouvelle visite de la police. »

Cecil Hough avait quitté la table pliante et, accroupi auprès de son cadet, lui parlait sévèrement à l'oreille. George entendit raison,

Cecil et Howard l'aidèrent à se mettre debout, le guidèrent jusqu'au canapé, et il s'affala contre Ruth. Albert n'en remarqua rien, tout aux louanges sur sa musculature et ses dons de boxeur dont Milton le couvrait afin de l'amadouer. Groggy, George Hough leva les yeux vers Ruth et réussit à articuler :

« Il vous traite bien, à la maison ? »

Elle fit imperceptiblement signe que non, de la tête, comme si elle craignait de s'exprimer.

« Quelqu'un devrait zigouiller ce vieux crabe », marmonna George.

Elle sourit.

Judd fut réveillé par une main qui lui secouait l'épaule et apprit du chauffeur de bus qu'il était à l'arrêt désiré à Queens Village. Il descendit sur le trottoir, à l'intersection de Jamaica Avenue et de la 222^e Rue, des gouttes dans la figure. Toujours ivre, il perdit l'équilibre, mais se rattrapa au pied d'un lampadaire à arc. À sa surprise, il serrait encore fermement sa mallette dans la main gauche. Il palpa ses poches de pardessus et y dénicha ses gants en daim. Il les avait payés onze dollars. Des couples le dépassaient sous la pluie, mais il savait qu'il était du genre insignifiant, celui auquel les gens ne font pas attention, et parcourut sans appréhension les quelques pâtés de maisons qui le séparaient du domicile des Snyder, au nord.

Il demeura planté un moment face à la maison jaune crème qui faisait le coin, à l'affût du moindre mouvement, ayant repéré de la lumière dans la cuisine, la salle de musique et le couloir du premier étage. Ruth avait affirmé que Joséphine serait chez un malade à Kew Gardens. La grande porte d'entrée blanche en façade, à l'ouest, serait fermée à clé, avait-elle précisé, et Judd se rappela confusément qu'il était censé emprunter la porte de la cuisine, au sud, à côté du garage une place. La Buick d'Albert n'était pas à l'intérieur.

Sous le porche de la cuisine, il se heurta le tibia au casier en bois destiné aux bouteilles de lait, émit une plainte et regarda alentour pour vérifier qu'on ne l'avait pas entendu. Le voisinage dormait.

Judd essaya d'ouvrir et constata que la porte n'était pas verrouillée, comme Ruth l'avait promis. Elle avait laissé sur la table de la cuisine un paquet neuf de cigarettes Lucky Strike – elle avait oublié la marque préférée de Judd –, ce qui devait signifier que la famille n'était pas rentrée. À moins que ce fut le contraire. Il tendit l'oreille. Le silence régnait dans la maison, exception faite du léger murmure de la chaudière brûlant son charbon au-dessous de lui. Ce qui ne l'empêcha pas de s'exhorter au silence quand il fit crisser les pieds d'une chaise en la tirant, avant de s'asseoir dessus lourdement. Il avait mal au crâne. Il cala ses coudes sur ses genoux écartés et enfouit la

tête dans ses mains. Il eût été si agréable de dormir.

Mais Pip le canari gazouilla dans sa cage et réveilla juste assez Judd pour qu'il se levât, les yeux fixés sur le paquet de cigarettes et son slogan : « *Lucky Strike – it's toasted* ». « C'est moi qui suis grillé », songea-t-il, comme il chancelait sur place. Se souvenant qu'Albert ne fumait que des cigares et risquait d'avoir des soupçons, Judd empocha le paquet, puis gravit d'un pas pesant l'escalier en chêne situé entre la salle à manger et la salle de musique, trébuchant sur plusieurs des marches et, une fois à l'étage, suivit le couloir jusqu'à la salle de bains, pour uriner d'urgence. Dans la glace de l'armoire à pharmacie, son visage lui apparut si creusé, si maladif, si repoussant que Judd en plaignit le propriétaire, avant de sourire de ce trait d'esprit. Il reprit le couloir jusqu'à la chambre de la mère de Ruth, située juste au-dessus de l'entrée, heurtant le mur et glissant de l'épaule droite contre le papier peint à fleurs. Les grilles de ventilation soufflaient de l'air chaud et l'atmosphère était épaisse comme du sang. Judd pensa à ne pas allumer le plafonnier et ôta péniblement son feutre, son pardessus et sa veste en laine grise, qu'il jeta au fond de l'armoire de Josephine avec agacement, puis s'écroula dans le moelleux fauteuil en velours à côté du lit suédois blanc. Avec effort, il consulta l'horloge Ingersoll sur la coiffeuse de Josephine, tourna le cadran pour capter un peu de la lumière du couloir, et estima que les aiguilles devaient indiquer environ une heure, en ce dimanche matin.

Alors, il se remémora enfin le plan des opérations que Ruth lui avait détaillé une semaine auparavant dans une lettre. Qu'il avait brûlée. Il souleva avec intérêt l'oreiller de Josephine et trouva en dessous, comme convenu, la pince d'électricien, le contrepoids de cinq livres et une flasque de vingt-cinq centilitres de whisky, que Judd déboucha et renifla. Ruth la destinait à Albert, au cas où, et elle l'avait assaisonnée de chlorure de mercure. L'odeur chimique dégoûta Judd, mais il découvrit que Ruth, cette brave âme, avait dissimulé par terre, près du fauteuil en velours rose, une pleine bouteille d'un litre de whisky Tom Dawson, l'une des cinq qu'elle avait achetées en vue de la fête du samedi suivant, veille de son trente-deuxième anniversaire. Judd dévissa le bouchon et but quelques gorgées, savourant le goût d'iode et d'algues du scotch, qui lui brûla la gorge juste comme il fallait. Bien qu'il eût pour instruction d'utiliser la pince d'électricien pour couper les fils du téléphone, lorsque Judd tenta de se lever du fauteuil, il s'effondra contre le mur sous l'effet de l'alcool et glissa jusqu'au sol comme une poupée de chiffon, égarant la pince sous le lit de Josephine.

Il leva la bouteille et se noya un peu plus dans le whisky. Sa chemise ne tarda pas à être trempée de transpiration. L'attente lui évoquait la pêche en compagnie de son père et de sa sœur, le clapotis

de l'eau sous la barque, tandis que, bercé, il observait sa ligne qui se fondait dans le lac Skaneateles. Une touche, une secousse, puis rien. Tout était flou, hormis le fait qu'il était là pour occire un homme qu'il n'avait jamais rencontré, dont il ne se rappelait même pas le prénom. « Son Excellence », c'était tout. Sa disposition à tuer pour Ruth le confondait et l'effrayait, comme plus tôt ce mois-là. L'horloge Ingersoll marquait deux heures. Sous peu, la famille rentrerait et il lui faudrait passer à l'action ou Ruth renoncerait à lui et se dégotterait un gars plus fort. Il fut alors pris d'une folle envie de fuir et en fit la tentative, batailla pour se relever, oublia ses affaires et détala jusqu'à l'escalier. Mais il était encore sur le palier quand il discerna le bruit d'une des rares automobiles circulant dans la 222^e Rue et aperçut des phares qui projetaient leur faisceau jaunâtre par les fenêtres de la salle à manger. À quatre pattes, flageolant, Judd rebroussa chemin, pris de panique.

Le coroner établirait que le taux d'alcool dans le sang d'Albert Snyder était de trois grammes par litre, presque quatre fois le seuil d'ébriété fixé par la police. Sans l'intervention de Ruth et Judd, il est possible qu'Albert fût mort dans son sommeil. Mais il avait tout de même insisté pour rentrer en voiture avec son épouse et sa fille, dans un silence lugubre, enfilant les rues dans sa grosse Buick, manquant de peu les autres véhicules et négociant les virages avec des à-coups, pendant que Ruth le guidait à voix basse, telle la plus indulgente des épouses. Arrivé chez eux, il donna un violent coup de volant à droite vers le garage et percuta le bord du trottoir. Il décocha un regard vindicatif à Ruth, comme pour la défier de faire une remarque.

« On va sortir ici », se contenta-t-elle de déclarer, et Albert souffrit sans un mot qu'elle récupérât Lorraine, endormie sur la banquette arrière.

À neuf ans, la fillette était trop lourde pour qu'elle pût la porter, mais Ruth laissa Lorraine se blottir sous son bras, tandis qu'elle se dirigeait vers la porte. Ruth déverrouilla et hésita dans l'entrée, à l'affût de Judd, mais les seuls sons étaient le tic-tac de l'horloge de parquet et les gazouillis de Pip qui la saluait.

Ruth quitta son turban de satin noir et son manteau en poil de chameau à bordure de lynx et les suspendit dans la penderie du hall.

« Je vais te chercher de l'eau, Lora », annonça-t-elle, avant de s'aventurer seule dans la cuisine éclairée.

Elle vit que le paquet de cigarettes n'était plus là et que l'une des chaises avait été déplacée. Elle remplit un verre au robinet et regagna l'entrée. Lorraine avait enlevé ses chaussures de ville et son manteau neuf en lamé à revers de fourrure s'étalait à ses pieds. Elle oscillait sur place, les paupières closes, prête à défaillir d'épuisement. Rien ne pourrait la réveiller.

« Tu veux bien grimper l'escalier pour moi, bébé ? Je ne peux plus te soulever. »

Lorraine se cramponna à la rampe d'une main, à la taille de sa mère de l'autre, et gravit les marches d'un pas aussi pesant que celui de Judd plus tôt.

« Où elle est, bonne-maman ? s'enquit-elle.

— Au travail, lui dit Ruth.

— Ah, c'est vrai. »

Lorraine obliqua directement vers sa chambre et ne prit pas la peine d'allumer le plafonnier. Ruth posa le verre d'eau sur la coiffeuse.

« Tu veux bien mettre ton pyjama, s'il te plaît ? »

Lorraine ne répondit pas, mais s'exécuta. Ruth s'en fut jusqu'à la porte de la chambre de Josephine et chuchota :

« Tu es là ?

— Oui, va-t'en ! » la chassa Judd.

Elle repéra sa masse sombre, pelotonnée dans un coin, les bras autour des genoux, apparemment. Elle l'abandonna là.

Le pyjama de Lorraine était un uniforme de matelote, mais elle n'avait pas eu le temps de boutonner le haut en entier avant de s'affaïsser sur le flanc, terrassée par un sommeil qui n'avait que trop tardé. Ruth dégagea les couvertures au-dessous de sa fille, la borda et l'embrassa sur le front comme n'importe quel autre soir. Puis elle referma en douceur derrière elle la porte de Lorraine, la verrouilla avec sa clé et retourna sur le seuil de la chambre de Josephine.

« Je reviens tout de suite », lâcha-t-elle.

Même dans son état d'ivresse avancée, Albert fut assez prudent pour rentrer son automobile bien-aimée dans le garage centimètre par centimètre, jusqu'à ce que la balle de tennis suspendue à une solive, en guise de repère, touchât le pare-brise. Albert coupa le contact et resta assis là un moment, à réunir l'énergie nécessaire pour sortir. Enfin, il se força à tirer la poignée et bascula hors de la voiture, avant de se redresser contre le mur du garage et de tanguer jusqu'à la cuisine. Il ouvrit bruyamment les placards en quête d'un dernier verre, mais ne trouva pas d'alcool et monta à l'étage en se cognant.

Dans leur chambre, Ruth, dévêtue, choisit, en prévision des effusions de sang, une chemise de nuit rouge en nansouk, suspendue sur un cintre rembourré en satin. Elle en apprécia la beauté dans la glace de la penderie et se souvint que les passements brodés étaient d'inspiration lorraine, ce qu'elle interpréta comme un heureux présage. Comme elle se coulait dans la chemise de nuit, elle se sentit étrangement gênée par la proximité de Judd, dans l'intimité de leur foyer. Elle perçut le pas d'une horripilante lourdeur de son mari et elle brossait ses cheveux fraîchement décolorés quand elle avisa, dans le miroir en pied, Albert qui la fixait, furieux et intoxiqué par la boisson,

privé d'intelligence et de parole, sans la moindre idée, manifestement, que son espérance de vie ne se chiffrait plus qu'en minutes.

« Ça va ? » hasarda-t-elle.

Albert ne réagit pas et s'accota contre le mur pour se débarrasser de ses chaussures et de ses vêtements, puis enfonça les bras dans sa chemise de nuit bleu pâle en flanelle. Il releva une fenêtre en raison de la chaleur, le châssis crissa contre les montants en bois, et Ruth observa avec intérêt son mari qui escaladait son matelas, puis se traînait en avant sur les coudes et les genoux, tel un vieillard ridicule, avant de se vautrer sur le ventre et de sombrer dans le néant qu'il tenait pour du sommeil.

Ruth se rendit dans la salle de bains, se lava les dents, puis s'arrêta dans la chambre de Josephine. Judd y était toujours accroupi en silence, dans une attitude qui avait quelque chose d'oriental. Ruth se baissa pour l'embrasser.

« Tu as tout ? s'informa-t-elle, en palpant l'oreiller.

— Oui.

— Tu es ici depuis longtemps ? »

Il haussa les épaules.

« Une heure. Sais pas. »

Il fleurait le whisky quand il parlait.

« Tu as bu ?

— Plein.

— Mais tu ne vas pas te dégonfler, hein ?

— Je crois que je ne suis pas en état.

— Oh, que si, lui opposa-t-elle, en se penchant à nouveau pour l'embrasser. Tu en es capable. »

Et sitôt qu'elle le sentit poser une patte tâtonnante sur sa cuisse, elle s'éclipsa.

Judd se leva comme s'il avait reçu un ordre et sentit des fourmis dans ses genoux et ses mollets ankylosés sous l'effet de l'afflux de sang frais. Il ouvrit le fermoir de sa mallette, retira ses lunettes de hibou et les rangea soigneusement dans leur étui. Il avala une ration supplémentaire de whisky, puis enfila les gants de chimiste en caoutchouc vert et attendit Ruth, tête basse, comme si lui aussi était sa victime.

Elle avait laissé ouverts les rideaux et les stores vénitiens quand elle s'était couchée, dans le lit le plus proche de la penderie. Allongée sur le dos, elle scruta son mari qui ronflait. Le lampadaire à arc dans la rue brillait par les fenêtres et les traits d'ombre lui donnaient l'impression d'être en cage. Albert était tourné vers elle si bien que son oreille valide, la gauche, était enfouie dans l'oreiller et que seule la droite, dont il était sourd, était dégagée ; mais Ruth ne se rappelait jamais laquelle était la bonne, aussi ne pouvait-elle être certaine que

son mari n'était pas à l'écoute de ses changements de position ou de ses échanges avec Judd.

Elle patienta jusqu'à trois heures moins le quart, les yeux rivés sur Albert, jusqu'à ce qu'elle fut assez rassurée pour se lever et rejoindre Judd. Elle eut la satisfaction de le découvrir ganté, le contrepoids dans la main droite. Il la dévisagea. Boudeur. Elle prit le chloroforme et le foulard bleu marine dans la mallette et lui exposa benoîtement :

« Tu veux savoir le plus drôle ? L'un des hommes à la soirée m'a juré qu'il tuerait le vieux crabe s'il ne me traitait pas mieux.

— Moi d'abord », répliqua Judd.

Ruth passa les gants en daim de Judd et grimaça à cause de l'odeur douceâtre du chloroforme lorsqu'elle en imbiba le foulard, ainsi que plusieurs compresses de gaze. Elle remarqua que Judd enveloppait le contrepoids dans la première page du quotidien italien et fronça les sourcils.

« Pourquoi tu fais ça ?

— Pour lui faire moins mal.

— Tu te rends compte que tu t'apprêtes à lui faire la peau ? »

Judd hocha la tête, penaud.

Ruth le prit par la main, tel un enfant. Elle l'entraîna jusqu'à la porte entrebâillée de la chambre, puis s'effaça derrière le chambranle, pendant que Judd entrait.

La présence immédiate du mari de Ruth, à quelques pas de là dans la pièce, faillit faire glapir Judd de surprise. Le meurtre lui apparut soudain comme une possibilité bien réelle et il jaugea l'adversaire. Large d'épaules. Musculeux. Les cheveux sur le côté, le front haut, dégarni. Les têtes de lit étaient sobres, les draps avaient probablement été achetés par correspondance chez Sears & Roebuck. En hauteur, entre les lits jumeaux, était accroché le cadre ovale en acajou décoré d'un ruban sculpté et renfermant le portrait en studio de Jessie Guischard jeune fille, avec sa chevelure de jais. La vue de cette photo aiguillonna Judd, qui s'avança à pas de loup et brandit le contrepoids à deux mains, avant de l'abattre avec une haine farouche sur la tête du dormeur.

Mais la trajectoire était mauvaise et le contrepoids ricocha sur la tête de lit, blessant seulement Albert, qui se redressa en sursaut avec un cri de rage et lança un bras devant lui à l'instant où Judd frappait à nouveau, lui entaillant le nez.

« Ruth ! » rugit Albert.

Cherchant à saisir son agresseur, il agrippa la cravate de Judd et entreprit de l'étouffer. Afin de réprimer les vociférations d'Albert, Judd lui serra violemment la gorge de la main gauche et ses doigts gantés y laissèrent cinq sillons. Il frappa, encore une fois, au hasard, atteignant l'oreiller, puis le contrepoids, de plus en plus lourd, lui

échappa et Judd se retrouva étranglé par l'homme qu'il étranglait. Terrifié à l'idée d'avoir le dessous, il s'écria :

« Bon Dieu, Mounette, aide-moi ! »

Ruth était déjà à ses côtés et Albert ouvrit de grands yeux, abasourdi par la trahison de son épouse, lorsqu'elle lui pressa le foulard imprégné de chloroforme sur la bouche et le nez. Albert parut succomber à l'anesthésique et Ruth ramassa le contrepoids tombé au sol, puis se mit à matraquer son mari – Judd devait plus tard déclarer qu'elle l'avait « roué de coups » – et il y eut une grande gerbe de sang, accompagnée par un bruit sordide de bois trempé qu'on martèle. Albert perdit conscience.

Judd s'écroula par terre.

« Il est mort ? » s'enquit Ruth.

Judd considéra la poitrine d'Albert qui se soulevait légèrement.

« Je ne crois pas, répondit-il.

— Il doit mourir, proféra Ruth. Il nous a vus tous les deux. Nous devons aller jusqu'au bout ou je suis faite.

— C'en est déjà fait de moi », lâcha Judd.

Avec une froide efficacité, Ruth alla jusqu'à la penderie, en rapporta l'une des cravates en soie d'Albert, à rayures obliques rouges et jaunes celle-là, et ordonna à Judd :

« Ses pieds. »

Il ôta les gants de chimiste et retroussa les draps blancs, puis lia les chevilles d'Albert avec la cravate, pendant que Ruth déchirait des bandes de gaze, les aspergeait de chloroforme et, de l'auriculaire, en enfonçait les vrilles dans les narines de son mari. Après quoi, elle lui bourra la bouche de coton humecté d'anesthésique et étala le foulard imprégné de chloroforme sur l'oreiller avant de faire rouler son mari sur le ventre pour qu'il y enfouît le visage. Comme elle lui ligotait les poignets avec une serviette blanche, elle commanda à Judd :

« Récupère son pistolet. »

Les prémisses de cet énoncé ébranlèrent Judd.

« Il avait un pistolet ? » s'emporta-t-il.

Redoutant qu'on l'entendît, Ruth le tança du regard et referma la fenêtre. Parfois, c'était un vrai gamin...

« Vérifie d'abord sous l'oreiller », préconisa-t-elle.

La taie était si trempée et puante de sang que Judd dut détourner la tête. Il identifia, par terre, une gaine *Bien Jolie* qu'il avait offerte à Ruth, ce qui signifiait qu'elle la portait et qui, dans son ébriété, le réjouit. Ses doigts frôlèrent un étui en cuir, il l'attrapa, ouvrit le barillet du revolver, un calibre .32, et en éjecta absurdement trois cartouches, mais pas toutes, referma de façon approximative sur l'arme la main droite encore chaude d'Albert, puis abandonna le pistolet sur le lit, près du coude gauche de sa victime.

La police ne put formuler d'hypothèse logique à cette mise en scène.

Dans la chambre de Josephine, Ruth farfouillait à l'intérieur de la mallette de Judd, à la recherche de quelque chose dans l'obscurité.

« Je n'en peux plus, annonça Judd. J'ai besoin d'une cigarette. »

Ruth lui adressa un regard méprisant, mais ne dit rien. Elle regagna la chambre conjugale avec le rouleau de fil de fer et le porte-mine en or de Judd. Elle n'était pas surprise qu'envers et contre tout, Albert respirât encore, même lentement, même laborieusement. Elle l'en eût presque admiré : c'était un dur à cuire. Par acquit de conscience, elle glissa donc l'une des extrémités du fil de fer sous la peau froide du cou d'Albert, forma une boucle et la referma avec un nœud de ménagère qu'elle tortilla à l'aide du porte-mine Cross de Judd, jusqu'à ce qu'Albert émît un faible gargouillis et que du sang suintât du fil incrusté dans la chair. Compagne de ses derniers instants, elle avait si longtemps attendu ce moment qu'elle eût presque aimé le prolonger. La tête au-dessus de celle d'Albert, elle susurra :

« Qu'est-ce que tu en dis, hein, *mio babbino* ? »

Elle tourna la tête et tendit l'oreille afin de s'assurer qu'Albert ne respirait plus. Puis elle ressortit, oubliant le porte-mine, que la police devait recueillir et, ultérieurement, rapprocher du stylo plume Cross en or, bien au chaud dans la poche intérieure de la veste de Judd.

Judd était descendu avec ses Sweet Caporal jusqu'à la salle de musique plongée dans le noir. Il s'était tordu le genou en luttant avec Albert et sa claudication devait attirer sur lui une attention excessive tout ce dimanche-là. Il s'assit sur la banquette du piano Aeolian et se massa la rotule en contemplant la fumée grise qui s'élevait de la cendre rougeoyante. Et lorsque la cigarette eut raccourci au point de roussir ses doigts tachés de sang, il l'écrasa dans un cendrier en fer-blanc sur le clavier, bien en évidence, comme un indice dans un jeu de piste.

Ruth entendit Judd remonter alors qu'elle entraît dans la salle de bains et allumait la lumière. Elle avait les mains rouges de sang, le sang dessinait un tablier sur le devant de sa chemise de nuit ; des gouttes s'aplatissaient par terre telles des piécettes d'un rouge éclatant. Judd apparut derrière elle. « Mon Dieu, soupira-t-elle. Regarde-moi. »

Judd se pencha vers le miroir à cause de sa myopie et distingua du sang d'Albert sur sa chemise. Des souvenirs de l'école du dimanche sur le meurtre d'Abel par Caïn lui revinrent : « Qu'as-tu fait ? [...] La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi. » « Ça partira, ces taches ? » le consulta Ruth.

Judd se rappela avoir posé la même question à sa mère après s'être fait casser la figure par une petite brute, à l'âge de dix ans, et

Mrs Gray lui avait répondu, comme il le fit :

« Non.

— Donne-moi ta chemise », lui enjoignit-elle.

Il déboutonna son gilet gris, enleva sa chemise et, d'un œil morne, regarda Ruth descendre. Puis il se traîna hors de la salle de bains, jusqu'à la bouteille de Tom Dawson, s'accorda quelques gorgées et s'affala dans le fauteuil de Joséphine, le whisky calé sur son ventre. Il piqua du nez et s'endormit, le menton sur la poitrine. À son réveil, Ruth était de retour devant lui, dans une chemise de nuit verte, et lui tendait une chemise bleue d'Albert, neuve, encore pliée au carré, avec les épingles, dans du papier de soie.

« Qu'est-ce que tu faisais ? s'enquit-il.

— J'ai brûlé nos affaires dans la chaudière, au sous-sol. »

Judd passa la chemise d'Albert, la trouva trop grande pour lui et demanda à Ruth :

« Tu pourrais me découper une boutonnière supplémentaire ? Ça me va comme un collier de trait. »

Ruth eut un soupir d'agacement, mais dégotta des ciseaux et, quelques instants plus tard, le col rajusté, Judd put nouer sa cravate face au miroir de la salle de bains, comme s'il s'apprêtait à se mettre en route pour ses rendez-vous de la matinée. L'adrénaline ou, peut-être, la violence l'avaient légèrement dégrisé.

« Il faut encore qu'on simule un cambriolage », dit-il.

Ruth pénétra dans la chambre de sa mère et la retourna en silence, comme l'eût fait selon elle un cambrioleur. Dans la chambre conjugale, Judd jeta les coussins du fauteuil violet sur le lit de Ruth. Du bras, il fit voler la brosse à cheveux, les parfums, les boutons de manchettes et la monnaie sur le chiffonnier. Il ne repéra pas, parmi la mitraille, la montre Bulova d'Albert, en or fin, ni son épingle de cravate en or, arborant les initiales de Jessie Guischard. J. G. Il se remémora le journal italien dans lequel était emmailloté le contrepoids, le retrouva et jeta en l'air les feuillets qui tournoyèrent comme des mouettes avant de se poser sur le tapis Wilton.

La veuve le rejoignit, décocha un coup d'œil maussade au cadavre d'Albert et remit à Judd quelques sachets de somnifère en poudre, son itinéraire de tournée avec les adresses d'hôtels, une montre-bracelet Croton à elle et une boîte de Midol qui, d'après elle, renfermait des comprimés de chlorure de mercure.

Judd fit les poches de veste et de pardessus de Son Excellence et finit par découvrir son portefeuille neuf. Il préleva les cinq billets de vingt dollars et celui de dix qu'il contenait, puis l'envoya promener par terre. Il présenta l'argent à Ruth :

« Il va t'en falloir un peu. »

Elle secoua la tête :

« La police aurait des soupçons. »

Elle fourragea dans sa boîte à bijoux et en retira les bagues, les boucles d'oreilles et les colliers les plus précieux. Elle lui mit sous le nez cette richesse scintillante.

« Tu pourrais prendre ça ?

— Certainement pas.

— Mais des cambrioleurs les auraient embarqués, non ?

— Cache-les, alors », prôna Judd.

Il sortit. Ruth glissa les bijoux entre le matelas et le sommier à ressorts de son lit, où la police les découvrit cette après-midi-là. Elle ne se souvenait plus où elle avait fichu le chloroforme et fouilla frénétiquement la chambre à la faible lueur de l'éclairage à arc de la rue, avant de dénicher le flacon sous les draps, contre la cuisse droite d'Albert. Elle serra ses bras croisés contre elle, comme transie, debout au-dessus de la tête d'Albert, pour une ultime confirmation de son anéantissement. Elle eut envie de le frapper à nouveau, sans raison, mais se contenta de lancer :

« Bon débarras, sale ordure.

— On y va ? » s'informa Judd.

Il vacillait, mais il avait remis sa veste et ses lunettes de hibou et il avait son chapeau, son pardessus et sa mallette dans les mains. Ruth sourit et, du bras gauche, lui enlaça la taille, puis l'aida doucement à descendre au rez-de-chaussée. Là, Judd fit valdinguer les coussins en chintz du canapé, mais, hébété par l'alcool, omit de voler les manteaux et les écharpes en fourrure de Ruth dans la penderie de l'entrée ; il renversa des chaises dans la salle à manger, mais dédaigna l'argenterie Chambly et chambarda absurdement la cuisine.

Ruth, elle, dissimula dans la panière à linge du sous-sol sa taie d'oreiller éclaboussée de sang, embrouillant irrémédiablement sa version des faits, et Judd la suivit pour brûler son itinéraire de tournée. Il jeta quelques morceaux de charbon dans la chaudière avec des gestes précis, afin de ne pas faire de bruit, puis balaya le sol aux endroits où il avait marché. Ruth avait camouflé le contrepoids dans une boîte à outils, que Judd saupoudra de cendres de la chaudière pour faire croire que tout était là depuis des semaines. Mais dans la lumière ténue, il ne décela pas une goutte de sang sur le contrepoids ; les policiers, si.

De retour au rez-de-chaussée, Judd fit main basse sur une pleine bouteille de Tom Dawson dans le buffet, s'en servit un grand verre et s'effondra sur une chaise dans la cuisine, avant de glisser un billet d'un dollar sous la bouteille pour rembourser ce qu'il avait bu. Ruth s'assit avec lui, afin de récapituler l'histoire qu'elle allait raconter. Judd fuma la moitié d'une Sweet Caporal, mais la nuit commençait à pâlir et Ruth craignit que le laitier survînt, aussi emmena-t-elle Judd à

l'étage, dans la chambre de Josephine.

« Il faut que tu me cagnes, annonça-t-elle.

— Je ne peux pas faire ça, Ruth !

— Mais je dois pouvoir dire que les cambrioleurs m'ont donné un coup terrible sur la caboche et m'ont assommée.

— Même, je ne pourrais jamais te faire de mal. »

Elle sourit, caressa son doux visage et roucoula :

« Oh toi... Comme tu es gentil garçon... »

Elle se tourna et Judd lui attacha les poignets dans le dos avec de la corde à linge, puis lui saucissonna complètement les chevilles, avant de la soulever dans ses bras comme une jeune mariée pour la déposer sur le lit de Josephine, où il lui pelota un sein à travers sa chemise de nuit tout en l'embrassa tendrement une dernière fois.

« Tu ne me reverras pas d'un ou deux mois – peut-être même plus jamais, déclara-t-il, avec le sentiment d'être dans un film d'amour.

— Oh non, ne dis pas ça ! » répliqua Ruth sur le même ton.

Judd se releva, enfila son pardessus à chevrons et coiffa son feutre, qu'il inclina sur la droite.

« Rappelle-toi, si jamais la police me coince avant que j'aie regagné Syracuse, je n'ai aucune excuse. »

Ruth jura qu'elle mourrait plutôt que de prononcer un mot contre lui. Il lui restait une capsule contenant encore assez de poison pour tuer une dizaine de personnes et celle-là, elle se la gardait pour elle, au cas où. Puis, comme il sortait, elle ajouta :

« Ouvre la porte du bébé en partant. »

Il oublia.

« Tu es maintenant maudit du sol qui a ouvert la bouche pour recueillir de ta main le sang de ton frère. Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus sa force. Tu seras errant et vagabond sur la terre. »

Chapitre 7

UNE INFINIE DÉSOLATION

Elle entendit le camion du laitier et se rendormit, mais un grincement de porte la réveilla. Ruth se redressa sur le lit de Josephine et aperçut Albert tassé contre le chambranle, la tête hideusement gonflée et violacée, la chemise de nuit trempée de sang, le pistolet pendouillant au bout de ses doigts sanglants.

« Regarde ce que tu m'as fait, Rut' », protesta-t-il, en recrachant du coton.

Elle s'éveilla alors pour de bon. Pas d'Albert. Elle jeta un coup d'œil à l'horloge Ingersoll et constata qu'il était presque sept heures et demie. Ses mains, liées dans son dos, la picotaient. Elle posa par terre ses jambes ficelées avec de la corde à linge, s'agenouilla à côté du lit, tel un enfant effectuant sa prière du soir, puis, se dandinant d'un genou sur l'autre, s'engagea pataudement dans le couloir en direction de la chambre de sa fille. Elle tomba sur le flanc et sentit sa chemise de nuit en satin vert qui se retroussait, mais ne put pas la rajuster. Elle reprit son souffle, puis tapa doucement de la tête contre la porte en chêne à quelques reprises en appelant :

« Lora. Lora, c'est moi. »

Tous ceux qui croisèrent Henry Judd Gray ce dimanche-là se souvinrent apparemment de lui. À six heures moins cinq du matin, lorsqu'un vieil homme du nom de Nathaniel Willis arriva à l'arrêt de bus de la grande intersection de Springfield Boulevard et Hillside Avenue, à Queens Village, il remarqua un homme portant un feutre gris et un pardessus à chevrons boutonné jusqu'au menton, comme si la température était négative. Mal assuré sur ses jambes, l'inconnu s'informa :

« Vous savez quand le bus doit passer ?

— Il a l'air en retard », répondit Willis, avant de remarquer l'agent de police Charlie Smith, qui balayait sa guérite.

Il était bien tôt pour faire le ménage, le taquina Willis. Le policier l'ignora et rassembla les bouteilles de bière abandonnées dans la rue cette nuit-là, les aligna sur le bord d'un trottoir, à une trentaine de mètres de là, s'en retourna vers sa guérite et tira son pistolet de son étui. Willis crut voir Judd tressaillir. Puis, à moins d'un mètre et demi

de Judd, Smith se campa de profil dans une attitude très solennelle, la main gauche sur la hanche, le bras droit tendu, revolver au poing, et fit feu. L'arme se cabra à cinq reprises, cinq tirs assourdissants, qui fracassèrent les cinq bouteilles de bière. Réveillant tout le voisinage.

« Je n'aimerais fichtrement pas l'avoir en face de moi dans un peloton d'exécution », lança Judd à Willis.

L'observation se voulait amicale – une innocente plaisanterie de la part d'un quidam ordinaire attendant le bus – mais Judd avait la gorge si nouée par la tension que sa voix se brisa comme celle d'un jeune homme, de sorte que ses deux compagnons le dévisagèrent et se le rappelleraient.

Judd, Willis et un concierge montèrent dans le même bus en direction de l'ouest et, quand Judd s'avança entre les sièges, Willis nota le boitillement de cet homme aux vêtements de bonne coupe. Judd descendit à l'arrêt de Sutphin Boulevard, non loin de Jamaica Station, dans l'intention de prendre le Long Island Rail Road en direction de l'ouest, jusqu'à Manhattan, mais trois policiers se tenaient à l'intérieur de la gare, près de l'entrée, tasse de café en main, et conversaient avec sérieux. Judd scruta la rue.

Un jeune chauffeur de taxi aux airs d'enfant de chœur patientait devant Jamaica Station quand un type bien imbibé en pardessus à chevrons s'affala sur la banquette arrière de son taxi jaune. En une manœuvre d'esquive dont il ne tarda pas à percevoir la futilité, Judd pria le chauffeur de le déposer à Colombus Circle, à la jonction de la 59^e Rue et de Broadway. En dehors de cela, il ne dit pas un mot, même si Paul Mathis conserverait le souvenir que son passager avait baissé la vitre alors qu'ils traversaient l'East River, afin de s'exposer à l'action dégrisante de l'air frais. Le montant final de la course fut de trois dollars cinquante et Judd ne laissa que cinq cents de pourboire.

« Merci bien, mon prince », râla Mathis, en le foudroyant du regard dans le rétroviseur.

Judd se borna à serrer contre lui sa mallette fauve en cuir italien et à s'extirper de la voiture pour emprunter un bus en direction du sud, jusqu'à l'intersection de la 42^e Rue et de la 5^e Avenue, puis il marcha jusqu'à Grand Central, au bout de Park Avenue. Là, la faim eut le dessus et il entra dans un snack-bar de la gare pour son premier véritable repas depuis le déjeuner de samedi. Becky Sinclair, la serveuse, se remémorerait un homme avec des lunettes de hibou, qui avait une gueule de bois et lui avait confessé : « Je suis affamé. » Il avait commandé un petit déjeuner assez copieux pour trois. Après quoi, il était resté penché au-dessus de la nourriture, fourchette en main, et pour finir, n'avait rien mangé, se contentant de se rincer la bouche avec du café, avant de payer d'un air las et de repartir. Il était huit heures du matin.

Au même moment à peu près, Haddon Jones pénétrait dans la chambre 743 de l'hôtel Onondaga. Il tourna à fond la poignée en porcelaine blanche du robinet d'eau chaude de la baignoire et laissa couler pendant qu'il défaisait le couvre-lit, la couverture et les draps, battait les oreillers et arrachait une serviette de bain à son support. Sur une enveloppe de l'hôtel, il écrivit au crayon : « Bud : au poil. Appelle quand tu seras prêt. Had. » Il coinça le mot sous le bord gauche du cadre de la glace, dans la salle de bains, afin que Judd ne pût pas le louper, vit que l'eau de la baignoire débordait à souhait sur le sol et referma le robinet. Comme il quittait la chambre, il jeta à l'intérieur l'écriteau « Ne pas déranger », puis verrouilla la porte avec la clé de l'hôtel. Il sortit de l'Onondaga sans être vu, alla mettre de l'essence dans sa Studebaker et rentra chez lui en sifflotant *Blue Skies*.

À huit heures et demie, Judd prit place à bord de la voiture Pullman 17, dans le Train Numéro 3 de la New York Central Railroad, à destination de Chicago. Bien qu'il fût le seul passager dans la voiture, Judd examina son ticket, s'installa dûment dans le fauteuil numéro 1 du compartiment à couchettes et retrouva dans la poche de son pardessus le paquet de Lucky Strike que Ruth lui avait laissé dans la cuisine. Contrepoids + Albert + coup chanceux. Il comprit enfin l'astuce, mais ne la trouva pas drôle. Il alluma une cigarette.

Le colonel Van Voorhees, chef de train de la New York Central, longea le couloir, suivi par le contrôleur des voitures Pullman, et prit le billet de Judd. Il l'examina et s'enquit :

« Est-ce que vous resterez avec nous jusqu'à Syracuse ou avez-vous l'intention de vous arrêter à Albany ? »

— Je vais jusqu'à Syracuse, indiqua Judd.

— Eh bien, la voiture Pullman ne va pas aussi loin. Vous devrez changer de place.

— Entendu. »

Le chef de train le fixa avec une expression si sérieuse que Judd se força à sourire.

« Je mémorise votre visage, expliqua Van Voorhees. Comme ça, je garde votre billet et je me souviendrai de vous où que vous soyez dans le train.

— Heureux de l'apprendre », affirma Judd.

Vingt minutes après le départ de Grand Central, Judd se leva pour aller vider les sachets de somnifère et le poison dans les toilettes de la voiture 17 et, dans le miroir, il repéra sur son gilet une empreinte sanglante de la main d'Albert, tout juste dissimulée par son pardessus. Il se sentit si mortifié qu'il mit de côté le whisky empoisonné au cas où le suicide s'avérerait la seule solution. « Œil pour œil, dent pour dent. » Lorsqu'il regagna son fauteuil, il plia le *New York Times* pour faire les mots croisés et ce fut alors seulement qu'il se rendit compte

que, s'il avait bien son stylo plume Cross, il lui manquait son porte-mine. Y songer lui parut trop fatigant. Et, confus et exténué comme il l'était, les mots croisés aussi se révélèrent trop difficiles pour lui, de même qu'il fut incapable de lire ou de dormir, aussi se contenta-t-il de contempler le paysage frisquet et brumeux.

Pendant ce temps-là, à Queens Village, l'assistant du procureur William Gautier invitait une sténographe encore adolescente et qui mâchait du chewing-gum dans la chambre de Lorraine, afin d'enregistrer la déposition de Mrs Snyder.

« Moi aussi, j'étais sténo, avant, confia Ruth à la jeune fille avec un sourire de camaraderie. À *Cosmopolitan*.

— Où avez-vous appris ? s'informa l'adolescente, assise avec affectation sur une chaise trop petite pour elle.

— Au Berg Business Institute.

— Moi aussi !

— Pourrait-on continuer ? » les interrompit Gautier.

La jeune sténographe ouvrit son bloc-notes et Ruth se redressa sur le lit d'enfant, se calant le dos avec un oreiller.

« Par où dois-je commencer ?

— Vous êtes sortie dans le couloir... débuta Gautier.

— Et alors un colosse avec une moustache m'a attrapée, poursuivit Ruth. Il avait l'air italien. Il a murmuré : "Si tu cries, je te tue." Puis il m'a asséné un grand coup sur la tête et je ne peux pas vous en dire plus jusqu'à ce matin, où je suis revenue à moi et j'ai appelé ma fille. »

À l'heure approximative où le train de Judd traversa Kingston, un corbillard emportait la dépouille d'Albert à la morgue Harry A. Robbins, dans la 161^e Rue, à Jamaica. Et alors que Judd atteignait la périphérie de Poughkeepsie et apercevait le cours paresseux de l'Hudson en contrebas de la voie, on découvrit les bijoux de Ruth sous son matelas. Judd baissa frénétiquement la fenêtre et se leva pour jeter dans le vide la mallette en cuir italien contenant les gants de chimiste, le flacon de chloroforme et la montre Croton ensanglantée, puis avança la tête par la fenêtre tel un garnement pour observer la mallette, qui atterrit dans l'eau verte et tangua un instant avant de sombrer. On trouva le carnet d'adresses de Ruth dans un bureau Windsor et, tandis que Judd changeait de voiture à Albany, la police du Queens mit la main sur une taie d'oreiller tachée de sang frais dans la panière à linge du sous-sol et sur des chèques oblitérés hebdomadaires d'un montant de vingt dollars, à l'ordre de la Prudential Life Insurance Company, qui semblaient suggérer que Mrs A. E. Snyder allait être la bénéficiaire d'une somme d'argent

considérable.

À dix-sept heures, des inspecteurs escortèrent la veuve d'Albert Snyder jusqu'au commissariat de Jamaica, à Queens Village. Elle y croisa Milton et Serena Fidgeon, ainsi que les autres invités de la soirée bridge, moroses, qui attendaient d'être interrogés. Ruth accepta leurs condoléances à l'occasion de ce deuil terrible. Puis le commissaire George V. McLaughlin invita courtoisement Mrs Snyder dans son bureau. Agitée, mais guère affligée, elle allait y passer, à quelques interruptions près, les huit heures suivantes.

À Syracuse, il neigeait. Judd regagna sa chambre à l'hôtel Onondaga et remarqua le mot de Haddon sur la glace de la salle de bains. Il le déchira, ainsi que le talon de son billet Pullman, et les jeta dans la corbeille à papier – geste qu'il regretterait –, puis téléphona à Haddon.

Ce fut Mrs Jones qui décrocha. Elle expliqua à Judd que Haddon avait consacré sa journée à démonter le capot, les ailes et les portières de leur Studebaker bicolore pour les repeindre, si bien qu'il était « sur le flanc » et roupillait. Judd répondit qu'il l'enviait. Elle formula l'espoir qu'il viendrait quand même.

« Je ne vous ferais faux bond sous aucun prétexte », assura-t-il.

Il farfouilla dans sa valise d'échantillons *Bien Jolie*, trouva une bouteille de scotch neuve qu'il avait oubliée et s'en servit deux verres à dents pendant qu'il prenait un bain brûlant, puis un troisième alors qu'il faisait les cent pas dans la chambre 743 et envisageait de louer une voiture pour se tuer dans un tragique accident sur la route d'Auburn ou du lac Skaneateles. À six heures moins le quart, lorsque le téléphone sonna, Judd était habillé de frais, mais lessivé. Il n'avait pas dormi depuis trente-quatre heures et considérait d'un œil fixe la flasque de whisky que Ruth avait empoisonné avec du chlorure de mercure. En entendant la sonnerie, il pensa à Isabel pour la première fois ce week-end-là, et ce fut avec hésitation qu'il porta l'écouteur à son oreille.

« Allô ? »

Mais ce n'était pas son épouse.

« Toujours partant pour venir dîner ? » lança Haddon.

Judd eut une absence, puis finit par lâcher :

« Je ne me rappelle plus ton adresse.

— 207, Park Avenue. »

Le sous-entendu avait échappé à Haddon.

« Tu voudrais bien venir me chercher ?

— Ma Studebaker est toujours hors service, avança Haddon, avant d'entendre Judd soupirer. Mais je vais demander à un ami de m'amener. »

Harry Platt, l'ami en question, était un gros type à demi chauve, aux cheveux gris et aux lunettes rondes, qui était lui aussi courtier en assurance. Il avait accompagné Haddon et ils étaient montés ensemble au sixième étage, où Judd leur avait affablement proposé un whisky-soda dans sa chambre. Harry témoignerait plus tard que leur hôte était « nerveux et fébrile ». À l'issue des présentations, une fois que Haddon et Harry eurent ôté leur pardessus et leur chapeau pour s'affaler sur le canapé avec leur scotch à l'eau de Seltz, Judd tira la chaise du bureau, s'assit dessus à califourchon et déclara :

« J'ai des aveux à vous faire.

— Oh, mince, lança Haddon, en se tournant vers Harry. *Cherchez la femme.*

— Qu'est-ce que ça veut dire ? l'interrogea Harry. C'est du français ?

— La vérité, le coupa Judd, c'est que je suis dans le pétrin. Un sale pétrin. Et j'ai besoin de votre aide. »

L'inquiétude plissa les traits de Haddon.

« Tu peux compter sur nous, Bud, affirma-t-il.

— Had, je t'avais dit que j'avais rendez-vous à Albany avec une femme.

— Oh oui, confirma Haddon. Ce joli petit lot, Mounette.

— Voilà. Mais là-bas, m'attendait un télégramme chiffré m'instruisant de venir chez elle, dans le Queens.

— Suis-je assez adulte pour entendre ça ? blagua Harry.

— Je vous en prie, ne plaisantez pas, protesta Judd. C'est très grave. J'ai suivi les consignes – la porte de la cuisine était ouverte – mais alors que je patientais dans la maison, il y a eu un cambriolage. Des malfrats italiens, à ce qu'il m'a semblé. Je ne savais pas quoi faire et je me suis planqué dans la penderie, pendant je ne sais combien de temps. Des heures. Caché derrière les robes sur leur cintre, tandis que les Italiens saccageaient la maison. Et puis la famille est revenue d'une soirée et s'est retrouvée prise au milieu.

— La famille ? s'étonna Haddon. Vous ne deviez pas être seuls tous les deux ? »

Judd marqua une pause dans son récit afin de l'amender. Haddon et Harry le fixèrent, pendant qu'il levait son verre et buvait une gorgée. Finalement, Judd opta pour :

« Il a dû y avoir une erreur de communication. Du fond de ma cachette, j'ai entendu du grabuge. Ma Mounette qui se faisait agresser, son mari, tabasser et ligoter. Et je ne pouvais pas les aider.

— Pourquoi ça ? demanda Harry.

— Bon sang de bois ! intervint Haddon. Il aurait dû bondir de la penderie ? Tu ne penses pas que le mari aurait compris que Bud avait une liaison avec sa bonne femme ?

— J'imagine, concéda Harry. Vous étiez pris entre le marteau et l'enclume, hein ?

— La situation m'a réduit à la lâcheté. Je me suis borné à espérer qu'ils ne soient pas trop mal en point. Sitôt que les choses se sont calmées – bigre, ce devait bien être l'aurore –, j'ai fichu le camp. Sauté dans le premier bus pour Grand Central, puis dans un train pour Syracuse. »

Haddon a froncé les sourcils.

« Le mari et la femme étaient sains et saufs ? »

Judd avait omis un certain nombre de détails dans la bataille ; il allait devoir réviser encore un peu les faits.

« Désolé... J'ai tellement honte que j'ai laissé de côté le pire. Je suis resté blotti dans la penderie jusqu'à ce que je ne perçoive plus un bruit dans la maison, puis j'ai pris mon courage à deux mains et je suis parti en reconnaissance. Mounette s'était évanouie et elle avait les poignets et les chevilles ligotés avec de la corde à linge, mais en dehors de ça, elle n'avait pas l'air blessée. J'ai jugé qu'il valait mieux la laisser dormir, histoire qu'elle croie que je ne m'étais jamais pointé, plutôt que d'être obligé de confesser ma peur et ma faiblesse. J'ai trouvé son mari étendu sur son lit, inconscient, mais je me suis sans doute trop approché pour écouter son pouls, parce que je me suis mis du sang sur la chemise. C'est là que j'ai filé. Pas question de prévenir la police. Le mari jaloux contre le représentant coureur de jupons surpris dans la maison ? Je ne voyais pas comment j'aurais pu me défendre face à ce genre d'accusation. »

Judd étudia la physionomie de ses interlocuteurs avec intérêt et finit son whisky.

« Est-ce qu'il y avait encore un pouls ? s'informa Haddon.

— Eh bien, je ne suis pas médecin, fit valoir Judd, en remplissant son verre, ainsi que celui de son ami, le temps de mûrir sa réponse. Mais oui, un léger battement, je crois. »

Harry vida son whisky-soda et tendit son verre. Judd le resservit.

« Eau de Seltz ?

— Non, merci », déclina Harry.

Judd se ratissa la tignasse de la main.

« Et si le mari venait à mourir de ses blessures ? reprit-il. Dans ce cas, c'est un meurtre et je suis le principal suspect... Ces cambrioleurs italiens auront l'air de criminels inventés de toutes pièces. Même si je suis seulement convoqué pour interrogatoire, ma pauvre mère sera horrifiée, mon épouse et ma fille humiliées – voire à tout jamais perdues pour moi. Je serai probablement licencié. Pour être franc, je suis dans un tel guêpier que j'ai même songé au suicide, dévoila-t-il, avant de leur montrer la flasque de whisky. J'ai mis du poison là-dedans. Et je suis prêt à le boire.

— Honte à toi d'avoir seulement pensé une chose pareille ! s'exclama Haddon.

— Calmez-vous, Judd, le sermonna Harry. Vous avez vécu une nuit difficile, mais c'en est fini, et qui saura que vous étiez là-bas ? »

Judd reposa la flasque sur le bureau et s'affaissa sur sa chaise, la tête dans les mains.

« Ça, c'est mon Bud. Voilà qui est mieux, se réjouit Haddon. Ne t'emballe pas. N'y a-t-il pas des mesures que nous pourrions prendre pour te mettre à l'abri ? »

Judd releva la tête.

« Mais je ne voudrais pas vous mêler tous les deux à ça.

— Ça nous est aussi arrivé d'être dans de sales draps, le rassura Harry.

— Sincèrement, comment peut-on te filer un coup de main ? » s'enquit Haddon, réconfortant.

Judd sourit du dévouement de son copain de lycée avec une douce satisfaction, ainsi qu'une bonne mesure de dédain quant à sa crédulité.

« Nous devons détruire toute preuve », prôna-t-il.

Et ils entassèrent donc conjointement, dans une valisette noire, le costume trois-pièces en laine grise, au gilet marqué d'une empreinte sanglante, la chemise bleue d'Albert, avec sa boutonnrière découpée aux ciseaux et les gants gris en daim ensanglantés que portait Ruth. Puis ils enfilèrent leur pardessus, coiffèrent leur chapeau et Judd serra la valise noire contre lui pendant tout le trajet à bord de la voiture de Harry Platt, jusqu'à l'immeuble de l'Onondaga County Savings Bank, dans Salina Street, où le veilleur de nuit les escorta jusqu'au cinquième étage. Le cabinet d'assurance de Harry occupait le bureau 641. À l'intérieur, il déballa les vêtements de la valisette et se mit à genoux pour les emballer étroitement dans du papier kraft saucissonné avec de la ficelle. Puis, pendant que Judd aidait Harry, haletant, à se remettre debout, Haddon, qui était le plus grand des trois, jucha la valise vide sur la plus haute étagère du bureau.

Tôt le lendemain matin, Harry Platt devait déposer le paquet contenant les vêtements tachés de sang à la chaufferie, où le concierge le balança au feu sans poser de questions. Et à l'heure du déjeuner, la secrétaire de Harry, enceinte, apporta la valise jusqu'à l'Onondaga Printing Company, l'imprimerie où travaillait son mari, pour incinération dans la chaudière des lieux. Elle affirma plus tard qu'elle n'avait pas demandé d'explications à son employeur.

Ce dimanche soir là, cependant, quand Harry Platt déposa les deux camarades de lycée devant le 207, Park Avenue, il redémarra pied au plancher avant que Haddon eût le temps de l'inviter. Pour divertir les « deux petits chenapans » de Haddon, dans l'attente du

dîner, Judd leur lut les bandes dessinées du *Post-Standard* de Syracuse, modulant sa voix selon les phylactères, puis, après des sandwichs arrosés de gin londonien, il les assista dans leurs devoirs pour l'école du dimanche. Pâques était le 17 avril cette année-là et Judd abasourdit Haddon et ses enfants en leur apprenant que Pâques tombait toujours le dimanche suivant la pleine lune après l'équinoxe de printemps. La surprise de Haddon fit légèrement sourire Judd.

« J'allais à l'église, avant, blagua-t-il.

— Oh, la religion, c'est très bien, tant qu'on ne la prend pas trop au sérieux », répliqua Haddon.

Il ne sut déchiffrer le visage de Judd. Était-ce un rictus d'amertume ? De regret ?

L'épouse de Haddon coucha les enfants, tandis que les deux amis se forçaient à veiller pour se remémorer le bon vieux temps au sein de leur fraternité, au lycée William-Barringer, tout en finissant la bouteille de gin. L'un comme l'autre évitèrent toute allusion à la nuit de Judd à Queens Village. Aux environs de onze heures, Judd commença à manger ses mots et il avoua à Haddon qu'il avait des hallucinations – des formes bizarres se tapissaient telles des panthères à la périphérie de son champ de vision.

« Depuis combien de temps tu n'as pas dormi ? »

Avec un soupir d'effort, Judd fit le calcul.

« Quarante heures.

— On ferait mieux de te rapatrier à l'hôtel. »

À onze heures et demie, un taxi prit en charge Judd au 207, Park Avenue et le reconduisit à l'Onondaga. Le chauffeur déclara plus tard à un enquêteur que son passager s'était mis à ronfler sitôt le compteur enclenché. À peine dans sa chambre, Judd arracha ses vêtements, remplit de whisky un verre à dents, replia ses lunettes en écaille, posa le tout à portée de main sur la coiffeuse, se mit au lit en sous-vêtements et s'endormit immédiatement.

Les journalistes avaient déjà rendu leurs articles sur la mort du directeur artistique de *Motor Boating* et la veuve d'Albert Snyder s'embrouillait de plus en plus à mesure que le commissaire McLaughlin la cuisinait. Aux environs d'une heure et demie du matin, l'inspecteur en second McDermott entra dans le bureau avec un calepin sur lequel il avait noté : « Judd Gray ». McDermott s'accroupit pour chuchoter à l'oreille de McLaughlin, qui hocha gravement la tête, puis mit le calepin sous le nez de Ruth et scruta son visage ensommeillé pendant qu'elle lisait.

« Est-ce l'homme qui a tué votre mari ? » demanda-t-il, d'une voix apaisante.

Ruth reconnut enfin qu'elle était coincée.

« Il s'est mis à table ? » s'informa-t-elle.

La police de Syracuse reçut un câble du commissariat de Jamaica à une heure quarante-sept du matin et, sur la foi des renseignements de Mrs Snyder, trois inspecteurs se présentèrent à la porte de la chambre 743 de l'hôtel Onondaga à deux heures et demie.

Judd fut réveillé par une série de coups secs ininterrompus et il était si désorienté qu'il se figura avoir trop dormi et que la femme de chambre venait chercher son linge sale. Il alluma, chaussa ses lunettes, chancela d'une démarche alcoolisée en direction du tambourinement et se retrouva nez à nez avec trois hommes à l'air revêché, dont les pardessus fumaient de froid.

« Mr Gray ?

— Oui. »

Un colosse lui brandit son portefeuille sous le nez afin que Judd pût identifier un badge de la police de Syracuse.

« Je suis l'inspecteur Firth. La police de New York a apparemment besoin de vous interroger au sujet d'un homicide. »

Tâchant mollement de gagner du temps pour rassembler ses pensées, Judd mentit :

« Je ne sais pas ce que ce mot signifie.

— Homicide ? Ça veut dire meurtre. On souhaite vous questionner à propos de la mort d'un homme. »

Le représentant de commerce badin reprit le dessus :

« Le seul cadavre que j'aie sur la conscience, les gars, c'est celui de ma dernière bouteille.

— On a tiré le rigolo de service, hein ? commenta un deuxième inspecteur, un dénommé Finocchio.

— Vous allez devoir venir avec nous, Mr Gray », reprit Firth.

Finocchio et Firth pénétrèrent dans la chambre d'hôtel et inspectèrent tout avec attention ; ils découvrirent un stylo plume Cross en or dans le pardessus de Judd et l'édition dominicale du *New York Times* sur le bureau, mais omirent de fouiller dans la corbeille à papier. Un inspecteur d'âge mûr du nom de Kerrigan, plus amical, surveilla Judd pendant qu'il se débarbouillait et se brossait les dents dans la salle de bains, puis s'appuya au mur à côté de la penderie quand Judd entreprit de s'habiller avec chic et de bourrer dans sa mallette d'échantillons tous ses costumes et ses chemises sur leur cintre.

« Vous n'avez pas d'autre bagage ?

— Je suis obligé de voyager léger. »

Il mit la main sur la flasque de whisky que Ruth avait additionné de chlorure de mercure et la fourra dans la poche de sa veste.

« C'était quoi, ça ? se renseigna Kerrigan.

— Du sirop pour la toux, prétendit Judd, avec un clin d'œil.

— Eh bien, je vais devoir le confisquer pour l'instant. »

Judd le lui remit et regarda le policier dévisser le bouchon et renifler la flasque. Allait-il goûter ?

« Bon Dieu, lâcha Judd avec humeur, ne buvez pas ça. C'est du poison.

— Sans rire ?

— Sans rire.

— Tiens donc. »

En ce lundi 21 mars, à trois heures du matin, Henry Judd Gray semblait aborder son interrogatoire avec bonhomie, tantôt comme une regrettable erreur, tantôt comme un canular, et il paraissait si peu susceptible de fuir ou de blesser quiconque qu'on ne le menotta pas pour descendre jusqu'à la voiture de police. Se souvenant qu'il n'avait pas réglé sa note, Judd confia treize dollars à l'un des policiers et, pendant que celui-ci rentrait dans l'hôtel pour payer, Finocchio, assis sur la banquette avant, se retourna et lança :

« Vous avez beaucoup d'amis et de connaissances à New York ?

— Bien sûr, répondit Judd.

— Comment se fait-il que vous n'avez pas demandé qui était mort ? »

L'interrogatoire se poursuivit toute la nuit, au commissariat central de Syracuse, et Judd s'entêta dans la fable selon laquelle il était demeuré à l'Onondaga tout le week-end. À l'aube, les inspecteurs en second Martin Brown et Michael McDermott arrivèrent par train du commissariat de Jamaica et s'enfermèrent dans un bureau avec Judd ; ils commencèrent par établir que la taille de ses mains plutôt féminines correspondait aux plaies dans le cou d'Albert et voulurent savoir si Judd connaissait Mrs Snyder – il indiqua que oui et qu'il l'aimait –, puis détaillèrent toutes les raisons pour lesquelles son histoire ne cadrerait pas avec les faits. Mais Judd n'en démordit pas et s'enferma même dans le mensonge en leur faisant accroire qu'il était diplômé de l'université Cornell, l'alma mater de Brown.

Martin Cadin, le chef de la police de Syracuse, devait affirmer : « Je suis policier depuis plus de vingt ans et, s'il est coupable de ce crime, c'est l'individu le plus calme que j'aie jamais croisé. »

Aux alentours de deux heures de l'après-midi, on révéla à Judd que Ruth avait parlé et l'avait incriminé, mais il continua à nier avoir commis le meurtre. On embarqua alors Haddon Jones pour recueillir sa déposition sur son dimanche soir avec Judd, mais par loyauté fraternelle, il se borna à jouer distraitement avec la dent d'élan de l'Elks Club suspendue à sa chaîne de montre sans rien leur divulguer d'utile, bien qu'il eût pu être inculpé de complicité.

Et quand McDermott et Brown prirent Judd en charge pour le ramener à New York en train, ce fut dans le rôle du garde du corps renfrogné, à la gauche de son ami, que Haddon sortit du commissariat, dissimulant de la main le visage de Judd à la horde de journalistes et de photographes qui les assaillit.

Était-ce parce qu'il était près de trois heures du matin que les policiers avaient négligé le contenu de la corbeille à papier, dans la chambre de Judd ? Toujours est-il que, à son arrivée au travail ce lundi matin là, une femme de chambre du nom de Nellie Barnes apprit qu'on avait arrêté un client de l'hôtel et, lorsqu'elle nettoya la 743, elle récupéra judicieusement la corbeille et la mit sous clé dans un placard à balais, puis, à l'heure du déjeuner, prit contact avec la police, qui en retira des mégots de cigarettes et des allumettes brûlées, le mot de Haddon au crayon sur une enveloppe de l'hôtel, un indicateur ferroviaire de la Long Island Rail Road, une enveloppe adressée à Judd de la main de Ruth, avec le cachet de la poste de Jamaica, ainsi que le talon d'un billet pour le trajet en Pullman de New York à Albany, puis en voiture normale jusqu'à Syracuse, le dimanche 20 mars, à huit heures quarante-cinq du matin.

À quatre heures de l'après-midi, Judd se retrouva donc dans le même train que l'avant-veille, à destination de Grand Central, et on lui montra un quotidien de Syracuse qui titrait : « Mrs Snyder avoue ! » L'assistant du procureur du Queens, James Conroy, et l'inspecteur en second Gallagher montèrent à bord à Albany et Judd leur serra cordialement la main, avant de leur confier avec aménité : « C'est la première fois que j'ai des démêlés avec la justice. » Il dîna en leur compagnie dans la voiture restaurant, multipliant, par nervosité, les plaisanteries enjouées sur la lingerie féminine, et endossa même royalement l'addition. Il s'obstinait à appréhender ses tribulations comme un malentendu absurde. « Un jour, nous en rirons tous ensemble », prophétisa-t-il.

C'était alors, pendant le café, que McDermott s'était renversé au fond de son siège et avait annoncé :

« Au fait, Judd, vous êtes au courant que nous sommes en possession du contenu de votre corbeille à papier de l'hôtel Onondaga ? »

Judd avait blêmi à cette idée.

« Qu'avez-vous déniché dedans, Mac ? »

Et une fois informé de leurs découvertes, lorsqu'il eut saisi qu'ils avaient habilement reconstitué les événements, il confessa enfin :

« Messieurs, j'étais bel et bien à l'intérieur de la maison cette nuit-là. »

Et dès lors, comme le formula un journaliste, « il ne prononça plus une syllabe qui, dans les limites de l'humain, ne fut parole

d'évangile ».

Prévenus qu'une foule énorme guettait leur arrivée à Grand Central, les policiers firent précipitamment descendre Henry Judd Gray à la gare de la 125^e Rue et l'emmenèrent en voiture au palais de justice de Long Island City, où il fut reçu par le procureur du comté du Queens. Quoique âgé de quarante-six ans à peine, Richard S. Newcombe était un petit homme tourmenté à l'air débonnaire et vieux jeu – victorien, même –, qui s'exprimait d'une voix grave, comme si la moindre parole lui était pénible, et tentait d'entretenir l'illusion superficielle qu'il n'était pas complètement chauve grâce à une mèche de cheveux argentés rabattue sur son crâne. Avec une grimace, Newcombe passa en revue la confession détaillée de Ruth, qui semblait corroborer les constats réalisés sur les lieux du crime et mettait Judd en cause dans le meurtre.

« On dirait qu'elle s'est retournée contre vous, conclut Newcombe. Vous avait-elle juré qu'elle vous aimerait à jamais ? »

Judd éprouva alors ce qu'il appellerait plus tard « une infinie désolation intérieure », mais tout ce qu'il put répliquer fut :

« Comment le savez-vous ?

— Eh bien, ce n'est pas inédit », professa tristement Newcombe.

Judd fit de son mieux pour retracer son histoire malgré son hébétude, signa ses aveux à quatre heures du matin, fut conduit à la hâte au rez-de-chaussée afin qu'on le photographiât et qu'on relevât ses empreintes digitales, puis on le menotta et l'escorta jusqu'à la prison du comté du Queens au milieu des flashes, de la cohue écrasante et des questions aboyées caractéristiques, comme il devait l'écrire, de « la noble presse américaine sur le pied de guerre ».

Ruth fut, elle aussi, ébahie par les meutes de journalistes, de photographes et de badauds qui suivirent le cortège de police dans lequel elle se trouvait jusqu'à la Queens-Bellaire Bank pour recouvrer les contrats d'assurance-vie de la Prudential et le reste du contenu de ses deux compartiments de coffre-fort, puis jusqu'au Waldorf-Astoria, où elle récupéra le « balluchon de noces » du couple et où le gérant et le personnel reconnurent en elle « Mrs Jane Gray ».

New York comptait onze grands journaux et chacun semblait considérer l'affaire Snyder-Gray et ses rebondissements comme le crime du siècle. Et tous voyaient leur tirage doubler dès qu'il était question de Ruth ou de Judd. Si bien qu'au cours des mois qui suivirent, ce devint un feuilleton quotidien et que des articles parurent régulièrement jusqu'en janvier 1928, tandis que tout ce qui les concernait – de leur famille à leurs « amours sordides » et à leur « brutal meurtre de sang-froid » – apparaissait comme un sujet de

débat légitime.

Avant même que Judd eût atteint New York ou la prison du comté du Queens, un folliculaire força l'entrée du domicile de Mrs Margaret Gray, à West Orange, en se prétendant de la brigade homicides de Brooklyn et somma avec muflerie la frêle mère de Judd, effrayée, de répondre sur-le-champ à diverses questions. Ce même 21 mars, un autre gratte-papier débarqua dans le bureau du principal de la Washington Elementary School, à East Orange, en insistant pour interroger Jane Gray, alors âgée de dix ans. La fillette fut renvoyée chez elle sans savoir pourquoi et découvrit alors que le pavillon familial en briques du 37, Wayne Avenue était gardé par un contingent de policiers chargés de retenir une vaste troupe de reporters criards.

Pour les apaiser, Isabel finit par procéder, en ce lundi soir pluvieux, depuis le porche d'entrée, à la lecture d'une annonce laconique sollicitant de la presse la correction, la bienséance, ainsi que le respect de l'intimité de sa famille, et proclamant qu'elle se refusait à croire « les folles allégations sur l'infidélité de mon mari » tant qu'il ne les lui aurait pas personnellement confirmées.

L'occasion s'en présenta le lendemain matin, le mardi 22 mars, quand elle rendit visite à Judd à la prison du comté du Queens. Le mercredi, un journal devait titrer : « L'épouse à la rescousse du meurtrier ». Elle était vêtue d'un « manteau en castor de médiocre qualité » et coiffée d'un turban « qui n'avait rien de Smart ». Elle fut perçue comme « froide et détachée », « portée à l'embonpoint, quelconque, dépourvue d'attrait ou de ruse ».

Une fois dans la prison, elle darda un regard courroucé sur son mari menotté et lâcha :

« Bud, es-tu coupable de toutes ces choses ? »

— Oui », admit Judd avec franchise.

Isabel sacrifia une minute à sa souffrance d'épouse trahie, puis reprit :

« As-tu signé des aveux ? »

Judd hocha la tête.

« À quatre heures, ce matin.

— As-tu subi des pressions ? »

— Non, assura-t-il. J'ai été traité avec égards. »

Isabel considéra la quantité de curieux que les geôliers maintenaient à distance et baissa la voix, mais on l'entendit murmurer à son époux :

« N'oublie pas que tous tes amis sont derrière toi, même si nous ne comprenons pas comment ce drame a pu se produire. Tu avais dû boire. »

Judd livra plus de détails à Isabel mais, conscient de la présence

de la presse, dissimula sa bouche et chuchota afin qu'on ne surprît pas ses propos. Au bout d'un moment, Isabel se raidit un peu et répliqua :

« Tu m'as priée de venir. Je suis là. Je suis résolue à remplir mon devoir d'épouse.

— Tu pourras me voir tous les jours », suggéra Judd, en lui serrant les mains.

Isabel parcourut du regard les faces avides aux aguets et objecta :

« C'est impossible. Je n'en serai pas capable. »

Il baissa la tête, puis imita Isabel lorsqu'elle se leva. Elle endura un baiser.

« Je ne comprends pas, sanglota-t-elle.

— Je ne comprends pas non plus. »

Puis, put-on lire, « dans une pièce adjacente, elle s'abandonna à ses caresses affectueuses ».

Quelques jours plus tard, Isabel lui écrivit : « Je ne peux plus sortir. Je n'en ai plus la force. J'essaye de dormir, mais je n'y parviens pas et je mijote tant et plus dans mon jus, à espérer que ce cauchemar soit seulement dans ma tête. Comme maintenant, assise avec le psaume 91 devant moi. Lis-le et tu sauras ce que je pense. Je réexamine ma vie avec toi, à la recherche de ce que j'ai fait de mal. Mais je ne trouve rien. Je me suis efforcée d'être une épouse et une mère dévouée, pour toi et Jane. Et maintenant, il ne me reste que de vagues souvenirs du mari bon et aimant que tu as jadis été pour moi. »

Isabel disparut de la circulation. Et Jane ne revit plus jamais son père.

Haddon Jones n'avait toujours rien dit à la police, mais au bout d'une heure sur la sellette, il fut autorisé à avoir une entrevue privée avec son ami, dans la cellule de Judd.

« Bud, est-ce que tu as fait ce dont ils t'accusent ? s'écria-t-il, en larmes.

— Oui, Had », acquiesça Judd.

Haddon émit un soupir affligé.

« Oh, Bud, pourquoi ?

— Je ne le sais pas moi-même », lui confia Judd.

Avec le sentiment que ce bon vieux Judd lui pardonnerait, Haddon s'en fut ensuite dans le bureau du procureur et raconta sans détour la vérité sur son camarade de lycée.

Ce fut à travers un formidable attroupement que, ce mardi après-midi là, on mena Henry Judd Gray jusqu'au tribunal de police de l'hôtel de ville de Jamaica pour sa mise en accusation. Des centaines de personnes congestionnaient Jamaica Avenue et des indiscrets escaladèrent même les échafaudages d'un chantier pour observer par les hautes fenêtres du tribunal la réponse des amants honnis aux chefs

d'accusation énoncés par le magistrat.

Mrs Ruth Brown Snyder était déjà là, en chapeau-cloche de feutre vert, manteau de rat musqué marron, bas de soie couleur chair et escarpins en alligator. Elle avait toujours au doigt son alliance en platine. L'accompagnaient plusieurs inspecteurs qui avaient enquêté sur le crime le dimanche, ainsi que son tandem de défenseurs mal assortis : Edgar Hazelton, un ancien juge municipal cultivé qui s'intéressait à la vie politique républicaine, et Dana Wallace, avocat pénaliste grandiloquent et alcoolique notoire, qui avait étudié l'art dramatique à Yale. Les deux hommes ne tardèrent pas à se prendre en grippe. Mrs Josephine Brown avait retiré à la banque, en guise de provision, dix mille dollars – les économies de toute une vie – et elle les aurait entièrement perdus si Wallace n'avait pas refusé sa moitié des honoraires dans l'intérêt de Lorraine.

Judd, lui, était représenté par Samuel Miller, la trentaine, expert-comptable, spécialisé dans le droit fiscal et des sociétés, ainsi que par William J. Millard, politicien républicain plus âgé, ancien assistant du procureur fédéral, et proche ami du défunt président Theodore Roosevelt.

Moins de soixante heures s'étaient écoulées depuis que les deux accusés s'étaient quittés, aussi, lorsqu'il s'avança dans la salle d'audience au côté de son amante, Judd lui tendit-il instinctivement la main. Elle l'accepta avec tendresse et ils échangèrent un sourire fugace. Puis ils se rappelèrent les instructions de leurs avocats et regardèrent devant eux. Ils ne se toucheraient plus jamais.

Judd eût volontiers plaidé coupable pour en finir, mais il était inculpé de meurtre avec préméditation, ce qui impliquait obligatoirement qu'il conteste sa culpabilité devant un jury.

Le camp de Ruth soutint avec ferveur qu'elle n'était pas coupable, que Judd Gray avait agi seul et qu'elle était « détenue sur la base de présumés aveux sur lesquels elle revient aujourd'hui au motif qu'ils ont été obtenus sous la contrainte et par la force ».

La veillée publique du corps d'Albert Snyder eut lieu à son domicile, au rez-de-chaussée, juste au-dessous de sa chambre, au soir du 22 mars. Mrs Josephine Brown se chargea de l'organisation. Le cercueil verni était en chêne foncé, les blessures au visage d'Albert avaient été masquées au moyen de cosmétiques, son col montant et sa cravate dissimulaient les marques de strangulation. Ruth se dit inconsolable que le juge se fut opposé à sa présence, mais des centaines d'autres personnes se déplacèrent, dont des membres de la rédaction de *Motor Boating* du Shelter Island Yacht Club et du Club démocrate de Queens Village, ainsi que des amis du bowling de Flatbush. L'éloge funèbre fut prononcé par le pasteur Everett Lyons, de

l'Église réformée hollandaise de Queens Village. Albert tenait les gens religieux pour des hypocrites, mais il connaissait vaguement Lyons, car Lorraine allait parfois à l'école du dimanche à son église.

Le mercredi matin, une file de huit cents mètres de voitures suivit le corbillard lorsqu'on inhuma la dépouille d'Albert Snyder dans la concession de la famille Schneider au cimetière Mount Olivet, à Maspeth. Après quoi, Mamie et Mabel, les sœurs d'Albert, furent interviewées et chacune le dépeignit comme la bonté personnifiée. « Il était toujours gentil et attentionné. Elle n'était pas du même monde et n'avait pas son niveau d'éducation, mais il aimait tellement Ruth qu'il la protégeait de tout, jusqu'aux moindres critiques. Et il ne se plaignait jamais de son constant batifolage. » C. F. Chapman, le rédacteur en chef de *Motor Boating*, qualifia Albert de « mâle cent pour cent authentique : discret, honnête, droit, prêt à jouer son rôle dans le théâtre de la vie sans chercher à accaparer l'attention ».

Judd, lui, apparaissait comme l'antithèse de ce mâle authentique et il fut impitoyablement décrit, à quelques variations près, comme « un don Juan bonasse », « un petit vendeur de gaines rachitique », « une lavette ivre de frousse », « une chochotte » ou « un simple pigeon qui s'est fait trouser comme une volaille ». Certains articles prétendaient, à tort, que Judd enrageait en prison, vociférait des passages de la Bible, arpentait sa cellule d'un mur à l'autre comme un dément ou que, afin de se suicider, il avait même tenté de circonvenir un gardien pour récupérer le « sirop pour la toux » confisqué à Syracuse, mais s'était vu répliquer que la flasque empoisonnée était sous clé avec les autres scellés.

Le Dr Edgar C. Beall, phrénologue, analysa le visage de Judd d'après un cliché et établit le diagnostic allitératif suivant : « Les tempes étroites attestent que son esprit n'est ni méthodique, ni mathématique, ni mélodique, ni mécanique, ni mercantile. Pour lui, la vie est une loterie, une affaire de hasard. Cela fait donc de lui, par instinct comme par habitude, un joueur. Gray est un jouisseur, qui puise avidement le nectar au plus profond du calice du plaisir illicite. »

Des photographies de Ruth Snyder, Beall tira les conclusions suivantes : « L'élément de fidélité conjugale est quasi inexistant. Ruth Snyder est douée d'une nature exceptionnellement voluptueuse, aux exigences incessantes, impérieuses et rigoureusement incontrôlables. Hédoniste superficielle, elle a pour habitude de tout se permettre, ce qui l'a finalement conduite à une orgie de passion meurtrière et de luxure sans précédent, semble-t-il, dans l'histoire criminelle moderne. »

Le mercredi après-midi, jour de l'enterrement d'Albert, Ruth accorda sa première interview à trois journalistes féminines triées sur

le volet, dont les questions avaient été soumises par écrit à l'avocat Hazelton plusieurs heures à l'avance. Juste avant l'entrevue très encadrée, quelques reporters masculins mis à l'index qui rôdaient dans un couloir surprirent Ruth alors qu'on lui tirait le portrait et ils entendirent le photographe lui faire part de ses condoléances. Auxquelles elle répondit par un haussement d'épaules : « Oh, vous savez... » Et lorsque son interlocuteur lui suggéra de se tamponner les yeux avec un mouchoir pour apporter au public la preuve adéquate de son deuil, elle se fendit d'un grand sourire, avant de le mettre en garde avec polissonnerie : « Je vous interdis de me photographier en train de rire. »

Edgar Hazelton avait sélectionné des questions incroyablement inoffensives, auxquelles Ruth répondit avec une assurance et un aplomb qui, en définitive, furent perçus comme une forme de narcissisme. Elle demeurait belle, mais elle avait l'air un peu débraillée dans sa blouse grise trop large de prisonnière, avec ses cheveux décoiffés et les cernes d'insomnie violacés qui soulignaient ses yeux follement chargés d'électricité. De sa voix charmeuse, suave et chantante, elle évoqua toutes sortes de sujets : Lorraine, Pip le canari, son amour des animaux, son intention de devenir agent de change à sa libération, les cadeaux qu'elle avait reçus à Noël. Elle leur apprit que les petits déjeuners de la prison se composaient de porridge, de pruneaux, de toasts et de café noir. Elle détestait son uniforme peu flatteur de prisonnière, qui lui donnait l'allure d'une grosse poissonnière. Elle déclara qu'elle avait seulement cédé à Judd « après qu'Albert Snyder eut éliminé tout amour sous leur toit ». Elle était « affreusement, terriblement navrée » de ce qui était arrivé. Concernant Judd, elle assura : « Je l'aime encore, en dépit de tout ce qu'il a fait. » Quant à ses aveux, elle avança : « Je ne savais pas ce que je racontais quand la police m'a soutiré ces déclarations. J'étais si épuisée que j'acquiesçais à tout ce qu'on me demandait. Je nie absolument avoir pris part à ce crime. » Un instant plus tard, elle se contredit à propos de Judd : « Toute la considération, l'affection ou l'amour que j'ai pu avoir pour Judd Gray se sont mués en haine après le meurtre cruel et barbare de mon pauvre mari et après ses tentatives pour me compromettre. »

Elle consulta Hazelton du regard et s'enquit :

« Ne devrais-je pas redire que je suis innocente ? »

Le soleil miroita sur le pince-nez de l'ancien juge lorsqu'il hocha la tête.

Il fallut à Ruth une centaine de mots supplémentaires pour ce faire et elle conclut : « Je prie toutes les mères, toutes les filles, toutes les épouses de s'abstenir de me juger jusqu'à ce qu'elles aient tout entendu, car je suis certaine qu'alors, elles éprouveront une certaine

compassion, une certaine considération, une certaine compréhension à mon endroit, au regard du terrible chagrin qui est le mien. »

De fait, les jugements à l'encontre de Ruth comme de Judd ne firent qu'empirer. Un éditorial constata : « C'est le vice – le vice aveugle dans toute sa hideur, aussi cru que cruel – qui était le mobile du meurtre odieux d'Albert Snyder. Jamais dans les annales de la criminologie américaine n'a été commis crime plus infâme. » Et Cornélius Vanderbilt III écrivit le lendemain : « L'instinct maternel, le désir paternel de préserver sa progéniture de tout danger, le bon sens, la décence due à un conjoint aimant ont tous été balayés par cette irrépressible et coupable passion. »

Ruth fut d'abord dépeinte comme une « tournebouleuse », un « canon », une « splendide blonde d'un mètre soixante-dix » aux « yeux de porcelaine bleue jetant des étincelles ». Mais les femmes se prirent presque immédiatement d'aversion pour elle et elle ne tarda pas non plus à perdre une partie de son attrait auprès des hommes, ravalée, pour les journalistes, au rang d'« épouse infidèle », de « diablesse blonde », de « vampire viking » et de « femme araignée » ou, dans des publications plus intellectuelles, de « *belle dame sans merci* », de « Mata Hari » et d'« archétype de la femme fatale ». On lui trouvait un air « brûlant comme de la glace », un « flegme d'acier », une arrogance s'affichant comme de la dignité blessée. Damon Runyon, qui suivait le procès pour l'*American*, quotidien édité par le magnat de la presse William Randolph Hearst, traita Ruth de « blonde froide aux yeux glacés et au menton marmoréen insolent ». Un journal colporta même le bruit grotesque qu'elle lisait Nietzsche et Schopenhauer, « ces philosophes en cause dans tant de suicides estudiantins ».

Même après la publication de cet entretien accablant pour lui, Judd persista à défendre Ruth : « C'est une femme pure, une femme parfaite et je ne dirai rien à son encontre. C'est une femme que n'importe quel homme aimerait. » Ce dont il eut confirmation quand ses avocats découvrirent que pas moins de quinze soupirants, pour la plupart des policiers ou des « jolis cœurs » des plages de Coney Island, s'étaient retrouvés sous l'emprise, si ce n'est dans les bras, de la sublime et mutine « Tommy ».

Comme la majorité de ces galants étaient mariés, ils ne lui rendirent jamais visite en prison et, Lorraine étant trop jeune, ce fut avec Josephine et ses avocats seuls que Ruth fêta son trente-deuxième anniversaire, le dimanche 27 mars. Mrs Brown avait consacré une douzaine de blancs d'œufs à la confection d'un gâteau de « sa voix », mais les gardiens l'avaient sondé de part en part avec un crayon afin de s'assurer qu'il ne dissimulait pas d'instrument d'évasion. Néanmoins, même massacré, le dessert enchantait Ruth. Rayonnante, elle se trémoussa sur le lit de sa cellule comme une gamine avant de

fermer les yeux pour souffler des bougies imaginaires. Edgar Hazelton sourit et lui demanda quel était son vœu.

« La liberté et la justice pour tous », exposa Ruth.

Dana Wallace, vacillant, se façonna avec les doigts une boule de gâteau qu'il se fourra dans la bouche, puis s'effondra sur une chaise de prison inconfortable, abruti comme toujours d'alcool et de fatigue.

En bonne hôtesse émule d'Emily Post, Ruth lança à son autre avocat et à Josephine :

« Oh, je vous en prie, vous tous. Mangez. Mangez et réjouissez-vous. »

Après avoir fraîchement souhaité un joyeux anniversaire à May, Josephine se sentit autorisée à se servir une part de gâteau, malgré l'absence de fourchettes, puis elle se lécha les doigts. Hazelton s'accota aux barreaux de la cellule, les bras et les chevilles croisés, et jaugea sa cliente avec bienveillance.

« Al et moi devons organiser hier soir une grande fête pour mon anniversaire. Plein d'invités. J'avais déjà acheté l'alcool. Al avait sélectionné ses morceaux favoris pour le Victrola, mais j'avais insisté pour de la musique plus popu...

— Allons, Mrs Snyder, la coupa Hazelton. Je ne suis pas un juré. »

Elle le dévisagea avec une expression d'innocence inquiète et, sans qu'elle sût pourquoi, repensa à la buée sur la glace de la salle de bains, quand elle sortait Lorraine du lavabo et prenait dans ses bras l'enfant tout juste baigné qui embaumait, emmailloté dans une serviette, dodelinant contre sa poitrine avant de trouver son minuscule pouce. Elle confia à Hazelton qu'elle avait coutume de s'attarder auprès du lit de Lorraine endormie, débordante d'amour pour sa fille. Les larmes montèrent aux yeux de Ruth, tel un lent raz-de-marée, puis sa figure se chiffonna et elle se plia en deux, la tête dans le giron gris de sa robe.

« Oh, pourquoi mon bébé n'est-il pas là ? gémit-elle, en se balançant d'avant en arrière. Ne savent-ils pas combien j'ai besoin d'elle ? Ne voient-ils pas ce que j'ai fait pour elle ? Elle est mon oxygène ! »

Mrs Brown tapota doucement le dos de sa fille pour la reconforter, mais des émotions contradictoires l'empêchaient de parler.

Ruth se redressa brusquement sur son lit et cria avec férocity à Hazelton :

« C'est un châtement cruel et injuste, de me priver de Lorraine ! Dites-leur ! Cruel et injuste ! Je suis sa mère ! »

Hazelton empoigna par le coude gauche Dana Wallace, qui se réveilla en sursaut de son somme.

« Vous m'écoutez ? » hurla Ruth.

Hazelton l'ignore et aide Wallace à se relever tant bien que mal de sa chaise.

« Bien, nous allons vous laisser. Nous voulions simplement vous souhaiter un très bon anniversaire.

— Représentez-vous aussi Judd Gray ? rétorqua Ruth.

— En aucun cas.

— Alors faites ce que je vous dis.

— En aucun cas », répéta Hazelton avec un sourire.

Elle rédigea un poème :

Une pensée pour tous ces riens,
Ces petits bonheurs jadis miens.
La joie d'aimer – de mater,
Regarder Lorraine pousser.
Dans le temps – une éternité –
J'ai connu la félicité.
Ma famille, que tant j'aimais !
Que je m'en languis désormais.

Comme Isabel, Mrs Kallenbach et Jane se cachaient à Norwalk, dans le Connecticut, la presse se tourna à nouveau vers la mère de Judd, Mrs Margaret Gray, qu'elle considérait comme l'exact opposé de Ruth. Elle avait soixante ans, mais elle en paraissait bien plus et le dévouement, la loyauté et la piété de cette dame frêle aux cheveux blancs, cultivée et inconsolable, offraient un contraste édifiant avec Ruth.

Mrs Gray invita donc un plein camion de reporters chez la sœur de Judd, à West Orange, où elle leur proposa du café et des macarons encore tièdes qui sortaient du four et leur raconta que Buddy adorait lire quand il était jeune, que c'était un excellent élève et un athlète complet qui serait entré à l'université et à l'école de médecine s'il n'avait pas contracté une pneumonie au lycée. Tout en caressant Nicky, son loulou de Poméranie blanc, qu'elle avait sur les genoux, elle évoqua aussi les postes que Bud avait occupés, les bonnes actions qu'il avait accomplies et précisa : « Il n'était pas ce que j'appellerais un buveur. » Elle affirma aussi : « La vie de famille de Bud était idéale. Isabel et lui ne se disputaient jamais. Ils avaient un arrangement à cinquante-cinquante, selon lequel ils étaient tous les deux égaux sous leur toit. »

On lui demanda si elle aimait autant le Judd Gray actuel que celui d'antan et elle répondit : « J'aime le fils que je connais depuis trente ans. Le Judd Gray d'aujourd'hui est un garçon que je ne comprends pas. Mais je me dois de l'aider. Il faut qu'il revienne à lui.

Je m'efforce de le retrouver derrière cette étrange personnalité et... » La voix chevrotante, elle s'interrompit à mi-phrase, incapable de poursuivre, les yeux inondés de larmes poignantes.

Les journalistes lui exprimèrent sobrement leur sympathie, puis prirent congé et ce fut seulement lors du trajet cahotant jusqu'à New York que l'un d'eux s'aperçut, en épluchant ses notes, qu'elle appelait systématiquement Judd « mon fils », « mon précieux petit » ou « mon chéri ». Elle prétendait avoir toujours exhorté « Buddy » à se comporter comme un homme, mais elle n'avait jamais employé ce mot pour le qualifier. Et il avait trente-quatre ans.

Les avocats de Judd obligèrent leur client à subir une radiographie du crâne afin de déterminer s'il existait une raison médicale au crime, puis à s'entretenir avec un jury de quatre aliénistes afin d'arrêter s'il était sain d'esprit. Entre autres tests, Judd dut fournir un échantillon sanguin à des fins d'analyse, marcher sur une ligne tracée à la craie et tourner sur lui-même jusqu'à ce qu'il s'écroulât. La psychiatrie en était encore à ses premiers pas. Enfin, il prit place sur une chaise disposée face à quatre autres et les docteurs Cusack, Block, Leahy et Jewett examinèrent de près le criminel. Fumant cigarette sur cigarette, Judd se prêta à leurs questions – avec humour quand elles le permettaient – et au bout d'un quart d'heure, il éveilla leur intérêt lorsqu'il leur révéla candidement que Ruth le surnommait « mon mignon », que son surnom à elle était Mounette et que, face à elle, il se sentait hypnotisé, impuissant, dominé.

« Y trouviez-vous du plaisir ? s'enquit l'un des aliénistes.

— Comment ça ?

— À être sous l'empire de Mrs Snyder ? À ce qu'elle vous contrôle, d'une manière ou d'une autre ?

— Je suppose.

— Pourquoi ? intervint un autre médecin. Qu'est-ce qui vous fait supposer cela ?

— Eh bien, nous sommes restés ensemble vingt-deux mois. »

Trois des aliénistes prirent des notes, tandis que le Dr Thomas Cusack relançait :

« Mais qu'est-ce qui vous intéresse ou vous excite chez le sexe opposé ? »

Judd détourna le regard et garda le silence, ruminant si longtemps la question que les médecins eurent des doutes sur sa sincérité quand il finit par lâcher :

« Je ne suis pas tant attiré chez les femmes par leur beauté ou leurs simples appas que par leur élégance et leur intelligence. »

L'un des médecins nota sur son bloc : « Efféminé ? » Et un autre, en dessous : « Menteur. »

« Dites-moi, reprit le Dr Siegfried Block, en prison, quels sont vos fantasmes ?

— Sexuels, vous voulez dire ?

— Sexuels ou autres. Vous avez si peu d'occupations et tellement de temps. Vous devez vous prendre à rêver, à vous souvenir. »

Judd exhala sa fumée et écrasa sa cigarette.

« Je n'ai guère d'imagination. »

Ayant reçu pour instruction de passer en revue, ce soir-là dans sa cellule, quelques souvenirs d'enfance et d'en rapporter par écrit un qui lui paraissait récurrent et important, Judd leur remit le fragment suivant : « Je suis encore petit, quatre ans à peu près. Je me réveille et je constate que je suis sur le canapé, la tête sur les genoux de ma mère. Une mouche me tourne au-dessus de la figure et Mère la chasse. Elle me caresse les cheveux de sa main gantée. Quand je relève la tête, elle me fait de l'air pour me calmer avec un éventail en carton sur lequel est représentée une belle jeune fille. Elle a les joues toutes rouges, les yeux bleus, des boucles blondes et, dans mon esprit, elle mange une montagne de crème glacée dans une assiette. Il fait chaud ce jour-là et mon costume marin est raide. Il me démange à travers mes sous-vêtements. »

À l'issue de ces séances, les experts décidèrent que Judd était sain d'esprit dans l'acception de la loi, mais que l'alcool, les conflits œdipiens et les pratiques sexuelles nouvelles auxquelles l'avait initié Mrs Snyder avaient faussé son appréciation du bien et du mal. Le Dr Siegfried Block conclut : « Je suis profondément désolé pour lui. » Et le Dr Thomas Cusack renchérit : « Si seulement il avait consulté l'un de nous quelque temps, rien de tout cela ne se serait produit. »

À la lecture de l'interview de Mrs Margaret Gray à propos de son fils, Mrs Josephine Brown chercha à défendre la réputation de Ruth et accepta de recevoir quelques journalistes dans la maison reluisante de propreté de sa fille. Elle souligna le goût de Ruth en matière de décoration intérieure, son habileté manuelle et attira bien leur attention sur l'émail blanc du four de la cuisine, si immaculé qu'il eût pu être neuf. « Et on aurait pu manger par terre », ajouta-t-elle. Puis elle les emmena voir les conserves soigneusement étiquetées de Ruth et commenta : « Qui se fatigue encore à en faire ? »

Dans la salle de musique, Josephine indiqua que le piano mécanique avait besoin d'être accordé et que Ruth voulait le faire réparer, mais qu'Albert avait riposté, furieux : « Laisse ce piano tranquille, espèce de mêle-tout ! »

« Elle l'a laissé tranquille et elle s'est écartée, toute tremblante », exposa Josephine.

Elle s'était ensuite assise dans le fauteuil en chintz à motifs

floraux, dans une attitude guindée, dénotant, comme l'écrivit un journaliste, « la sévérité empreinte d'humour d'une grand-mère au bon cœur ».

« Al n'aimait pas rire, énonça-t-elle avec son accent suédois. Il avait un mauvais caractère. Il trouvait qu'elle était stupide de rire et d'être gaie. Et il travaillait toujours à quelque chose – toujours si sérieux. Il avait l'air trop occupé pour s'amuser. »

Elle tourna la tête vers une jolie photo de Lorraine, aux allures de garçon.

« Je crois que leur amour est vraiment mort après l'arrivée du bébé. Mr Snyder, il disait que ce n'était que des maladies et des dépenses supplémentaires. »

Le début du procès conjoint de Ruth Snyder et Judd Gray pour meurtre avec préméditation avait à l'origine été fixé au 11 avril 1927, mais comme cela eût nécessité de tenir audience durant la Semaine sainte, le juge Townsend Scudder, de la Cour suprême de l'État de New York, reporta les premiers entretiens de sélection des jurés à la semaine suivant Pâques.

Le 10 avril, pour le dimanche des Rameaux, un service protestant fut organisé à la prison du comté du Queens. À l'instar d'Albert, Ruth n'était pas pratiquante, mais par désœuvrement, elle décida de se rendre à la chapelle pour épier Judd depuis la travée des femmes et ricana de son exaltation lorsqu'il chanta à pleine voix : « Conduis-moi, douce lumière, parmi l'obscurité qui m'environne, / Conduis-moi ! / La nuit est sombre, et je suis loin du foyer, / Conduis-moi ! / Garde mes pas ; je ne demande pas à voir / Les scènes éloignées : un seul pas est assez pour moi^[5]. »

Elle faisait décidément ressortir le meilleur chez cet avorton. Maintenant, il s'*Isabelisait*. Ruth se rappela une chanson des années 1890 qu'elle avait entendue quand elle était petite – *She's More to Be Pitied Than Censured* (« Elle est plus à plaindre qu'à blâmer ») – et elle fut prise d'un fou rire si violent et intempestif qu'elle dut partir et quitta la chapelle en fredonnant.

Toutefois, elle sollicita ce soir-là une visite de l'aumônier de la prison. Et comme le pasteur dînait chez lui avec sa famille, on lui envoya le ministre catholique. Le père George Murphy, du diocèse de Brooklyn, était un gros homme affable et jovial au nez rosacé, et il plut aussitôt à Ruth, en dépit de ses soutane et barrette noires. Elle eut à cœur de lui faire part de sa récente découverte : les femmes accordent leur corps aux hommes pour en obtenir l'amour en retour et les hommes accordent leur amour aux femmes pour en obtenir le corps en retour.

« Eh bien, oui, acquiesça Murphy, avec sérieux. C'est pour le

moins une vieille scie.

— Vraiment ? Je viens juste de le piger.

— Ma pauvre, compatit le prêtre avec un sourire. L'âge vient toujours trop vite et la sagesse, trop tard... C'est assez courant, ici.

— Qui plus est, les hommes rêvent de sexe en permanence.

— Tout à fait vrai, confirma Murphy, avant de lui adresser un clin d'œil. D'après mon expérience de la confession.

— Et les femmes rêvent d'amour.

— Certes.

— Mais chercher l'amour est source de tout autant d'ennuis.

— Ah, si vous pouviez prêcher ! » s'exclama le prêtre, guilleret.

Et il s'attarda ainsi une heure dans la cellule de Ruth, à l'instruire un peu et à plaisanter avec elle, traitant leur conversation comme une fête. Elle eut l'impression de redevenir jeune fille et implora Murphy de revenir, ce qu'il fit, avec régularité, tous les matins, après en avoir terminé avec les prisonniers catholiques, qu'il appelait ses « frères ».

Le Jeudi saint, il lui fit don d'un rosaire d'un noir de jais, qu'il qualifia avec romantisme de « guirlande de roses » et auquel il joignit une feuille pliée sur laquelle il avait recopié à la main le « Notre-Père », le « Je vous salue Marie » et le « Gloire au Père ». Mais Ruth ne vit pas le lien avec la prière et prit le chapelet de soixante grains pour un joli collier qu'elle arbora gaiement, en tant que seul bijou qui lui fût autorisé.

Malgré tout, le procès, prévu pour le 19 avril, perturbait tant Ruth que, au mépris de l'avis juridique de ses avocats Hazelton et Wallace, le 17 – le dimanche de Pâques –, elle transmit à un reporter bienveillant du *New York Daily Mirror* une harangue contre Judd Gray qu'elle avait griffonnée au crayon sur un bloc d'écolier, en lettres si grosses qu'il ne tenait pas plus de trois ou quatre mots par ligne. Le journaliste avait corrigé les fautes d'orthographe et introduit tant de rajouts de son cru que Ruth avait été contrainte de s'entraîner à la récitation du texte avant d'inviter devant sa cellule le pool de presse pascal.

Trop fébrile pour rester assise, elle s'appuya contre les barreaux, comme sur le point de défaillir et, les mains tremblantes, les yeux larmoyants, la voix chevrotante, elle lut :

« Je sais à présent que Judd Gray est un lâche, un vil chacal servile et sournois, qui a assassiné mon mari et essaye aujourd'hui de se cacher dans mes jupes pour m'entraîner dans le cloaque puant où il s'est vautré de son plein gré ; de me flétrir, comme une femme qui aurait tué son époux. » Elle changea de page.

« Je suis une mère ! J'aime mon enfant et j'aimais son père ! Mon Dieu ! Mères et épouses qui lisez cela, pouvez-vous mesurez la

terrible, l'oppressante épreuve que je vis en ce moment ? Le dimanche de Pâques ! La Semaine sainte ! Je voudrais tant être chez moi avec Albert et Lorraine. Oh, quelle tragique différence ces quelques mois ne font-ils pas... » Elle passa avec agitation à la page suivante.

« Je vous en conjure, mères et épouses, gardez-moi dans vos pensées. Ne me jugez pas trop durement. Si votre commisération ne me sera d'aucun secours à la barre, j'aurai au moins le soulagement de savoir que je ne suis pas une proscrire aux yeux des femmes de ce monde. »

Elle referma son bloc et s'efforça de sourire.

« Est-ce que ça fera l'affaire ? »

Six reporters prenaient encore des notes en sténo quand une journaliste plus rapide lui lança :

« Êtes-vous au courant que les femmes n'ont pas le droit de siéger en tant que jurées lors des procès pour meurtre ? » Un tic contracta la moitié du visage de Ruth.

« Vous rigolez. »

Son interlocutrice répliqua que non. C'était la loi de l'État.

Ruth s'affaissa sur son lit de prison, une main sur les yeux, comme emplie de consternation, puis elle entendit un couinement et, ravie comme une gamine, fixa un trou dans le mur opposé, par lequel une souris grise pointait le museau, à l'affût de quelque nourriture. Ruth émit un baiser dans le vide et la souris s'avança avec précaution vers le morceau de toast qu'on lui tendait, allant jusqu'à se dresser sur ses pattes arrière et à tendre la tête pour atteindre la croûte juste hors de portée. Ruth sourit aux reporters.

« Mon petit animal de compagnie, expliqua-t-elle. Vous voyez comme il m'aime ? »

Chapitre 8

LE SALAIRE DU PÉCHÉ

Comme la peine de mort et la nature théâtrale des procès criminels rebutaient le juge Townsend Scudder, il chercha à se faire remplacer lorsque l'affaire Snyder-Gray atterrit sur son bureau, mais aucun autre magistrat compétent n'était disponible et il s'en chargea donc, à contrecœur. Âgé de soixante et un ans, veuf, Scudder était un homme cultivé aux airs patriciens et à la voix sonore, qui avait étudié en Europe avant d'obtenir son diplôme à la faculté de droit de l'université de Columbia en 1888 ; il avait été élu au Congrès à deux reprises et avait officié pendant treize ans à la Cour suprême de l'État de New York, avant de revenir à l'exercice libéral du droit. En février 1927, son ami, le gouverneur Alfred E. Smith, l'avait à nouveau nommé à la Cour suprême, et désigné comme successeur dans l'éventualité où lui-même quitterait ses fonctions pour se présenter aux présidentielles en 1928 – ce qu'il fit. Mais l'ancien secrétaire adjoint à la Marine, Franklin Delano Roosevelt, s'immisçant dans la course, Scudder retira gracieusement sa candidature. Il prendrait sa retraite en 1936 et la consacrerait à exhiber ses cockers de race dans des concours canins internationaux, avant de mourir en 1960, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Les premiers entretiens avec les jurés – dénommés *tales-men* dans l'État de New York – eurent lieu le lundi 18 avril 1927, quatre semaines seulement après que Judd Gray eut entrepris son voyage fatal de Syracuse à Queens Village, de l'hôtel Onondaga au domicile des Snyder. Par une chaleur atteignant les trente degrés, le juge Scudder dut interroger trois cent quatre-vingt-dix hommes pour réussir à en trouver douze qui ne cherchassent pas à se dérober à leur devoir de juré sous des prétextes tels que la « dyspepsie » ou la « bonté d'âme », et qui pûssent attester qu'ils n'étaient pas influencés par les articles partiels de la presse. En raison de l'accusation d'association de malfaiteurs, Scudder avait pris la décision capitale de juger conjointement les accusés, si bien que le procès ne se limitait pas à « l'État de New York vs. Snyder et Gray », mais incluait aussi les affaires « Snyder vs. Gray » et « Gray vs. Snyder ». Fondamentalement, l'un comme l'autre des accusés faisaient l'objet de deux procédures, mais ce choix fut perçu comme avantageux pour Judd, parce que

aucun jury du comté du Queens n'avait jusqu'alors expédié de femme dans le « pavillon de la mort » à Sing Sing et il n'était pas exclu qu'il pût bénéficier de cette réticence.

Pour la défense de leur client, les avocats de Judd adoptèrent pour stratégie la suivante : qu'il était sous l'impérieuse emprise de la volonté hypnotique d'une intrigante ensorceleuse qui avait abusé de sa nature obligeante, de ses fantasmes érotiques et de toutes ses faiblesses. Une femme qui avait pris l'ascendant sur lui en menaçant de divulguer ses frasques à son épouse. Que Judd avait tué Albert Snyder en respectant scrupuleusement les désirs de Ruth, servilité procédant tant de l'engouement que de la peur. Les avocats de Judd devaient arguer que c'était Ruth qui avait prémédité le meurtre, tandis que leur client s'était borné à exécuter ses ordres, y compris pour se forger un alibi « en béton » attestant de sa présence à Syracuse au moment du crime. Le procès, affirmèrent-ils, mettrait en évidence que Mrs Snyder avait tout à gagner à se débarrasser de son époux, alors que Judd n'avait rien à en espérer, hormis une liberté accrue plus propice à leurs rendez-vous galants et à leurs ébats, qui n'avaient jamais été interrompus et n'étaient guère susceptibles de l'être.

Hazelton et Wallace, eux, avaient arrêté la défense de Ruth deux jours à peine après le crime : leur cliente récusait les aveux qu'on lui avait arrachés le 21 mars après plus de seize heures d'interrogatoire par la police, durant lesquelles on lui avait refusé tout repos ou réconfort après la perte atroce, violente et traumatisante de son époux. Elle maintenait que Judd était résolu à assassiner la victime, qu'elle l'avait uniquement laissé entrer dans la maison pour s'expliquer avec lui et mettre fin à leur liaison et qu'elle avait seulement accepté le contrepoids que Judd avait apporté au restaurant pour le lui ôter des mains. Selon les avocats de Ruth, si Judd et leur cliente avaient souvent plaisanté à propos des aléas de santé de son mari et de l'heureuse possibilité d'un décès accidentel, rien n'était plus éloigné des pensées de Ruth que l'idée d'homicide. Elle s'était ravisée, mais Judd n'en avait pas tenu compte. Elle prétendait que Judd avait délibérément, à lui seul et en secret, ourdi le projet de tuer Albert Snyder et, une fois son forfait accompli, ligoté le corps, simulé un cambriolage avec voie de fait commis par des Italiens fictifs et menacé de tuer sa maîtresse avec le revolver du défunt si elle ne l'assistait pas. Ruth avait été si effrayée qu'elle avait coopéré avec Judd sur le moment, avant d'en faire autant avec les policiers et de leur raconter exactement ce qu'ils voulaient dans le vain espoir qu'on lui permit de rentrer chez elle, auprès de sa fille de neuf ans en deuil.

Judd avait maigri et il était presque fluet lorsqu'on le menotta dans sa cellule, avant le point du jour, pour qu'il effectuât à pied, en

secret, au milieu d'une escouade d'huissiers, le chemin jusqu'à la salle d'audience. Harry Folsom lui avait rapporté des vêtements du pavillon d'East Orange, aussi Judd faisait-il, comme toujours, figure de mannequin Brooks Brothers dans son beau costume sombre sur mesure, avec ses lunettes de hibou en écaille, son visage sévère rafraîchi par l'après-rasage et sa chevelure châtain striée par les dents du peigne et luisante de brillantine.

Levant les yeux depuis le trottoir vers le palais de justice du comté du Queens, Judd interrogea un huissier plus amical que les autres à propos de l'architecture du bâtiment et apprit que celui-ci était de style néo-Renaissance anglaise. Mais ce n'était en fait qu'un méli-mélo plutôt criard de brique rouge et de calcaire sur trois étages, percé d'une haute entrée voûtée de part et d'autre de laquelle des paires de colonnes ioniques soutenaient des balcons. À l'intérieur, Judd et son escouade de gardes gravirent bruyamment un escalier monumental en marbre, qui grimpait en zigzag entre des rampes tarabiscotées en fer forgé noir et desservait des couloirs lambrissés de chêne. Enfin, ils arrivèrent au deuxième étage dans une majestueuse salle d'audience de douze mètres de hauteur sous plafond, aux murs revêtus de boiseries crème et au mobilier en chêne foncé massif, sous une magnifique verrière orange et verte représentant une torche enflammée et la balance de la Justice en vitrail. Judd apprit que c'était là que Cecil B. DeMille avait filmé les scènes de procès de son film *Le Réquisitoire*, sorti en 1922.

« Ah, oui, bien sûr, se remémora Judd. Leatrice Joy jouait dedans, non ? »

Un huissier sembla s'offusquer de son calme.

« Dites, vous vous rappelez pourquoi vous êtes ici ? »

— Je repensais simplement que c'était elle qui avait lancé la vogue des cheveux courts. »

On escorta Judd dans une pièce attenante habillée de lambris de chêne, où on lui offrit un doughnut et du café. Et durant les trois heures d'attente nerveuse précédant la première séance, la conversation dériva vers d'autres films et revues musicales.

La salle d'audience était prévue pour accueillir deux cent cinquante personnes, mais rien que lors de la sélection du jury, il y avait déjà une fois et demie autant de journalistes accrédités et quinze cents autres spectateurs tellement à l'étroit que l'acoustique en pâtissait. Aussi, en vue du premier jour du procès, avait-on fait installer par une entreprise de sonorisation de Long Island des microphones et des haut-parleurs – une première dans un tribunal.

Juste derrière Judd, devant les rangs des journalistes et la large barrière les séparant du reste de la salle, était assise la famille Gray,

comprenant la sœur grassouillette de Judd, Margaret, son mari, Harold Logan, et la mère de Judd, Mrs Margaret Gray, défaite, qui avait avancé sa chaise pour pouvoir darder des regards incendiaires sur Ruth. Étaient aussi initialement présents dans l'assistance les employeurs de Judd, Alfred Benjamin et Charles Johnes, ainsi que quelques-uns de leurs employés, des acheteurs de lingerie de Manhattan, des membres de la loge de l'Elks Club d'East Orange et des amis du Club des représentants en gaines de l'Empire State, plus Haddon Jones et Harry Platt, cités comme témoins par l'accusation. Isabel, Jane et Mrs Kallenbach étaient demeurées dans le Connecticut.

Manquait aussi à l'appel Mrs Josephine Brown, qui avait choisi de rester à la maison avec sa petite-fille. Mais les familiers de Ruth étaient derrière elle dans la salle d'audience : Kitty Kaufman, Harry Folsom – toujours ami avec les deux accusés – et Ethel, la fragile cousine tuberculeuse de Ruth, dont le divorce avec l'agent Ed Pierson venait d'être prononcé par la Cour suprême du Bronx. Ni Kitty, ni Harry, ni Ethel ne devaient témoigner, car tant l'accusation que la défense cherchaient à présenter un récit clair, dénué des complications et des contradictions déconcertantes de la vie réelle.

Ruth n'avait plus rien d'une sylphide. Si certains journalistes évoquaient encore sa beauté et ses galbes, d'autres exagéraient sa banalité, car elle avait pris du poids sous l'effet de l'inactivité carcérale, elle n'était pas passée par un coiffeur depuis un mois et elle en était réduite à se manucurer les ongles avec des allumettes. En ce premier jour de procès, elle portait du *Shalimar* et l'élégant ensemble noir qu'elle avait acheté à Bloomingdale la veille de la mort d'Albert : escarpins vernis, bas fins et robe en soie noire Jeanne Lanvin, ainsi que son chapelet à grains de jais orné d'un crucifix en argent, qu'elle arborait comme un collier. Le père George Murphy avait préféré s'abstenir de la détromper et, chaque matin, lorsque Ruth pénétrait dans la salle d'audience, il lui adressait un clin d'œil ou levait le pouce dans sa direction pour lui remonter le moral.

En raison du risque de désordre et de chahut dans le tribunal bondé, l'entrée était libre pour les policiers qui n'étaient pas en service, parmi lesquels bon nombre étaient encore en bons termes avec « Tommy » et certains ivres avant la mi-journée. Et il devait aussi y avoir au moins quelques pervers qui croyaient savoir ce qu'ils désiraient, car la dominatrice emprisonnée reçut cent soixante-quatre demandes en mariage.

Mais c'était souvent sur les centaines de célébrités assistant aux débats que se concentrait l'attention. Les places étaient chères et, en règle générale, seules les personnalités connues ou bien introduites parvenaient à entrer. Le onzième marquis de Queensberry, en jaquette et guêtres, ainsi que son épouse Cathleen, étaient des habitués. Le

compositeur Irving Berlin était là lui aussi et il fut désolé de découvrir que Ruth et Judd s'étaient approprié sa chanson *Always*. Le cinéaste américain D. W. Griffith, réalisateur de plus de cinq cents films muets, dont *Intolérance* et *La Bataille des sexes*, venait en limousine de sa demeure de Long Island, convaincu que ce procès recelait en puissance un mélodrame palpitant – tout comme l'était David Belasco, propriétaire de théâtre et producteur qui, en tant qu'« évêque de Broadway » autoproclamé, s'affichait en soutane et voyait en Ruth « une passionnée et une incomprise, loin d'être aussi mauvaise qu'on le dit ». Le *Telegram* engagea Will Durant, l'auteur de *L'Histoire de la philosophie*, succès de librairie inattendu, afin qu'il livrât son opinion, car, contre toute attente, son livre était l'un des préférés de Ruth. L'*Evening Graphic* riposta malicieusement en opposant à Durant l'humour narquois du comique Jimmy Durante. L'actrice et dramaturge Mae West – tout juste libérée après dix jours en prison pour indécence à cause de *Sex*, sa farce osée qui avait été interdite à Broadway – fut, elle, recrutée comme commentatrice de l'affaire Snyder-Gray par la *National Police Gazette*. La nouvelliste Fannie Hurst fut également embauchée pour la durée du procès, de même que Maurine Dallas Watkins, auteur de la pièce *Chicago*, sur deux « pépées très jazz » coupables de meurtre. Watkins était accompagnée par la comédienne Francine Larrimore qui avait créé le personnage de Roxie Hart et affirmait dans la pièce : « Je suis si gentille que je ne pourrais pas tuer une mouche. » Lors d'une interview avant le procès, Ruth avait d'ailleurs désarçonné les reporters en recourant à la variante : « Tuer mon mari ? Allons, je ne ferais pas de mal à une mouche. »

La célèbre et maintes fois mariée Peggy Hopkins Joyce écrivait des rosseries sur Ruth et Judd pour le *New York Daily Mirror*, tout comme Samuel Shipman, dont la pièce *Crime* était encore à l'affiche et qui apparut au tribunal en compagnie de son actrice principale, Sylvia Sydney. Le magicien Howard Thurston était un assidu, tout comme le scénariste et romancier Ben Hecht, surnommé « le Shakespeare d'Hollywood ». L'actrice Olga Petrova posa généreusement pour une cohorte de photographes devant la Rolls Royce qui venait de la déposer. Evelyn Law, des Ziegfeld Folies, discerna en ce procès une excellente occasion de se faire remarquer, à l'instar d'un nombre si grand de gens de théâtre que le coin dans lequel ils s'asseyaient avait été baptisé « la section syndicale des acteurs ».

On vit aussi, affublé d'une cravate bizarre rappelant celle du personnage de bande dessinée Buster Brown, John Roach Straton, pasteur de l'église baptiste du Calvaire et premier apôtre de l'Apocalypse à diffuser ses sermons dominicaux à la TSF, qui lors des présidentielles devait faire campagne contre le catholique Al Smith, « candidat de l'alcoolisme, du papisme et de l'incivisme ». Le

prédicateur Billy Sunday vint jeter un coup d'œil sceptique aux débats le premier jour, tandis que, tous les soirs, dans sa chronique pour l'*Evening Graphic*, l'évangéliste Aimée Semple McPherson vilipendait l'« amour charnel », le « démon de l'alcool », les « beautés torrides » et les multiples vices et péchés qu'exposait ce procès.

C'était la mi-avril et il commençait à faire chaud dans cette salle du deuxième étage, mais les plus m'as-tu-vu de ces dames arboraient encore des manteaux en phoque ou en rat musqué. Elles avaient des jumelles de théâtre. Et malgré la critique négative du procès par le dramaturge Willard Mack – « L'intrigue est faiblarde. La construction puérile. La mise en scène pitoyable. Les rôles principaux ineptes » –, chaque représentation faisait salle comble.

Le premier matin, le juge Scudder exposa la situation et les accusations aux jurés, soulignant que les accusés étaient jugés conjointement pour meurtre avec préméditation, que chacun était présumé innocent, que la charge de la preuve ne pouvait être transférée de l'accusation aux accusés et que si le jury entretenait le moindre doute légitime quant à leur culpabilité, tous deux devaient être acquittés. Après quoi, il précisa de façon décisive : « Si deux personnes mal intentionnées unissent leurs forces délibérément et avec préméditation pour tuer un tiers et mettent leur dessein à exécution, la loi ne se préoccupe pas de la part relative de l'un ou de l'autre à l'homicide ; le fait qu'ils aient tous deux participé, dans une mesure ou dans une autre, les rend également coupables. »

Petit, corpulent, le cheveu argenté, Richard Newcombe formula calmement, en trente minutes à peine, les solides arguments du ministère public à l'encontre du couple, articulant avec adresse les détails, la chronologie des événements et les pièces à conviction, avant de conclure à la préméditation du meurtre, car, nota-t-il, Henry Judd Gray avait à l'origine l'intention d'assassiner le mari de Ruth le 7 mars.

« Est-ce la Providence qui a permis à ce pauvre diable d'Albert Snyder de vivre quelques semaines supplémentaires ? Je n'en sais rien, mais le crime ne fut pas consommé cette nuit-là. »

Cette tournure vaguement suggestive – « consommé cette nuit-là » – n'avait rien d'accidentelle. L'adultère et le meurtre demeurèrent liés pendant tout le procès. Un journaliste cita *Périclès* de Shakespeare : « Un crime, je le sais, en provoque un autre ; le meurtre confine à la luxure comme la fumée à la flamme. » Judd avait admis avoir échangé des « caresses » avec Ruth avant qu'elle eût étranglé Albert comme après, et étant donné que trois heures entières s'étaient écoulées entre l'assassinat et le départ de Judd, on comméra qu'ils s'étaient offert une partie de jambes en l'air pour célébrer ça avant même que le corps d'Albert eût le temps de refroidir. Le procureur le

sous-entendit d'ailleurs dans son exposé liminaire, lorsqu'il releva cet intervalle de trois heures qui, d'après lui, n'avait pu être employé qu'à « des machinations, des manigances, des manipulations et Dieu sait quoi d'autre – moi, je ne tiens pas à l'apprendre. »

Warren Schneider attesta que le cadavre qu'il avait identifié était bien celui de son frère ; le Dr Howard Neal, de l'institut médico-légal, rendit compte de la cause du décès ; un toxicologue fit ressortir l'extrême ébriété d'Albert ; le directeur administratif du Waldorf-Astoria confirma l'existence de plus de cinquante souches signées « Mr et Mrs H. J. Gray » dans le registre ; et Leroy Ashfield, qui avait de manière compréhensible perdu son poste à la Prudential Life Insurance Company, soutint mollement qu'il ne cherchait pas à duper Mr Snyder en lui faisant apposer sa signature sur un formulaire vierge qui devait se muer en police d'une valeur de quarante-cinq mille dollars assortie d'une clause de double indemnité.

On lut des aveux ; des inspecteurs du Queens et des assistants de procureurs se ressouvirent de leurs actions, de leurs observations, de leurs conversations ; un serveur allemand du Henry's indiqua qu'il y avait souvent vu Ruth et Judd ensemble ; le Dr Harry Hansen, premier médecin sur les lieux du crime, assura qu'il n'avait décelé chez Ruth aucune blessure à la tête qui eût pu la plonger dans l'inconscience. Furent présentées comme pièces à conviction le fil de fer, le portemine Cross en or, le pistolet d'Albert, la serviette et la cravate utilisées pour le ligoter, le foulard en coton bleu imbibé de chloroforme, la flasque de whisky empoisonné de Judd et la taie d'oreiller ensanglantée dénichée dans la pаниère à linge des Snyder.

Il fut établi qu'on avait repéré Judd en train d'attendre un bus à Queens Village le dimanche 20 mars, qu'un taxi l'avait conduit de Jamaica Station à Manhattan et qu'on l'avait remarqué durant son trajet de Grand Central à Syracuse ce même matin. Puis Haddon Jones et Harry Platt furent appelés à témoigner des dissimulations de Judd ce soir-là. Et soudain, sur le coup de midi, le 28 avril, Richard Newcombe se leva et annonça : « L'accusation n'a plus rien à ajouter. »

Les avocats des accusés furent si surpris que le ministère public interrompît son réquisitoire à ce stade qu'ils réclamèrent et obtinrent du juge Scudder un délai pour préparer leurs requêtes et organiser leur défense.

Puis, enfin, les quinze cents personnes entassées dans la salle d'audience, dans l'immense majorité des femmes, furent récompensées par le témoignage glaçant de Mrs Ruth Snyder, la diablesse qu'elles détestaient déjà. L'écrivain et journaliste Damon Runyon avait ainsi décrit son attitude jusqu'alors : « Quels que soient ses défauts, qui semblent nombreux, cette femme paraît avoir du cran. Elle n'a pas un

moment tremblé, contrairement à son ancien petit camarade des jours tendres, avant ce noir petit matin du 20 mars. Elle s'est montrée froide, calme, dédaigneuse, fougueuse, colérique, mais jamais anxieuse, si ce n'est, peut-être, lors des brèves allées et venues occasionnées par les suspensions d'audience, car il lui faut alors affronter les yeux voraces de l'assistance. Telle semble être, pour elle, l'épreuve la plus pénible. »

Elle fut appelée à témoigner dans l'après-midi du vendredi 29 avril et se hâta de gagner la barre, les deux mains crispées sur le devant de son manteau noir comme jais, la chevelure paille presque entièrement dissimulée sous un chapeau-cloche en feutre, avec un regard glacé qui évitait celui d'autrui.

Les centaines de curieux qui écoutaient dans le couloir, grâce aux haut-parleurs, déclenchèrent presque une émeute lorsqu'ils voulurent pénétrer de force dans la salle d'audience et les policiers sortirent leur matraque pour repousser l'afflux.

Une fois la tranquillité quelque peu revenue, le juge Scudder se pencha vers Ruth, à sa gauche, et l'avertit de sa voix profonde et théâtrale :

« Mrs Snyder, vous n'êtes pas obligée de déposer en tant que témoin. La loi est en votre faveur et vous ne pouvez témoigner que de vous-même et de votre plein gré. Si vous témoignez à la barre, vous serez soumise à un contre-interrogatoire par le ministère public, comme n'importe quel autre témoin. Le tribunal vous laisse maintenant la liberté de décider si vous préférez faire valoir ce privilège ou non.

— J'aimerais témoigner, s'il vous plaît », répliqua-t-elle de sa douce voix de soprano caressante et veloutée, que peu dans le public avaient déjà entendue.

Le demi-millier de spectateurs dans la salle archibondée se leva pour mieux la voir et s'aperçut qu'elle était en réalité plus belle que ne l'avaient dépeinte les portraits fielleux publiés dans la presse, avec son teint lumineux, sa peau d'ivoire et ses fascinants yeux scintillants d'un bleu de Delft. Certains chroniqueurs comparèrent même Ruth aux chastes créatures féminines dignes et placides des tableaux de Sandro Botticelli ou de Jan Vermeer.

Edgar Hazelton débuta par quelques questions d'arrière-plan sur les relations entre Ruth et son mari et soutira à sa cliente que, moins de trois mois après leur mariage, Albert et elle se disputaient déjà continuellement ; chaque fois qu'elle irritait Albert, ce dernier la jugeait à l'aune de la défunte Jessie Guischard, « la meilleure femme qu'il ait jamais connue ». Son bateau à moteur était même baptisé *Jessie G*, jusqu'à ce que Ruth le forçât à changer son nom. Elle concéda qu'elle avait subi en secret une opération afin de pouvoir concevoir un

enfant, ce qui avait encore exacerbé la colère d'Albert – d'autant plus que Lorraine n'était pas un garçon.

Les lèvres de Ruth tremblotèrent à la mention de sa fille, elle fondit en larmes dans son mouchoir et ce fut seulement après que le juge Scudder lui eut tendu un verre d'eau qu'elle reprit contenance.

Hazelton démontra qu'elle avait été une bonne épouse et une bonne mère, qu'elle avait enseigné à Lorraine cantiques et prières, cousu elle-même les rideaux et les habits du bébé, rempli de conserves de fruits le cellier. Puis il lui demanda :

« Vous avez enfreint vos vœux de mariage avec Henry Judd Gray, n'est-ce pas ? »

Ruth se déroba à son regard.

« Oui.

— Est-ce le seul homme, hormis votre époux, avec qui vous ayez fait œuvre de chair ?

— Oui. »

Elle ajouta qu'elle ne buvait guère et ne fumait jamais ; elle avait seulement insisté pour qu'Albert s'assurât mieux, du fait de tous les accidents auxquels il était sujet : il y avait eu plusieurs incidents dans le garage – le cric avait cédé et la Buick lui était tombée dessus, la porte s'était refermée alors que le moteur tournait. Et un jour où il dormait sur le canapé, comme elle voulait éteindre la TSF, elle avait accidentellement donné un coup de pied dans le tuyau de gaz, qui s'était descellé du robinet. Elle était sortie faire une course et, à son retour, elle avait retrouvé Albert presque asphyxié. Quand elle avait rapporté cette mésaventure dans une lettre à Mr Gray, il l'avait choquée en déplorant qu'Albert ne fut pas mort.

« Était-ce là une réaction caractéristique de sa part ?

— Tout à fait. Se débarrasser de mon mari était une obsession pour lui. »

Elle ajouta que c'était la raison pour laquelle elle entendait mettre un terme à leur liaison, mais Judd l'avait prévenue que « si je rompais avec lui, il allait révéler au monde entier quel genre de dépravée j'étais ».

Hazelton invita alors Ruth à raconter comment elle avait hérité du contrepoids et elle répondit qu'il se trouvait dans un paquet que Mr Gray lui avait remis au restaurant Henry's. Elle pensait qu'il contenait seulement un rouleau à pâtisserie que Benjamin & Johnes commercialisait comme un réducteur de cellulite et c'était seulement plus tard qu'elle avait découvert l'instrument contondant, ainsi qu'un mot de la main de Judd : « Je viendrai lundi soir pour lui faire son affaire. »

Elle avait caché le contrepoids au sous-sol. Quand Judd était arrivé le 7, il avait déclaré qu'il était là pour « en finir avec Son

Excellence », mais elle s'y était opposée : « Je te l'interdis, Judd ! »

Il avait alors décrété qu'il reviendrait le jeudi soir, pendant qu'Albert serait au bowling, « et le coincerait dans le garage », mais il s'était dégonflé et, au lieu de ça, il était parti en tournée, direction Buffalo. Ruth avait reçu un pli épais lui donnant pour instruction de faire avaler à Albert les somnifères en poudre ci-joints avant le départ des Snyder pour la soirée chez Milton Fidgeon, le 19 mars. Ruth les avait vidés dans l'évier de la cuisine. Mais ses pires craintes s'étaient réalisées à son retour ce samedi soir là, quand elle s'était rendu compte de la présence de Judd dans la chambre de sa mère. Elle lui avait chuchoté qu'elle le rejoindrait plus tard, car elle désirait lui signifier que leur relation était terminée. Elle avait patienté vingt minutes, jusqu'à ce qu'elle eût la certitude que son mari dormait, puis elle était retournée voir Judd, qui l'avait embrassée.

« J'ai immédiatement senti les gants de caoutchouc qu'il avait aux mains et j'ai protesté : "Judd, qu'est-ce que tu veux faire ?" Et il est devenu à demi fou à la pensée que les choses ne se déroulaient pas comme il l'avait prévu.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Il a lâché : "Si tu m'empêches d'agir cette nuit, je nous supprime tous les deux." Il a brandi le revolver de mon mari et il a renchéri : "C'est lui ou nous." Je l'ai saisi par la main et je l'ai entraîné en bas, dans le salon. »

Elle affirma qu'ils avaient causé un moment, qu'elle l'avait imploré de renoncer à toute idée de meurtre – « et sous le coup de l'émotion, j'ai dit des choses qui l'ont certainement mis en rage. » Elle s'était excusée pour aller aux toilettes à l'étage, puis elle avait « entendu un coup terrible ». Elle s'était ruée dans le couloir et avait aperçu Judd à cheval sur Albert, en train de le frapper avec le contrepoids.

D'un air apparemment sincèrement haletant, Hazelton la relança :
« Qu'avez-vous fait ?

— Je me suis précipitée et j'ai attrapé Mr Gray par le cou, je l'ai écarté et, alors que je luttais avec lui, il m'a étalée d'un coup de poing et je me suis évanouie. Je ne me souviens de rien jusqu'à ce que je reprenne connaissance et que je trouve mon mari étendu là, sous un tas de couvertures. Je les ai soulevées et... »

Elle se plia en deux, tremblante, et pleura une bonne minute.

Le silence se fit dans la salle.

Judd leva un regard fugitif vers elle, puis contempla ses chaussures. Une vieille et massive surveillante de prison s'approcha de Ruth et la prit dans ses bras pour la calmer. Le juge Scudder considéra Ruth, puis enjoignit finalement à Hazelton :

« Vous pouvez continuer.

— Oui, monsieur le juge, acquiesça l'avocat de Ruth. Quand vous êtes revenue à vous, reprit-il, Gray était-il dans la chambre ? »

Ruth s'essuya les yeux avec son mouchoir et indiqua que non. Elle tâchait de dégager la tête de son pauvre époux des couvertures quand Judd avait déboulé en vociférant : « Tu essayes de défaire ce que j'ai fait ? » Il l'avait brutalement traînée jusqu'à la chambre de Josephine et lui avait exposé : « La messe est dite et tu es tout aussi coupable que moi. » Puis il avait énoncé : « On n'a qu'à simuler un cambriolage. On s'en sortira tous les deux. »

« Je n'ai pas du tout pris part au meurtre, jura Ruth à son avocat, mais je savais que j'étais dans la panade et je suis restée assise à l'écouter, pendant qu'il inventait les mensonges que j'ai débités aux enquêteurs tout le dimanche.

— Aviez-vous peur, à ce moment-là ? s'enquit Hazelton.

— J'étais littéralement terrifiée. Je voyais bien qu'il avait fait n'importe quoi, mais j'ignorais comment m'en sortir autrement qu'en lui obéissant. »

Elle l'avait aidé à saccager la maison, puis s'était laissé bâillonner et ligoter les mains et les pieds.

« Pourquoi y avez-vous consenti ?

— Parce que je redoutais qu'il me liquide sur-le-champ si je n'accédais pas à toutes ses demandes. »

La séance fut suspendue.

Et, ce soir-là, Damon Runyon écrivit de Ruth : « Dans l'ensemble, elle est demeurée aussi froide et calme, devant ce millier de personnes à l'affût, que si elle avait été assise à table chez elle, discourant devant des invités. Les mains jointes dans son giron, elle a bien de temps à autre adressé un regard au jury, mais elle a pour l'essentiel gardé les yeux rivés sur Edgar Hazelton. Si elle est bien la furie blonde cruelle et rusée que suggère la version de Gray, on pouvait s'attendre à ce calme. Mais si elle n'est qu'une femme au foyer trompée et horrifiée, comme le sous-entend son récit, son aplomb est des plus surprenants. »

Le témoignage complet de Ruth prit trois jours et produisit trois cent quarante-cinq pages de notes sténographiées, en incluant le contre-interrogatoire que lui firent subir tant les avocats de Judd que le ministère public. Elle resta impassible et apparemment détendue, jouant avec son chapelet en sautoir ou secouant la tête quand elle formulait une réponse négative, mais par ailleurs maîtresse d'elle-même, voire gracieuse face aux vives objections et aux tentatives d'intimidation des hommes de loi.

Elle rétracta formellement des pages entières de ses aveux du 21 mars. Elle prétendit qu'elle avait dissimulé le contrepoids au sous-

sol parce qu'elle « ne voulait pas l'avoir sous les yeux ». Elle ne l'avait pas jeté, parce qu'elle « estimait devoir le restituer à Mr Gray », puisque c'était lui qui le lui avait donné. Elle n'avait pas averti son époux du danger, car elle « pensait pouvoir dissuader Judd Gray ». Elle avait laissé la porte de la cuisine ouverte le samedi soir, parce qu'elle avait « l'intention de prévenir Judd que je ne voulais plus avoir affaire à lui ».

Elle se révéla confuse ou évasive quant aux contrats d'assurance qu'elle avait souscrits, mais sourit quand il fut établi qu'elle avait réglé les primes en se servant d'un compte joint qu'Albert aurait pu consulter à n'importe quel moment. Elle nia avoir tenté d'empoisonner ou d'asphyxier son mari. Elle nia avoir comploté de l'assassiner. Elle était simplement entrée dans la chambre de sa mère pour raisonner Judd Gray, ce samedi-là.

Un magistrat du ministère public la questionna :

« Et sa première réaction a été de vous embrasser ?

— Oui.

— Et vous, vous l'avez embrassé ?

— Oui.

— Sachant, ou supposant, quel que soit le terme que vous préférez, qu'il était là pour tuer votre époux ?

— Oui.

— Et sachant ou supposant qu'il était venu chez vous pour tuer votre époux, vous êtes descendue vous asseoir sur un canapé avec lui pour discuter ?

— Oui. »

Quand elle avait abandonné Gray pour monter aux toilettes, affirmait-elle, le pistolet de son mari était sur le piano. Et même depuis l'autre bout du couloir, derrière la porte close de la salle de bains, elle avait entendu « un coup terrible » quand Judd avait frappé Albert, quoique sans lui fracturer le crâne. Elle n'avait, elle, ni matraqué son mari avec le contrepoids, ni versé du chloroforme sur l'oreiller, ni garrotté Albert avec du fil de fer et le porte-mine de Judd. Et quand elle avait recouvré ses sens après son évanouissement et constaté ce qui s'était passé, elle avait « été trop effrayée pour crier ».

« Avez-vous apporté des soins à votre mari ?

— Non.

— Vous n'avez procédé à aucun examen pour déterminer si votre mari était mort ou vif ? »

Brûlant de mépris pour le magistrat, elle répliqua avec froideur :

« Non, je n'en savais rien.

— Combien de temps êtes-vous restée dans la pièce attenante avec Gray ?

— Une ou deux heures.

— Et vous lui avez donné votre chemise de nuit et votre robe de chambre pour qu'il les brûle ?

— Oui.

— Vous avez retiré votre chemise de nuit en sa présence ?

— Oui.

— Et vous êtes allée chercher d'autres vêtements, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous êtes retournée dans la chambre où gisait votre mari, mort ou agonisant, pour ça ?

— Oui.

— Et vous ne l'avez malgré tout pas regardé ?

— Non.

— Vous ne l'avez pas touché ?

— Non.

— Mais vous en aviez pourtant la possibilité ?

— Oui. »

Elle n'avait plus le sentiment de jouer un rôle ou d'usurper une identité ; elle était son personnage. Lorsqu'elle parcourait du regard, par-delà les avocats et les jurés, cette foule immense d'inconnus électrisés, elle avait l'impression d'être une *grande dame* du théâtre accordant quelques heures de sa célébrité à un public reconnaissant. Sa voix avait parfois quelque chose d'irrité, elle dardait souvent des regards furieux et elle fut forcée d'admettre qu'elle avait menti à tous ceux à qui elle avait parlé le dimanche 20 mars. Mais Ruth devinait que ses interrogateurs s'ingéniaient à réveiller les vestiges de la rage et de la férocité dont elle avait fait preuve avec Albert, si bien que, dans l'ensemble, elle para leurs attaques avec dignité et retenue. Elle savait pertinemment qu'elle relatait la nuit telle qu'elle aurait dû être, et non comme elle s'était déroulée, mais, qu'au nom de Lorraine, elle se cramponnait à la notion juridique de « doute légitime ». Elle se montra donc, dans sa déposition, aussi désinvolte qu'honnête et sans vergogne, affichant son dédain pour son mari, se contredisant en toute sérénité, soutenant des contrevérités, revenant rarement sur ses déclarations quand on la prenait à mentir, laissant les incohérences croître et se multiplier. Elle livra en toute innocence une version extravagante des événements, comme si un jury d'hommes ne pouvait que la croire. Vue de l'extérieur, elle paraissait ne pas avoir conscience du péril dans lequel elle se trouvait.

Mais ses avocats, eux, en avaient conscience, de sorte qu'ils firent venir à la barre l'adorable Lorraine Snyder, neuf ans, orpheline de père et peut-être sous peu, si les jurés en décidaient ainsi, de mère. En raison du règlement de la prison, en ce 3 mai, Ruth n'avait pas revu sa fille depuis son arrestation, le 21 mars. Elle eut le souffle coupé de surprise lorsqu'on appela Lorraine et ne put s'empêcher de sourire et

de pleurer en même temps, tant elle était ravie, à la vue de sa fille s'avançant dans la salle d'audience derrière un huissier. Elle se pencha vers Dana Wallace pour lui faire remarquer à quel point Lorraine était jolie, avec son chapeau noir à large bord et sa robe à col marin assortie toute neuve. Puis elle s'empressa d'essuyer les larmes qui brouillaient sa vision afin de ne pas perdre une seconde du témoignage de sa fille, qui écoutait gravement les instructions du juge Scudder.

La Cour décréta que Lorraine Snyder ne prêterait pas serment, puis lui demanda de décliner son nom et son adresse. Elle s'exécuta, évitant de poser les yeux sur Ruth et Judd.

« Assieds-toi confortablement au fond de ta chaise et regarde ce monsieur, au bout de la table, lui recommanda le juge Scudder, en désignant Hazelton. Ne t'occupe de personne d'autre. Concentre-toi sur lui. »

Hazelton s'écarta de Ruth et commença :

« Lorraine, te souviens-tu du matin où ta mère t'a appelée à l'aide ?

— Oui, monsieur.

— Faisait-il jour ou nuit ?

— Jour.

— Et combien de temps après es-tu allée chercher du secours chez les Mulhauser ?

— Tout de suite. »

Ce fut tout. Elle avait seulement été citée afin de confirmer son existence aux yeux des jurés. Ruth se fut damnée pour un contact avec Lorraine, un minuscule salut de la main quand l'huissier la raccompagna, mais leurs regards ne se croisèrent pas, même par inadvertance. Et Ruth ne fut pas la seule à sangloter dans la salle lorsque la porte se referma derrière la fillette et que Samuel Miller cassa l'ambiance en lançant :

« La défense appelle à la barre Henry Judd Gray, en son propre nom. »

En raison de sa pusillanimité, de son servile dévouement passé à Ruth, de son indifférence générale aux débats et de son avachissement mélancolique sur sa chaise, derrière la table de la défense, les journalistes avaient décrit Judd comme « inerte », « un lapin apeuré » ou « une chiffe molle ». Judd, raila le dramaturge Willard Mack, était « un homme qui, j'en suis sûr, serait infichu de planter un arceau de croquet sans aide ». Et Peggy Hopkins Joyce le compara sardoniquement à « une boule de pâte qu'on aurait oublié de pétrir ». Pourtant, lorsqu'il se leva pour témoigner, ce fut avec l'assurance, le maintien et le pas alerte d'un officier que Judd s'avança. Tiré à quatre épingles, comme d'habitude, il portait un costume croisé sombre à

finies rayures, une chemise blanche en soie et une cravate choisie avec goût. Son teint avait la pâleur de la prison ; sa chevelure ondulée noisette était coupée de frais ; sa voix de baryton surprit l'assistance. Le juge Scudder rapporta plus tard que, si Mrs Snyder lui était apparue comme « frivole et grossière », le toujours serviable Mr Gray « avait l'allure d'un étudiant en théologie ». Même les reporters les plus cyniques ne tardèrent pas à le percevoir comme un homme pieux et repentant « bien né, bien élevé, bien éduqué ». Et il était l'opposé de Ruth, dans la mesure où sa déposition concordait non seulement point par point avec ses aveux, mais collait de si près aux faits établis par la police que le procureur le questionna à peine.

Eût-il été possible de plaider coupable, Judd l'aurait fait, avant de partir résolument tout droit pour le pénitencier, si bien que son récit ne recelait aucune volonté de se protéger, aucune censure, aucune surprise, et ne révéla que des clarifications mineures, des oublis nombreux et la conscience nouvelle, caractéristique de l'alcoolique repent, de son extraordinaire degré d'intoxication ordinaire. À l'issue de son témoignage, la chanteuse Nora Bayes commenta avec stupéfaction : « C'est plus d'alcool qu'il y en a dans le monde ! »

Avant la fin de l'après-midi, Judd et son avocat en arrivèrent au meurtre et Ruth enfouit son visage dans ses mains, en pleurs, tandis que Judd poursuivait son exposé de la nuit – jusqu'à ce que, voyant sa mère qui pleurait aussi, il n'en pût plus et craquât, de sorte que Samuel Miller dut solliciter une suspension d'audience.

Même Willard Mack révisa sa mauvaise opinion de Judd. Pérorant sur les marches du palais de justice, il s'écria : « Je vous le dis, si tant est que lèvres humaines aient un jour proféré la vérité, c'était le cas aujourd'hui. »

On annonça que les détails pathologiques des relations sexuelles entre Judd et Ruth risquaient d'être si choquants et explicites que l'entrée de la salle d'audience serait interdite aux femmes. Mais à l'occasion d'un entretien avec les représentants de toutes les parties, le juge Scudder s'interrogea sur la pertinence de s'engager dans cette voie et il y eut apparemment consensus, car le lendemain, lors du contre-interrogatoire, Dana Wallace s'intéressa uniquement au meurtre. Rabaissant le coaccusé à la moindre occasion, Wallace alla jusqu'à prier Judd de se mettre debout pour mimer comment il avait levé le contrepoids au-dessus de sa tête afin d'ouvrir le crâne d'Albert. Après quoi, l'avocat de Ruth nota :

« À l'instant, vous n'avez pas manifesté autant d'émotion qu'hier.

— Non, concéda Judd. Sans doute pas.

— Est-ce parce que hier vous vous étiez préparé afin d'être ému au moment exact de l'interrogatoire ?

— En aucun cas, non.

— Donc votre récit pour votre avocat vous a mis la larme à l'œil, mais la reconstitution de vos gestes ne vous en a pas tiré une seule, c'est juste ?

— Je ne dirais pas ça, non. »

Wallace renonça et éplucha ses notes.

« Voulez-vous nous dire, afin que nous n'ayons pas à tout rabâcher, quand Mrs Snyder a pour la première fois suggéré de se débarrasser de son époux ?

— En janvier 1926.

— Et par la suite, vous en avez très souvent reparlé, n'est-ce pas ?

— Un certain nombre de fois, oui.

— En fait, pour reprendre votre propre expression, elle n'a cessé de vous harceler à ce propos, c'est exact ?

— C'est la vérité.

— Elle vous a aussi relaté ses diverses tentatives pour tuer son mari, non ?

— En effet.

— Pourtant, malgré les tentatives qu'elle vous a confiées et que vous avez énumérées, en réalité, Albert Snyder était encore en vie jusqu'à ce que vous entriez dans cette chambre, n'est-ce pas ?

— Oui, il était encore en vie.

— En d'autres termes, il ne lui était rien arrivé de grave jusqu'à ce que vous prêtiez votre complicité à l'entreprise, c'est bien cela ? »

Et Wallace avait continué dans cette veine afin d'illustrer que c'était Judd qui avait barre sur Ruth, et non l'inverse, Judd qui avait voulu se débarrasser de son rival et élaboré le meurtre dans les moindres détails. Mais Judd ne dévia pas de sa déposition. Des témoins de moralité, parmi lesquels ses voisins et des acheteurs de lingerie – mais personne de chez Benjamin & Johnes –, prirent ensuite la parole en sa faveur et, à cinq heures, l'audience fut suspendue.

Le dimanche 8 mai était celui de la fête des Mères, ce qui donna lieu à l'inévitable cliché de Lorraine signant une carte pour sa maman et, tandis que Mrs Josephine Brown, toujours aussi sérieuse, préparait le dîner, les journalistes recueillirent son sentiment quant à l'issue probable du procès.

« Je n'ai aucune idée de ce que fera le jury, déclara-t-elle, en réduisant des pommes de terre en purée. Les hommes sont tellement bizarres. »

Des journalistes qui avaient assisté avec émotion au témoignage de Lorraine éprouvèrent le besoin d'exciter et d'asticoter Ruth en évoquant la détresse qui devait être la sienne, privée de sa fille en cette occasion solennelle. Ruth mentionna qu'elle avait déjeuné de poulet rôti et de spaghettis de chez Roberto Minotti's, un restaurant italien du voisinage. Elle se refusa à divulguer qui avait payé et

s'épancha par ailleurs assez peu, se bornant à rester sur son lit et à sourire affectueusement quand elle avisait sa souris de compagnie vadrouillant de-ci de-là. Toutefois, elle finit par s'approcher des barreaux de la cellule pour lire le télégramme qu'elle allait adresser à Mrs Brown.

« Joyeuse fête des Mères, déclama-t-elle. J'ai bien de la chance et je tiens à ce que tu saches à quel point je suis reconnaissante de tout ce que tu as fait pour moi. Grosses bises et embrasse Lorraine de ma part. Ruth. »

— Autre chose ? se renseigna un journaliste.

— Oui. Dites à mes geôliers de faire venir Kitty Kaufman pour une mise en plis. Et j'aimerais aussi une manucure. »

Judd n'était qu'à un étage de là. Comme Ruth, il demeura allongé. Lorsqu'on lui demanda s'il avait envoyé une carte ou un cadeau à Isabel, il répondit :

« C'est mon épouse, pas ma mère.

— Donc, non ?

— Donc, non.

— Et à Mrs Margaret Gray, alors ?

— Je ne répéterai pas ce que je lui ai écrit, mais je lui ai fait parvenir un ouvrage édifiant : *When the Days Seem Dark*^[6] de Philip E. Howard. Je l'ai trouvé... revigorant.

— Songez-vous au verdict ? lui lança un reporter.

— Eh bien, je ne m'attends pas à la clémence.

— Vous pensez que ça va être la chaise électrique, pour vous ? »

Judd haussa les épaules.

« Je n'ai plus peur de la mort, à présent. Depuis que j'ai confessé à la barre mon histoire au monde entier, j'ai trouvé une paix profonde. »

Mais son sourire ressemblait plus à une grimace.

Le 9 mai, par une étouffante journée, la dix-septième du procès, William J. Millard, le second avocat de Judd, gratifia le jury d'une plaidoirie finale éculée. Mélancolique et dolent, les mains jointes à hauteur de menton dans l'attitude de la prière, Millard considéra avec bienveillance Judd, le public et le banc des jurés. Puis il entreprit gravement de relater la tragédie qui s'était abattue sur son « ami », louant d'abord la biographie de Judd, sa vie heureuse, sa réputation sans tache et la « chaleur de son foyer, dont la flamme était continuellement alimentée avec amour et dévotion ». Puis « soudain, au mois de juin 1925, une femme funeste et fascinante croise son chemin. Oh, messieurs, quelle catastrophe ! » Avec des airs de vieillard, Millard tendit le bras et agita un doigt en direction de Ruth.

« Cette femme, cette singulière créature pareille à un serpent

venimeux, a attiré Judd Gray dans ses anneaux luisants et, dès lors, il n'a plus pu s'en échapper. Car, messieurs, il est ici question d'une séduction perverse et envoûtante. Cette femme est anormale. À l'image d'un objet en acier attiré par un puissant aimant qui le retient, Judd Gray a été soumis à l'impérieux magnétisme de cette femme et il lui est devenu impossible de se détacher d'elle. Car cette femme, ce singulier spécimen humain venimeux, était possédée par un appétit sexuel dévorant, débordant, un désir animal vorace apparemment insatiable. »

Les yeux clos, la joue calée dans la main droite, Ruth fit mine de somnoler pendant l'homélie de Millard.

« Elle a peu à peu dressé sa victime, poursuivit l'avocat. Elle a mis à profit chaque occasion de satisfaire ses désirs pour le prendre dans ses rets. Et quand, après des mois et des mois de gâteries, elle l'a eu asservi, à sa merci, rien qu'à elle, elle a été en mesure d'agir par son intermédiaire, de le manipuler comme un pantin humain. Judd faisait ses quatre volontés. »

Elle avait intimidé le facteur ; elle avait dupé l'agent d'assurance ; elle avait réduit Judd en esclavage. Tout cela avait déjà été mis en avant à plusieurs reprises ; la seule adjonction de Millard fut de revenir sur la flasque empoisonnée découverte sur Judd lors de son arrestation. Selon l'avocat, Ruth espérait que, dans son ébriété, Judd boirait le poison cette nuit-là et mourrait dans la maison, de sorte que le crime serait interprété comme un meurtre suivi d'un suicide. Elle n'aurait pas eu à mettre son intérieur sens dessus dessous ni à dissimuler quoi que ce fut ; quelques petits mensonges auraient suffi, au lieu de la flopée qu'elle avait accumulée.

Dana Wallace se chargea de la dernière plaidoirie en faveur de sa cliente et souligna galamment que Mrs Snyder était une damoiselle coincée entre deux accusateurs (le bureau du procureur et les défenseurs du coaccusé) « dans l'une des positions les plus injustes qui se puisse devant un tribunal américain ». Fixant Judd avec mépris, Wallace s'indigna : « On permet à ce misérable rebut de l'humanité de geindre et d'implorer grâce, caché derrière les jupons d'une femme dans l'espoir de vous abuser. » Il devait encore ajouter « suppôt de Satan », « faible d'esprit », « vile créature », « falsificateur » et « anaconda humain » à sa liste de qualificatifs. Mais Judd se contenta de regarder droit devant lui, pendant que Wallace s'accordait trois heures de plus que Millard pour répéter, réitérer et marteler chacun des points que l'avocat de Judd avait invoqués pour défendre son client, mais en modifiant les faits afin de présenter Ruth, et non Judd, comme la victime désarmée et subjuguée entichée d'un criminel manipulateur.

Sa défense ne correspondait ni aux antécédents familiaux du

couple, ni aux personnalités que Ruth et Judd avaient si éloquemment exhibées dans la presse et durant les audiences. Et Wallace fit preuve d'un tel excès dans ses démonstrations – allant jusqu'à ôter son veston et à se masser l'épaule pour imiter Judd étalant de la crème sur les coups de soleil de Ruth – que l'assistance hostile dans la salle surchauffée se gaussa de lui.

« Vos ricanements attestent d'âmes vacantes, cria-t-il au public. Des gens comme vous ne devraient pas avoir le droit de juger une femme sans défense. »

À aucun moment les avocats de l'un ou l'autre des accusés ne mirent en cause le tempérament d'Albert ou ne cherchèrent à disculper leur client en insinuant que le défunt méritait un châtiment aussi extrême et définitif.

Le procureur Richard Newcombe récapitula avec la plus grande brièveté les arguments de l'accusation à l'encontre de Mrs Snyder et Mr Gray. Peu importait, fit-il remarquer, qui avait élaboré le plan ou qui avait commis le meurtre dans les faits. Les deux accusés étaient inextricablement impliqués à part égale. Même l'alcoolisme de Judd ne constituait pas une excuse suffisante tant chacune de ses actions semblait avoir été accomplie avec lucidité et encore présente à son esprit. Quant à Mrs Snyder, rappela Newcombe aux jurés, elle s'était cramponnée à une première version des faits pendant seize heures avant d'annoncer au commissaire George McLaughlin qu'elle n'en pouvait plus de mentir. Elle avait alors procédé à des aveux dans lesquels elle avait omis de parler des circonstances atténuantes qu'elle venait de signaler en salle d'audience où, sous serment, à la barre, elle avait proposé une troisième variante – celle qu'elle désirait en l'occurrence faire croire au jury.

« Messieurs les jurés, elle s'est comportée comme une bête sauvage dans la jungle, tapie là, épiant son époux endormi, dans l'attente d'une chance de passer à l'attaque avec le concours d'Henry Judd Gray. Et c'est ensemble qu'ils sont entrés dans la chambre et ont commis de sang-froid ce meurtre atroce. Frappé à la tête, Albert Snyder s'est redressé et qui a-t-il vu, s'efforçant de le tuer ? Sa propre femme et l'amant de celle-ci. Grands Dieux, messieurs, songez aux pensées de cet homme : sa propre femme et l'amant de celle-ci, en train de l'assassiner. »

Peu après cinq heures, par cette chaude après-midi, le jury se retira dans une pièce où les douze jurés se débarrassèrent de leurs vestes, relevèrent les fenêtres pour avoir de l'air et parcoururent les explications du juge concernant la gradation des homicides. Le premier scrutin eut pour résultat dix voix en faveur du verdict de meurtre avec préméditation, et deux contre. Les jurés n'étaient pas des intellectuels. Ils définissaient le code de pensée selon lequel ils

vivaient comme du « gros bon sens ». Ils causèrent encore un peu de l'affaire, puis il y eut un nouveau vote. Et juste avant sept heures, moins de deux heures après le début des délibérations, le président du jury proclama à la Cour :

« Le jury déclare les accusés, Mrs Ruth Brown Snyder et Mr Henry Judd Gray, coupables de meurtre avec préméditation. »

Ruth et Judd étaient debout mais, sous le choc, Ruth s'effondra aussitôt sur sa chaise et se cacha le visage dans les mains, pliée en deux, hurlant et tremblant de désarroi. Judd vacilla, les poings serrés, mais demeura sur ses jambes et farfouilla dans la poche de son veston bleu marine pour en extraire *A Child's Prayer Book* (« Un livre de prières pour enfants »), le manuel de l'école du dimanche de sa fille, qu'il se mit à lire et réciter à voix basse en se balançant.

La salle d'audience sombra dans le chaos lorsque les quinze cents personnes de l'assistance tentèrent de s'approcher des deux condamnés afin de les interpeller, de les invectiver, de solliciter leur opinion ou leur sentiment, de les toucher rien que pour avoir un souvenir. Le juge Scudder fit usage de son marteau et ordonna qu'on conduisît Ruth et Judd en prison, mais une dizaine de minutes fut nécessaire avant que la police pût ménager un passage assez large à travers la foule tapageuse déchaînée.

Les quotidiens new-yorkais avaient préparé leur une en prévision du verdict présumé de culpabilité et, quelques minutes à peine après sept heures, les crieurs de journaux vendaient déjà des éditions spéciales dans les rues.

Ruth fit halte à la sortie du palais de justice pour indiquer aux reporters qu'elle allait enjoindre à Wallace et Hazelton de faire appel du jugement. À la vue de George Murphy, l'aumônier catholique de la prison, affligé, elle se lamenta :

« Oh, mon père, je pensais qu'on me croirait. »

Bien qu'opposé à la peine capitale, le juge Scudder fut contraint par la loi de l'État de New York à condamner Ruth Snyder et Judd Gray à l'isolement cellulaire au pénitencier de Sing Sing jusqu'à leur exécution par la chaise électrique. Si, à leur entrée en salle d'audience pour le prononcé de la sentence, Judd et Ruth veillèrent à regarder devant eux pour éviter que leurs yeux se croisent, alors qu'ils patientaient, Judd entendit Ruth glisser en plaisantant à l'huissier : « C'est le pire vendredi 13 de ma vie. » Et même Judd sourit.

Ruth prenait le tout à la légère. La morosité du juge Scudder, lorsqu'il prononça la peine de mort, la fit sourire et tandis qu'on l'escortait hors de la salle d'audience, elle chatouilla l'une de ses surveillantes pénitenciaires. « Ce n'est qu'une formalité, assura-t-elle dans le *New York Times*. J'ai toujours autant de chances d'être libérée

qu'avant le début du procès. »

Mais Judd resta droit comme un I en écoutant Scudder rendre la même sentence à son encontre et quand ses avocats essayèrent de le consoler, il justifia tranquillement la sévérité du châtiment en citant l'Épître aux Romains de saint Paul : « Allons, vous n'êtes tout de même pas sans savoir que "le salaire du péché, c'est la mort", messieurs ? »

Comme il regagnait à pied le 1, Court Square, il fit une pause sur les marches de la prison afin que les photographes et les journalistes pussent s'attrouper autour de lui, puis déclama le discours qu'il avait rédigé :

« Je suis l'un des meilleurs exemples du sort auquel vous condamnent en définitive le whisky, la luxure et le péché. J'ai rencontré ici, au cours de ma détention, tant de pitoyables illustrations des méfaits de l'alcool ou de relations intimes indécentes qu'il me tient à cœur d'exhorter mon prochain à reconnaître que la lumière divine est le seul véritable salut. »

Et, que ce fût par suite de quelque éveil religieux, à cause de la gentillesse générale du père George Murphy ou parce qu'elle avait astucieusement appris que le gouverneur Alfred E. Smith était de confession catholique, Ruth, pour sa part, invita l'aumônier dans sa cellule où, après lui avoir rappelé qu'elle était luthérienne non pratiquante, elle l'informa de son intention de se convertir au catholicisme.

Interrogé par des journalistes une fois la décision rendue publique, le père Murphy se borna à commenter : « Je crois que Ruth éprouve un intense et profond sentiment de repentir. »

Chapitre 9

ET DANS LA MORT, JE SOURIRAI

La Grande Crue du Mississippi de mai 1927, la plus importante catastrophe naturelle de l'histoire des États-Unis, affecta sept cent cinquante mille personnes, mais comme le formula avec humour le comique Will Rogers, alors qu'il s'efforçait de réunir des fonds pour les victimes, l'inondation tombait mal, car l'affaire Snyder-Gray lui disputait les gros titres.

L'intérêt du public ne faiblit nullement après le prononcé de la sentence, contrairement à la lucidité de Ruth, de plus en plus fluctuante. Lorsqu'on l'escorta jusqu'à la Cadillac sept places qui devait la conduire à Sing Sing, le lundi 16 mai, Ruth demanda à la surveillante pénitentiaire à laquelle elle était menottée :

« On pourrait s'arrêter en chemin ? Je connais un relais routier épataant près de Sleepy Hollow et je commanderais bien du homard. »

La surveillante fronça les sourcils.

« Pour faire de la peine aux cuisiniers de la prison ? Eux qui doivent être en train de préparer un festin. »

Ce serait du porc et des haricots blancs.

On casa Judd dans la longue Cadillac noire précédant celle de Ruth, des adjoints du shérif, montèrent à sa suite et six motos mugissantes pourvues de side-cars occupés par des policiers avec des fusils prirent position à l'avant et sur les flancs pour la procession en direction du nord jusqu'à Ossining. Mais cinq mille spectateurs, dont une majorité d'épouses et de mères abominant Mrs Snyder, se massèrent presque aussitôt autour des automobiles pour hurler des invectives et cogner sur les capots ou aux vitres masquées par des rideaux, le temps que des cavaliers de la police avec des matraques eussent effrayé, amoché ou renversé assez de gens pour assurer la sortie du cortège. Onze voitures remplies de journalistes le prirent en filature. Les Cadillac franchirent le Queensboro Bridge à soixante-cinq kilomètres-heure, mais furent ralenties sur la rive de Manhattan par les foules énormes qui guettaient les meurtriers pour les conspuer ou simplement les entrevoir. Se frayant un passage au ralenti au milieu de cette cohue qu'une centaine d'agents de la circulation n'avaient pu canaliser, la caravane finit par traverser Central Park et emprunta Riverside Drive pour rejoindre la Henry Hudson Parkway.

Judd fuma un paquet de cigarettes entier au cours du trajet d'une heure vingt jusqu'à Sing Sing et il fut soulagé de savoir qu'il pourrait en racheter au magasin de la prison – il avait toujours l'argent volé dans le portefeuille d'Albert. Des curieux et des reporters montaient la garde devant la porte sud du pénitencier, mais on fit signe aux Cadillac d'entrer directement et, pour la première fois depuis presque deux mois, Judd se sentit libéré de la multitude. Il y eut bien quelques détenus pour courir à la hauteur de la voiture afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur, mais davantage encore se promenaient simplement au soleil ou jouaient au baseball. L'inspecteur auquel était menotté Judd lâcha :

« Avec un peu de chance, ils te prendront dans l'équipe.

— À vrai dire, j'étais plutôt bon au lycée », répliqua Judd.

Mais en réalité, il ne serait jamais question pour lui de se mêler aux autres prisonniers.

Les cellules des condamnés à mort se situaient dans un bâtiment que les autres détenus surnommaient l'abattoir. Vieux d'à peine cinq ans, il disposait de sa propre cuisine, de cours d'exercice distinctes et comportait deux ailes de douze cellules chacune pour les hommes, une troisième de trois cellules pour les femmes, plus une infirmerie et six cellules dans le quartier des prisonniers en instance d'exécution, qu'on appelait le dancing – les autopsies se déroulant dans la glacière.

Judd entra perçut furtivement Ruth lorsqu'elle fut accueillie en tant que seule détenue féminine de Sing Sing, et ce fut tout. Ils ne se revirent plus jamais.

Ruth se dépouilla de tout ce qu'elle possédait, y compris ses alliances et ses chewing-gums aux fruits Wrigley's, on la surveilla tandis qu'elle se déshabillait et se douchait, puis le Dr Charles Sweet la pesa, la mesura et l'examina pour certifier qu'elle n'était ni malade, ni contagieuse. Étant donné que ses chaussures eussent pu servir d'armes, on lui remit des chaussons en feutre et, comme elle était la seule femme incarcérée au pénitencier, Lewis Lawes, le directeur, lui fournit des bas en coton et des robes d'intérieur en calicot plutôt qu'un uniforme. Trois surveillantes furent affectées à la garde de Ruth à tour de rôle, par tranches de huit heures. Elle avait indiqué sur un formulaire pénitentiaire qu'elle était catholique et le père John McCaffery fut le premier visiteur entre les murs en béton de sa cellule dotée d'un lavabo et de toilettes, d'une table et d'une chaise austères et d'un lit boulonné au sol, garni d'un matelas rembourré de paille.

Contacté plus tard par un journaliste qui lui demanda comment était Mrs Snyder, McCaffery répondit :

« Séduisante, agréable et assez cocasse. »

On informa Ruth qu'elle aurait droit à des visites le lundi, le mercredi et le vendredi, ainsi qu'à vingt minutes dans la cour deux

fois par jour ; que tout son courrier serait filtré et qu'elle pourrait obtenir de quoi écrire auprès des surveillantes, mais devrait restituer le stylo une fois qu'elle aurait terminé.

Elle pleura et, pour la réconforter, l'aumônier catholique lui affirma qu'il entreprendrait le directeur afin qu'on lui permît d'avoir la poudre de riz et la crème de beauté qu'elle avait sollicitées, et elle les eut. Elle n'était guère à plus de trente mètres de Judd, mais il eût tout aussi bien pu être à l'autre bout du continent ; ils dormaient tous les deux dix heures par jour.

Judd vécut mieux le pénitencier. Même en isolement, il pouvait deviser de l'actualité avec les prisonniers à portée de voix, lire la Bible à d'autres, indiquer ses coups en chiffre pour une partie de dames, consulter l'aumônier protestant, le pasteur Anthony Peterson, au sujet de ses préoccupations religieuses et se maintenir en forme en jouant au handball américain, une sorte de variante de la pelote, dans la cour avec ledit ministre. Il souhaitait bonne nuit chaque soir au meurtrier de la cellule voisine et le saluait d'un bonjour chaque matin. Le détenu, un criminel endurci qui avait tué le propriétaire d'une boutique de glaces, devait qualifier Judd de « sacré brave type ».

Tous les jours, Judd se consacrait à sa volumineuse correspondance avec Samuel Miller, son avocat, devenu un ami proche, Mrs Margaret Gray, Jane, Isabel, Haddon Jones et d'autres camarades de classe du lycée, ainsi que des membres de son country-club du New Jersey, de sa loge de l'Elks Club ou du Club des représentants en gaines de l'Empire State. Le 2 juin, son épouse vint le voir pour la première fois depuis son arrestation. Elle ne devait revenir qu'à deux autres reprises. Tard la nuit, cet automne-là, il commença aussi à rédiger au crayon *Doomed Ship*, ses mémoires dédiés à « Ma fidèle petite mère » et édités par sa sœur, qui seraient publiés sous forme de feuilletton par l'entremise de l'agence de presse Famous Features Syndicate, puis, quelques mois après la mort de Judd, par l'éditeur Horace Liveright Company. Judd y écrivait : « Je ne peux pas expliquer le mystère de la renaissance en Jésus-Christ. Je peux seulement vous parler de cette paix qui dépasse l'entendement. Peut-être m'objecterez-vous : comment un meurtrier peut-il espérer entrer au paradis – quelqu'un comme moi ? Rien que par la foi. Je suis un être différent – un nouveau-né. »

En 1927, Philo Farnsworth procéda à la première transmission expérimentale d'images électroniques télévisées, l'Académie des arts et des sciences du cinéma fut fondée, l'aviateur Charles Lindbergh effectua le premier vol transatlantique sans escale et en solitaire entre New York et Paris à bord du *Spirit of St Louis* et on organisa en son honneur une énorme parade sous une pluie de confettis le long de la

5^e Avenue. Ce fut l'année de la création de la British Broadcasting Corporation et de CBS. Le président Calvin Coolidge annonça qu'il ne briguerait pas un second mandat, les anarchistes italiens Sacco et Vanzetti furent exécutés pour meurtre, le premier film parlant, *Le Chanteur de jazz*, sortit en salles, les Yankees de New York et leur *Murderers' Row*, leur équipe de tueurs comprenant les légendaires Babe Ruth et Lou Gehrig, balayèrent les Pirates de Pittsburgh en finale du championnat de base-ball. Léon Trotski fut exclu du parti communiste soviétique, le Holland Tunnel fut creusé sous l'Hudson pour relier New York au New Jersey, le « soulèvement de la récolte d'automne » du jeune révolutionnaire chinois Mao Zedong et de son Armée rouge échoua et, après dix-neuf ans de production, Ford mit au rebut son Model T et introduisit le Model A.

Ruth Snyder continua à faire les gros titres, gonflant toujours les tirages. Les journalistes rapportèrent qu'elle utilisait du peroxyde d'hydrogène pour se décolorer les cheveux, qu'elle lisait des magazines d'histoires vraies à l'eau de rose, qu'elle bavardait en suédois avec sa mère quand cette dernière lui rendait visite à Sing Sing, qu'il lui était interdit de passer les superbes robes que Mrs Brown lui apportait, mais pas de « les visiter » en les suspendant dans sa cellule, et qu'Ethel Anderson, la joviale cousine de Ruth, reposait au cimetière de Woodlawn, victime d'une tuberculose que semblait avoir aggravée la tension engendrée par la publicité du procès.

Par moments, Ruth paraissait folle, bien qu'ayant été examinée par la commission des aliénés et déclarée saine d'esprit. Elle s'insurgeait, elle intriguait, elle chicanait par le truchement de ses avocats ; elle s'évanouissait, elle était prise d'hystérie, elle faisait des crises de larmes tous les soirs ; elle pouffait avec ses surveillantes, elle recevait l'Eucharistie tous les dimanches et la visite de l'épouse du directeur et du père McCaffery tous les jours. Elle assortissait chacun des plateaux repas qu'elle rendait de messages secrets à l'intention du cuisinier de la prison, qui tomba fou amoureux d'elle et se mit à rôder près d'une fenêtre de la cuisine donnant sur la cour afin de pouvoir souffler des baisers à Ruth, aux anges quand elle les lui renvoyait avec un sourire durant ses promenades.

Ruth s'immisça aussi dans la dispute entre le frère d'Albert et Mrs Josephine Brown pour la garde de Lorraine, et la fillette ne se tint plus de joie lorsque bonne-maman Brown eut gain de cause. Ruth perdit son procès contre la Prudential Life Insurance Company, qui aurait dû dédommager de quatre-vingt-seize mille dollars le bénéficiaire des assurances d'Albert, à la suite de sa « mort accidentelle » – au lieu de quoi, la société avait fait parvenir à Mrs Snyder un chèque remboursant toutes les primes versées, que, sur

les conseils de ses avocats, Ruth avait refusé d'encaisser. En juin, elle se vit accorder un sursis d'exécution, mais le 21 novembre, le juge Irving Lehman, de la Cour suprême de New York, fit savoir que ses six confrères et lui ne voyaient aucune raison d'entreprendre un nouveau procès, de commuer la peine de Mrs Snyder et de Mr Gray ou de surseoir à l'exécution ordonnée par le tribunal, et dans sa fureur, Ruth ne put rien faire d'autre que renvoyer ses avocats, qu'elle réembaucha quelques jours plus tard.

Chaque week-end, les New-Yorkais avaient le droit de visiter Sing Sing, mais lorsque le nombre de visiteurs bondit d'une demi-douzaine à trois mille à cause du couple tristement célèbre, Lawes suspendit la pratique. Durant tout l'été et l'automne 1927, les riverains de la 222^e Rue à Queens Village eurent à se plaindre du flot d'automobilistes qui défilaient devant le domicile des Snyder le dimanche, dans l'espoir d'entrevoir Lorraine ou sa grand-mère, certains curieux s'installant même avec leur pique-nique sur la pelouse jusqu'à ce que la police les en délogeât. Pour finir, l'affluence n'étant plus tenable, la maison fut vendue à perte à un vieux couple d'Allemands non avertis de la notoriété sulfureuse des lieux.

Lorraine déménagea avec sa grand-mère chez Andrew, le frère aîné de Ruth, dans le Bronx, où elle fut inscrite en pension dans une école du comté de Westchester tenue par les ursulines – l'établissement même qu'Albert avait inflexiblement rejeté en 1925. Elle devait devenir une jolie jeune femme, faire un mariage heureux à l'âge de vingt ans et trouver un anonymat serein grâce au patronyme de son mari. Jane, la fille de Judd, en ferait à peu près autant. L'une comme l'autre eurent une vie très longue et très discrète.

Le *New York Daily Mirror* organisa un concours récompensant de vingt-cinq dollars chaque jour « la meilleure lettre exposant pourquoi Ruth Snyder ne devrait pas être exécutée » et, d'un montant égal, celle exposant « pourquoi elle le devrait ». Presque aucun homme ne pensait qu'elle méritait de mourir sur la chaise électrique. Presque toutes les femmes estimaient que si.

Même si elle avait déjà dix ans en novembre 1927, Lorraine écrivit prétendument au père Noël une lettre dans laquelle elle le priait de « ramener ma maman chérie à la maison [...] C'est tout ce que je veux. Je me sens tellement seule sans elle. » Des centaines de paquets cadeaux de la part de tous ceux dont le cœur se serrait à la pensée de la fillette ne tardèrent pas à emplir sa chambre.

L'affaire Snyder-Gray remonta donc jusqu'au gouverneur Al Smith, qui ne devait pas se prononcer avant janvier et dont la réticence à exécuter une femme était bien connue. Il eut cependant la surprise de recevoir à Albany, la capitale de l'État, la visite de

Mrs Brown qui fit irruption dans son bureau afin d'implorer grâce, non pas pour Ruth, mais « pour la petite ». Smith se montra cordial et respectueux, mais répliqua : « Je compatissais de tout cœur, Mrs Brown, mais nous devons garder à l'esprit qu'il y a bien des filles, des fils, des pères et des mères en prison. Nous ne pouvons pas tous les libérer. »

Ruth, elle, préféra une autre approche et chercha à éveiller l'indignation et la pitié du grand public, ainsi qu'à aider financièrement Mrs Brown en bâclant une diatribe échevelée, décousue et schizophrène : *My Own True Story – So Help Me God* (« Ma véritable histoire personnelle – je le jure devant Dieu ! »). Le tirage du *New York Daily Mirror* progressa de cent mille exemplaires par jour durant toute la période de sa publication. Afin d'établir l'authenticité du texte, les éditeurs photographièrent et reproduisirent l'étrange première page du manuscrit original, que la mère de Ruth avait récupéré clandestinement, mais ce fac-similé donnait aussi à voir l'écriture en grosses lettres parsemée de tirets d'une femme égarée et exaltée, apparemment au bord de la crise de nerfs : « Judd Gray cause ! – du “gros cafard” – qu'il a “ratatiné” – est-ce qu'il – J. G. – y repense seulement au GROS CAFARD DE RUTH BROWN ? »

Albert Snyder, un « gros cafard » ? Était-ce censé plaider en faveur de Ruth ?

Le *New York Daily Mirror* finit par expurger la prose de Ruth pour la rendre plus lisible, mais l'hystérie, la confusion et la vision faussée des événements de l'année écoulée sautaient quand même aux yeux : « “L'extérieur” ne croit donc RIEN de ce que je raconte ? J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour arrêter J. G. sans prévenir mon mari. »

Elle affirma que Judd « s'entichait de tout ce qu'il pouvait utiliser à son avantage ». Elle soutint que « pour empêcher Isabel d'informer mon mari de notre liaison, je devais lui acheter les articles de luxe que son époux ne pouvait lui offrir, y compris des vêtements de son boulot, et comme je ne pouvais répondre à ses exigences, elle allait me dénoncer à mon mari ! »

« Mon Dieu ! Où est la justice ? Où ? [...] »

« Même s'il a avoué avoir tué mon mari, pourquoi le MONDE ENTIER a-t-il cru que TOUT ce qu'il disait était “LA VÉRITÉ” ? J'ai admis “la vérité” de ma liaison amoureuse illégitime, pourtant personne ne m'a CRUE quand j'ai dit : “JE N'AI PAS TUÉ MON MARI.” Pourquoi a-t-on mis ma parole en doute ? Pourquoi ? Parce que J. G. a servi au public le même baratin charmeur qui m'a complètement fait perdre les pédales et avaler des couleuvres pas possibles, et nous, PAUVRES CRUCHES, on continue à les aimer quand même. [...] »

« J'ai simplement eu le malheur d'accorder mon amour à un

misérable – j'ai seulement été aussi mauvaise qu'il m'a faite. [...]

« MON CONSEIL AUX HOMMES COMME AUX FEMMES, AUX JEUNES COMME AUX VIEUX : LISEZ VOS BIBLES ET VOS LIVRES DE PRIÈRES ! [...]

« PRIEZ et gardez la FOI ! Car la récompense de la FOI est la signature de notre Seigneur Jésus-Christ dans nos cœurs. Et la signature du Christ est reconnue à la Banque des Cieux. Vous ne tenez pas à y entrer ? [...]

« [NdE : *L'humeur de Ruth Snyder change brusquement à ce stade de son extraordinaire récit et, nous laissant presque sur notre faim, voici ce qu'elle écrit :*] Veuillez remercier tous les braves gens du monde extérieur pour leurs jolies cartes et leurs lettres. Beaucoup de très beaux livres me sont parvenus aussi. De la poésie – les œuvres d'Elbert Hubbard – des bibles – des chapelets – des mouchoirs – merci, merci beaucoup. »

Elle exhibait également l'humour insipide du vaudevilliste : « J'avais toujours rêvé d'un radiateur électrique, mais mon mari était trop radin pour m'en acheter un. On dirait que mon souhait va se réaliser. »

Au fil de leurs recherches sur les sept précédentes exécutions féminines qui avaient eu lieu dans l'État de New York, les avocats de Ruth découvrirent que les condamnées étaient toutes épouses et mères. La plupart avaient été pendues, mais la première à mourir sur la chaise électrique, en 1899 à Sing Sing, était une certaine Mrs Martha Place qui, par jalousie, avait jeté de l'acide dans les yeux de sa ravissante belle-fille, avant de l'étouffer, puis de défoncer le crâne de son mari à la hache. Theodore Roosevelt, alors gouverneur, avait ignoré les appels à la clémence, arguant que « dans cette affaire, le seul motif d'intervenir dans le processus judiciaire serait pour que, plus jamais, en aucun cas, une meurtrière ne soit condamnée à la peine capitale ».

Les avocats de Ruth savaient donc qu'ils ne pourraient s'appuyer sur aucun précédent le 5 janvier 1928, lors de l'audience de grâce qui se tint dans les appartements de l'exécutif, au Capitole, à Albany. Edgar Hazelton et Dana Wallace escortèrent Mrs Josephine Brown jusqu'à une pièce officielle aux murs somptueusement revêtus d'acajou, auxquels étaient suspendus les portraits des gouverneurs de l'État de New York. Puis le procureur et ses assistants entrèrent à leur tour, suivis par les avocats, la mère et la sœur de Judd.

Le gouverneur, assis derrière un imposant bureau d'apparat, retira ses lunettes pour écouter le plaidoyer de Millard : « Je suis conscient que la populace crie vengeance, cette même populace qui

jadis criait : “Qu’on le crucifie !” Je sais que les jappements de ces charognards humains n’influenceront pas votre décision. Je sais que vous aborderez cette affaire avec une compassion digne du Christ et je vous supplie de commuer la peine de ces deux pécheurs en réclusion à perpétuité. »

La réfutation de Newcombe ne fut guère plus qu’un tour d’horizon des faits évoqués lors du procès : il s’était livré à un examen consciencieux de l’affaire et n’avait décelé aucune circonstance atténuante ; ce « crime d’une brutalité révoltante » était le fruit de la connivence, de la préméditation et d’une cupidité effrénée avivée par le pécule des assurances d’Albert.

Des arguments psychiatriques furent avancés, mais le gouverneur y coupa court :

« Il y a quelque chose d’anormal chez toute personne qui commet un meurtre. Laissez de côté la psychologie. Tenez-vous-en à la loi. »

Hazelton cita saint Paul :

« “La lettre de la loi tue, mais l’esprit de la loi donne la vie.”

— Eh bien, le corps législatif de l’État de New York n’est pas de cet avis, répliqua Smith. C’est une autorité plus récente que saint Paul et c’est celle que j’ai juré de soutenir. »

Peu après quoi, le gouverneur annonça que l’audience de grâce était terminée.

Lewis Lawes, le directeur de Sing Sing, indiqua que l’exécution se déroulerait dans la nuit du jeudi 12 janvier et vingt journalistes, ainsi que quatre médecins, furent tirés au sort pour y assister en tant que témoins.

Des reporters se rendirent à Norwalk, dans le Connecticut, où Isabel, Jane et Mrs Kallenbach se cachaient chez un riche banquier de leurs amis, qui repoussa les plumitifs en ces termes : « Mrs Gray n’a rien à déclarer. Elle a les nerfs en miettes, elle est prostrée sur un lit à l’étage et elle n’a aucune envie de faire le moindre commentaire. »

Invitée au restaurant par quelques journalistes, Mrs Josephine Brown leur confia obligeamment : « Elle sait qu’elle va mourir, qu’il est inutile de s’accrocher à l’espoir. Ruth est très abattue, mais elle le prend mieux que je ne le ferais. Elle a été très courageuse. »

Plus de reporters encore que pour le procès accoururent à Ossining pour chroniquer l’exécution. Le seul hôtel de l’endroit, le Weskora, ayant brûlé la semaine précédente, les journalistes furent obligés de se rabattre sur l’unique pension de la ville, qui augmenta tant ses prix que certains payèrent l’habitant pour dormir dans une chambre d’enfants ou sur un canapé. On tira des lignes de télégraphe supplémentaires le long de Dunstan Avenue, entre Ossining et la prison ; le *New York Daily News* loua pour cinquante dollars une

baraque à hot-dogs délabrée située près de la porte principale et la transforma en bureau avec son propre relais télégraphique ; en ville, les téléphones se louaient un dollar la minute.

Catherine, l'épouse du gouverneur Smith, avait été terrassée par une crise d'appendicite alors que le couple devait passer la nuit au luxueux hôtel Biltmore, à l'intersection de Madison Avenue et de la 43^e Rue, et, à six heures du soir, ce jeudi-là, les reporters qui traînaient dans le hall pour glaner des nouvelles furent en définitive convoqués dans la suite du gouverneur, au treizième étage, où Smith leur lut sa décision quant aux recours en grâce.

« Dans le cas d'une femme, l'exécution d'un tel jugement est si pénible, déclama-t-il, que j'espérais voir cet appel aboutir à la divulgation de faits justifiant mon intervention dans la procédure judiciaire. Mais tel n'a pas été le cas. J'ai cherché en vain la moindre base sur laquelle je pourrais, en conscience, à la lumière du serment que j'ai prêté, me fonder pour tempérer la rigueur de la loi par la clémence. »

Il devait admettre qu'il était d'accord avec les douze jurés et les sept juges de la Cour suprême ; il opposait par conséquent son refus à la demande de grâce et, levant la main pour prévenir toute question, il partit au chevet de son épouse à l'hôpital.

Lorsqu'elle prit connaissance de la nouvelle ce mercredi-là, Ruth vida son compte à la banque de la prison et engloutit pour cinq dollars de chocolat. Comme elle signait laborieusement des documents légaux, elle lâcha :

« Je suis une mère de trente-deux ans dans la fleur de l'âge et on va m'exécuter. Ça semble injuste. Oh, il faudra bien que j'y passe. Mais je suis encore si jeune et pleine de vie que c'en est dommage. »

Les formulaires requéraient six signatures, mais Ruth divaguait tellement qu'il n'y en eut pas deux semblables. L'avocat de Ruth raconta à la presse : « Mrs Snyder a l'air d'une morte. Quand elle a posé sa main sur la mienne, elle était froide comme de la glace. Son visage était rougi par les larmes. Avant mon arrivée, elle était demeurée allongée toute la journée. »

À l'inverse, le père George Murphy, qui avait délaissé la prison du comté du Queens pour rendre une ultime visite à Ruth à Sing Sing, rapporta à Mrs Josephine Brown que sa fille dévoyée lui avait paru emplie de sérénité et armée pour l'épreuve à venir.

« Elle a même souri quand je suis parti. Du beau sourire empreint de spiritualité de ceux qui sont en paix avec le Créateur. »

Ruth lui avait fourni des instructions quant à ses obsèques.

« Souvenez-vous : un enterrement des plus simples, pas de messe, pas d'épithaphe, très dépouillé. Je veux quitter ce monde ainsi que j'y suis entrée – comme une âme nue. »

Elle devait être enterrée au cimetière de Woodlawn, dans le Bronx, sous une pierre tombale portant son nom de jeune fille : « May R. Brown ». Elle demanda au père Murphy de « prononcer simplement quelques prières au-dessus de ma tombe avant que ma dépouille rejoigne la terre » et lui confia : « J'ai dédié ma communion à Judd, dimanche dernier – je n'ai plus de haine dans mon cœur et je crois que lui non plus. »

Judd signa les documents entérinant la cession à Mrs Isabel Gray d'environ sept mille dollars en titres et en actions et du pavillon de Wayne Avenue. Elle était aussi la seule bénéficiaire du contrat qu'il avait souscrit auprès de l'Union Life Insurance Company de Cincinnati et devait recevoir un chèque de vingt-cinq mille dollars le 13 janvier. Isabel resterait à Norwalk, dans le Connecticut, où elle deviendrait bénévole de l'association féminine de l'église épiscopale de la Grâce et mourrait en 1957, à l'âge de soixante-cinq ans.

Huit mois d'achats de tabac et de menus frais n'avaient laissé que vingt et un dollars sur le compte de Judd à la prison, et il demanda que quinze dollars sur cette somme fussent affectés à un repas de premier choix avec du poulet rôti et toutes les garnitures habituelles pour les dix autres condamnés du couloir de la mort, puis fit don des six dollars restants à Dixie Baldwin, un nègre qui n'avait ni amis, ni famille, ni les moyens de se payer des cigarettes. Lorsqu'on le mit au courant, Dixie en pleura.

Lawes reçut vingt-cinq lettres de femmes se proposant de mourir à la place de Mrs Snyder, une autre signée « La Tête de Mort », de la part d'un homme qui menaçait de le tuer si Ruth était exécutée, et une dernière d'un groupe de Washington qui s'appelait « l'Union des âmes sœurs » et souhaitait que Lawes permît à Ruth et à Judd de coucher ensemble pour la dernière nuit de leur vie.

Le 12 janvier, Judd se réveilla à neuf heures moins le quart, déjeuna, lut la Bible et se fit examiner par le Dr Charles Sweet. Comme il paraissait plus calme et résigné que Ruth, on l'informa qu'il lui succéderait sur la chaise électrique – la place la moins enviable. Judd rédigea des mots de remerciements à tous ceux qui l'avaient aidé, et onze lettres pour Jane, une pour chaque anniversaire jusqu'à ses vingt et un ans. On lui servit du thé quand Isabel lui rendit visite ; puis ce fut le tour de Mrs Gray et de Mr et Mrs Harold Logan, et enfin de Samuel Miller, son avocat. Ils prirent des dispositions en vue de l'enterrement de Judd au cimetière Rosedale, à East Orange, dans le New Jersey. Sa mère jura aux journalistes qu'il était toujours « le gentil garçon qu'il avait toujours été. Ce n'est pas un vrai criminel. Il a simplement été entraîné par les événements. »

En se rendant dans l'aile ouest, Judd eut finalement l'occasion de

voir les condamnés avec qui il avait partagé ses huit mois d'incarcération et de leur serrer la main, détendu, tel un vieux de la vieille prenant enfin une retraite méritée. Certains prisonniers en eurent les yeux embués de larmes, d'autres lui remontèrent le moral. Même les gardiens s'exprimaient d'une voix rauque d'émotion.

Judd sortit jouer au handball dans la cour avec le pasteur Anthony Peterson et remporta trois parties sur trois. À six heures, il eut droit à du bouillon de poule, du poulet rôti, de la purée, du céleri, des olives farcies et de la glace à la vanille – non qu'il eût commandé un tel dîner ; c'était seulement le menu « spécial » du pavillon de la mort. Judd songea que, neuf mois plus tôt, il eût arrosé le tout de whisky ou de gin et fini sur un cognac, mais en l'occurrence, il se contenta d'un café et d'un cigare pour digérer.

Le barbier de la prison, un détenu du nom de Vincent De Stefano, qui avait appartenu à la mafia, se présenta pour raser Judd et le gratifier d'une tonsure d'un peu moins de dix centimètres destinée à l'électrode.

« Vous buvez, Vincent ? s'enquit Judd.

— Oui – mais pas ici.

— Dans ce cas, quand vous sortirez, buvez un coup pour moi. Portez joyeusement un toast à ma mémoire. »

Un surveillant de prison affirma au *New York Times* : « Personne dans le pavillon de la mort n'a jamais fait montre d'un comportement aussi digne et posé que Gray. »

Quand elle se réveilla à neuf heures et demie ce matin-là, Ruth eut vent d'une rumeur erronée selon laquelle un juge du tribunal d'appel lui avait accordé un sursis afin qu'elle pût témoigner contre la Prudential Life Insurance Company. Elle avala un copieux petit déjeuner composé de porridge, de jus d'orange, de toasts et de café, puis, en guise d'exercice, fut autorisée à aller et venir dans le couloir désert en chantant des morceaux populaires gais, tels que *Ain't She Sweet*, *My One and Only*, *'S Wonderful* ou *Thou Swell*. Le Dr Sweet examinait Ruth lorsque Lewis Lawes, le directeur, entra pour prévenir sa prisonnière que la rumeur était fausse, mais quand il constata à quel point Ruth était heureuse, il n'en eut pas le cœur.

Cette après-midi-là, Mrs Brown et Andrew, le frère de Ruth, furent conduits jusqu'à la cellule du pavillon de la mort une première fois et l'on rit, on échangea avec tendresse de bons souvenirs et Ruth prodigua ses consignes maternelles à l'intention de Lorraine. Mrs Brown embrassa sa fille sur le front avec l'espoir que Ruth ne tarderait pas à quitter l'« abattoir ».

« Prenez soin de mon bébé ! » leur lança Ruth, tandis qu'ils s'éloignaient.

Mrs Josephine Anderson Brown résiderait quelque temps chez Andrew, avant de reprendre son nom de jeune fille et de trouver un logement dans Mahan Avenue, dans le Bronx, où elle mourut d'une maladie cardiaque en 1939. Elle fut enterrée au cimetière de Woodlawn, comme sa fille.

Lawes laissa à un subalterne le soin d'annoncer à la condamnée qu'elle allait mourir ce soir-là. Ruth s'écroula et enfouit son visage dans le lit, en larmes, hurlante, et toucha à peine à l'omelette espagnole au menu pour tous les détenus ce soir-là et agrémentée, dans son cas, de morphine, afin de la calmer.

Edgar Hazelton et Dana Wallace, qui ne se parlaient plus qu'à peine, se virent accorder le privilège d'une dernière visite vers sept heures. Et ce fut avec émoi qu'Hazelton rapporta plus tard aux journalistes :

« Elle est si affectée qu'elle ne sait plus ce qu'elle fait. Je n'ai jamais rien vu d'aussi terrible. Je ne peux décrire sa terreur, sa détresse, son tourment. J'ai souffert mille morts durant les quinze minutes que nous avons passées ensemble. C'était affreux. Nous nous sommes assis à ses côtés. Elle avait la tête dans les mains. Nous étions tous si abattus que nous n'avons rien dit. Pour finir, j'ai hasardé : "Avez-vous imploré le pardon de Dieu ?" Elle a répondu : "Oui, et Il m'a pardonné. J'espère que le monde en fera autant." Puis elle s'est à nouveau pris la tête dans les mains. Nous sommes restés là. Pour finir, gênée, elle nous a regardés et elle a lâché : "Eh bien, adieu..." Qu'aurions-nous pu faire ? Nous nous sommes levés et nous sommes partis. »

Essuyant ses larmes, Dana Wallace livra une interprétation de l'entrevue qui illustrait bien le fossé entre les deux avocats :

« Elle fait face et elle est en paix avec Dieu. Elle s'est résignée à l'inévitable et a déclaré : "Je n'ai aucune amertume à l'égard du monde, ni de quiconque en particulier." »

Une surveillante fut contrainte de pratiquer une tonsure circulaire au sommet du crâne de Ruth et toutes deux pleurèrent de cet outrage. Ruth écrivit des billets de remerciement à toutes les gardiennes qui s'étaient occupées d'elle. L'une d'elles assura plus tard : « Elle s'est toujours comportée en vraie dame. Elle n'était pas du tout embêtante. Elle bavardait avec nous de nos tracasseries et nos soucis, comme si elle-même n'en avait aucun. »

Quand le père McCaffery arriva, elle jeta un coup d'œil à l'horloge et voici comment le prêtre reconstitua, avec ses propres mots, leur conversation :

« "Il me reste une heure et cinquante-cinq minutes à vivre, père John. Je me repens grandement de mes péchés, mais je les paye au prix fort. Nous avons péché ensemble, Judd et moi, et il semble à

présent que nous allons partir ensemble. Si je devais vivre à nouveau ma vie, ce serait comme le fera, j'espère, mon enfant – en brave fille suivant à la lettre les divins commandements afin de mener une existence saine.” »

Puis elle rédigea un message au contenu inconnu à l'intention de Judd qui, soulagé, lui répondit immédiatement par ses adieux.

« Je suis très heureux, avoua-t-il au pasteur Peterson. J'avais espoir qu'elle me pardonnerait. Et j'espère que Dieu nous pardonnera à tous les deux. »

Tout de force remarquable, Judd trouva le temps de griffonner les six dernières pages de *Doomed Ship*, dans lesquelles il consigna une bonne partie des événements de la journée, en écoutant au loin ses codétenus chanter en chœur pour lui *The Pilgrims of the Night* (« Les pèlerins de la nuit ») : « Enfin vient le repos, si longue soit la vie, / Le jour doit se lever, la nuit noire passer ; / Bon accueil vous sera fait au bout du trajet, / Quand viendra le ciel, du cœur seule vraie patrie. / Ô anges de Jésus, anges du paradis, / Chantez la venue des pèlerins de la nuit. »

« Et enfin, je suis certain de la réalité du Christ, écrivit Judd. Je serai affranchi. Cela, je l'ai acheté de mes propres deniers, payé de mon corps. Au plus profond de mon cœur s'insinue déjà la paix de l'éternité, la paix que seul Dieu peut accorder. Comme si je posais la tête sur un oreiller frais et douillet. Et dans la mort, je sourirai. »

C'était un vieil électricien cadavérique aux cheveux blancs travaillant pour l'administration pénitentiaire de l'État de New York qui, depuis 1926, tenait le rôle de bourreau. Robert Elliott était assez reconnu pour qu'on eût fait appel à lui dans le Massachusetts pour l'exécution de Sacco et Vanzetti, mais il n'avait jamais électrocuté de femme et il lui faudrait endurer la vision éprouvante des convulsions de Ruth entravée pendant qu'il ajustait le voltage – trop faible, elle grillerait douloureusement sans en mourir ; trop élevé, elle serait hideusement brûlée et son cerveau réduit à l'état de bout de charbon. Elliott recevrait cent cinquante dollars pour ses services, mais il confessa à un reporter : « J'ai une sainte horreur de ce boulot. J'espère que ça mettra un terme à la peine capitale dans l'État de New York. »

La presse à scandale avait prétendu que Ruth voulait mourir habillée de dessous en soie noire qu'elle conservait dans la malle en cèdre de sa mère, ainsi que d'une robe en soie noire qu'elle avait souvent portée pour aller à des soirées avec Albert. Mais en réalité, elle ne voulait rien qui pût lui rappeler ses frasques et son libertinage qui, estimait-elle, l'avaient conduite là où elle était. Une fois dans sa cellule du « dancing », elle demanda à McCaffery d'aller chercher son shampoing qu'elle avait oublié, puis, sous la vigilance d'une surveillante, elle se lava les cheveux en pleurant dans la douche. Elle

enfila ensuite une culotte bleu ciel, des bas noirs comme de l'encre et une jupe verte de grosse toile qui lui tombait au genou – on lui avait donné pour instruction de ne rien porter au-dessus de la taille afin qu'il fût plus facile d'écouter son pouls. Elle glissa les pieds dans ses chaussons en feutre, puis revêtit une épaisse blouse noire semblable à la robe d'intérieur qu'elle mettait pour faire le ménage. La seule vanité qu'elle s'autorisa fut un coup d'œil dans un miroir rectangulaire afin de peigner sa chevelure mouillée en arrière de manière à dissimuler sa tonsure. Elle ne se mit même pas de *Shalimar*.

Le père McCaffery avait endossé sa soutane noire lorsqu'il fut invité à revenir dans la cellule. Il drapa son étole violette sur ses épaules tel un joug, s'assit à côté de Ruth sur le lit et se pencha vers elle pour l'entendre chuchoter l'ultime confession de ses péchés. « Il n'y a rien de plus solitaire que la mort, lui affirma apparemment le confesseur. Même Jésus s'est senti abandonné sur la Croix. » Ruth reçut l'absolution et l'extrême-onction. Elle s'agenouilla pour accepter l'hostie du viatique. Puis McCaffery se campa sur le seuil de la cellule pour réciter l'office des morts en latin. Quelques minutes plus tard, John Sheehy, le gardien principal, se présenta et annonça : « L'heure est venue. »

Ruth flageola sur ses jambes, mais les surveillantes la soutinrent. Elle s'en voulut de ne pas réussir à retenir ses larmes. On l'entraîna avec douceur vers le couloir qu'on surnommait « les derniers mètres », « *the last mile* », et elle parvint à tituber en avant, ânonnant : « Ô Seigneur, prends pitié de moi. » Elle serrait contre elle un grand crucifix.

Bien qu'il fît froid, qu'il fût tard et qu'il n'y eût pas grand-chose à voir, une foule importante s'était rassemblée devant la porte principale de Sing Sing, surveillée par quatre gardiens armés de fusils. Des enfants étaient juchés sur les épaules de leur père, des adolescents avaient escaladé les arbres, les journalistes, assis sur les marchepieds de leur voiture, fumaient des cigarettes en attendant la fusée éclairante qui annoncerait le premier décès. Certains badauds s'aventurèrent dans un champ de neige pour contempler la glace qui flottait sur l'Hudson enténébré.

Zoe Beckley, qui écrivait pour Famous Features Syndicate, l'agence de presse publiant les mémoires de Judd sous forme de feuilleton, était la seule femme qui s'était portée volontaire pour assister aux exécutions. Elle avait expliqué à Lewis Lawes qu'elle souhaitait voir mourir Mrs Snyder, mais éprouvait un conflit d'intérêts concernant Mr Gray, si bien qu'elle désirait sortir quand on introduirait ce dernier ; Lawes refusa et elle fut remplacée par un homme.

Ainsi, à son entrée dans la chambre d'exécution, Ruth fut

accueillie par le silence et les regards scrutateurs de vingt journalistes masculins, quatre médecins, plusieurs gardiens renfrognés, Lewis Lawes et ses assistants, tandis que le père McCaffery récitait toujours des prières en latin à ses côtés. En tout, il y avait là quarante et un messieurs. La sœur d'Albert avait traité Ruth de « mangeuse d'hommes », mais en l'occurrence, avec pour seule compagnie féminine celle des surveillantes, elle eut du mal à avaler leur nombre.

On avait apporté de la chapelle des bancs d'église en chêne, mais la salle, toute en largeur, était pour le reste d'un blanc aveuglant, à l'exception de quelques canalisations et radiateurs argentés. Six appliques en verre dépoli ajoutaient encore à la blancheur et ce fut avec la main en visière au-dessus des yeux que Ruth remarqua enfin le large fauteuil en chêne sur son tapis en caoutchouc. Elle ne put faire autrement que pousser un hurlement si aigu que certains reporters se bouchèrent les oreilles et elle se serait écroulée telle une gamine piquant une colère si les surveillantes ne l'avaient fermement tenue.

Ruth vacilla en avant, comme si elle avait été sur le point de défaillir, psalmodiant : « Ô Seigneur, prends pitié de moi, car j'ai péché. » Mais on la guida et l'installa avec douceur sur l'assise en caoutchouc. McCaffery lui reprit le crucifix et acheva le sacrement de l'extrême-onction pendant qu'on assujettissait les bras et les poignets de Ruth au siège en bois avec des courroies en cuir. On baissa ses bas noirs et on lui attacha les deux chevilles ; on lui sangla la poitrine et la taille. Elle lança des regards affolés à ces individus civilisés qui observaient sa peur sans ciller. Qui guettaient sa mort. Elle lutta pour respirer quand on lui plaça sur la figure le masque en cuir noir percé d'une fente unique pour le nez et la bouche et pourvu d'une lanière, afin de lui plaquer l'occiput à l'appuie-tête en caoutchouc et d'épargner aux témoins les horribles contractions de son visage. On imbiba d'eau salée une éponge de mer renfermant une fine résille circulaire en cuivre, puis on la nicha à l'intérieur d'un casque de football américain en cuir, on écarta la chevelure mouillée de Ruth pour appliquer l'électrode sur son crâne rasé, on la coiffa du casque et on régla la mentonnière.

« Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font », murmura-t-elle, tandis qu'on refermait la seconde électrode sur son mollet droit tremblant pour boucler le circuit électrique.

Tous les assistants prirent leurs distances.

Bien que les appareils photographiques fussent interdits, Thomas Howard, un photographe excessivement ambitieux qui s'était fait passer pour un journaliste, était assis au premier rang, un Ansco Memo Miniature à la cheville, maintenu par de l'adhésif. Relevant l'ourlet de son pantalon, Howard attrapa au fond de sa poche la poire déclenchant l'obturateur et patienta.

Debout dans son alcôve, derrière une vitre, les mains sur les commandes électriques, Robert Elliott avait les yeux rivés sur Lewis Lawes.

Le directeur fixait l'horloge en hauteur, dans l'attente que les aiguilles indiquent onze heures justes. Ruth priaït :

« Ô Seigneur, prends pitié de moi, Ô Seigneur, prends... »

Elle ne termina pas sa phrase, car Lawes adressa un signe de tête au bourreau et Elliott actionna l'interrupteur fermant le circuit électrique. Ruth se cambra, mais les entraves la retinrent solidement. Howard prit son cliché, qui lui valut une prime de cent dollars. Publié en première page, assorti de la manchette : « Exécutée ! », il serait sélectionné par John Faber comme l'un des « Grands Moments de la photographie d'information ».

Le voltage élevé plongea instantanément Ruth dans le coma et lui paralysa les muscles du cœur, mais Elliott laissa encore circuler le courant cinq secondes de plus, jusqu'à ce qu'il eût la certitude que la température de l'épiderme eût dépassé les soixante degrés et que le système nerveux central fût détruit. Il coupa le circuit et le corps de Ruth se détendit. Les bras croisés, Lawes considérait le sol.

Les mains de Ruth se crispèrent sous l'effet d'un spasme musculaire involontaire. Sa chair, brûlée, était écarlate.

Elliott poussa à nouveau l'interrupteur vers le haut, deux mille volts parcoururent Ruth et, à nouveau, elle se cabra contre les sangles. Il y eut un crépitement. Les cheveux de Ruth prirent feu et des volutes de fumée ténue se dégagèrent du casque. Elle s'affaissa dès qu'Elliott interrompit le courant, mais, préférant pécher par excès de prudence, il l'électrocuta encore une minute entière.

Le Dr Charles Sweet s'avança et ôta le casque et le masque. Ruth avait les yeux clos, mais l'électricité lui avait façonné un sourire grimaçant et de la bave s'écoulait du coin de sa bouche. Sheehy, le gardien principal, leva une serviette pour dissimuler les seins nus de Ruth aux témoins, pendant que Sweet cherchait un pouls avec son stéthoscope. Le Dr Harold Goslin s'y essaya à son tour et secoua la tête. Un troisième médecin fit de même.

« Je déclare cette femme officiellement morte », proclama Sweet.

Il était 11 h 04, en ce jeudi 12 janvier 1928. On tira une fusée rouge dans le ciel afin d'avertir les journalistes en faction devant le pénitencier.

Les assistants approchèrent et transférèrent avec précaution le corps électrocuté sur le plateau blanc émaillé étincelant d'une civière à roulettes. La blouse de Ruth n'avait pas seulement vocation pudique ; elle évitait aussi aux auxiliaires de se faire mal en soulevant de la chaise le cadavre brûlant de Ruth. On le conduisit jusqu'à la morgue carrelée de blanc, « la glacière », et Sheehy se rendit dans

l'aile ouest pour informer Judd Gray qu'il était l'heure.

Quelques secondes plus tard, sembla-t-il, Judd fit son entrée, vêtu d'un costume gris à fines rayures et d'une chemise en soie blanche, déboutonnée, sans cravate. La corolle d'un mouchoir mauve s'épanouissait de sa poche de poitrine gauche. Comme Ruth, il se déplaçait sans un bruit, en chaussons de feutre. Sa jambe de pantalon droite avait été raccourcie aux ciseaux pour l'électrode et flottait quand il marchait, mais à ce détail près, il avait l'air organisé, efficace, imposant, même s'il était l'homme le plus petit de la salle. Il avait retiré ses lunettes à monture d'écaille, comme quand il faisait l'amour avec Ruth ou quand il avait tué Son Excellence. Anthony Peterson, le pasteur protestant, s'efforçait d'aider le condamné à tenir le coup en récitant la première moitié des Béatitudes – « Heureux les... » –, tandis que Judd lui donnait la réplique – « car ils... ». Mais, comme Ruth, Judd fut distrait par le nombre de personnes présentes pour assister à sa mort et il hésita, désorienté, jusqu'à ce que Lewis Lawes tendît le bras vers le siège en chêne, tel un serveur payé au pourboire, et Judd s'y installa de lui-même, essuyant de chaudes larmes sur le poignet de sa chemise.

Il épousseta son pantalon comme s'il était couvert de miettes, puis on le sangla ainsi que l'avait été Ruth, cependant que le pasteur Peterson se penchait vers lui pour l'accompagner dans la récitation du psaume 23, commençant par les mots : « Le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien. » Judd releva le menton pour permettre aux assistants d'attacher le masque et répondit d'une voix trop forte :

« “Sur de frais herbages, il me fait coucher ; près des eaux du repos, il me mène.”

— “Il me ranime” », le relança Peterson.

On coiffa Judd du casque et il poursuivit :

« “Il me conduit par les bons sentiers, pour l'honneur de son nom.” »

Sheehy fit signe au pasteur de ne pas demeurer sur le tapis en caoutchouc et Judd continua d'une voix tremblante :

« “Même si je marche dans un ravin d'ombre et de mort, je ne crains aucun mal, car...” »

Puis à mi-phrase, alors que ses poumons étaient vides de tout air pour prévenir tout gargouillis, le courant le traversa avec un grésillement, son corps bondit comme si, en l'absence des sangles, il eût pu s'envoler. Elliott lui administra deux décharges, deux minutes au total. La chaussette droite de Judd prit feu ; ses cheveux brun foncé laissèrent échapper des vrilles de fumée sous le casque. On lui ôta le masque. Ses yeux de flanelle bleue étaient à demi fermés et sa bouche grande ouverte, comme s'il riait.

Le transformateur bourdonnait encore.

Le Dr Sweet s'inclina vers le cadavre avec son stéthoscope, puis s'écria d'un ton solennel :

« Je déclare cet homme officiellement mort ! »

Il était 11 h 14.

Lewis Lawes désigna la porte de la tête et les témoins comprirent qu'il était temps de partir. Ils sortirent en file indienne.

Dans la cour, un détenu cria : « C'est fini ! C'est fini ! » S'ensuivit devant l'entrée principale une liesse morbide qui tourna à l'ignoble, puis au lassant et, pour finir, la foule s'éparpilla à mesure que chacun rentrait chez soi.

La dépouille mortelle d'Henry Judd Gray fut déposée sur une civière à roulettes et poussée jusqu'à « la glacière » où on lui enleva ses vêtements, ainsi qu'on l'avait fait pour Ruth Brown Snyder, en vue de l'autopsie requise par l'État. Pendant que les médecins préparaient leurs plateaux et leurs instruments, Ruth et Judd se retrouvèrent une fois de plus nus et côte à côte, les bras pendants des civières, de sorte que leurs mains se touchaient presque. Calmes. Silencieux. Dépassionnés. Aimés.

FIN

REMERCIEMENTS

Ce livre est une œuvre de fiction ancrée dans la réalité et, bien que je me sois conformé de près aux événements historiques, la majorité du récit est, bien sûr, inventée. Mes principales sources ont été les quotidiens new-yorkais de l'époque, ainsi que les textes suivants : *Doomed Ship*, les mémoires de Judd Gray, *The Trial of Ruth Snyder and Judd Gray*, de John Kobler, *The "Double Indemnity" Murder*, de Landis McKellar, *Murderess !* de Leslie Margolin, *Trials and Other Tribulations*, de Damon Runyon, et *My Own True Story – So Help Me God !* de Ruth Snyder. Je tiens à exprimer ma gratitude à ces auteurs pour les renseignements et les enseignements que je leur dois. Je remercie enfin ma merveilleuse épouse Bo Caldwell et mon vieil ami Jim Shepard, les premiers lecteurs de ces pages, dont les encouragements, le jugement esthétique et les avis éditoriaux m'ont été inestimables au fil des ans.

[1] Tous les termes français en italique sont en français dans le texte (N.d.T.).

[2] Traduction originale. Voir F. Scott Fitzgerald, « Échos de l'Âge du Jazz », *Un livre à soi*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

[3] *Traduction œcuménique de la Bible*, Société biblique française – Le Cerf

[4] Winslow Homer (1836-1910), peintre américain célèbre pour ses marines.

[5] Louis Bouyer, *Newman : sa vie, sa spiritualité*, Paris, Éditions du Cerf, 2009.

[6] « Quand les jours paraissent sombres » (N.d.T.).